

La Scouine

ALBERT LABERGE

ÉDITION CRITIQUE PAR PAUL WYCZYNSKI



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

La Scouine

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et
Yvette Francoli)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Albert Laberge

La Scouine

Édition critique

par

PAUL WYCZYNSKI
Université d'Ottawa

1986

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0740-2

Dépôt légal, 4^e trimestre 1986

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal 1986

© Pierre Laberge, 1986, pour les textes d'Albert Laberge

INTRODUCTION

*Albert,
fils de Pierre*

Albert Laberge désirait qu'on l'appelât tout simplement par son prénom : sa femme, ses enfants, ses amis, ses confrères de travail le savaient. Celui qui, selon le témoignage de sa bru, ne s'est jamais mis à table sans cravate, qui affichait toujours la belle prestance d'un gentilhomme habillé impeccablement, qui était d'une nature douce et timide et d'une distinction remarquable, manifestait par ses gestes et ses paroles la plus grande simplicité. Lorsque paraît *la Scouine*, en haut de la page de titre, il s'identifie ainsi : « Albert Laberge, fils de Pierre ».

Au premier abord, cette expression surprend. On sait que l'écrivain a eu de nombreux déboires avec son père lorsqu'il était étudiant au Collège Sainte-Marie ; on connaît l'accident du puits attribué à la négligence paternelle ; on connaît aussi le jugement sévère que l'auteur de *la Scouine* portait sur la vie paysanne. Comment expliquer alors le sens du geste de celui qui, malgré toutes les critiques formulées à l'égard des « habitants », se présente au lecteur, sur la page de titre de son premier roman, comme le « fils de Pierre » et admet, par conséquent, son attachement au milieu dont il est issu ?

Pour saisir les liens qui rattachent Albert Laberge à la terre paternelle, il convient de distinguer entre la terre des ancêtres et l'idéologie paysanne. Il fallait entendre Laberge parler des

paysages de Beauharnois, du lac Saint-Louis, de sa maison blanche à Châteauguay, de son jardin en fleurs, des arbres qui emploient un langage mystérieux, du champ où naît « le pain sur et amer », pour comprendre l'affection qu'il éprouvait à l'égard de la terre de ses origines. D'autre part, fidèle à son principe de rechercher le fait vrai, porté vers la vision naturaliste de l'existence, il ne pouvait pas souscrire à ce qu'il appelait la « bêtise » des paysans, manifeste dans leurs attitudes, travaux et croyances. C'est pourquoi dans *la Scouine*, dans ses contes et nouvelles, l'auteur ne recule devant aucun sujet sombre et déplaisant, qu'il s'agisse de la bassesse humaine, de l'ignorance collective, des croyances déformées ou de la douloureuse fuite du temps visible surtout dans le vieillissement et la disparition des êtres, des bêtes et des choses. Il note ces aspects de la vie avec une précision quasi photographique, y mêlant le sarcasme et l'ironie. D'une part, toujours selon Laberge, la vie est noire et sans aucun espoir ; d'autre part, la terre et le ciel demeurent intacts dans la marche des jours, des nuits et des saisons et montrent, de temps en temps, une beauté impressionnante. Qu'on se rappelle la triste fin de la rosse du Taon et la mort du chien noyé par la Scouine dans un puits alors qu'à la fin du douzième chapitre « les étoiles d'or » s'allument, s'éteignent et glissent dans l'abîme¹. La terre est bonne et belle ; l'homme est laid et mauvais. Ce raccourci métaphysique est simpliste, mais il est celui de Laberge et il faut l'avoir à l'esprit pour comprendre sa pensée et ses sentiments ainsi que la thématique et l'atmosphère de son œuvre presque toujours inspirées par la vie paysanne.

Albert Laberge est né à Beauharnois, le 18 février 1871. Il appartient à la neuvième génération des Laberge canadiens dont le premier ancêtre, Rober de La Berge, né à Colomby-sur-Thaon (aujourd'hui Colombière-sur-Thaon), le 24 mai 1638, vint au Canada vers 1659. Il fut confirmé par Mgr de Laval le 2 février 1660, à Château-Richer². Albert Laberge s'intéressait vivement à la vie de son premier ancêtre. Un jour, il notait :

1. *La Scouine*, XII, p. 125. Toute référence concernant *la Scouine* renvoie, à moins d'avis contraire, à la présente édition critique. Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 77.

2. L'acte de confirmation de Rober de La Berge, fils de Jacques et de Marie Potvin de Colomby-sur-Thaon (département du Calvados, France), en date du 2 février 1660, se trouve dans les registres paroissiaux de Château-Richer (AL-GFL, p. 7). D'accord avec son frère Albert, Anna Laberge fait cette remarque

Lorsqu'il arriva au pays vers 1659, à l'âge de 21 ans, Rober de Laberge qui, selon toute apparence, était sans le sou, s'engagea vraisemblablement comme valet de ferme, chez un cultivateur de Château-Richer. Par ce qui suivit on peut supposer que c'était chez Nicolas Durand. Tout porte à croire qu'il resta là quatre ans. Puis, le fermier mourut. Un mois plus tard, Rober de Laberge épousait la veuve. Comme les bans furent publiés à l'église, trois semaines consécutives, on peut conclure que les arrangements furent pris et décidés la semaine qui suivit le décès. Sa femme était Françoise Goosse. Le mariage fut béni le 28 mai 1663³.

Les registres d'état civil confirment l'exactitude de cette note. Françoise Goosse était en effet la veuve de Nicolas Durand et avait une fille, Ursule. Après le mariage, Rober se rendit avec sa femme à l'île d'Orléans, dans la seigneurie de Charny de Charles de Lauzon, mais revint à l'Ange-Gardien où il acquit un lot de terre. Il mourut le 12 avril 1712, à Château-Richer, chez un cultivateur nommé Guillaume Boucher, laissant six enfants : Geneviève, Françoise, Catherine, François, Nicolas et Guillaume⁴.

Le petit-fils de Rober de La Berge, Timothée, fils de Guillaume, marié avec Marie-Anne Amelot, vint à Châteauguay vers 1750, via Beauport, Montmagny, Montréal et Lachine. Il y travailla comme cultivateur et y mourut le 25 février 1772. À son arrivée à Montréal, il décida d'écrire son nom en un seul mot : « Laberge ». Son fils, Joseph-Marie (1745-1791), marié en 1769 avec Marie-Anne Boursier, continua à cultiver la terre à Châ-

« ... l'ancêtre de tous les Laberge au Canada se nomme Rober de La Berge. Probablement que le premier à porter ce nom habitait la berge d'un lac ou d'une rivière puisque l'origine des noms de famille vient du métier exercé par l'individu, de l'endroit où il vivait, ou de ses qualités. Dans le *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec 1935-1936*, M. Pierre-Georges Roy dit : « Il nous semble qu'un Canadien français qui peut faire remonter sa famille à au moins 1666, a le droit de dire : mon ancêtre canadien fut un des fondateurs de la Nouvelle-France ». Nous pouvons donc, nous tous Laberge, être fiers d'être les descendants de cet humble fondateur Rober de La Berge. » (AL-GFL, p. 3-5)

3. Note dactylographiée, non datée, d'Albert Laberge. (FAL-PL)

4. Outre les registres paroissiaux, le premier document officiel se rapportant à Rober de La Berge après son arrivée au Canada, est un acte de vente en date du 22 août 1662, dans le greffe du notaire Claude Auber.

teauguay, ce que fit également leur fils aîné, Pierre (1772-1834), marié avec Claire Bro⁵. Vital Laberge (1796-1873), deuxième fils de Pierre Laberge, marié avec Françoise Paré, travaillait également comme cultivateur à Châteauguay. De ce mariage est né Pierre Laberge (1821-1869), grand-père de l'écrivain. Celui-ci épousa Julie Laberge, une lointaine cousine, et s'installa avec elle sur une petite terre dans la seigneurie de Châteauguay, au côté sud-est de la rivière du Loup⁶. Il s'acheta ensuite une terre à Beauharnois et s'associa du coup à la colonisation de la seigneurie de Villechauve : il s'établit sur la côte Sainte-Marie, dans les limites de la paroisse Saint-Clément⁷.

L'histoire de la terre des Laberge à Beauharnois commença donc vers 1845, avec les grands-parents de l'écrivain. Après des débuts difficiles, ils acquièrent quatre terres, représentant une superficie de 268 arpents : champs, pâturages et forêts⁸. À l'époque, leur entreprise agricole semblait prospère. Leur fils

5. De ce mariage est né, le 24 novembre 1804, à Châteauguay, Jean-Baptiste Laberge, patriote en 1837, exilé en Australie, plus tard cultivateur à Beauharnois, inhumé le 30 juin 1883, au cimetière de Sainte-Martine.

6. Contrat de mariage entre Pierre Laberge et Julie Laberge, préparé le 23 octobre 1843, devant le notaire A. Delaunay. (Document reproduit dans AL-GFL, p. 277-282)

7. Testament de Pierre Laberge, préparé par le notaire A. LeMoyné de Montigny de Beauharnois, le 16 juin 1869, neuf jours avant sa mort. (Document reproduit dans AL-GFL, p. 317-319)

8. Selon la déclaration de Julie Laberge en date du 19 juillet 1869, devant le notaire A. LeMoyné de Montigny, les quatre propriétés se présentent ainsi : « 1^o Une terre située dans la concession Ste Marie [...] de la contenance de trois arpents de largeur sur trente-quatre arpents de longueur, plus ou moins bornée en front par les terres de la seconde concession de Marystown en profondeur par le chemin de la Reine, du côté Nord Est par la terre d'Antoine Leduc et du côté sud'ouest par celle de JBte Leduc, avec une maison, une grange et autres bâtisses dessus construites. 2^e Une autre terre située dans le rang St Joseph [...] de la contenance de deux arpents de largeur sur dix-sept arpents de longueur plus ou moins, bornée en front et en profondeur par le chemin de la Reine, du côté Nord Est par la terre d'André Monpetit et du côté sud'ouest par celle de JBte Leduc avec une grange dessus construite. 3^e Une autre terre située dans la même concession de St-Joseph de la contenance de deux arpents de largeur sur vingt arpents de longueur, bornée en front et en profondeur par le chemin de la Reine, du côté Nord Est par la terre de Michel Leduc et du côté sud'ouest par celle de Pierre Gendron sans bâtisse. 4^e Une quatrième terre connue et désignée comme étant le numéro douze du huitième rang d'Ormstown, contenant quatre arpents de largeur sur vingt trois arpents de longueur, plus ou moins, bornée en front par la rivière St-Louis, en profondeur par les terres du septième rang, du côté nord'est par la terre d'Antoine Sauvé et du côté sud'ouest par celle

ainé, Pierre (1844-1893), père de l'écrivain, épousa, le 30 septembre 1868, Marie-Joséphine Boursier de Châteauguay : le couple s'établit aussi au rang Sainte-Marie. En peu de temps, Pierre Laberge acheta trois fermes et construisit une magnifique grange qui faisait l'admiration des cultivateurs de la région mais qui fut démolie par une tempête, le 18 novembre 1892. Albert Laberge fera un jour un portrait flatteur de son père, selon les principes de la plus stricte orthodoxie, pour plaire sans doute à sa sœur, Anna, connue par son conformisme religieux :

Profondément religieux, d'une piété ardente, il avait, lors d'une mission pour propager la dévotion au Sacré-Cœur, fait ériger sur sa terre, une croix ornée d'un cœur. Etant l'ainé de sa famille et son père ayant besoin de lui pour l'aider dans ses travaux, Pierre Laberge n'avait pas eu l'avantage de faire de longues études. [...] Ce brave travailleur, cet excellent père de famille, ce chrétien exemplaire a eu une fin tragique. Le 26 mai 1893, alors qu'il revenait en voiture du marché de Valleyfield où il était allé vendre ses produits en compagnie de sa femme, son cheval fit soudain un brusque écart et plongea dans le canal avec les deux voyageurs. Pierre Laberge se noya. Il était âgé de 49 ans. Sa femme fut sauvée par des témoins de l'accident⁹.

Au moment de la tragédie, Albert Laberge est âgé de vingt-deux ans. Il vient de quitter le Collège Sainte-Marie où il était entré en septembre 1888. Il gagne sa vie comme il peut, avec l'aide qui lui vient de son oncle, le docteur Jules Laberge. Il sait qu'il n'est pas fait pour devenir cultivateur. Il laisse donc à ses frères – Raoul, Alfred et Arthur – le soin de continuer l'œuvre de son père. Au bout de quelques années les décisions sont prises : Raoul s'occupera, avec sa mère, de la terre paternelle située au bord du canal ; Arthur partira d'abord pour Montréal, puis pour l'Alberta ; Alfred, muni d'une certaine somme d'argent, ira passer quelque temps à Châteauguay, reviendra à Beauharnois et deviendra propriétaire de quatre terres. Il habitera une maison au bord du fleuve où Anna, sa sœur, prendra soin pendant quelques années du ménage.

La vraie atmosphère de la ferme, Albert Laberge l'a connue pendant les dix-sept premières années de sa vie. Cette vie était

de Joseph Boyer ou représentants, avec une maison, deux granges, deux étables et autres bâtisses dessus constitués.» (Document reproduit dans AL-GFL, p. 321-323.)

9. Albert Laberge, « Pierre Laberge », dans AL-GFL, p. 360-362.

deuxième et monotone, disait-il souvent, travaux jamais finis, toujours à recommencer, saisons marquées par les maladies et les malchances. Le père d'Albert Laberge œuvrait dans une région où tout était à organiser : la ferme, la paroisse, le village, le comté, les routes, la vie communautaire... Beauharnois était alors une terre qu'il fallait conquérir à la force de la hache et de la charrue. Avant 1729, les Amérindiens, surnommés les *Mount Builders*, y avaient tracé les premiers sentiers au bord du fleuve. En 1729, Louis XV concéda au marquis Charles de Beauharnois, gouverneur de la Nouvelle-France, et à Claude de Beauharnois de Beaumont, son frère, un domaine de six lieues carrées au sud-ouest de la seigneurie de Châteauguay, le long du fleuve Saint-Laurent : ce furent les modestes débuts de la seigneurie de Villechauve – appelée aussi seigneurie de Beauharnois – qui passa, en 1750, à François de Beauharnois, fils de Claude et premier concessionnaire de la seigneurie. À la fin du Régime français, Michel Chartier de Lotbinière acheta la seigneurie pour la somme de 24000 livres. Ce domaine, dans les frontières actuelles de Maple Grove, de Saint-Stanislas, de Hemmingford, en longeant le Saint-Laurent en direction de Valleyfield, fut ensuite vendu, en 1795, à Alexandre Ellice (un négociant anglais) qui le légua, en 1804, à ses fils, Robert et Edward. En 1854, la tenure seigneuriale fut abolie par ordre du Parlement et l'ancienne seigneurie fut transformée, autour de 1866, en 3354 lots ou concessions¹⁰.

Le premier manoir seigneurial fut construit à l'embouchure de la rivière Saint-Louis, en 1810 ; le second en 1852¹¹. Près du manoir : un moulin et une scierie. Il n'y avait qu'un seul « chemin public » (appelé aussi le « Chemin du Roy ») au bord du fleuve. Le premier rang à être ouvert en 1818 fut le rang Sainte-Marie, relié au fleuve par un chemin allant vers la rivière Saint-Louis. Les rangs Saint-Georges et Saint-Laurent s'organisèrent par la suite. La vie religieuse allait de pair avec l'organisation des fermes censitaires. Dans la seigneurie de Beauharnois

10. Sur l'histoire de Beauharnois on lira avec profit le livre bien documenté d'Augustin Leduc : *Beauharnois. Paroisse Saint-Clément 1819-1919. Histoire religieuse. Histoire civile. Fête du Centenaire*, Ottawa, La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, 1920, [6] xix, 321 p.

11. Raymonde Gauthier, *les Manoirs du Québec*, Montréal, Fides, Éditeur officiel du Québec, 1976, surtout « Manoir Robert, Beauharnois », p. 88-89.

plusieurs paroisses furent rapidement érigées : Saint-Clément, au village de Beauharnois, Saint-Timothée, Sainte-Martine, Valleyfield, Saint-Louis-de-Gonzague, Saint-Étienne, Saint-Stanislas, Saint-Urbain, Saint-Jean-Chrysostôme, Sainte-Clothilde. Certains centres de colonisation ont pris de l'importance : Ormstown, Howick. Quelques groupes d'Acadiens s'étaient établis sur les bords des lacs Saint-François et Saint-Louis. Après 1850, les colons vinrent des Cèdres, de Pointe-Claire, de Vaudreuil, de Châteauguay et aussi de Québec. Parmi ces pionniers – les Montpetit, les Bergevin, les Hainault, les Saintonge, les Crête, les Thibault, les Prégent – œuvraient les Laberge qui, vers 1900, étaient déjà au nombre de plusieurs dizaines sur les terres de Châteauguay et de Beauharnois. Charles Laberge et Antoine Boyer furent parmi ceux qui organisèrent, autour de 1800, une chapelle de mission sous l'invocation de saint Clément, pape et martyr, ce qui donna comme résultat, en 1819, l'organisation de la paroisse du même nom. En 1845, la paroisse Saint-Clément est érigée en municipalité distincte.

Albert Laberge ne manquait jamais l'occasion de souligner l'effort de ses ancêtres et la beauté de la terre de ses origines, celle qui s'étend entre Montréal et Valleyfield. Son dernier recueil de contes porte un titre éloquent : *Hymnes à la terre*. Il y fait cette réflexion :

Souvent je me dis : Heureux l'homme qui a goûté à la dure misère au temps de sa jeunesse, qui s'est parfois couché sans souper. Celui-là est plus apte que qui que ce soit à apprécier plus tard les bonnes choses de la vie et à en tirer la plus grande somme de jouissance et de contentement¹².

Albert Laberge a bien connu la vie dure et monotone des « habitants ». Si dans cette vie il apercevait parfois une poésie, c'était souvent la poésie de la souffrance, sinon celle de la fatalité. L'horizon s'y limite, d'après lui, à l'étendue de la ferme avec une seule route qui conduit au marché du village, à l'église, au cimetière. Au centre de sa vision, fait à remarquer, se trouve souvent l'image de la maison, symbole de son enracinement : sa maison et celle de ses ancêtres. Il aimait beaucoup la vieille maison des Boursier, à Châteauguay, où sa grand-mère maternelle, à l'ap-

12. Albert Laberge, « Réflexions », dans *Hymnes à la terre*, Montréal, Édition privée, 1955, p. 69-70.

proche des ses quatre-vingt-six ans, incarnait parfaitement le sentiment de la solitude.

C'est l'hiver et au dehors, la campagne est toute blanche. Assise sur une ancienne chaise de paille, devant l'étroite fenêtre sur le cadre de laquelle sont deux pots de géraniums, la vieille grand'mère, frêle et desséchée dirait-on, la figure émaciée, couverte de rides qui proclament ses 86 ans, la tête coiffée d'un bonnet de dentelle noire, ses lunettes à cheval sur son nez, lit les pages cents fois retournées de son paroissien habillé d'alpaga. Sur la corniche, la pendule égrène les monotones secondes et compose la journée. À quelques pas, tante Arpalice, fille de l'aïeule, tient sur ses maigres genoux son chat gris qu'elle caresse inlassablement du même geste. L'animal ferme parfois les yeux et ronronne de contentement. Tout à côté, le « canard » rempli d'eau bout sur le poêle. Les minutes et les heures s'écoulaient dans la maison silencieuse¹³.

Son grand-père paternel vivait à Beauharnois dans une maison semblable : Laberge y retournait souvent, même si la demeure tombait lentement en ruines¹⁴. Il s'arrêtait aussi au rang Sainte-Marie où son frère Raoul, célibataire endurci, continuait à habiter la maison paternelle et à manger « le pain sur et amer ». Le chapitre XVIII de *la Scouine* décrit la triste maison de Charlot, inhabitée, avec ses fenêtres éternellement closes, ses portes toujours fermées, symbole du malheur et d'une vie brisée.

Laberge pensait souvent à l'aventure qui avait commencé avec Rober de La Berge ; mais il pensait aussi à son enfance qu'il avait douloureusement vécue pendant dix-sept ans aux côtés d'un père intransigeant. Très tôt laissé à lui-même, fils de Beau-

13. « Portrait de la grand'mère Bourcier », note dactylographiée d'Albert Laberge (FAL-PL), reproduite avec quelques petites modifications dans AL-GFBR, p. 170. Josette Reid (de son nom de jeune fille), est née le 23 octobre 1817, à Châteauguay, fille d'Antoine Reid et d'Angélique Mallet. Elle s'est mariée avec Antoine Boursier, né le 1^{er} octobre 1815, à Châteauguay, fils de Paul Boursier et de Félicité Primault. Lors du mariage à Sainte-Philomène, le 15 février 1841, les amis ont fait une ovation à Antoine Boursier qui, en 1837, avec une fourche, était parti vers Montréal, pour aider les Patriotes et fut emprisonné pendant trois mois. La grand-mère Bourcier habitait une vieille maison sur le bord de la rivière Châteauguay. Elle est morte le 8 octobre 1903, deux semaines avant son quatre-vingt-sixième anniversaire. Albert Laberge lui a rendu visite peu de temps avant sa mort. Il est à préciser que le nom de la grand-mère de Laberge s'écrivait de deux façons : Bourcier et Boursier.

14. « Ruines de la maison de Pierre Laberge », photographie dans AL-GFL, hors-texte entre les p. 339 et 340.

harnois exilé à Montréal, Laberge acceptait avec stoïcisme le combat que se sont livré son cœur sensible et son esprit pessimiste. Conscient du conflit dont il fut l'instigateur et la proie, de la dure vie paysanne dont il a fustigé la « bêtise », il signait malgré tout, en 1917, sur la page de titre de *la Scouine*, comme cela s'était fait autrefois dans les actes notariaux : « Albert Laberge, fils de Pierre ». La formule gardera à jamais son importance. Son vrai sens pourrait s'éclairer par la phrase que Maupassant a mise dans le discours d'un de ses personnages, René du Treilless : « J'aime cette terre ; j'y ai mes racines¹⁵. »

Journaliste et écrivain

Le 18 février 1896, le docteur Jules Laberge et sa femme Cécile organisaient à leur demeure, 289, rue Saint-Denis, une petite fête familiale pour souligner le vingt-cinquième anniversaire de leur neveu, Albert Laberge, et sa nomination à *la Presse* comme chroniqueur sportif. On connaissait bien sa vie difficile. Après l'école du rang et le cours secondaire à l'école de Beauharnois, il avait passé trois ans et demi au Collège Sainte-Marie de Montréal d'où il fut renvoyé, en novembre 1892, pour avoir lu les « auteurs interdits¹⁶ ». Il avait tenté par la suite de compléter son instruction à l'école privée d'Adrien Leblond de Brumath, tout en travaillant à l'étude des avocats Maréchal et MacKay, sans pourtant arriver aux résultats escomptés. Il fréquentait à l'occasion la bohème littéraire, groupée autour d'Édouard-Zotique Massicotte, Pierre-Joseph Bédard, Germain Beaulieu et Georges-Alphonse Dumont. Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau furent aussi ses amis. Après la mort de son père (le 26 mai 1893), avec qui il n'avait jamais eu de relations cordiales, il savait qu'il ne pouvait plus compter que sur ses propres moyens. Selon la vieille tradition canadienne-française, on espérait le voir devenir prêtre, notaire ou médecin. Mais il

15. [Guy de Maupassant], « Le Fermier », dans Guy de Maupassant, *Contes du Jour et de la Nuit*, Paris, Librairie Ollendorff, [s.d.], p. 235.

16. L'écho de cet événement se trouve dans « La Vocation manquée », conte autobiographique qui clôt *la Fin du voyage*, p. 382-411.

n'avait ni la foi, ni la vocation, ni l'intention de devenir prêtre. Commis de bureau d'avocats, il avait été vite persuadé de ne pas s'orienter vers le droit. Quant à la médecine, l'oncle Jules l'avait largement renseigné sur les sacrifices qu'exigeait alors cette profession. Spécialisé en psychiatrie, fidèle lecteur des philosophes, dont Schopenhauer, il préférait faire découvrir à son neveu quelques écrivains français presque inconnus au Canada : Taine, Renan, Guyau, Michelet, Baudelaire, Verlaine¹⁷... Il rêvait de construire un ermitage au bord d'un lac pour lequel il avait déjà trouvé un nom : « Villa Renan ».

La nomination à *la Presse* n'est certes pas une solution idéale, mais l'emploi assure au jeune homme sans le sou et sans diplôme un minimum de stabilité. Le travail de chroniqueur sportif consiste à décrire chaque jour des combats de boxe, des compétitions nautiques, des joutes de crosse, des soirées de hockey... Les heures de travail sont longues, épuisantes : Laberge commence sa journée à sept heures et il la termine vers minuit, car pour gagner un peu plus d'argent, il se rend plusieurs fois par semaine aux champs de courses. Pendant trente-six ans, avec courage et résignation, il subit ainsi cette profession obtenue par hasard et qui brime ses aspirations d'écrivain.

Deux événements marquent alors sa vie : en 1910, à l'âge de 39 ans, il se marie avec Églantine Aubé, veuve et mère de quatre enfants ; à l'automne de 1914, commence une liaison secrète avec une femme appelée Florina, aventure qui durera trois ans, peut-être davantage. *Dearest* – Laberge appelait ainsi sa femme – n'était pas, selon Anna Laberge, la femme qui convenait aux aspirations profondes de son frère. Florina, malgré les assurances de l'amour durable, était une jeune fille étrange, d'un comportement instable, sensuelle, souvent malade, déchirée entre l'extase d'aimer et les cris de détresse. Les fragments de « Lamento » permettent de saisir en partie cette romance entre Dercey et Aline – noms fictifs des amants – dont le drame aurait dû se terminer, selon le plan vaguement dessiné du récit, au fond du lac Louise. Pendant plusieurs années Laberge a donc mené une double vie. Souvent absent de la maison, écrasé par le

17. Albert Laberge, « A la mémoire de mon oncle le Dr Jules Laberge... », dans *la Fin du voyage*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, p. 7.

travail de journaliste et déchiré par ses propres inquiétudes, il rêvait de devenir écrivain au vrai sens du mot. Ce désir grandissait au cœur de sa solitude.

La direction de *la Presse* s'est vite aperçue du penchant littéraire de son chroniqueur sportif : au bout de quelques années, on l'autorisa à publier des articles de critique artistique et il devint, en 1907, le critique d'art. Il alimentait aussi un coin de *la Presse*, intitulé « Chronique au fil de l'heure ». Ainsi, il devenait possible au chroniqueur sportif de varier à l'occasion ses sujets et de s'employer à décrire un livre, un tableau, une exposition. Laberge a pu rencontrer, aux réunions sociales et aux salons d'exposition, plusieurs écrivains et artistes qui lui faisaient part de leurs soucis, de leurs projets et, parfois, lui ont offert un livre, un tableau, une sculpture, un bibelot. Entre autres, il a connu les peintres Charles de Belle, Jobson Paradis, Robert W. Wickenden, Onésime-Aimé Léger. Le sculpteur Alfred Laliberté et le médailliste Alonzo Cinq-Mars devinrent ses amis dévoués. Il présentera plus tard une bonne cinquantaine de noms dans ses trois essais : *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, *Journalistes, écrivains et artistes* et *Propos sur nos écrivains*.

Le travail de Laberge journaliste se faisait à Montréal et dans les environs. Pendant la période d'été, il voyageait en train entre Châteauguay et Montréal. À l'été de 1930, il fait, en compagnie de sa femme, un voyage au Yukon et en Alaska. Deux autres voyages le conduiront en Europe (France, Monaco, Italie, Suisse) en 1932, et aux Antilles, en 1937. En juin 1931, il fut délégué par *la Presse* pour la traversée inaugurale de l'*Empress of Britain* de Southampton à Québec. Ce fut, disait-il, la seule vraie récompense pour son travail de journaliste. Dans l'exercice de sa profession, il demeura toujours consciencieux, malgré le tiraillement intérieur qu'il éprouvait. Il gardait pour lui ce malaise et seulement quelques-uns de ses amis en connaissaient la nature. Rodolphe Girard l'a bien vu :

C'était un timide, mais un timide enthousiaste. À l'entendre, à le voir agir, on avait l'impression qu'il craignait sans cesse de blesser. [...] Laberge était un raffiné et un lettré subtil et délicat. [...] Tout le temps que ce journaliste demeura à *la Presse*, c'est-à-dire la vie normale d'un homme, il fut chargé de la direction et de la rédaction des pages du sport. Travail écrasant. Qu'on imagine cet écrivain scrupuleux, discret, à l'âme éminemment poétique et artistique, ce collectionneur de tableaux et de sculptures, en contact

presque quotidien avec des boxeurs, des lutteurs et que d'autres ! Il fallait que par la force des circonstances, il y eût deux hommes en lui. Non seulement était-il le rédacteur du sport, mais c'est lui qui faisait la critique des principaux livres et des tableaux ainsi que des sculptures exposées au Salon¹⁸.

Ces lignes furent écrites exactement deux ans après que Laberge eut pris sa retraite. Le 7 octobre 1932, les dirigeants de *la Presse* organisèrent une réception d'adieu et ils lui offrirent une montre. Au fond de son cœur, Laberge ressentit une profonde répulsion. Il s'attendait à recevoir un beau livre, un joli tableau, un objet d'art... Arrivé à la maison, il réexamine sa montre qui pousse bruyamment ses aiguilles au rythme des secondes, réglée à l'heure précise du jour. Brusquement, il s'écrie : « Extraordinaire ! – Voilà l'heure de devenir pleinement écrivain¹⁹ ! »



Tout porte à croire que le don littéraire s'était manifesté chez Laberge dès son enfance. Sa sœur, Anna, racontait qu'à l'école secondaire, à l'âge de dix-sept ans, il avait écrit une excellente dissertation sur la vie des abeilles. Au Collège Sainte-Marie ses notes en français étaient bonnes. Son goût littéraire se formait un peu au hasard, au contact des livres trouvés chez ses amis et surtout dans la bibliothèque de son oncle, Jules Laberge. Il pensa d'abord à écrire des poèmes. Mais il fut finalement attiré par la prose. Il publia ainsi, dans *le Samedi*, en avril 1895, lors d'un concours littéraire, deux « tableautins²⁰ », qui

18. Rodolphe Girard, « En feuilletant le carnet d'un ancien reporter. Ceux qui ont goûté du journalisme ne se rappellent jamais cette carrière sans un serrement de cœur », *la Presse*, 50^e année, n° 304, 13 octobre 1934, p. 62.

19. Témoignage recueilli par Paul Wyczynski, en 1958, lors de ses visites chez Albert Laberge.

20. « Silhouette macabre », *le Samedi*, vol. 6, n° 44, 6 avril 1895, p. 3. « Silhouette du plein air. Silhouette virgilienne », *le Samedi*, vol. 6, n° 47, 27 avril 1895, p. 3. Un an après, dans le même style, Laberge publie « Idylle mélancolique », *le Samedi*, vol. 7, n° 41, 14 mars 1896, p. 12.

lui méritent le deuxième prix dans la section de la prose²¹. Le premier présente succinctement une scène de la pauvre vie paysanne ; le deuxième décrit la fin d'une vieille jument :

Maigre et efflanquée, les os saillants, la pauvre vieille rosse usée par le travail, morte de misère et de faim, une chaîne au cou, est traînée par le haut percheron. Et insouciant le chien ferme le cortège funèbre. Ils vont sous le ciel violet et la neige molle garde la trace de leur passage.

En republiant ces deux textes dans les *Scènes de chaque jour*, Laberge ajouta cette note : « Mes deux premiers écrits imprimés [...] démontrent que, sans avoir subi aucune influence, dès que j'ai pu tenir une plume, j'ai été un écrivain réaliste. J'étais né réaliste²². »

Laberge se veut donc un « écrivain « réaliste ». Si la matière de ses récits vient le plus souvent de la vie de Beauharnois, son style littéraire ne se façonne pas sans contact avec les auteurs français. Nous savons que Laberge lisait Voltaire, Renan et Schopenhauer, qu'il connaissait fort bien les romans réalistes, surtout *la Terre* de Zola et *Marthe* de Huysmans. Mais l'auteur qui l'a marqué à jamais, qui lui a montré la route à suivre, fut Guy de Maupassant :

Et je songeais à une soirée, à l'âge de 19 ou 20 ans, à l'Institut Fraser, alors que la lecture des *Contes du jour et de la nuit* de Guy de Maupassant m'avait révélé le génie de cet écrivain de la littérature française, et m'avait fait éprouver l'une des plus fortes impressions que j'ai ressenties en ma vie²³.

21. La Rédaction, « Les Primes du Samedi », *le Samedi*, 15 juin 1895, p. 2. Les autres gagnants sont : Églantine (Éva Circé-Côté) premier prix pour la prose ; Delagny (Jean Charbonneau), premier prix pour la poésie.

22. Albert Laberge, « Silhouette virgilienne », dans *Scènes de chaque jour*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, p. 9.

23. Albert Laberge, « Gaétane Beaulieu », dans *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, Édition privée, 1938, p. 150. L'attitude enthousiaste de Laberge contraste avec l'accueil froid que le milieu littéraire montréalais fit à ce naturaliste français. Sa mort fut annoncée dans *le Monde illustré* d'une façon digne, sans plus : « Guy de Maupassant », *le Monde illustré*, 10^e année, n^o 484, 12 août 1893, p. 173. Deux semaines plus tard, dans le même journal, Eugène Tavernier explique : « Doué supérieurement pour la description, il avait entrepris l'étude de la nature, en observant d'abord le ridicule de la grossièreté. [...] Même devant la tombe, nous devons nous souvenir que M. de Maupassant eut le tort indiscutable de confondre presque toujours le respect de la vérité avec le dédain de la pudeur. Ses livres sont gâtés par des détails répugnants. [...] M. de

Laberge lisait et relisait les contes de Maupassant dans les éditions illustrées, publiées par Paul Ollendorff ; il admirait la riche psychologie de ses personnages, la véracité de ses descriptions et son écriture où le régional se marie à l'universel. Pour son plaisir personnel, il a fait son propre choix de contes de Maupassant : les deux préférés sont « Pierrot » (*Contes de la Bécasse*) et « Le Fermier » (*Contes du jour et de la nuit*). Selon Laberge, tout Maupassant est là. En quelques pages, l'auteur français esquisse un paysage, campe un personnage et, à l'aide de traits légers, de mots jamais forcés, il achève un récit en tout point parfait. Il sait écrire un conte simple, un conte dans un conte, aussi bâtir un récit à plusieurs sujets²⁴. Laberge comprenait le génie de Maupassant. Sans jamais prétendre égaler l'art de son modèle, conscient de ses limites dans l'art d'écrire, Laberge a trouvé, à l'âge de vingt ans, sa vocation : être un conteur réaliste.

Écrire des contes, c'est entrer de plain-pied dans la vie. Le récit doit être l'image des événements ou de l'existence des gens. Il y a un drame dans chaque maison, une tragédie derrière chaque porte. C'est à l'écrivain de deviner ou d'imaginer ce qu'ils peuvent être. Un regard jeté dans une fenêtre, une silhouette d'homme ou de femme dans la rue, la physionomie d'une demeure, une remarque entendue dans le tramway peuvent être le point de départ d'une histoire qui sera le reflet de la vie²⁵.

Le conte postule donc l'existence des rapports entre la vie et le récit. D'autre part, Laberge connaît l'importance de l'imaginaire, ce que Zola appelait l'« écran d'artiste ». Dans ses avertissements et réflexions, il insiste sur le « caractère fictif » de ses récits, c'est-à-dire sur la structure purement artistique de l'événement conté et des personnages liés à une situation existentielle. L'intention de Laberge était bonne, mais a-t-il réalisé cet idéal ? En partie seulement, si l'on pense au choix de ses sujets et à ses moyens d'expression. L'homme qu'il décrit n'est pas celui de toutes les situations : triste ou gai, malade ou sain,

Maupassant a manqué de l'idée qui ordonne et féconde les puissances de l'esprit et du cœur ; il a été la proie du chaos intellectuel qui pèse sur le monde moderne. » (Eugène Tavernier, « Guy de Maupassant », *le Monde illustré*, 10^e année, n° 486, 26 août 1893, p. 195.)

24. Témoignage recueilli par Paul Wyczynski en 1958, lors de ses visites chez Albert Laberge.

25. Albert Laberge, « Réflexions », dans *Hymnes à la terre*, Montréal, Édition privée, 1955, p. 74.

malheureux ou heureux. L'homme de Laberge est presque toujours déterminé par la misère sociale, la souffrance physique, la fatalité.

L'espace romanesque est restreint chez Laberge à l'horizon régional, ce qui en soi n'est pas mauvais. Il ne prétendait qu'à observer et à décrire la vie quotidienne. Laberge disait lui-même qu'il manquait de solide formation scolaire, qu'il faisait lui-même un long et difficile apprentissage de l'écriture. Le mot de Laberge est toujours près du langage parlé et évolue dans une syntaxe qui recherche rarement les effets spectaculaires. « La première qualité de l'écrivain [...] c'est, écrit-il, d'être sincère. Il serait absurde pour lui de renoncer à sa personnalité pour plaire à un ami, un parent, un critique ou un public. Qu'il dise franchement ce qu'il a à dire²⁶. » Sous cet angle Laberge était toujours fidèle à lui-même et la sincérité est certainement la qualité maîtresse de son œuvre littéraire.

Pendant un bon demi-siècle Laberge écrivit toutes sortes de récits dont plusieurs furent publiés dans les journaux de l'époque, d'autres lus aux séances de l'École littéraire de Montréal dont il fut élu membre le 24 avril 1909. Il ne distinguait pas entre le conte et la nouvelle, entre le souvenir et la réflexion. Quand il avait un certain nombre de textes, il décidait de les réunir en un recueil qu'il publiait à compte d'auteur. Il serait donc vain de chercher dans ses livres un plan préétabli, une structure raffinée. « Ce qui compte, disait-il, c'est la joie d'écrire, de produire une œuvre, d'exprimer ce qu'il y a en soi. Qu'importe après cela que le livre soit imprimé ou non²⁷ ? » Jamais l'édition de ses livres ne dépassait les cent quarante exemplaires : le livre qu'il publiait n'était que pour lui et pour ses amis intimes. Il n'avait jamais d'éditeur : il n'avait que des imprimeurs. C'est dommage, car un bon directeur littéraire, un bon correcteur d'épreuves auraient pu se révéler utiles à cet écrivain solitaire.

L'œuvre de Laberge comprend neuf recueils de contes, quatre volumes de critique littéraire et artistique et *la Scouïne*,

26. Albert Laberge, « Réflexions », dans *Hymnes à la terre*, p 70.

27. Albert Laberge, « Émile Vézina », dans *Journalistes écrivains et artistes*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1945, p. 146.

roman qui sera étudié dans la troisième partie de cette « Introduction ». Les recueils des contes et nouvelles portent les titres suivants : *Visages de la vie et de la mort* (1936), *Quand chantait la cigale* (1936), *la Fin du voyage* (1942), *Scènes de chaque jour* (1942), *le Destin des hommes* (1950), *Fin de roman* (1951), *Images de la vie* (1952), *le Dernier Souper* (1953) et *Hymnes à la terre* (1955). Les essais – *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (1938), *Journalistes, écrivains et artistes* (1945), *Charles de Belle, peintre-poète* (1949) et *Propos sur nos écrivains* (1954) – ont un caractère de souvenirs : l'auteur évoque ses amis, écrivains et artistes, toujours bienveillant à leur égard, parfois trop, jusqu'au panégyrique. Il reste que ces quatre essais perpétuent souvent un nom, un titre, un fait biographique, un moment de vie littéraire, qui autrement seraient tombés dans l'oubli. Dans ses essais critiques, encore une fois, Laberge s'avère conteur : ses présentations tiennent de la narration plus que du commentaire critique. Ce qui compte pour lui, c'est de raconter la vie. À Louvigny de Montigny qui lui rendait visite dans les années trente, il répondit un jour en souriant que toutes les forces de sa vie conjuguent chez lui le désir d'aimer et le désir de conter²⁸. Et il a ouvert *la Maison Tellier* pour lire à son hôte quelques passages de l'« Histoire d'une fille de ferme ». Maupassant fut pour Laberge un compagnon sûr au cours de l'apprentissage de l'écriture réaliste.



S'il est vrai que Maupassant a guidé Albert Laberge dans l'élaboration de son écriture, il est indispensable de souligner l'emprise qu'Omar Kháyyâm²⁹ a exercée sur sa pensée. Dans les

28. Témoignage recueilli par Paul Wyczynski, auprès de Louvigny de Montigny, en 1954.

29. Traduit en plusieurs langues, le nom de ce poète persan a été écrit différemment : Khayyám, Kháyyám, Kháyyàm. De même le titre de son œuvre maîtresse a connu différentes épellations : *Rubáiyát*, *Rubaiyát*, *Rubáiyat*. Laberge les écrit sans accent : *Rubayyat* d'Omar Khayyam. En suivant le critique français, Jules de Marthold, nous écrivons *Rubaiyát* d'Omar Kháyyám. Nous respecterons cependant l'orthographe des titres des éditions anglaises et celle des citations.

Scènes de chaque jour, l'écrivain précise les circonstances et les conséquences de cette découverte :

À la vente à l'enchère de la bibliothèque d'un camarade, après sa mort, Clamer (pseudonyme de Laberge) avait acheté à tout hasard un petit livre qu'il avait payé quinze sous : [...] *Rubayyat* par Omar Khayyam. Des vers en anglais, des illustrations. [...] Et, le soir, dans sa chambre, il avait pris le volume du poète persan traduit par Edward Fitzgerald et, totalement absorbé, dans une tension de tout esprit, l'avait lu de la première à la dernière ligne. Ç'avait été une révélation, un véritable éblouissement. Brusquement, la vérité absolue s'était dévoilée à lui. L'implacable logique du poète s'était implantée en son esprit. En une heure, il avait vu crouler les vieux dogmes révévés, les croyances millénaires dans lesquelles s'étaient enlisées les âmes de tant de générations humaines. Tout cela avait été rasé, détruit, anéanti, s'était effondré, était réduit en poussière. Au-dessus de ce néant subsistait seule l'éclatante, la resplendissante vérité. [...] La lecture du *Rubayyat* avait été l'événement capital de sa vie intellectuelle. Pendant des années, par la suite, il avait relu chaque jour les quatrains du poète persan. [...] Au cours des années, il avait acheté différentes éditions du *Rubayyat* illustrées par Elihu Vedder, Edmund Sullivan, Dulac, Georges T. Tobin, Frank Brangwyn, Blanche McManus, Adelaïde Hanscom, Ethel Davis Seal, W.B. MacDougall, F. Sangorski et G. Sutcliffe, Gilbert James et Edmund H. Garrett, Rabin-dranth Tagore et autres. Au hasard des heures et des jours, il prenait l'un des volumes, lisait quelques pages et se délectait des compositions inspirées à l'artiste par le texte du vieux poète persan. Aucun écrivain, aucun philosophe n'avait eu autant d'influence sur sa pensée qu'Omar Khayyam³⁰.

Témoignage capital que cette confiance de Laberge qui se termine par la vision de sa propre mort où, avant de partir pour le four crématoire, il souhaite voir venir une femme drapée d'une longue robe violette, récitant des quatrains d'Omar Kháyâm. A un autre endroit, il rêve d'une chambre de méditation dont « le mobilier se composerait simplement d'une chaise et d'une table sur laquelle serait un bouquet de jacinthes et d'un livre : le *Rubayyat* d'Omar Khayyam³¹ ». À Châteauguay, Laberge passe ses étés en compagnie du vieux poète persan et ainsi, à chaque instant, le jardin, les roses, le soleil, la lune, lui donnent un maximum de sensations. « Qu'il soit retourné à la terre depuis plus

30. Albert Laberge, « Le Rubayyat d'Omar Khayyam », dans *Scènes de chaque jour*, Montréal, Édition privée [Imprimerie de Lamirande], 1942, p. 144-145.

31. *Ibid.*, « Chambre de méditation », p. 246.

de cinq cents ans, sa pensée, constate Laberge, vit en moi plus forte que si j'étais son fils selon la chair et ses strophes montent à mes lèvres comme une prière³². »

Nous ne saurions dire avec exactitude de quelle édition de *Rubaiyât* provenait l'exemplaire acheté par Laberge à l'enchère. Tout porte à croire, cependant, que c'est l'édition américaine³³, publiée en 1888, qui contient en regard de la page de titre une magnifique lithographie de la tombe d'Omar Kháyyâm : Laberge en parlait souvent et caressait secrètement le rêve de la visiter un jour. Selon toute vraisemblance, Laberge a acheté ce petit livre entre 1910 et 1920. Autour de 1950, sa bibliothèque contenait une vingtaine d'éditions de *Rubaiyât*. Outre « le petit livre acheté à l'enchère », il y avait surtout quatre éditions que Laberge feuilletait avec plaisir. Il aimait montrer la magnifique édition de 1905 qui offre au lecteur les poèmes encadrés d'enluminures, avec vingt-six illustrations d'Adélaïde Hanscom, qui traduisent l'harmonieuse symbiose de l'érotisme et du cosmos³⁴. Non moins splendide paraissait à Laberge le *Rubáiyât of Omar Khayyám* en édition de luxe, publié en 1947 par Random House de New York, sur un papier aux motifs orientaux. Cette édition a ceci de particulier qu'elle est illustrée de dix-neuf dessins de style persan, exécutés par Mahmoud Sayah, artiste originaire de Téhéran³⁵. Laberge possédait aussi deux éditions fran-

32. Albert Laberge, « En relisant Omar Khayyam », dans *Quand chantait la cigale*, Montréal, Édition privée, 1936, p. 87.

33. *Rubáiyât of Omar Khayyám in English Verse* by Edward Fitzgerald, New York and Boston, Houghton, Mifflin and Company – Cambridge, The Riverside Press, 1888, 124 p. *The text of the fourth edition, followed by that of the first ; with notes showing the extent of his indebtedness to the Persian original and a Biographical Preface*. Il est à noter que les cinq premières éditions de la traduction d'Edward Fitzgerald (1851-1883), furent publiées d'abord en Angleterre, chez Quaritch : 1858, 1868, 1872, 1879, 1889. À partir de 1900, de très nombreuses traductions – en anglais, en français, en italien, en allemand... – voient le jour : éditions de petit format, éditions illustrées, éditions de luxe parmi lesquelles le célèbre exemplaire relié par Sangorsky, évalué à cinq mille dollars et perdu à jamais en 1912 lors du naufrage du *Titanic*.

34. *The Rubaiyât of Omar Kháyyâm* as translated into English verse by Edward Fitzgerald with illustrations by Adélaïde Hanscom, New York, Dodge Publishing Company, 1905, 148 pages non numérotées et 27 illustrations en hors-texte. L'impression des quatrains est faite uniquement au recto de la page.

35. *Rubáiyât of Omar Khayyám*. Translated into English by Edward Fitzgerald. A Complete reprint of the First Edition and the combined Third, Fourth

gaises : celle en prose par Charles Grolleau, et celle en vers, sur papier Japon, préparée par Jules de Marthold³⁶. Cette dernière plaisait à l'écrivain montréalais parce qu'elle contient cent cinquante-huit quatrains, donc une cinquantaine de plus que les éditions anglaises établies par Fitzgerald. De plus, c'est celle qui est la plus fidèle à l'art et à la pensée de Kháyyâm, ayant été établie selon le manuscrit qui remonte à 1460, conservé à la Bodleian Library d'Oxford. Enfin, l'édition de luxe, publiée par The Musson Book Company de Toronto³⁷, semblait être l'édition préférée du Laberge des dernières années : il l'a joliment emballée comme un talisman et il l'a donnée à sa petite-fille, Claudia, chez qui le livre se trouve encore aujourd'hui comme un précieux souvenir de famille.

À quoi tient donc la séduction extraordinaire que ce « dresseur de tentes³⁸ » de Nishapour a exercée sur l'esprit et sur la sensibilité de Laberge ? Comment expliquer l'adhésion totale de l'auteur naturaliste de *la Scouine* à la pensée que véhiculent les quatrains de *Rubaiyât*³⁹ ? Ébranlé dans ses convictions religieuses depuis son expulsion du Collège Sainte-Marie, angoissé

and Fifth Editions, with an Appendix containing Fitzgerald's Prefaces and Notes. Edited with an Introduction by Louis Untermeyer, New York, Random House, 1947, xxii, 149 p. Avec dix-neuf dessins de Mahmoud Sayah.

36. *Les Quatrains d'Omar Kháyyâm, traduit du persan sur le manuscrit de la Bodleian Library d'Oxford. Introduction et notes de Charles Grolleau*, Paris, Les Éditions G. Crès et Compagnie, 1922, xxxvii, [2], [3], 155, [5] p. Illustrations de Ciolkowski. *Rubaiyât d'Omar Kháyyâm*. Mis en rimes françaises d'après le manuscrit d'Oxford par Jules de Marthold, Paris/Bruxelles, Charles Carrington, 1910, (70 pages non numérotées). Avec la reproduction du nom de Kháyyâm en écriture persane.

37. *Rubáiyât of Omar Khayyám, rendered into English Verse by Edward Fitzgerald, with Illustrations by Edmund Dulac*, Toronto, The Musson Book Company Limited, [s.d.], (60 pages non numérotées avec vingt hors-texte en couleurs).

38. Surnom de « Al-Kháyyâmi », appelé « Kháyyâm » dont le véritable nom est Ghiyath-al-Din-Abou-l'Fattâh, Omar-Ibn-i Ibrahim. Né à Nishapour, en Iran, vers 1021, il mourut dans la même ville autour de 1123. Il fut astronome, mathématicien et collabora à la réforme du calendrier sous le sultan Selkjonkide Malek Shah. Ses quatrains ont vite fait oublier ses opuscules scientifiques. D'après les recherches des orientalistes, il serait inexact d'attribuer à Kháyyâm quelque cinq cents poèmes épigrammatiques – les « rubâ'iyat » – indûment associés à son nom au cours de siècles. Les spécialistes soutiennent que le nombre des « rubâ'iyat » qui viennent réellement de lui, varie entre cent vingt et un et cent soixante-dix-huit.

39. « Rubaiyât », le pluriel du mot « ruba'i », est dérivé du mot arabe « arba'a » : quatre. Dans la poésie persane il désigne un poème formé de quatre

par le vide métaphysique qui a marqué tôt son existence, rongé par le pessimisme qui venait comme un écho de la lecture de Schopenhauer, Laberge chercha longtemps la possibilité d'être heureux. La philosophie de Renan lui paraissait sèche et hautaine. Maupassant, Zola, Huysmans, les frères Goncourt lui avaient suggéré un mode d'écriture naturaliste bien plus qu'une philosophie de la vie. Et voilà qu'un petit livre de poésies, venu de loin, le comble de joie dès la première lecture. Vivre dans la plénitude de la pensée, sans songer au jour passé ni au lendemain, en dehors de tous les dogmes et de toutes les religions, dans l'instant qui succède à l'instant (*carpe diem*), voilà la devise retenue qui annonce du même coup la philosophie de Laberge, qui n'est pas sans relation avec celles d'Épicure et de Lucrèce. La quintessence de *Rubaiyât* consiste en une hantise de vivre pleinement l'ivresse du présent où l'amour s'impose par le symbole du vin, comme un puissant « dogme Unitaire » :

La vie est une fuite, étrange caravane,
Prends-lui le bon instant de joie, épi qu'on glane.
Porte-tasse, pourquoi t'attrister sur demain ?
Verse du vin, la nuit s'écoule, diaphane.

Le jour est pur et beau, la brise est tiède aux champs,
La pluie a redressé les roses se penchant ;
Le rossignol alors dit à la fraîche rose :
« Toujours enivre-toi de parfums et de chants⁴⁰ !

Ce qu'on sait de la vie, dit Kháyyâm, c'est qu'elle est une énigme. Laissons donc planer le mystère sur le monde et acceptons la joie de vivre, instant après instant, en union parfaite avec la nature.

Cette pensée stoïcienne plaît à Laberge : il la fait sienne. Mais il admire également chez le poète persan la façon de composer et le sens de la musique. Les « rubâiyat » ou les « rubâ'iyat » (quatrains) de Kháyyâm n'entrent pas dans le cadre d'un livre rigoureusement structuré ; au contraire, ce sont des unités épigrammatiques indépendantes, regroupées tout simplement dans un recueil, animées vaguement d'une philoso-

hémistiches, ce qui est improprement, mais traditionnellement traduit par « quatrain ».

40. *Rubaiyât d'Omar Kháyyâm*, traduction de Jules de Marthold, strophes 60, 67.

phie de vivre dans l'immédiat et marquées, ici et là, par le symbole du vin. Ces quatrains, à l'exception de huit, sont construits sur une seule rime, ayant le troisième vers non rimé : a a (x) a. L'effet produit est celui de l'insistance, avec un suspens au troisième vers. Ainsi, le message du vieux sage persan se double de musique et va, sur les vagues de l'émotion, accentuée par la même rime, « derrière le rideau des grands secrets de Dieu⁴¹ ». Par le fait même, Omar Kháyâm confirme la méthode de Laberge qui, lui aussi, réunit librement des contes, souvenirs, nouvelles et réflexions dans un recueil. Il lui arrive aussi d'introduire, dans la description réaliste, parfois très sombre et lugubre, une poésie qui est à la fois son, image et symbole et, à l'occasion, un chaud rayon de soleil. La terre devient brusquement une présence et non pas un exil.

La longue marche faite en compagnie d'Omar Kháyâm aboutit chez Laberge à une sorte de panthéisme matérialiste. Il s'approche de la nature et ses *Hymnes à la terre* en sont la preuve. Il ne le fait cependant pas avec l'âme du cultivateur de Beauharnois, mais avec la sensibilité du chantre oriental. Dans son jardin à Châteauguay (où ne pousseront jamais les légumes !), l'écrivain cultive les arbustes et les fleurs, les roses surtout et les pavots d'Orient :

Le coin de terre où s'écoulent mes jours, où j'ai bâti ma maison de campagne et établi mon jardin est une parcelle de la ferme de l'aïeul maternel. Je n'ai pas besoin d'un domaine pour être heureux. Ma demeure est toute blanche, encadrée de rosiers provenant du parterre de ma mère. Une vaste pelouse la précède et, à l'arrière, est la calme rivière que je vois toute chatoyante au matin. Des deux côtés, l'enclos est bordé de lilas, de syringas, d'acacias, de chèvrefeuilles et d'égantiers. Le rossignol, les chardonnerets, les fauvettes y établissent leur nid et me charment de leur chant. L'oiseau-mouche, la grive, le pic-bois, l'étourneau, sont là chez eux. Les roses, les lis, les pivoines me réjouissent par leur coloris et leur parfum. Là, la vie est douce, paisible, agréable. Les minutes, les heures, les jours coulent dans une paix qui enveloppe tout l'être et qui est la forme la plus parfaite du bonheur⁴².

Cet état d'âme se précise peu à peu après 1920 et devient de plus en plus évident après sa retraite. L'écrivain confie avoir ou-

41. *Rubaiyât d'Omar Kháyâm*, strophe 26.

42. Albert Laberge, « Ma maison », dans *Hymnes à la terre*, Montréal, Édition privée, 1955, p. 9.

blié ses leçons de catéchisme, ses billets de confession au Collège Sainte-Marie et renoncé « sans regret aux célestes récompenses, aux chimériques paradis⁴³ ». Vers la fin de sa vie, son récit passe du réalisme rugueux, au chant de plus en plus coulant et détendu :

J'aime la terre dont je suis formé, la terre qui produit les fleurs et les fruits et à laquelle je retournerai un jour.

J'aime les roses et les lis, les lilas qui parfument le printemps et la floraison blanche et rose des pommiers.

[...]

J'aime les vieux chants religieux qui montent sous la voûte des temples et qui nous donnent l'impression de venir des âges lointains, des âges révolus.

J'aime les antiques et nobles églises dans lesquelles tant de générations, tant de pauvres êtres humains se sont agenouillés avec ferveur.

J'aime les livres, les livres débordant de poésie, les livres qui donnent une peinture fidèle de la vie, ceux qui nous enseignent la sagesse⁴⁴.

Le bonheur d'une paix retrouvée, d'une réconciliation totale correspond aux dernières réflexions de Laberge. Encore faut-il remarquer que l'écrivain masque ses états d'âme en évoquant les « chants religieux » et les « antiques et nobles églises », comme le faisait Renan dans sa « Prière sur l'Acropole ». L'homme a fixé son choix sur des positions d'épicurien, fidèle à la nature. Ses cendres vont nourrir les fleurs de son jardin⁴⁵. Albert, fils de Pierre, admirateur de Maupassant, est devenu le fils spirituel d'Omar Kháyyâm.

La Scouine

Unique roman publié par Laberge, *la Scouine* possède sa petite histoire dont l'auteur lui-même a fait un exposé succinct⁴⁶. Selon Laberge, « la tâche a duré de quatorze à quinze ans⁴⁷ ». Lors de la parution de *la Scouine* en 1918, le romancier a pris

43. Albert Laberge, « Réflexions », dans *Hymnes à la terre*, p. 72.

44. *Ibid.*, « J'aime... », p. 61.

45. Selon son testament, les cendres de Laberge ont été dispersées dans son jardin de Châteauguay.

46. Albert Laberge, « Mon premier livre », dans *Propos sur nos écrivains*, Montréal, Édition privée, 1954, p. 103-194. Texte reproduit dans l'appendice II.

47. *Ibid.*, p. 103.

soin d'indiquer, au bas de la page 134, une date : « 1899-1917 ». En réalité, ce n'est pas quinze ans qu'il a consacrés à la composition et à la rédaction de son roman. On pourrait même remonter un peu plus loin. Après avoir découvert Maupassant en 1891, et publié ses premiers « tableaux réalistes » dans *le Samedi*, en 1895-1896, entraîné par la hantise de lire et d'écrire suscitée par l'École littéraire de Montréal (fondée en novembre 1895), Laberge a certainement esquissé d'autres récits à cette époque. D'ailleurs, le motif de la vieille rosse morte de la « Silhouette macabre » (1895) se retrouve dans *la Scouine*, notamment au chapitre XII (la mort de la rosse de Taon) et au chapitre XXVII (les funérailles de Schno). Il est donc plausible de soutenir que la période de l'incubation, de la rédaction et de la composition de *la Scouine* s'étend sur une période d'une vingtaine d'années.

Une mise au point s'impose : Laberge s'est toujours cru conteur, il n'est devenu romancier qu'accidentellement. À l'origine donc *la Scouine* – plus tard ce sera aussi le cas de « Lamento » – a été conçue comme une série de contes. Mais peu à peu Laberge s'aperçoit que la thématique s'organise autour d'une famille paysanne et, par le fait même, le récit s'assure d'une certaine unité dans la ligne chronologique de la vie d'Urgèle et de Mâço Deschamps, parents de cinq enfants. La conjoncture est donc favorable pour bâtir un « roman de mœurs ». Cette méthode convient aussi parfaitement au journaliste surchargé de travail qu'est Laberge. En l'occurrence, il lui serait difficile de s'engager à mener un récit à sujets divers, à la trame ramifiée comme le fait le Zola de *la Terre*. Laberge procède par secousses. Les chapitres, rédigés par intervalles, sont en réalité des nouvelles ou des contes auxquels il désigne peu à peu une place précise dans la structure romanesque. Pour connaître la réaction du public, Laberge publie de temps en temps un fragment – un chapitre – de *la Scouine* dans les journaux et les revues de Montréal.

Ainsi paraissent, entre le 7 décembre 1903 et le 8 avril 1916, dix-huit fragments de *la Scouine* dont deux sont publiés deux fois. Cela correspond à vingt chapitres de l'édition de 1918. On peut donc dire qu'à peu près les deux tiers du roman ont d'abord été publiés sous forme de « pages détachées »,

comme le disait Laberge. Le tout a commencé le 7 décembre 1903 : l'Association des journalistes organisait son premier grand banquet à l'hôtel Viger de Montréal. Le texte de Laberge fut publié à la page 8 d'une plaquette, *le Menu* ; il porta le titre : « *La Scouine*, roman de mœurs de la campagne canadienne, chapitre XIII ». Faudrait-il en déduire qu'à l'époque Laberge avait déjà complété treize chapitres de son roman ? C'est possible.

Cinq ans s'écoulaient avant que Laberge ne fasse paraître, dans *la Presse* du 10 décembre 1908, « *La Scouine* (pages détachées). Aux jours d'école. Le Mineur » : ce sont les chapitres III et XXXI de l'édition de 1918. La publication de deux autres récits dans *le Terroir* (printemps 1909) – « *La Scouine*, extrait d'un roman de mœurs en préparation » et « Charlot » – coïncide avec l'entrée de Laberge à l'École littéraire de Montréal où la littérature du terroir est au beau fixe. Les procès-verbaux de l'École littéraire indiquent qu'en 1909 Laberge a lu aux réunions trois extraits de son roman dont « Charlot ». Tout se gâche soudainement à la fin de juillet 1909 après que Gustave Comte publie, dans son hebdomadaire *la Semaine*, « Les foins » (chapitre XX de *la Scouine* de 1918). M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal, prend position du haut de la chaire contre le journal et le texte naturaliste qui s'y trouve imprimé : le conte de Laberge est qualifié d'« ignoble pornographie », sans que son auteur soit nommé⁴⁸. Les journaux *la Croix* et *la Vérité* fulminent. L'abbé Camille Roy, considéré comme « critique national », jette à son

48. « Mandement (n° 77) de M^{gr} l'archevêque de Montréal aux fidèles de son diocèse, interdisant la lecture du journal *la Semaine* », dans *Mandements, lettres pastorales et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection*, Montréal, Arbour & Dupont, imprimeurs de l'archevêché, 1914, t. 14, p. 311-314. Le seing et le sceau et le contre-seing de Paul [Bruchési], archevêque de Montréal, le 27 juillet 1909. Nous y lisons : « Il y a quelque temps on annonçait à Montréal un nouveau journal hebdomadaire *la Semaine*. Ce devait être une feuille de combat et de franc-parler. Cela ne pouvait pas nous effrayer [...] Mais nous vîmes, dès le début, que *la Semaine* se faisait une singulière idée de la liberté, et que, si elle engageait la lutte, c'était surtout contre des principes incontestés de la doctrine catholique. [...] Le troisième numéro vient de paraître et la note antireligieuse est plus accentuée encore que dans les numéros précédents. À propos d'enseignement et des droits de l'État, les mêmes erreurs sont réaffirmées, et l'on réunit comme en un faisceau tous les reproches, tous les griefs, tant de fois réfutés contre le clergé et les communautés religieuses. Les articles tournent au persiflage. [...] Ce n'est pas tout. Un « conte », annoncé et recommandé dans le sommaire du journal, outrage indignement les mœurs. C'est de l'ignoble pornographie, et nous demandons ce que l'on se propose en mettant des élucubra-

tour « quelques pierres dans [le] jardin ». Laberge explique en vain que la scène dans la grange entre Charlot et l'Irlandaise n'a rien d'anormal, qu'elle est même très innocente si on la compare à la vache au taureau du premier chapitre de *la Terre de Zola*, à l'amour sensuel dans *Marthe* de Huysmans, ou encore à l'« Histoire d'une fille de ferme » de Maupassant. L'incident ébranle l'écrivain qui se veut naturaliste et persiste à dire qu'il est sincère dans ses tentatives de composer un roman qui présente la vie telle qu'elle est.

Plus de six ans s'écoulent. L'année 1916 s'annonce féconde pour l'écrivain. Du 1^{er} janvier au 8 avril, il publie douze extraits de son roman. À cette époque paraît aussi « La fausse pièce » dans un journal que nous ne parvenons pas à identifier. Ce texte imprimé fut collé par Laberge lui-même dans son album de coupures. « La fausse pièce » et les textes publiés dans *l'Autorité* composent un corpus de quinze chapitres du roman en chantier. Le travail progresse. On constate que « Le jardin » (futur chapitre XXX) présage l'achèvement du roman. Le dernier texte publié dans *l'Autorité*, « Le pain sur et amer », prévu par Laberge comme chapitres I et II de son roman, permet d'avancer l'hypothèse que le cadre du récit est déjà définitivement fixé.

Voici un tableau qui résume l'histoire de la publication des fragments de *la Scouine*. Réintégrés dans l'édition de 1918 de *la Scouine*, les fragments publiés dans les périodiques composent vingt chapitres : I, II, III, VIII, X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII,

tions de ce genre sous les yeux des lecteurs. C'est trop : il faut couper le mal dans sa racine » (p. 312-313). Le mandement de M^{gr} Paul Bruchési, émis le 27 juillet 1909, interdisait aux catholiques de « collaborer au journal *la Semaine*, de le vendre, de l'acheter, de le lire ou de le garder en sa possession ». Gustave Comte écrivit immédiatement une lettre à l'archevêque en l'assurant que l'hebdomadaire n'allait plus paraître. Le mandement ne fut donc pas communiqué aux fidèles à la cathédrale, mais il était trop tard pour en empêcher la lecture dans les églises du diocèse. Il est à noter que ce texte est reproduit intégralement dans *la Vérité*, 29^e année, n^o 4, le samedi, 7 août 1909, p. 27, avec cette phrase d'introduction : « Dimanche dernier a été lu dans toutes les églises du diocèse de Montréal un mandement de S.G. M^{gr} Bruchési, interdisant la lecture de *la Semaine*, le nouveau journal hebdomadaire dirigé par M. Gustave Comte ». Une semaine plus tard, le même journal (29^e année, n^o 5, 14 août 1909, p. 33) publie un article intitulé « Tentatives pornographiques », dans lequel un auteur anonyme étudie le danger de la littérature obscène et fait allusion à deux journaux, l'un à Québec, l'autre à Montréal, qui ont voulu « inaugurer chez nous la pornographie, genre Zola ».

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIV, XXVIII, XXX, XXXI. Les astérisques (* et **) désignent chacun un texte publié deux fois avant l'édition de 1918. Le texte publié dans *le Menu* ne correspond qu'à la première partie du chapitre XVII. Il sera republié dans « Charlot » où se trouvent la première et la deuxième partie du chapitre XVII et le chapitre XVIII.

Date	Périodique	Titre	Édition de 1918 : chapitre correspondant
7.12.1903	<i>le Menu</i>	* « <i>La Scouine</i> , roman de mœurs de la campagne canadienne, chapitre XIII, suite »	XVII (1 ^{re} partie)
19.12.1908	<i>la Presse</i>	« <i>La Scouine</i> (pages détachées). Aux jours d'école. Le mineur »	III XXXI
5.1909	<i>le Terroir</i>	** « <i>La Scouine</i> . Extrait d'un roman de mœurs en préparation »	XXX
6.1909	<i>le Terroir</i>	* « Charlot »	XVII (1 ^{re} et 2 ^e parties) XVIII
24.7.1909	<i>la Semaine</i>	« Les foins »	XX
1.1.1916	<i>l'Autorité</i>	« La meilleure femme »	XIV
8.1.1916	<i>l'Autorité</i>	« La visite du curé »	XV
15.1.1916	<i>l'Autorité</i>	« Une leçon de grammaire »	VIII
22.1.1916	<i>l'Autorité</i>	« Ce finaud d'Urgel »	XVI
29.1.1916	<i>l'Autorité</i>	« La chanson de la faux. Études de mœurs canadiennes en plein terroir »	XXI, XXII
5.2.1916	<i>l'Autorité</i>	« Une victoire bleus »	XIX
19.2.1916	<i>l'Autorité</i>	« La mort du chien »	XII
26.2.1916	<i>l'Autorité</i>	« La complainte de la roue »	XXIV
4.3.1916	<i>l'Autorité</i>	« Les bottines. (Scène de mœurs canadiennes) »	XXVIII
18.3.1916	<i>l'Autorité</i>	« La barbe »	X
25.3.1916	<i>l'Autorité</i>	** « Le jardin »	XXX
8.4.1916	<i>l'Autorité</i>	« Le pain sur et amer. (Histoire de mœurs canadiennes) »	I, II
?	?	« La fausse pièce »	XIII

La remarque d'Alphonse Beaugard en septembre 1912, spécifiant que Laberge semblait « presque prêt » à expédier le manuscrit chez l'imprimeur, nous paraît aujourd'hui hasar-

deuse⁴⁹. Il convient plutôt de dire que *la Scouine* a été terminée à l'été de 1917 et composée au cours de l'hiver 1917-1918, à l'Imprimerie modèle, alors située 25, rue Saint-Gabriel, à Montréal. Nous savons aussi que la première mise en page parvient à l'auteur au début de 1918 ; la numérotation est alors faite de façon à accueillir treize illustrations probablement commandées à son ami peintre, Onésime-Aimé Léger. Laberge a toujours rêvé de publier ses romans – *la Scouine* et *Lamento* – avec des illustrations comme le faisait l'éditeur français Paul Ollendorff dans le cas des œuvres de Maupassant. Pour des raisons que nous ignorons, les illustrations ne furent pas incluses et, par conséquent, la nouvelle pagination fut réduite de cent cinquante-sept à cent trente-quatre pages. On a modifié également la composition de la page de titre⁵⁰. À en juger par les différents caractères d'écriture, la première épreuve de la mise en page a été lue par trois personnes : l'auteur, un responsable de l'imprimerie et un lecteur dont nous ignorons le nom. Laberge a introduit une centaine de corrections ; l'imprimeur en a fait une dizaine. Quant au lecteur anonyme, il souligne, à onze reprises, des mots, des phrases, des expressions susceptibles d'être modifiés. La seconde épreuve de la mise en page, qui correspond à l'édition de 1918, respecte à peu près toutes les corrections de l'auteur et de l'imprimeur, mais ignore les suggestions du lecteur anonyme qui a souligné quelques expressions comme celles-ci : « maintenant d'âge à aller à l'école » ; « le gas » ; « d'un effort, comme il eût fait d'un sac d'avoine » ; « le fossoyeur d'occasion ». *La Scouine* ne comporte pas d'« achever d'imprimer » : on peut cependant déduire, sans trop risquer de se tromper, que les soixante exemplaires parvinrent à Laberge au mois de juillet⁵¹.

Choqué par la condamnation de son conte « Les foins » en 1909, ayant à l'esprit l'incident semblable qui survint à Rodolphe Girard lors de la publication de *Marie Calumet* en 1904, Laberge se montre extrêmement prudent. Il ne voudrait surtout

49. Lors d'une réunion de l'École littéraire de Montréal du 25 septembre 1912, le secrétaire, Alphonse Beauregard rapportait : « M. Laberge annonce qu'il est presque prêt à poster *la Scouine* chez l'imprimeur. Il n'en fera tirer que 50 exemplaires, dit-il, pour ses amis seulement. » (ELM-PV)

50. Pour la description détaillée des épreuves de *la Scouine*, voir notre Bibliographie, p. 263.

51. Le 12 août 1918, Laberge a dédié et expédié un exemplaire de *la Scouine* à son ami, Louvigny de Montigny. L'exemplaire porte le numéro 28.

pas que son roman tombe entre les mains des « philistins ». Rien ne lui répugne plus que l'esprit béotien. Sa décision est prise : le livre ne sera pas mis en vente ; il est le bien unique de l'auteur qui assume tous les frais de cette édition privée de soixante exemplaires⁵². Seuls les amis intimes de l'auteur en auront un exemplaire dédicacé.

Très peu d'articles saluent la parution de *la Scouine* : Olivar Asselin en parle d'une façon générale dans *la Revue moderne* du 15 novembre 1919 ; William-Athanase Baker la loue dans *le Terroir* d'avril-mai 1920. C'est à peu près tout. Pour en savoir davantage, il faut scruter les lettres à Laberge dans lesquelles les accusés de réception s'accompagnent habituellement d'éloges et de brèves appréciations où figurent parfois des remarques pertinentes. Ainsi parlent de *la Scouine* Louvigny de Montigny, Paul Martigny, Jules Tremblay, Alfred Beaupré, Auguste Fortier, Théophile Alexandre Steinlein, Robert Wickenden, Fernand Préfontaine, Cécile Léger et deux Français, Henri Barbusse et Charles Geniaux. Beaucoup plus tard, aussi sous forme de lettres, se feront entendre les voix accueillantes de Claude-Henri Grignon, d'Anne-Marie Gleason-Huguenin, de Marcel Dugas, de Germain Beaulieu, de Gabriel Nadeau⁵³.

Jusqu'à sa mort, Laberge n'était connu que d'un petit groupe d'initiés. Certes, en 1952, Anne Couillard présenta une bio-bibliographie de Laberge, mais l'entreprise manque d'envergure et de rigueur⁵⁴. Le premier à faire entrer, en 1960, l'au-

52. À cause du tirage limité et de la décision de l'auteur de ne pas la mettre en vente, *la Scouine* de 1918 est aujourd'hui un livre très rare. Nous avons pu consulter l'exemplaire n° 1, dédié à Pierre Laberge, fils de l'auteur. Nous attirons l'attention des chercheurs sur le fait que les fiches dans les catalogues des bibliothèques et les signalements dans des bibliographies que nous avons consultées offrent une information incomplète. Voici la description bibliographique exacte : Albert Laberge, fils de Pierre, *la Scouine*, Montréal, Édition privée, Imprimerie Modèle, 1918, [xii], 134 p. Avec deux portraits de Laberge : dessin par Robert J. Wickenden (p. vi) ; huile par Henri Beau (p. viii). Roman dédié à Alfred Laberge, frère de l'auteur. Il faut regretter que les éditions L'Actuelle et Quinze aient modifié sans raison la page de titre de *la Scouine* : on y imprime « Albert Laberge » à la place d'« Albert Laberge, fils de Pierre ».

53. Pour plus de détails, consulter notre « Bibliographie », section « Lettres à Laberge ».

54. Anne Couillard, « Bibliographie de M. Albert Laberge, écrivain, critique, journaliste », Montréal, École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, 60 p. Préface de Victor Barbeau.

7

Albert LABERGE, fils de Pierre.

uniforme

LA SCOUINE



Edition privée.

1918.

IMPRIMERIE MODELE
MONTREAL

Frontispices

des première et deuxième épreuves de la mise en page de *La Scouine*
Exemplaires annotés. FAL-UL

Albert LABERGE, fils de Pierre.

LA SCOUINE

Edition privée.

—
IMPRIMERIE MODELE
MONTREAL.

1918.

teur de *la Scouine* dans l'histoire des lettres canadiennes-françaises fut Gérard Tougas⁵⁵. Deux ans plus tard, Gérard Bessette publia l'*Anthologie d'Albert Laberge*⁵⁶ et fit connaître du même coup le romancier et le conteur. La « Préface » de cet ouvrage s'avère un guide sûr pour ceux qui lisent et étudient le conte de Laberge. Mais c'est à Jacques Brunet que revient le mérite de bien faire connaître Albert Laberge en tant qu'homme, romancier et conteur. Il a d'abord publié, en 1963, un article substantiel sur *la Scouine*⁵⁷. Il a ensuite préparé une solide thèse de maîtrise à partir des archives littéraires que Laberge avait léguées à l'Université d'Ottawa⁵⁸. Remaniée, cette thèse devint un livre en 1969⁵⁹. Trois autres thèses de maîtrise, consacrées à Laberge, voient le jour entre 1961 et 1983⁶⁰. À cela s'ajoute le livre de Gabrielle Pascal, *le Défi d'Albert Laberge*⁶¹ où l'on étudie successivement la structure et les personnages de *la Scouine*, le naturalisme et le langage de Laberge ainsi que l'idéologie paysanne reflétée dans cette œuvre. Après 1960, Laberge retient de plus en plus l'attention des critiques : Gilles Marcotte et G.-André Vachon accordent à *la Scouine* une importance capitale, tandis que Jean Éthier-Blais et Réginald Martel n'y voient qu'un document sociologique sans aucun cachet d'originalité⁶². D'un autre côté, les jeunes lisent de plus en plus *la Scouine* et manifes-

55. Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, p. 156-158.

56. [Gérard Bessette], *Anthologie d'Albert Laberge* [Montréal], Le Cercle du livre de France, 1962, xxxv, 310 p., surtout la « Préface », p. i-xxxv.

57. Jacques Brunet, « La Scouine d'Albert Laberge », dans *l'École littéraire de Montréal*, Fides, « Archives des lettres canadiennes », II, 1963, p. 201-211.

58. *Id.*, « Albert Laberge, sa vie et son œuvre », thèse de maîtrise soutenue à l'Université d'Ottawa, 1963, 275 f.

59. *Id.*, *Albert Laberge, sa vie et son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Visage des lettres canadiennes », 1969, 176 p.

60. Gabrielle Clerc, « La Vision du monde d'Albert Laberge », Université Laval, 1961, 81 p. Joseph Conrad Dion, « La Scouine. A Translation into English of Albert Laberge's Novel, *la Scouine*, with a Critical Introduction », Université de Sherbrooke, 1972, 174 f. Yassa-Gad Samiha, « Les Enfants dans l'œuvre d'Albert Laberge », Université McGill, 1983, 140 f.

61. Gabrielle Pascal, *le Défi d'Albert Laberge*, Montréal, Aquila, « Figures du Québec », 1976, 93 p.

62. Gilles Marcotte, « Connaissez-vous Albert Laberge ? », *la Presse*, supplément Arts et Lettres, 79^e année, n^o 118, 2 mars 1963, p. 8 ; G.-André Vachon, « Émile Nelligan et la mélancolie », dans *Émile Nelligan, poésie rêvée et poésie vécue*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 103-113 ; Jean Éthier-

tent leur enthousiasme. À l'Université Laval, la rédaction du *Carabin* lance, en 1965, un « bimensuel des arts et des lettres » et l'intitule *la Scouine*; les étudiants du Département de lettres françaises de l'Université d'Ottawa consacrent à Laberge un numéro spécial de leur revue *Co-Incidences* (octobre-novembre 1973). Enfin, Gilles Dorion signe un article substantiel dans le deuxième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, qui – quelques inexactitudes bibliographiques mises à part – constitue une belle synthèse des connaissances actuelles sur *la Scouine*⁶³.

La découverte de *la Scouine* dans les années soixante par la critique a entraîné inévitablement des rééditions. Le roman paraît d'abord chez Réédition-Québec, en 1968, mais il est retiré presque aussitôt du marché parce que l'entreprise a été faite sans l'approbation de Pierre Laberge, exécuteur testamentaire du romancier. Trois ans plus tard paraît une édition pirate, en même temps que celle de L'Actuelle. Enfin les Éditions Quinze publient *la Scouine* dans la collection « Présence » (1980) et dans la collection « Québec 10/10 » (1981)⁶⁴. Conrad Dion donne une traduction anglaise de *la Scouine*⁶⁵ (1977), antérieurement présentée comme thèse de maîtrise à l'Université de Sherbrooke. *La Scouine* devient ainsi un texte accessible aux publics de langue française et de langue anglaise et fait partie des programmes d'enseignement aux niveaux secondaire et universitaire. Il a fallu quarante ans pour que Laberge s'assure une place dans les lettres québécoises.

Blais, «Anthologie d'Albert Laberge par Gérard Bessette, Ni Zola, ni Maupassant », *le Devoir*, vol. 54, n° 50, 2 mars 1963, p. 11 ; Réginald Martel, « Le médiocre roman d'un être fascinant », *la Presse*, 88^e année, n° 207, 7 octobre 1972, p. D3.

63. Gilles Dorion, «*La Scouine*, roman d'Albert Laberge », dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 993-998.

64. Voici les cinq éditions de *la Scouine* : *la Scouine*, Montréal, réédition-Québec, 1968 [ix], 134 p. ; *la Scouine*, Montréal, L'Actuelle, 1972 [viii], 134 p. ; *la Scouine*, [s.l., s.é.], (1972 ?), 110 p., (édition pirate) ; *la Scouine roman*, Montréal, Quinze, « Présence », 1980, 142 p. ; *la Scouine*, Montréal, Quinze, « Québec 10/10 », 1981, 142, [v] p.

65. *Albert Laberge. Bitter Bread*, translated by Conrad Dion, [Toronto], Harvest House, « The French Writers of Canada Series », 1977, 128 p.

Mais tout n'est pas dit sur lui. Il existe même de nombreux malentendus sur sa façon de penser et sur son art d'écrire. De nombreux points de vue exprimés sur ses livres portent à la controverse. *La Scouine*, son œuvre maîtresse, devient pour plusieurs un sujet à caution. Tantôt on loue le réalisme de ce roman, la véracité de ses personnages, son débit à saveur de terroir, tantôt on appréhende l'univers noir de *la Scouine*, en mettant en relief un malaise engendré par la présence dans le récit des « habitants » rustres, misérables, crapuleux et sales, et par un langage dont le vocabulaire et le style sont plus près de la grange et de l'étable que d'un atelier d'art ou d'un salon bourgeois. On dit parfois que l'auteur de *la Scouine*, autodidacte et enclin aux partis pris, manque de perspicacité psychologique et que son écriture – thèmes et expressivité – est peu convaincante. D'autres critiques, au contraire, loin de dénier le talent de Laberge, louent son effort pour édifier une œuvre dans le style de Maupassant. Il arrive même que les spécialistes en la matière, tel G.-André Vachon, n'hésitent pas à émettre un jugement qu'il serait difficile de contredire :

C'est en effet au cours des mêmes années, que Nelligan édifiait son œuvre poétique, et que Laberge commençait à écrire cet étonnant récit qui allait devenir *la Scouine*. Laberge, vous le savez, est le premier de nos écrivains qui ait osé contester la réalité québécoise. Il est ainsi notre premier romancier authentique. Disons, en tout cas, que pour comprendre le roman québécois, il faut de toute nécessité prendre l'œuvre de Laberge comme un point de référence, comme exemplaire de ce que le genre romanesque peut donner, au Québec. Il fallait certainement beaucoup de courage, beaucoup de vie intérieure, surtout, pour être romancier à cette époque. Le roman, je le répète, est la forme littéraire qu'adopte spontanément la contestation. Il construit un univers qui tout en s'écartant de la réalité, ne cesse jamais de se référer à elle. Dans le roman, le langage demeure toujours très proche de sa fonction de communication ; et l'écrivain, à l'intérieur de la convention romanesque, peut toujours respecter, autant qu'il le veut, les rapports que les mots, les images et les choses entretiennent entre eux, dans la réalité. Son œuvre est donc sans cesse contesté par le monde, par l'univers social surtout, dont elle est toujours une sorte d'imitation caricaturale. [...] C'est ce qui fait tout le pathétique de l'œuvre de Laberge, et qui explique son écriture têtue, patiente, rocailleuse, pleine de gaucheries, de fautes de langue aussi, mais où il n'y a peut-être pas une seule faute de goût. [...] Et l'œuvre de Laberge [...] est massive, sans faille, monolithi-

que et, pourrait-on dire, terreuse, comme la réalité québécoise d'alors⁶⁶.

Le critique voit juste. Œuvre de contestation ? *La Scouine* l'est de deux façons. Laberge conteste d'abord les conditions de la vie paysanne dont *la Scouine* s'inspire. Il conteste aussi, indirectement, la notion même du roman de la terre au Québec qui, après avoir passé par le chemin idéaliste tracé par un Patrice Laberge, un Antoine Gérin-Lajoie, un Ernest Choquette, fait éclater la beauté des champs de Péribonka, à Paris et à Montréal, dans les pages de *Maria Chapdelaine*. Incontestablement, à partir de 1914 – et pendant de longues années – l'art romanesque évolue au Québec sous l'égide de Louis Hémon.

Or, *la Scouine* de Laberge se situe aux antipodes de *Maria Chapdelaine*. L'auteur se proclamait romancier réaliste, naturaliste plus exactement. Cette attitude fut voulue, réfléchie et opiniâtrement entretenue par la volonté de « rendre vraie » la réalité perçue. Encore faut-il préciser que la hantise d'écrire selon les principes naturalistes s'affermi chez Laberge par la lecture des philosophes et des romanciers de son temps. Il est sûr que l'auteur a très tôt connu les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* de Schopenhauer et les *Drames et dialogues philosophiques* de Renan. Leur pensée devient pour Laberge une sorte d'éclairage sombre dans sa vision du monde. Il serait exagéré de parler ici d'un système philosophique, d'une ligne de pensée claire et cohérente. Il s'agit plutôt d'une forte conviction personnelle que le monde est vidé d'espérance, que l'homme est laissé à lui-même sans Dieu ni religion, que l'existence s'accompagne d'explicables souffrances et de tares de toutes sortes. Cette crainte de vivre et de mourir en dehors de tout salut contribue à l'atmosphère lourdement pessimiste dont Laberge imprègne sa *Scouine*, ses contes, ses souvenirs et ses réflexions.

En même temps, Laberge savait que les frères Goncourt rêvèrent ardemment dans leur grenier d'Auteuil d'une esthétique réaliste pour peindre la vie telle quelle d'après la nature, pour reconstituer, selon les documents, des cas exceptionnels, maldifs et pathologiques. Laberge réfléchissait sur le caractère à la fois scientifique et visionnaire des *Rougon-Macquart* et sur le monde putride de *la Terre* de Zola. Il lisait avidement les contes

66. G.-André Vachon, « Émile Nelligan et la mélancolie », dans Jean Éthier-Blais, édit., *Émile Nelligan : poésie rêvée et poésie vécue*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 107-108.

et les romans de Maupassant ; les préfaces de *Pierre et Jean* et de *Sur l'eau* – où il notait que l'art est la vérité choisie et expressive – lui furent fort utiles. En écrivant *la Scouine*, Laberge n'était aucunement dépourvu de ces références naturalistes ; au contraire, grâce à sa curiosité personnelle et, en partie, aux livres qui lui venaient de son oncle Jules, le jeune écrivain avait une idée relativement juste de ce que sont le roman et le conte réalistes⁶⁷.

À l'origine de *la Scouine* se trouve la documentation sûre et abondante que constituent les observations de Laberge : l'auteur connaît bien Beauharnois, son pays natal, les gens qui y vivent, leur vie familiale, sociale et religieuse. Il ne cache point que pour construire l'univers romanesque de *la Scouine*, il puisait et transformait la matière venant de sa terre paternelle, des habitudes des paysans des environs qu'il connaissait bien, de l'atmosphère et des paysages de sa terre natale. Dans cette optique, la matière de *la Scouine* s'appuie, d'une façon générale, sur la vie paysanne de Beauharnois. Le récit aura pour centre un cultivateur, Urgèle Deschamps, sa femme Mâço, et leurs cinq enfants, Zéphirin Raclor, Claude Téléspore dit Tifa, Charles dit Charlot et les bessonnes, Caroline et Rose-Paulima dite la Scouine. Le destin de cette famille s'inscrit dans une durée d'une cinquantaine d'années, marquée de toutes sortes de malheurs. L'histoire commence le 28 septembre 1853 et se termine vers 1900, quelques années après la mort d'Urgèle Deschamps. L'action progresse non pas au rythme d'une chronique mais plutôt à celui de l'art cinématographique. Des incidents librement découpés dans le temps se juxtaposent : la naissance des bessonnes, une journée à l'école, la visite de l'évêque, le ma-

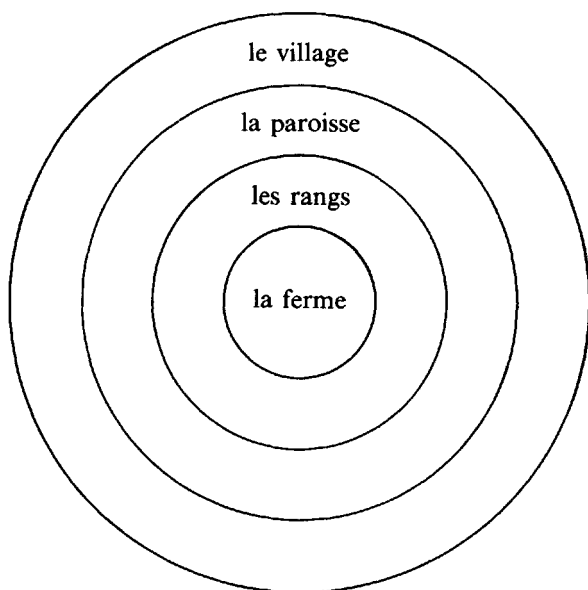
67. Il serait imprudent de souscrire à la légende selon laquelle Laberge, autodidacte, était très limité dans ses connaissances littéraires. Si sa culture générale n'avait pas l'éclat de celle des grands maîtres, elle était pourtant très convenable pour ce fils de la campagne à l'époque où l'éducation n'était pas parmi les priorités de la société agricole. Laberge pouvait pendant des heures alimenter une conversation sur les auteurs et les œuvres d'époques différentes, de Villon à Louis Hémon. Sa bibliothèque personnelle contenait un bon nombre de volumes parmi lesquels des philosophes (Schopenhauer, Renan), les poètes (Villon, Ronsard, Hugo, Baudelaire, Verlaine), les romanciers et conteurs dont Flaubert, Goncourt, Huysmans, Zola et surtout Maupassant. De ce dernier, il avait les contes en différentes éditions et aussi les six romans dont il relisait avec plaisir les préfaces : *Une Vie*, *Bel Ami*, *Mont Oriol*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la Mort*, *Notre cœur*.

riage de Caroline, la mort d'une rosse, une soirée de Noël, l'accident de Charlot à vingt-cinq ans, la mort de Caroline, la Scouine et le veau châtré, le suicide de Jérémie, la destruction du verger, la mort de Deschamps, la vente de la ferme et le départ au village. Entre deux chapitres s'écoulent parfois plusieurs années ; une autre fois, deux ou trois chapitres ne couvrent que quelques jours. Ce n'est pas la chronologie qui compte dans le roman : elle n'est qu'une perspective générale.

L'action se passe à Beauharnois, bien que l'endroit ne soit pas nommé. Il y a suffisamment d'indices dans le récit pour vérifier ses références géographiques. La terre de Deschamps se prolongeait « jusqu'au canal qui traverse la région » (chapitre II) : il s'agit du vieux canal de Beauharnois. On mentionne les rangs trois et quatre (chapitres XVI, XXIV) : la pointe aux Pucés, le rang des Voleurs et celui des Picotés (chapitre XXII). Enfin, la présence de la rivière Saint-Louis dans le paysage, deux fois mentionnée (chapitres XVI et XXXIV) et la référence à Châteauguay et à Sainte-Martine, paroisses contiguës à celle de Saint-Clément, nous assurent que l'action se passe effectivement dans la région natale de Laberge.

La précision chronologique et l'exactitude géographique ne sont pas la préoccupation majeure du romancier lorsqu'il compose *la Scouine*. Ce qui importe, c'est de décrire les mœurs de la campagne canadienne-française : l'ensemble et le détail, la situation et le personnage doivent répondre à cette exigence. Les écrivains naturalistes avaient leur manière de composer des romans. Laberge eut aussi la sienne qu'il appelait « le principe de quatre cercles⁶⁸ ». Il visait à écrire un roman de mœurs. Par conséquent, il a dû chercher sa matière dans quatre espaces socio-géographiques : la ferme, les rangs, la paroisse, le village. C'est là que se situent pour Laberge la vie individuelle et la vie communautaire dont il ne choisira que les moments, les scènes et les personnages qu'il juge importants pour la charpente de son roman naturaliste.

68. Albert Laberge, entretien avec Paul Wyczynski, 8 octobre 1958.



La ferme

I, IV, XI,
 XII., XIII.,
 XIV, XV.,
 XVI., XVII,
 XVIII, XX,
 XXV, XXIX.,
 XXX, XXXI,
 XXXII,
 XXXIII.,
 XXXIV.

La famille. – Urgèle Deschamps, ses frères, Jérémie et Firmin, sa femme, Mâço ; leurs enfants : Joseph Zéphirin Raclor, Joseph Claude Téléphore dit Tifa, Joseph Henri Charles dit Charlot, les bessonnes : Marie Caroline et Marie Rose Paulima dite la Scouine. Sont associés à la famille : Malvina (la femme de Raclor), la femme de Téléphore (non désignée par le prénom), le premier prétendant de Caroline et le deuxième, son mari, Ti-Toine St-Onge de la Blouse. Les ouvriers agricoles : Baptiste Bagon dit le Coupeur, l'Irlandaise. Le nouvel acquéreur de la ferme : Pierre Bougie, sa femme, leur fille Zéphirine et leur fils.

Les rangs

II, III, V,
VIII, X,
XII., XIII.,
XVI., XXI.,
XXII.,
XXIII, XXIV,
XXVI, XXVII

École. Institutrices : une enseignante dont on ignore le nom et Alice Léveillé.  l ves : la Scouine, Caroline, Marie Leduc, Corine Galarneau, Clorinda Potvin, Eugénie Lecomte, François Potvin. Parents : M  o, la mère Galarneau, la mère Leduc. Fermiers et ouvriers agricoles : les Lecompte (voisins des Deschamps), la grand-mère Lecomte, Ernest Lecomte, Léa Lecomte, Bourdon et ses première et deuxième femmes, Alexandre Duquet, le père Larivière, Facette, un jeune homme du canal, le faucheur, le vieux Gendron, Charles Marchaterre, Frasia et Frem Quatre-Sous, les Lussier, Guibault, C lina, Tofile Lambert, sa femme Marie Charrue et les deux frères de Tofile, les idiots, le Schno et Piguin. D'autres : le père Dupras (forgeron), un vieux quêteux, Taon (ramasseur de ferraille, d'os et de guenilles).

La paroisse

VI, VII,
XV., XXIX.

Mgr Chagnon,  v que ; M. Dubuc, curé ; un vicaire ; Thomas Dubuc, maître-chantre ; Moïse Boursier et Grand Baptiste, marguilliers ; le père Gagné.

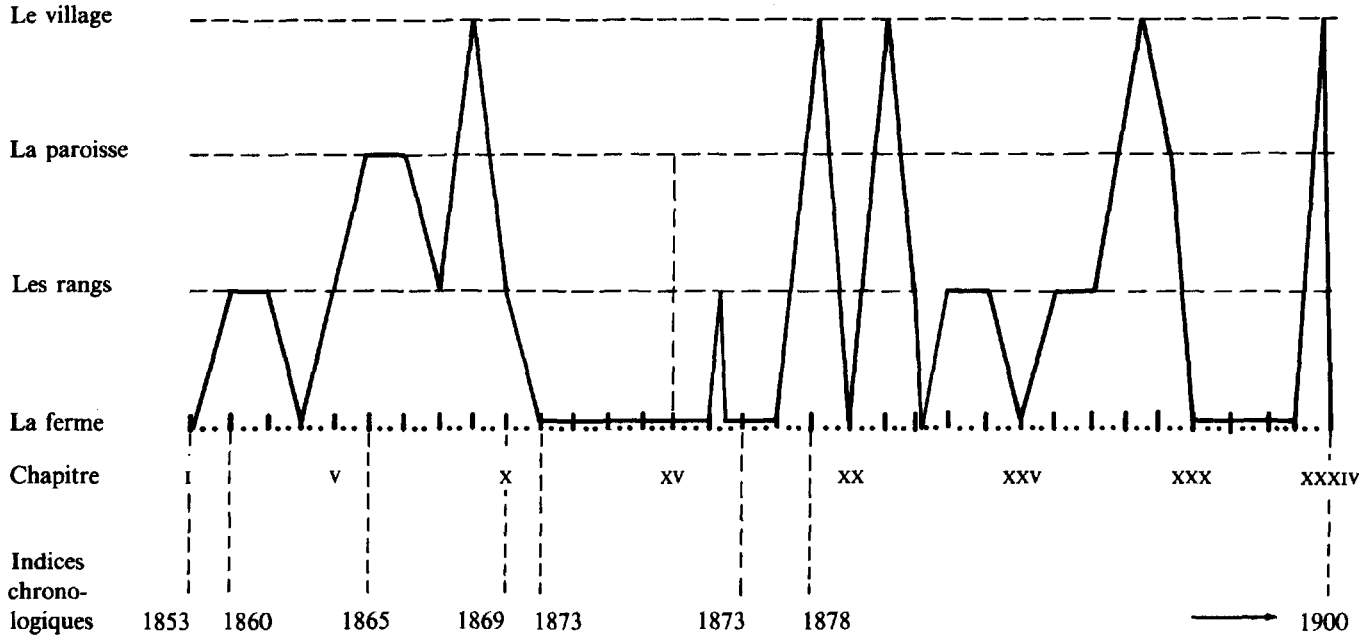
Le village

IX, XIX, XXI.,
XXII., XXVIII,
XXXIII.,
XXXIV.

Le maire, Aimable Tisseur et son cocher ; le bailli,  tienne St-Onge ; un employé de bureau de poste ; le docteur Trudeau ; un notaire. Les marchands et les artisans : les Linche, Robillard, Normandeau, la mère Lalonde, Maxime Thouin (cordonnier).

Le point après le chiffre romain désigne un chapitre dont l'action se déroule à deux endroits ; par exemple, dans le chapitre XXXIV les événements se passent à la ferme et au village.

La Scouine
Action romanesque :
dimension spatio-temporelle



Le romancier veut être « vrai » dans sa façon de peindre les hommes et les bêtes, les coutumes et les paysages. Mais cette objectivité n'est qu'une objectivité désirée dans son tableau de la campagne. La préoccupation majeure du romancier est de choisir dans la vie paysanne ce qui est tristesse, maladie, souffrance, bêtise humaine, bref la vie sous le signe d'un pessimisme forcé, sous le poids de la fatalité la plus totale. Ce n'est pas par la provenance de la matière réaliste que Laberge pêche contre le principe de l'objectivité, mais par son choix provocateur des sujets et par les couleurs assombrissantes qu'il applique à sa peinture de la vie. Qu'il y inscrive la contestation d'un ordre social, rien ne l'empêche de le faire. Que le sarcasme et l'ironie percent dans des descriptions, c'est son droit le plus strict. Que la vie sans joie ni bonheur, ni consolation métaphysique, sombre dans un néant sans nom, là encore, libre à lui. Mais il serait inexact de soutenir que *la Scouine* brosse un tableau à tout point de vue exact de la vie paysanne de Beauharnois : elle est une transposition romanesque de quelques-uns de ses aspects selon le modèle naturaliste.

L'élément naturaliste dans le déroulement du récit se maintient en général à un niveau fort convenable lorsque Laberge décrit la vie des bessonnes à la ferme, à l'école et à l'église, les travaux, les voyages, les festivités de Noël et du Nouvel An, les visites de l'évêque et du curé, les luttes entre les Bleus et les Rouges, l'histoire mélodramatique des bottines ou les potins d'une vieille fille éprise de la soutane. Rien de révoltant dans les « exploits amoureux » du Bagon, de l'Irlandaise et de Charlot ou dans la scène du veau châtré. De nombreux décès, ceux surtout de Caroline et d'Urgèle Deschamps, décrits en détail, et le suicide de Jérémie, s'inscrivent fort bien dans la logique du destin des habitants. Les deux derniers chapitres – le départ au village et le retour de Charlot à la ferme paternelle achetée par Pierre Bougie – apportent un changement de tonalité : le cœur humain y témoigne d'une tendre et persistante nostalgie. Là où la note naturaliste est forcée, c'est dans les scènes où l'homme se fait le champion d'une brutalité qui le dégrade par rapport aux bêtes et aux choses et qui fait de lui un robot sans conscience, ni remords, ni tendresse. C'est ainsi que Laberge peint la mort d'une rosse achevée par le Taon (chapitre XII), la mort d'un chien hurlant au fond d'un puits (chapitre XII), et surtout la mort et les funérailles du Schno. C'est en effet dans les chapitres XXVI

et XXVII que le naturalisme noir atteint dans *la Scouine* son paroxysme. La tragédie qui implique Tofile Lambert et ses deux frères idiots, le Schno et Piguin, témoigne de l'ampleur de la bêtise humaine et aussi, indirectement, du désespoir métaphysique du romancier : un tombereau grinçant achemine le pauvre idiot, mort dans une grange, enfermé dans un cercueil fait d'une vieille porte, vers un trou où seul le chien Pitou lui lancera un regard d'adieu. Tofile Lambert conduit son frère au dernier repos comme s'il avait à conduire au champ un tombereau de fumier.

Le titre du roman vient du nom de l'un des personnages. Laberge prétendait que la Scouine a réellement existé en chair et en os et qu'il n'avait qu'à « arrondir des angles pour en faire une figure romanesque⁶⁹ ». Dans le roman, on apprend que c'est à l'école, parce qu'elle pissait au lit et à cause de l'odeur qu'elle répandait, que les élèves avaient donné à Paulima le surnom de Scouine, « mot sans signification aucune, interjection vague qui nous ramène aux origines premières du langage⁷⁰ ». Mais dans les conversations avec ses intimes, Laberge a insinué que l'origine de ce surnom n'était pas sans relation avec le mot anglais « skunk » qui signifie mouffette ou bête puante. En elle s'accumulent tous les attributs péjoratifs. Elle est laide, elle a la carrure d'un garçon, la voix et les gestes d'un homme. Elle est naïve, ignorante, paresseuse, avare, méchante, cruelle avec son chien, bêtement sensible en compagnie des veaux, faussement religieuse, infantile face à la soutane. Son profil est caricatural, sa vie intérieure réduite au minimum de signification. La Scouine n'est pas un personnage central, pas plus qu'Urgèle Deschamps ou Charlot. Si elle a été choisie pour figurer dans le titre, c'est que Laberge a délibérément voulu un titre original. Conçu de telle façon, le personnage a permis à l'auteur d'introduire dans les couches sensorielles de son roman, au début du récit, une forte odeur nauséabonde : les sensations olfactives l'emportent dans le récit sur les sensations visuelles et auditives.

Écrire le roman de façon naturaliste n'était pas la seule préoccupation à s'imposer au cours de la composition de *la Scouine*. Laberge a voulu, de temps en temps, rehausser la réso-

69. Albert Laberge, entretien avec Paul Wyczynski, 8 octobre 1958.

70. *La Scouine*, chap. IV, p. 95.

nance de sa relation, greffée sur la vie sombre et difficile, par des moyens de suggestion quasi symboliques. Cette démarche est surtout perceptible à deux endroits. D'abord dans le chapitre XXIV, le grincement de la roue : « Ce ne fut d'abord qu'un léger grincement, court et sourd. Peu à peu, cependant, il s'accrut, grandit, devint aigu, tourna à une plainte monotone, sans fin, lugubre comme un hurlement de chien dans la nuit. C'était, semblait-il, un viol du silence⁷¹. » Cette Chanson de la roue, c'est avant tout l'accompagnement de la longue vision de l'enfance chez Bagon le Coupeur, personnage probablement le plus malheureux du roman.

À un autre endroit, c'est la Chanson de la Faulx :

Un homme à barbe inculte, la figure mangée par la petite vérole, fauchait, pieds nus, la maigre récolte. Il portait une chemise de coton et était coiffé d'un méchant chapeau.

Les longues journées de labeur et la fatalité l'avaient courbé, et il se déhanchait à chaque effort. Son andain fini, il s'arrêta pour aiguïser sa faulx et jeta un regard indifférent sur les promeneurs qui passaient. La pierre crissa sinistrement sur l'acier. Dans la main du travailleur, elle voltigeait rapidement d'un côté à l'autre de la lame. Le froid grincement ressemblait à une plainte douloureuse et jamais entendue.

C'était la Chanson de la Faulx, une chanson qui disait le rude travail de tous les jours, les continuelles privations, les soucis pour conserver la terre ingrate, l'avenir incertain, la vieillesse lamentable, une vie de bête de somme ; puis la fin, la mort, pauvre et nu comme en naissant, et le même lot de misères laissé en héritage aux enfants de son sang, qui perpétueront la race des éternels exploits de la glèbe⁷².

Le style de ce passage se présente comme celui du premier texte de Laberge, publié dans *le Samedi* en avril 1895 : il est à la fois réaliste et poétique. Une silhouette d'homme, un champ d'été, une vie en raccourci, quelques traits, quelques touches et l'image se projette sur le sombre destin de l'habitant : ce n'est plus une simple description ; le tableau devient symbole de la fuite du temps, de la fatalité, de la mort. La même technique est aussi perceptible dans le chapitre XXX : le ravage du verger n'est, en somme, que la destruction de la famille Deschamps.

71. *La Scouine*, chap. XXIV, p. 174.

72. *Ibid.*, chap. XXII, p. 168, 169.

Le motif musical le plus évocateur, à la fois résumé et rappel de la triste condition humaine en pleine terre, consiste dans cette phrase : « le pain sur et amer marqué d'une croix ». Elle surgit quatorze fois dans *la Scouine*. Elle est présente au début du roman, elle clôt son dernier chapitre. Comme leitmotiv modulé, elle revient neuf autres fois et, comme simple motif du pain, quinze fois. En résumé, le pain apparaît trente-huit fois dans le roman. Il est toujours sur et amer excepté deux fois : dans le chapitre XXXII, la Scouine va chercher chez les Lecomte « l'une de leurs miches blondes et légères » pour Deschamps malade, et juste à la fin, dans le dernier paragraphe du chapitre XXXIV, Mme Bougie « sort le pain blanc, léger et savoureux qu'elle a cuit le matin » ; Charlot le mange mais il « évoque avec regret les jours où, après le dur travail, avant d'aller se coucher dans le vieux sofa jaune, il soupait de pain sur et amer marqué d'une croix ». C'est ainsi que se termine le roman.

Il reste le problème de la langue. Certains critiques ont loué Laberge d'avoir puisé abondamment dans le langage du terroir. D'autres lui ont reproché de s'être trop éloigné du français universel et de ne pas avoir assez surveillé l'articulation de sa phrase. Jusqu'à maintenant, aucune étude approfondie de la langue de *la Scouine* n'a été faite. Nous sommes toujours au stade des approximations, des indications vagues et, parfois, de trop hâtives corrections. Il faudra un jour entreprendre une étude serrée de la langue de Laberge, tout en respectant l'époque et le milieu sociologique où se situe le récit.

Dans l'état actuel des choses et dans les limites d'une édition critique, nous nous contentons de proposer quelques points de repère. En premier lieu, il convient de rappeler que Laberge situe sa trame romanesque au passé et mène de front dans son récit le discours direct et le discours indirect. Dans le premier cas, il recourt à la langue régionale et emploie toutes sortes de mots rares et expressions populaires de nature lexicale, phonétique et syntaxique. Il connaît bien le parler des paysans de sa région et en fait un usage fréquent. Quant au discours indirect, Laberge n'épouse pas un débit impeccablement branché sur le registre du français universel, comme le fera vingt ans plus tard le Ringuet de *Trente Arpents*. Il veut rester plutôt un narrateur simple, très proche du milieu dont il parle. Il écrira donc : « méchant chapeau de paille », « la vie a marché », « une

jeunesse de vingt ans », « un venu pour acheter le foin », « ils les allèrent examiner », « il fit atteler sur la boîte carrée », « l'échelle conduisant sur la tasserie », « le Coupeur arriva comme les Deschamps achevaient de prendre le dîner ». Sa phrase est parfois hachée, nerveuse, pas suffisamment articulée dans l'ensemble d'un paragraphe. Il lui arrive de juxtaposer des phrases dont chacune constitue un alinéa sans nécessité. Il écrit : « une hurlement » ou « un pieux de la clôture ». Ici et là, le sujet s'accorde mal avec le participe passé et l'accent circonflexe se pose à quelques reprises d'une façon fantaisiste. Mais ces fautes et gaucheries nous paraissent minimes et en partie excusables si l'on pense aux conditions dans lesquelles Laberge écrivait et publiait ses œuvres. Dans l'ensemble, la langue de Laberge est robuste et ferme, ne fût-ce que par la recherche du mot juste et de la phrase la moins compliquée. Comme s'il avait prévu les reproches qu'on allait un jour lui faire, Laberge s'est permis une remarque qui fait voir combien il favorise la langue simple à saveur de terroir :

Je ne crois pas aux grands mots, aux mots creux et vides, à ces mots qui sont comme des ballons en baudruche, ces ballons colorés que le marchand ambulant vend aux badauds les jours de grande célébration et qui éclatent et deviennent moins que rien lorsqu'on les presse. Je crois à la terre que j'ensemence, à la terre qui produit le blé, les fruits, les fleurs, les grands arbres à la terre que [sic] me nourrit et dans laquelle je dormirai un jour⁷³.

La Scouine est dédiée au frère de l'écrivain, Alfred Laberge, « qui, près des grands peupliers verts, pointus comme des clochers d'église, laboure etensemence de ses mains le champ paternel⁷⁴ ». La « terre paternelle » doit être prise ici au sens large du mot : Laberge pense à la terre d'Alfred et aussi à celle de son frère cadet Raoul, aux terres de son père, de son grand-père. Au début du xx^e siècle, Alfred possédait quatre terres⁷⁵ dont l'une donnait sur le fleuve : c'est là que se trouvait sa maison. De la fenêtre on pouvait contempler la large nappe d'eau où le lac Saint-Louis se déverse dans le Saint-Laurent. À la porte, deux

73. Albert Laberge, *Hymnes à la terre*, p. 75.

74. Albert Laberge, *la Scouine*, dédicace, p. 7.

75. Alfred Laberge possédait à Beauharnois quatre terres comprenant quelque cent quarante arpents.

grands chiens veillaient jour et nuit. Albert Laberge visitait⁷⁶ de temps en temps son frère en qui il voyait un vrai paysan mais plus éclairé que les autres. Alfred avait sur sa table quelques livres et s'était abonné au *Devoir* dès la fondation de ce journal en 1910. Pour un paysan de Beauharnois, c'était alors une marque de distinction. Albert Laberge aimait cet endroit, bien que son frère, de son propre aveu, ne fût pas un homme facile. « La vie y était dure, a-t-il répété, une vraie vie de misère⁷⁷. »

Dès sa parution, *la Scouine* fut déclarée par les amis de Laberge – Louvigny de Montigny, Paul de Martigny, Jean Charbonneau – roman naturaliste. Ce jugement n'a pas changé depuis. On sait que le naturalisme littéraire vise à reproduire fidèlement la réalité avec tous ses aspects sombres et vulgaires. R.-M. Albérès propose une définition nuancée de l'art naturaliste.

Le « naturalisme » n'est pas un ensemble de théories littéraires, mais une *attitude* et un choix du romancier, une vision de la destinée humaine. À l'art du roman au XIX^e siècle, à l'art « réaliste » en général, il emprunte, sans examen, tous ses procédés. Le naturalisme ne cherche pas à pénétrer dans l'épaisseur de la conscience ; il refuse la subtilité des analyses, et les profondeurs de la subjectivité. Aucune recherche artistique, si ce n'est purement formelle dans la description, ou puissante, habile, mais grossière dans la composition. Les personnages y peuvent être étonnamment mis en lumière, ils ne sont jamais « fouillés ». Apparemment absorbé par un souci de peinture sociale, en réalité par le sentiment tragique du destin, ce naturalisme n'a pas compliqué l'écriture romanesque, il a au contraire appris à faire sourdre une émotion objective d'une peinture simple et parfois simpliste, mais vaste, large, évocatrice⁷⁸.

Ce propos se rapporte au naturalisme français des Goncourt, de Zola et de Maupassant. Mais il peut s'appliquer aussi, du moins dans une bonne mesure, à l'univers de *la Scouine*. Laberge ne voulait aucunement égaler ses modèles français, même s'il s'en inspirait souvent. Il savait bien que son regard promené le long

76. Albert Laberge, « Le petit temple sur le coteau », dans *Scènes de chaque jour*, p. 253.

77. Témoignage de Pierre Laberge, fils de l'écrivain, recueilli par Paul Wyczynski.

78. R.-M. Albérès, *Histoire du roman moderne*, 4^e éd., revue et augmentée, Paris, Albin Michel, 1962, p. 76-77.

des routes de Beauharnois n'avait ni la subtilité de la « seconde vue » de Maupassant, ni la force transformatrice de l'« écran » de Zola. Ce qu'il cherchait à rendre « vrai », en écrivant *la Scouine*, c'est la grisaille de la vie paysanne, monotone et infiniment triste, qui ressort de l'incongruité d'un milieu singulier et de la fatalité de la condition humaine. Il a voulu fixer l'homme de Beauharnois dans l'univers de ses malheurs et dans un langage aussi simple que possible, produit direct du milieu paysan de la seconde moitié du XIX^e siècle. Sous cet angle *la Scouine* est, à notre avis, le premier roman naturaliste des lettres québécoises.

Établissement du texte

L'édition de 1918 de *la Scouine* nous sert de texte de base, les cinq éditions ultérieures n'étant que de simples rééditions aux modifications fantaisistes. Laberge a rêvé de publier un jour une deuxième édition de son roman, corrigée et augmentée, mais l'entreprise est demeurée au stade de projets et de tentatives mal concertées ; il nous en reste quelques notes et trois chapitres esquissés par l'auteur pour la deuxième édition, que nous publions dans l'Appendice I.

Les variantes ont été établies à la suite des comparaisons du texte de base avec deux jeux d'épreuves de la mise en page de *la Scouine* de 1918, que l'auteur a conservés dans ses archives personnelles. Nous avons également exploré des fragments dont le tableau, « La Scouine : extraits publiés dans la presse périodique avant 1918 », donne une idée précise. En tête de chaque relevé de variantes se rattachant à un chapitre, une note critique indique nos sources et précise les particularités qui s'en dégagent.

Les notes aux renvois chiffrés éclairent soit le sens d'un passage, soit, dans quelques cas rares, la signification particulière d'un mot ou d'une locution.

Ayant toujours à l'esprit d'être fidèle au texte, nous nous sommes vu obligé d'intervenir dans l'édition de 1918 pour donner à l'édition critique de *la Scouine* une toilette soignée. Les quelque cent cinquante corrections que nous avons effectuées

sont répertoriées dans l'Appendice III. Les épreuves de l'édition de 1918 de *la Scouine*, rappelons-le, ont été corrigées très rapidement et avec peu de soin. Laberge faisait affaire directement avec l'imprimeur, sans passer par les services d'une maison d'édition. D'autre part, il se servait d'une machine à écrire à clavier anglais, ce qui l'obligeait à ajouter les accents à la main, de façon un peu distraite, pourrait-on dire. Il est donc resté dans l'édition de 1918 des anomalies qu'une correction plus appliquée eût certainement fait disparaître. Nous avons, sur ce point, normalisé le texte, car rien ne justifiait de reproduire ces anomalies dans une édition critique. Ce sont des coquilles d'impression et, quelquefois, des coquilles d'écriture de Laberge lui-même.

Nous remarquons d'abord des erreurs matérielles, c'est-à-dire, de simples coquilles d'impression : *enfielaient (enfiellaient)*, *fillles (filles)*, *iraient (riaient)*, *rue (roue)*, *les voix chevrotante (les voix chevrotantes)*, *archarnement (acharnement)*. Nous notons ensuite des coquilles d'écriture : *picotte (picote)*, *crépit (crépi)*, *appenti (appentis)*, *à pieds (à pied)*, *coups de pieds (coup de pied)*, *parceque (parce que)*, *pateaugeait (pataugeait)*, *sanguignolente (sanguinolante)*, *ensanglait (ensanglantait)*. Ce sont ensuite des hésitations sur l'emploi du trait d'union et sur celui de l'apostrophe : *va et vient (va-et-vient)*, *demi siècle (demi-siècle)*, *ce jour là (ce jour-là)* ; *cent-deux (cent deux)*, *tout-à-coup (tout à coup)* ; *s'arcboutant (s'arc-boutant)*, *ferblanc (fer blanc)* ; *entre autres (entre autres)* ; *presqu'usé (presque usée)*, *presqu'en face (presque en face)*. Nous constatons aussi un flottement d'accents : *baillon (bâillon)*, *boîteuse (boiteuse)*. Ailleurs, la troisième personne du subjonctif passé est donnée sans accent circonflexe : *put (pût)*, *eut (eût)*, *fit (fit)*, *fut (fût)*. Parmi les accents aigus et graves on remarque quelques irrégularités : *receleuse (receleuse)*, *volètement (volettement)*. Laberge écrit aussi tantôt *déjeuner*, tantôt *déjeûner*, *aigue* ou *aiguë*. La première épreuve de la mise en page de *la Scouine* montre que Laberge a d'abord écrit *châtain*, *bâtons*, *poêle* et *frêne*. Si, en définitive, l'accent circonflexe l'emporte sur l'accent grave, c'est que l'écrivain accepte le point de vue de l'imprimeur. Enfin, nous signalons quelques fautes d'accord du participe passé : [elle] « avait apostrophée l'institutrice comme si elle eut essuyée... », « La Scouine s'était trompé... », « il se sent rajeunit ».

Les corrections apportées au texte de l'édition de 1918 n'ôtent rien au caractère propre du discours de *la Scouine*. Le vo-

cabulaire et la syntaxe y gardent leurs particularités régionales. Certaines formes vieilles y conservent leur place : *grand'mère*, *grand'messe*, *gaîté*, *saouler*, *rigodon*... Nous conservons les deux formes graphiques du mot *gars*, écrit aussi à l'occasion *gas*. Rien n'a été supprimé qui pourrait affecter la saveur de terroir du récit. Dans le débit, surtout dans les dialogues, on maintient la graphie qui indique la phonie du parler paysan. De nombreux mots de langue régionale contribuent à la spécificité du discours.

C'est pour faciliter la compréhension de la phonie et de la sémantique que nous avons fait suivre le texte de *la Scouine* de notes linguistiques et d'un glossaire. Dans les notes linguistiques, on trouvera des explications sommaires concernant la phonétique (vocalisme et consonantisme) et la morphologie de certains mots. Le glossaire regroupe quelque cent quarante mots : ils sont marqués d'un astérisque dans le texte du roman.

Ainsi établi, accompagné d'un appareil critique précis, le texte de *la Scouine* permet au lecteur d'en saisir facilement toutes les particularités linguistiques.

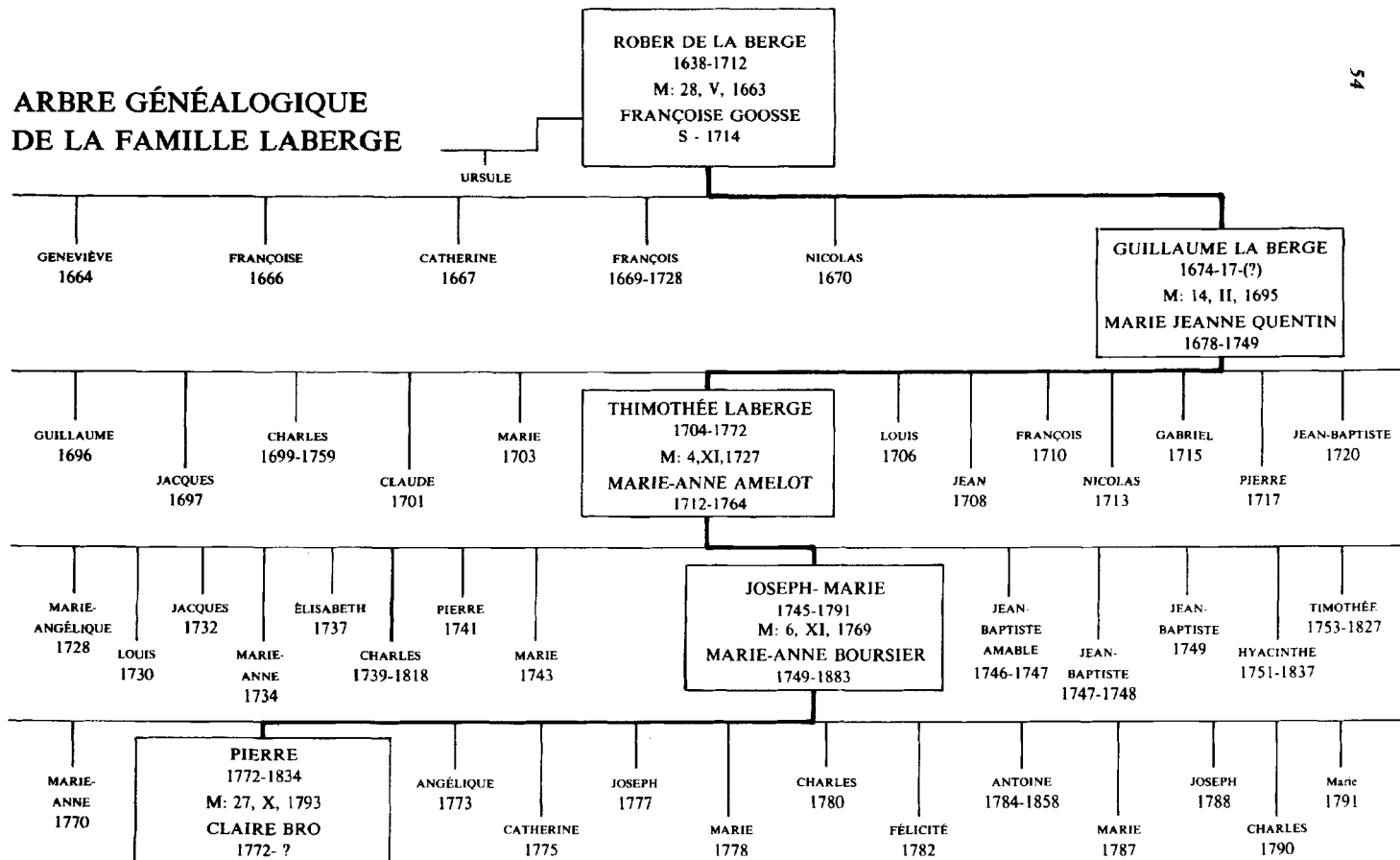


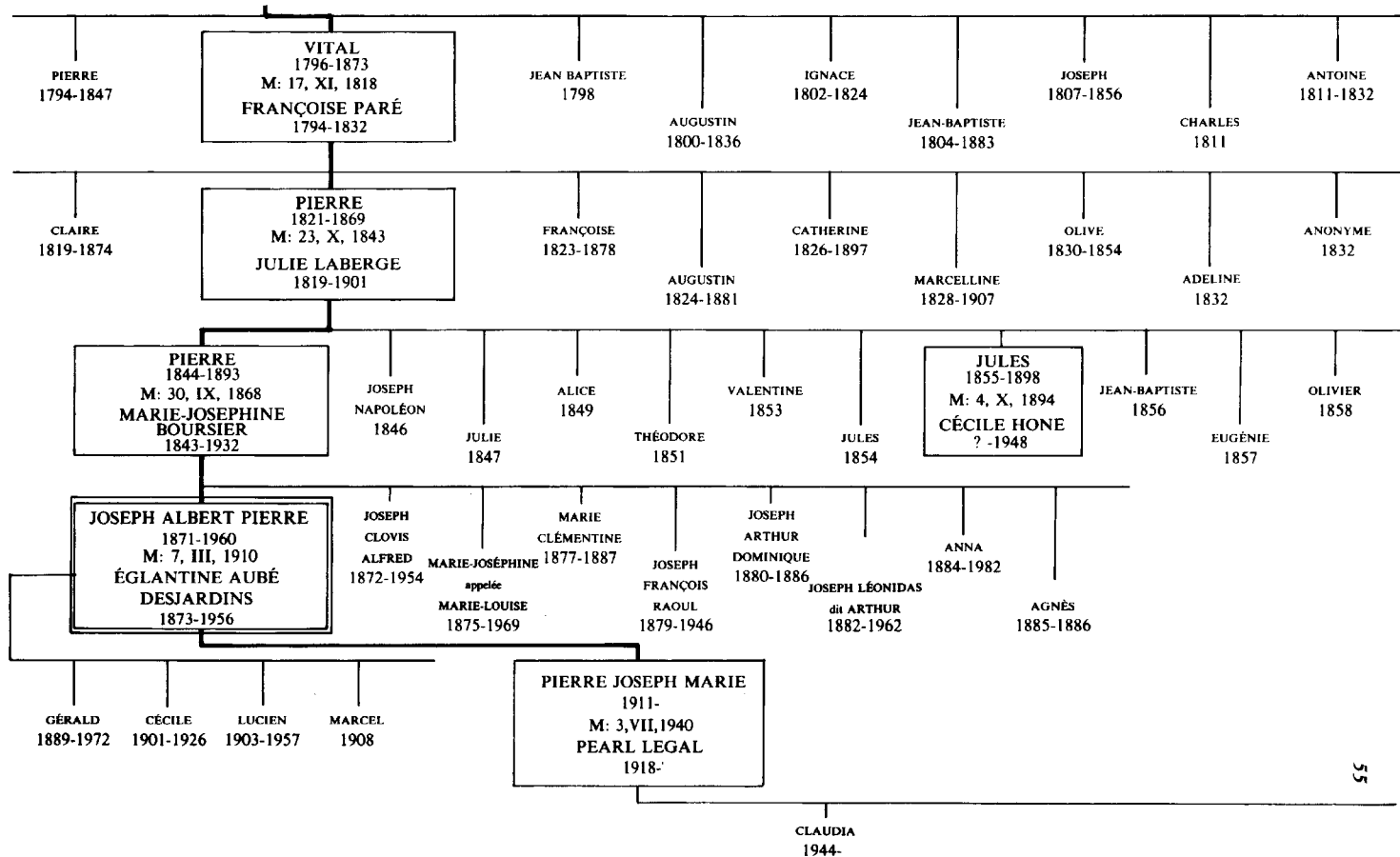
Qu'il nous soit permis, en premier lieu, de remercier Albert Laberge qui de son vivant nous a reçu souvent, et qui nous a aimablement entretenu de sa vie et de son œuvre. C'est lui aussi qui nous a offert la collection complète de ses œuvres et nous a légué ses riches archives littéraires. Nous exprimons notre gratitude à M. Pierre Laberge, fils de l'écrivain, qui nous a guidé dans nos recherches à Beauharnois et à Châteauguay, et qui nous a accordé la permission de publier le texte établi de *la Scouine*.

Nous apprécions grandement la collaboration précieuse de l'équipe du *Trésor de la langue française au Québec*, qui a bien voulu vérifier notre glossaire, le compléter et, par conséquent, lui donner sa forme définitive. Nous savons gré à Madame Josée Bonaventure, notre adjointe à la recherche, dont la compétence

et le dévouement nous ont rendu les plus grands services. Nous nous rappelons aussi l'empressement et l'aide des archivistes à Ottawa, à Montréal, à Québec et à Beauharnois. Que toute personne qui de près ou de loin a contribué à la préparation de cette édition critique soit assurée de notre sincère et vive reconnaissance.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE LABERGE





Page laissée blanche

CHRONOLOGIE

1871

18 février Naissance à Beauharnois, près de Montréal, de Joseph Albert Pierre Laberge, fils aîné du cultivateur Pierre Laberge (né le 16 septembre 1844) et de Marie Boursier dite Joséphine (née le 19 juillet 1843), originaires de Châteauguay. Le même jour, il est baptisé en l'église Saint-Clément de Beauharnois. Son parrain est Antoine Boursier, sa marraine, Julie Laberge. Il appartient à la neuvième génération des Laberge canadiens, pour la plupart cultivateurs. Ses parents, mariés à Châteauguay le 30 septembre 1868, auront huit autres enfants : Joseph Louis Alfred, né le 9 novembre 1872 ; Marie-Joséphine appelée Marie-Louise, née le 12 mars 1875 ; Clémentine, née le 5 mars 1877 ; Raoul, né le 23 janvier 1879 ; Joseph, né le 22 octobre 1880 ; Joseph Léonidas dit Arthur, né le 14 mai 1882 ; Anna, née le 8 février 1884 ; Agnès, née le 14 septembre 1885. (AL-GFL ; AL-GFBR)

1873

17 novembre Naissance à Montréal d'Églantine Aubé, future épouse d'Albert Laberge. Le même jour, elle est baptisée en l'église Notre-Dame.

1877

Septembre Albert commence à fréquenter l'école primaire de Beauharnois. Il gardera toujours un souvenir reconnaissant de ses premières institutrices, M^{lles} Michaud, Girard et Justine Châle, qui se retrouveront dans *la Scouine*, sous les traits de M^{lle} Alice Léveillé, « la petite demoiselle blonde et mince, si gentille dans sa robe bleue ». (*la Scouine*, VIII ; Anne Couillard, « Bio-bibliographie de Monsieur Albert Laberge, écrivain, critique, journaliste », 1952, p. 18)

1879

Août Par un jour pluvieux, son père ordonne à Albert d'aller abreuver les vaches. Le garçon glisse sur une planche humide et tombe dans le puits. Un ouvrier de la ferme lui sauve la vie. Il évoquera cet accident dans une lettre à Joseph-Alphonse Beaulieu du 6 septembre 1954 : « j'avais glissé dans le puits, mais en tombant je m'étais accroché à la planche qui formait la couverture et, dans une panique formidable, j'avais appelé au secours. Le puits avait 10 pieds de diamètre et 23 de profondeur. [...] Je me sentais perdu. Mais l'homme engagé de mon père arriva au galop et, de ses mains puissantes, me saisit aux poignets et me sortit de la tombe pour ainsi dire. » Albert attribue la cause de cet accident à son père et lui gardera rancune jusqu'à la fin de ses jours. Il relatera aussi ce moment de détresse dans un conte intitulé « Deux secondes plus tard et... » (*Hymnes à la terre*, p. 65-66)

Traumatisé par l'accident, Albert commence à détester le monde paysan, incarné, en premier lieu, dans la personne de son père. Il souhaite ne jamais devenir « habitant ». Au fond, ce qu'il déteste, ce n'est pas tellement la terre, qu'il semble même aimer discrètement, mais la « bêtise » qu'il entrevoit dans la vie d'un simple cultivateur.

1881

22 juin En l'église Saint-Clément de Beauharnois, Albert fait sa première communion et reçoit la confirmation.

1885

Septembre Albert Laberge s'inscrit à l'école secondaire Saint-Clément de Beauharnois, fondée depuis à peine quelques mois et dirigée par les Clercs de Saint-Viateur.

1888

Juin Laberge termine ses études secondaires. Les archives de l'école Saint-Clément ne commençant qu'en 1888, nous n'avons pas de renseignements précis sur sa conduite et ses résultats scolaires. À la fin du cours, le directeur, le Frère Raymond, souligne dans une appréciation « le talent d'Albert Laberge » qui « excelle surtout dans la composition française ». Il demande avec insistance au curé Pierre-Eucher Lussier qu'Albert puisse aller faire son cours classique à Montréal. (Archives de l'école Saint-Clément)

Septembre Albert Laberge commence son cours classique en Éléments latins au Collège Sainte-Marie de Montréal. Il déteste les professeurs et ne se sent pas heureux. L'étude du grec et du latin lui semble

une perte de temps. La courte nouvelle, « La vocation manquée », dans *la Fin du Voyage*, peut être considérée comme un souvenir de cette expérience de collège.

1888-1889

Déprimé, Albert Laberge poursuit ses études sans enthousiasme. Il ne vit, à vrai dire, que pour ses journées de congé mensuel alors qu'il peut visiter son oncle, Jules Laberge (né le 24 juillet 1855), médecin, qui dispose d'une riche bibliothèque. (AL-GFL)

1890

Le docteur Jules Laberge habite 104, rue Saint-Denis. Albert y fait parfois des séjours prolongés. Il y découvre Hugo, Taine, Renan, Balzac, Guyau, Anatole France, Baudelaire, Verlaine... (LMD 1890-1891)

1891

À l'âge de vingt ans, Albert Laberge découvre Maupassant. Un jour, à l'Institut Fraser, on lit les *Contes du jour et de la nuit*. Comme il le dira plus tard, il ressent alors « les plus fortes impressions de [sa] vie ». (Albert Laberge, *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, p. 150)

1892

Pendant quelque temps, Albert Laberge habite une modeste chambre, avenue McGill College. Il fait aussi un séjour au domicile de son oncle Jules qui habite maintenant 174, rue Saint-Denis. (Albert Laberge, lettre à Paul Wyczynski, 18 juillet 1958, p. 6 ; LMD 1892-1893)

Laberge travaille, à titre de commis — et il le fera pendant environ trois ans — pour les avocats Maréchal et MacKay, dont l'étude est située dans l'édifice New York Life, à Montréal. Il fréquente quelques écrivains et entretient des contacts avec Arthur Buies.

18 novembre Un ouragan dévaste la région de Beauharnois et démolit la grange et l'étable de Pierre Laberge.

Novembre Albert Laberge, étudiant en Belles-Lettres, est chassé du Collège Sainte-Marie pour avoir lu « les auteurs interdits ». Son père lui coupant les vivres, il emprunte une petite somme d'argent à son oncle, Philémon Laberge, shérif de Châteauguay. Sa haine des jésuites se transforme en un anticléricalisme radical. Il perd graduellement la foi.

Fin de l'année Albert Laberge fait la connaissance d'Auguste Fortier, auteur du roman d'aventures, *les Mystères de Montréal*, publié chez De-

saulniers, en février 1883 (458 p.). Les deux hommes se lient d'une amitié durable. Fortier partira pour l'Orient, mais il entretiendra des rapports épistolaires avec Laberge : il reste de lui une centaine de lettres. (Albert Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, p. 65-77)

1893

26 mai Le père d'Albert Laberge se noie accidentellement dans le vieux canal de Beauharnois, à l'âge de 49 ans. Il est inhumé au cimetière de Beauharnois. (AL-GFBR)

1894

4 octobre Mariage, en la cathédrale de Montréal, de Jules Laberge avec Cécile Hone, veuve de Napoléon Lefebvre. Albert lui sert de témoin : il appose ainsi sa signature à côté de celle du chanoine Paul Bruchési qui, devenu évêque de Montréal, condamnera, en 1909, le conte « Les foins », un extrait de *la Scouine*. Jules Laberge habite 289, rue Saint-Denis. (LMD 1894-1895)

Automne (?) C'est probablement en 1894 qu'Albert Laberge s'inscrit à une école privée dirigée par un Français, Adrien Leblond de Brumath. Il étudie en vue du baccalauréat. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Léopold Houlié. Il rencontre aussi Jean Charbonneau et Louvigny de Montigny qui l'encouragent à écrire. (Albert Laberge, *Propos sur nos écrivains*, p. 43-63)

1895

15 juin Albert Laberge remporte le deuxième prix au concours littéraire du Samedi avec « Silhouette macabre » et « Silhouette virgilienne », deux contes réalistes qui feront partie de *Scènes de chaque jour*, recueil que Laberge publiera en 1942. (La Rédaction, « Les Primes du Samedi », le Samedi, 15 juin 1895)

7 novembre Albert Laberge assiste à la première réunion de l'École littéraire de Montréal, dans la salle du Recorder, au Palais de justice. Wilfrid Poitras est nommé président. Malgré son amitié pour Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau, fondateurs de ce cénacle littéraire, Laberge refuse d'en faire partie.

1896

18 février Le jour même de son vingt-cinquième anniversaire, Albert Laberge est nommé rédacteur sportif à *la Presse*, journal fondé en 1884. Pendant trente-six ans, il demeurera à ce poste qui ne convient certes pas à ses goûts littéraires. Il s'emploie à décrire toutes sortes d'événements sportifs : soirées de hockey, joutes de crosse, combats de

boxe, compétitions nautiques... Pour augmenter ses revenus, il travaille aussi le soir aux champs de courses.

14 mars Laberge publie l'« Idylle mélancolique » dans *le Samedi*. Ce texte sera réimprimé dans *les Débats* du 2 septembre 1900, et aussi, en 1936, dans *Visages de la vie et de la mort* (p. 67-70).

1898

30 novembre Mort, à Montréal, du docteur Jules Laberge, âgé de quarante-trois ans et quatre mois. Il est inhumé au cimetière Notre-Dame le 3 décembre. Albert Laberge sera longtemps affecté par la disparition de cet oncle cultivé, qui avait étudié en France et en Allemagne, et favorisé son goût pour la littérature. Il publiera sur son sujet, en 1942, une note biographique au début de *la Fin du voyage*.

Automne Après la noyade de Pierre Laberge, la famille demeure pendant quatre ans environ à la maison paternelle. À l'automne de 1898, les enfants se séparent : Raoul hérite de la maison paternelle et de la terre au bord du vieux canal ; il y vivra avec sa mère et sa sœur Marie-Louise. Alfred reçoit un certain montant d'argent et cultivera quatre lots qui constituent une bande de terre de quelque cent quarante acres, donnant à l'ouest sur le Saint-Laurent ; il construira sa maison au bord du fleuve et y vivra, avec sa sœur Anna, jusqu'à son mariage. Léonidas dit Arthur décide de chercher le bonheur ailleurs : il partira d'abord pour Montréal, ensuite pour l'Alberta. Trois enfants de Pierre Laberge et de Joséphine Boursier étaient morts en bas âge : Agnès, le 3 janvier 1886, à l'âge de trois mois et demi ; Joseph, le 20 mars 1886, à l'âge de 5 ans et cinq mois ; Clémentine le 19 avril 1887, à l'âge de dix ans.

1899

Été Léonidas dit Arthur Laberge, frère d'Albert, va s'établir sur une terre en Alberta. (Albert Laberge, « La rouille », dans *la Fin du voyage*, p. 274-308 ; Témoignage de Pierre Laberge)

Albert Laberge entretient des rapports cordiaux avec Alonzo Cinq-Mars, Oswald Mayrand, Gaston de Montigny et Charles de Belle. Sa situation de journaliste lui permet d'avoir des contacts fréquents avec le monde des arts et des lettres. Il suit aussi les activités de l'École littéraire de Montréal, en recherchant surtout la compagnie de Charles Gill.

Automne Une amitié de plus en plus forte unit Albert Laberge et Louvigny de Montigny qui habite 241, rue Sherbrooke. Tous deux sont journalistes. Louvigny de Montigny s'apprête à lancer son journal, *les Débats*, auquel il souhaite insuffler un esprit d'avant-garde. (LDM 1898-1899)

Fin de l'année Laberge esquisse quelques contes à saveur de terroir. Il voudrait écrire à la manière de Maupassant. Ainsi commence la préparation d'une série de contes qui donneront naissance à *la Scouine*.

1903

Printemps Albert Laberge habite 41, rue Belmont.

14 août Avec Hector Demers, Jean Charbonneau, Albert Ferland et Georges-Alphonse Dumont, Laberge assiste en l'église Saint-Jacques de Montréal aux funérailles de son jeune ami, Denis Lanctôt, étudiant en droit, poète prometteur, décédé à l'âge de vingt-cinq ans.

7 décembre L'Association des journalistes organise son premier grand banquet à l'hôtel Viger de Montréal. Créé à cette occasion, un petit journal, *le Menu*, publie un texte de Laberge qualifié d'extrait « d'un roman en préparation, *la Scouine*, roman de mœurs de la campagne canadienne ». Il s'agit ici de la première trace véritable de *la Scouine*. Désigné dans *le Menu* comme le chapitre XIII, ce texte deviendra, en 1918, le chapitre XVIII du roman.

1904

27 février Dans un article intitulé « Émile Nelligan et son œuvre », Albert Laberge présente le recueil de poésies de Nelligan, publié sous le même titre chez Beauchemin. Ayant connu Nelligan, il évoque quelques souvenirs. Cet article ouvre une longue série de critiques littéraires et artistiques que Laberge fera paraître, au hasard des circonstances, jusqu'en 1959, dans *la Presse*, *la Revue canadienne*, *l'Autorité*, *la Revue moderne*, *la Patrie*, *le Devoir*.

1906

Laberge publie dans *la Revue canadienne* (42^e année, t. 50, p. 525-533) « Maintenant, travaillons ! », un article sur quelques-uns de ses amis.

1907

En plus d'être chroniqueur sportif, Albert Laberge — qui depuis quelques années déjà publie de temps en temps des articles sur les peintres et les poètes — est nommé critique d'art attitré à *la Presse*. Certains de ses articles paraîtront désormais sous la rubrique « Chroniques au fil de l'heure ». Son cercle d'amis s'élargit. On le voit souvent en compagnie de Paul de Martigny, de Jules Fournier et de Charles Gill.

1908

20 avril Marie-Joséphine Laberge, sœur de l'écrivain, surnommée Marie-Louise, après quelques séjours dans des couvents de Montréal, entre chez les Sœurs dominicaines à Baltimore (É.-U.). La prise d'habit aura lieu le 11 novembre ; son nom de religieuse est sœur Agnès-de-Jésus. Elle fera ses vœux perpétuels en 1913, en Belgique. Après avoir séjourné à Gand et à Braine-le-Comte, elle partira pour la France où elle séjournera successivement à Belleville (banlieue de Paris), à Château-Thierry et à Pontailac (Charente-Maritime). En 1943, sa communauté se fixe à Villiers-Cotterets (Aisne), et ensuite, en 1947, à Bailleul. À partir du 13 novembre, elle est au couvent de Mauléon-Soule (Basses-Pyrénées) où elle meurt à l'âge de 94 ans. Albert Laberge aimait cette « sœur intelligente » et il lui rendit visite en 1932, alors qu'elle se trouvait au couvent de Château-Thierry. (AL-GFBR ; Témoignage de Pierre Laberge)

Été Laberge habite 39, rue Belmoral et occupe un bureau dans l'édifice de *la Presse*, 51, rue Saint-Jacques.

19 décembre *La Presse* publie « La Scouine (pages détachées). Aux jours d'école. Le Mineur ». Dans l'édition 1918, le texte devient le chapitre III et le chapitre XXXI.

1909

17 avril Dans une lettre adressée à Germain Beaulieu, Albert Laberge demande son admission à l'École littéraire de Montréal.

24 avril Albert Laberge devient membre de l'École littéraire de Montréal. Alphonse Beaugard, secrétaire suppléant, écrit dans le procès-verbal : « M. Gustave Comte demande sa réadmission et soumet un sonnet « Travailleuse canadienne ». M. Albert Laberge demande aussi son admission. Plusieurs pages de ses manuscrits ayant été lus la semaine précédente, par Charles Gill, il est proposé par Jules Tremblay, appuyé par Louis-Joseph Doucet que les deux candidats soient admis. Vote unanime en faveur de l'admission et le secrétaire suppléant est chargé de faire part de la décision de l'École aux deux nouveaux membres. » (ELM-PV, 24 avril 1909)

15 mai Laberge assiste à une réunion de l'École littéraire de Montréal et lit un extrait de *la Scouine*. Il assistera par la suite aux dix autres réunions qui se tiennent en 1909 aux dates suivantes : les 21 et 28 mai, les 1^{er} (lit « Charlot » et « Deux roses »), 4, 11, et 18 juin (lit un extrait de *la Scouine*), les 2, 13, 16 et 30 juillet. (ELM-PV)

Mai-juin *Le Terroir*, revue officielle de l'École littéraire de Montréal, fondée en janvier 1909, publie, en mai et juin, les chapitres XXX, XVII et XVIII de *la Scouine*.

24 juillet Un conte de Laberge, intitulé « Les foins », — le chapitre XX de *la Scouine* de 1918 — paraît dans *la Semaine*, hebdomadaire dirigé par Gustave Comte, journal politique, littéraire, indépendant, vendu au prix d'un sou et dont l'existence éphémère, en juillet 1909, se limite à trois livraisons.

27 juillet Le journal de Gustave Comte, *la Semaine* s'attire les foudres de M^{gr} Paul Bruchési. La proclamation publique du mandement de l'archevêché de Montréal se fait au prône des églises et chapelles du diocèse, mais non pas à la cathédrale. Le prélat qualifie le conte de Laberge d'« ignoble pornographie », sans que le nom de l'auteur soit mentionné.

7 août Le journal *la Vérité* reproduit le mandement de M^{gr} Bruchési.

14 août *La Vérité* publie un article anonyme, « Tentatives pornographiques » : allusion au journal de Gustave Comte.

2 décembre En compagnie de Jules Tremblay, de Jean Charbonneau et de Gonzalve Desaulniers, Laberge se présente à l'Hôtel du Gouvernement pour demander au Premier ministre, Sir Lomer Gouin, une subvention pour l'École littéraire de Montréal. (ELM-PV, 2 décembre 1909)

1910

7 mars À l'âge de 39 ans, Albert Laberge épouse Églantine Aubé, âgée de 37 ans, veuve d'Auguste Desjardins et mère de quatre enfants : Gérald, Cécile, Lucien (appelé Janot) et Marcel. La cérémonie nuptiale a lieu en l'église Notre-Dame de Montréal. Le jour même, le couple part en voyage de noces à East Aurora (N.Y.). Albert Laberge a rencontré son épouse au champ de courses. Père exemplaire mais peu communicatif, il semble préférer sa belle-fille Cécile, évoquée plus tard dans son recueil de nouvelles, *Quand chantait la cigale*. (Témoignage de Pierre Laberge) La famille d'Albert Laberge habite 23, rue Christophe-Colomb.

28 avril Après huit mois d'absence, Laberge retourne à l'École littéraire de Montréal. La séance se tient au Club canadien, 350 est, rue Lagachetière. Il assistera par la suite aux réunions qui se tiendront les 19 et 26 mai, les 1^{er}, 9, 16 et 23 juin. Mais à l'été de 1910, il s'éloigne de nouveau de l'École qui est déchirée par des querelles internes.

1911

8 novembre Après un an et demi d'absence Laberge revient à l'École littéraire. Il assistera, en 1911, à une autre réunion organisée au Conservatoire LaSalle, le 22 novembre.

14 décembre Naissance de Pierre Joseph Marie, fils unique d'Albert Laberge et d'Églantine Aubé, baptisé en l'église de l'Immaculée-Conception de Montréal.

1912

13 mars Laberge recommence à fréquenter assidûment l'École littéraire de Montréal. Il est présent aux réunions des 20 et 27 mars, des 3, 10, 17 et 24 avril, du 1^{er} mai, du 19 juin, des 18 et 25 septembre, des 2 et 16 octobre. (ELM-PV)

25 septembre Dans le compte rendu de la séance de l'École littéraire de Montréal, le secrétaire, Alphonse Beauregard rapporte : « M. Laberge annonce qu'il est presque prêt à poster *la Scouine* chez l'imprimeur. Il n'en fera tirer que 50 exemplaires, dit-il, pour les amis seulement. » (ELM-PV)

1914

Avril Albert Laberge change de domicile : 11A, rue Christophe-Colomb. (LMD 1914-1915)

9 novembre Mariage en l'église Saint-Clément de Beauharnois de Joseph Clovis Alfred Laberge, frère de l'écrivain, avec Marie Laure Palmina Martin de Valleyfield, née à Sainte-Cunégonde le 5 août 1882, veuve d'Alfred Auger et mère de quatre enfants.

25 novembre Mariage à Saint-Vincent (Alberta) d'Arthur Laberge et de Laura Chapleau, veuve d'Albert Adam, mère de quatre enfants, née à Sainte-Thérèse de Blainville (Québec), le 16 janvier 1885. Le couple aura huit enfants parmi lesquels Arthur, lieutenant de l'armée canadienne, mort sur le champ de bataille, en Normandie, le 25 août 1944, à l'âge de 28 ans.

Automne Début d'une idylle entre Laberge et une dénommée Florina, qui durera au moins trois ans. Quatre documents témoignent de cette liaison : un journal de voyage de Florina (22 septembre - 11 octobre 1916) ; un mot de Florina sur elle-même comme employée dans une usine de munitions en 1916 (22 avril 1917) ; une lettre de Florina (22 octobre 1917) ; une lettre de Florina non datée. Même si les renseignements précis manquent, il est fort probable que Florina et Laberge se soient liés de façon durable le 14 décembre. (Lettre non datée de Florina ; « Lamento »)

1915

Été Laberge quitte la rue Christophe Colomb et loue un appartement 31, rue Boyer. (LMD 1915-1916)

1916

1^{er} janvier Laberge publie dans *l'Autorité* un extrait de *la Scouine* : « La meilleure femme » (chap. XX). Y paraîtront onze autres extraits de ce roman en préparation : « La visite du curé », 8 janvier (chap. XV) ; « Une leçon de grammaire », 15 janvier (chap. VIII) ; « Ce finaud d'Urgèle », 22 janvier (chap. XVI) ; « La chanson de la faulx », 29 janvier (chap. XXI-XXII) ; « Une victoire des bleus », 5 février (chap. XIX) ; « La mort du chien », 19 février (chap. XII) ; « La plainte de la roue », 26 février (chap. XXIV) ; « Les bottines », 4 mars (XXVIII) ; « La barbe », 18 mars (chap. X) ; « Le jardin », 25 mars (chap. XXX) ; « Le pain sur et amer », 8 avril (chap. I-II).

3 juin Sous le pseudonyme d'Adrien Clamer, Laberge commence à publier, dans *l'Autorité*, une sorte de roman intitulé « l'Idole d'Or » : trois extraits paraîtront les 10, 17 et 24 juin. Laberge travaillera à ce texte jusqu'à la fin de ses jours. Mais le roman restera inachevé et l'auteur hésitera sur le titre : « L'Idole d'Or », « La Vagabonde du rêve », « Lamento. Roman d'une épileptique ».

22 septembre Florina s'embarque pour Londres, probablement à bord du S.S. *Ascania*, paquebot de la Cunard Line, commandé par le capitaine J.N. Charles. Il reste de cette traversée un journal de voyage qui commence le 22 septembre et se termine le 11 octobre [1916]. Florina revient à Montréal le 28 octobre à bord du même bateau, commandé cette fois par le capitaine R. Malin. (FAL-UO ; Archives du port de Montréal)

1918

Juillet Commencée autour de 1895, terminée en 1917, *la Scouine* est imprimée par l'Imprimerie modèle (25, rue Saint-Gabriel). Hors commerce, tiré à 60 exemplaires, publié à compte d'auteur, ce roman ne rejoint qu'un petit nombre de personnes. Laberge le dédie à son frère Alfred. Le livre est salué par quelques amis de Laberge comme le premier roman naturaliste du Canada français. (Témoignages de Jean Charbonneau, de Louvigny de Montigny et de Joseph Melançon recueillis par Paul Wyczynski)

Été Premières esquisses d'un recueil encore vaguement entrevu — réflexions, récits et poèmes en prose — qui ne sera cependant publié qu'en 1936, sous le titre *Visages de la vie et de la mort*. Premières traces de l'influence d'Omar Kháyyâm, poète persan, sur la pensée et la sensibilité de Laberge. Le *Rubaiyât* d'Omar Kháyyâm sera désormais le livre de chevet de l'auteur de *la Scouine*. Même si nous avons ici un indice précis quant à Omar Kháyyâm, il n'est pas exclu que Laberge ait connu ce poète persan autour de 1910.

1919

19 septembre Laberge renoue avec l'École littéraire de Montréal. Aux séances du 24 septembre et du 23 octobre, il lit des extraits de « Quand chantait la cigale ». (ELM-PV)

1921

9 novembre Laberge figure sur la liste des membres de l'École littéraire de Montréal. Il n'assiste toutefois pas aux réunions.

1924

21 mai Séance de l'École littéraire de Montréal chez Germain Beaulieu, 501, rue Saint-Hubert. Albert Laberge assiste à la réunion pour discuter de l'éventuelle impression d'un recueil collectif. Pour la même raison il assistera à la réunion du 27 octobre qui ouvrira les activités de l'École pour l'année 1924-1925, réunion qui aura lieu 38 est, rue Notre-Dame.

1925

15 janvier Laberge assiste à la réunion de l'École littéraire de Montréal qui se tient au Cercle universitaire, 191, rue Saint-Hubert. On soumet aux membres un projet de constitution pour mieux organiser l'ensemble des activités. Laberge prend part à la discussion avec ses collègues qui sont : Germain Beaulieu (président), Berthelot Brunet (secrétaire), Lionel Léveillé, Georges-Alphonse Dumont, Victor Barbeau, Albert Boisjoly, Albert Dreux, Albert Ferland, Claude-Henri Grignon, Paul-Albert Lapointe, Henri Letondal, Jean-Aubert Loranger, Louis Francœur et Philippe Panneton. (ELM-PV)

5 mars Laberge revient à l'École après la démission de plusieurs membres : Panneton, Francœur, Boucher, Barbeau et Brunet. Il est toujours intéressé aux « Nouvelles Soirées de l'École littéraire », titre suggéré d'un recueil collectif en préparation. La séance se tient 38 est, rue Notre-Dame.

12 mars L'École littéraire tient une séance 38 est, rue Notre-Dame. Albert Maillé, le secrétaire de l'École, note : « Laberge lit « La vie grise », « Quand on devient vieux », « Les départs », « *Carpe diem* », pages de belle prose qu'on accepte d'emblée pour l'œuvre collective ». (ELM-PV)

19 mars Dans le procès-verbal de la réunion de l'École littéraire, on peut lire : « M. Albert Laberge lit six morceaux de prose poétique dont l'un sans titre : « Une feuille qui tombe », « Le petit acacia », « Marche funèbre », « Nocturne », « Trois outardes s'en vont dans le soir ».

Laberge assistera aussi aux réunions du 26 mars, des 9 et 23 avril et du 7 mai. (ELM-PV)

14 mai À la réunion de l'École littéraire de Montréal, tenue chez Germain Beaulieu (30, rue Christophe-Colomb), Laberge lit sous le titre générique de « Complies » deux pages de prose : « Le phthisique » et « Vision du Soir » ainsi qu'un conte intitulé « Lettre ». (ELM-PV)

28 mai Laberge assiste à une réunion de l'École littéraire de Montréal au cours de laquelle on décide d'imprimer un volume collectif chez l'Éclaireur limitée de Beauceville. Laberge assistera aussi aux réunions du 10 novembre et du 15 décembre. (ELM-PV)

Juin La Ville de Montréal change le numéro du domicile où habite la famille Laberge : 31, rue Boyer devient 4251, rue Boyer.

Décembre L'École littéraire de Montréal publie son troisième recueil collectif intitulé *les Soirées de l'École littéraire de Montréal*. Laberge y figure avec dix tableautins très courts qui, par leur style, se situent entre le conte poétique et le poème en prose : « *Carpe diem* », « *Tourbillon de vie* », « *Sunt lacrymæ rerum* », « *Nocturne* », « *Marche funèbre* », « *Une feuille qui tombe* », « *Quand on devient vieux* », « *Dans le soir* », « *La vie grise* », « *Les départs* ». (ELM-PV)

1926

11 mai Laberge assiste à la réunion de l'École littéraire de Montréal, organisée chez Germain Beaulieu, 4226, rue Christophe-Colomb.

14 novembre Mort à l'âge de 26 ans de Cécile Desjardins, belle-fille d'Albert Laberge qui évoquera son souvenir dans *Quand chantait la cigale* (1936). (« Décès de Cécile Desjardins », *la Presse*, 43^e année, n^o 26, le 15 novembre 1926, 2^e section, p. 13)

1927

Janvier Inspiré par un tableau du dessinateur montréalais, Edmond-J. Massicotte, Laberge compose un conte intitulé « Le Traditionnel Gâteau des Rois ».

7 janvier Grâce à son ami, Auguste Fortier, Laberge publie un conte, « *Carpe diem* », dans le *Journal de Pékin* qui dessert à l'époque la communauté française à Pékin. Le 10 mars, il y publiera un autre conte, « *La vie grise* ».

1928

21 novembre Germain Beaulieu réunit chez lui quelques anciens membres de l'École : Gonzalve Desaulniers, Jean Charbonneau, Lionel Léveillé, G.-A. Dumont, J.-A. Lapointe, Albert Ferland et Albert Laberge. « Cette réunion où l'on a salué le retour de deux anciens, ceux de la première heure, rappelle [...] ce qui faisait le charme et l'imprévu de vivantes réunions d'autrefois. » (ELM-PV)

1929

18 novembre Chez lui, rue Sherbrooke, le juge Gonzalve Desaulniers reçoit les anciens membres de l'École littéraire de Montréal. Laberge est présent.

1930

Été En compagnie de sa femme, Laberge entreprend un voyage au Yukon et en Alaska.

1931

Mai-juin Lancement solennel, en Angleterre, de l'*Empress of Britain* de la ligne Pacifique canadien. Le navire quitte Southampton le 27 mai et arrive à Québec le 1^{er} juin à 10 heures, le soir. Délégué par la Presse, Laberge fait la première traversée à bord de ce bateau, de Southampton à Québec. [*Almanach du peuple*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1931, p. 270.] Ce fut un voyage inoubliable : « Je revenais d'Angleterre à bord du grand paquebot *Empress of Britain* qui faisait sa première traversée. [...] Nous passions devant l'île d'Orléans dont la côte était toute proche, l'on voyait sur le bord du fleuve les pittoresques et calmes demeures des fermiers, puis les vergers et les champs cultivés un peu en arrière et, plus loin, les montagnes fermant l'horizon. [...] Moi, simple journaliste, j'étais tout vibrant, ravi, transporté par cette admirable scène. » (Albert Laberge, « Réflexions », *Hymnes à la terre*, p. 73)

Été Albert Laberge achète de Napoléon Savard une maison 5355, rue Hutchison. Il acquiert aussi une parcelle de la ferme de son aïeul maternel : un terrain que lui vend son cousin, Joe Boursier, et qui est situé au bord de la rivière Châteauguay. Il y construit sa maison d'été. À Montréal, il passera les hivers, entouré de ses tableaux et de ses livres ; à Châteauguay, il jouira des étés, parmi les arbres et les fleurs. L'écrivain aime particulièrement sa maison et son jardin à Châteauguay qu'il décrira dans son dernier recueil de contes, *Hymnes à la terre* (1955).

1932

27 avril Madeleine (M^{me} Anne-Marie Gleason-Huguenin), journaliste, écrit à Laberge une lettre réconfortante. Elle loue *la Scouine* : « Votre roman si aigu d'observation, si bien écrit, percera quoi que vous vouliez... et le jour où notre littérature voudra bien sortir de ses laisses enfantines, votre œuvre sera à l'honneur. »

Été Germain Beaulieu, ami de Laberge, publie, chez Albert Lévesque, *Nos immortels*. Comme tous les autres écrivains traités dans ce volume, Laberge, « cet inconnu », mérite un portrait humoristique.

30 septembre Épuisé, Laberge démissionne de son poste de chroniqueur sportif à *la Presse*. Âgé de 61 ans, il veut se consacrer uniquement à la littérature.

7 octobre Une réception d'adieu est organisée par le personnel de *la Presse* à l'occasion de la retraite d'Albert Laberge. En témoignage d'amitié, on lui offre une montre. (« Démission d'Albert Laberge », *la Presse*, 48^e année, n^o 301, 8 octobre 1932, p. 19)

8 octobre Décès, à Châteauguay, de la mère d'Albert Laberge à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle est inhumée le 10 octobre au cimetière de Beauharnois. Albert Laberge signe l'acte de sépulture. (AL-GFBR)

11 octobre Accompagné de sa femme, de son fils Pierre et de deux amis dont M^{lle} Alice Grignon (cousine germaine de Claude-Henri Grignon), Laberge entreprend, à bord de l'*Empress of Britain*, un voyage de quarante-cinq jours en Europe. Il visite la France, Monaco, l'Italie et la Suisse. À Paris, il rencontre son ami Marcel Dugas. La famille revient à Montréal le 24 novembre. (Témoignage de Pierre Laberge)

2 novembre À la suite de la publication d'*Avec ma vie* de Lucien Rainer (l'abbé Joseph Melançon), Albert Laberge commence avec « son vieil ami » une longue correspondance qui prolongera leur dialogue philosophique, littéraire et religieux jusqu'en 1951.

1933

Mars Le sculpteur Alfred Laliberté moule un buste en plâtre d'Albert Laberge. L'œuvre se trouve aujourd'hui au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Laberge a consacré une petite note à cet artiste : « Le sculpteur Laliberté », dans *Hymnes à la terre*, p. 45.

1935

Mars Jean Charbonneau, ami de Laberge, publie *l'École littéraire de Montréal* aux Éditions Albert Lévesque. Il consacre un chapitre à

Albert Laberge (p. 223-229), en étudiant surtout son style « qui tente de pénétrer l'homme jusque dans ses plus profonds replis... ».

1936

Juin Publication en « édition privée » des deux premiers de sept volumes de récits de Laberge, intitulés *Visages de la vie et de la mort* et *Quand chantait la cigale*. Le premier regroupe les contes où le thème de la mort est en évidence ; le deuxième a un caractère autobiographique. Ces deux livres sont tirés à soixante-quinze exemplaires.

1937

18 avril Mort d'Olivar Asselin, journaliste et bon ami de Laberge.

Octobre Laberge entreprend une croisière de 14 jours aux Antilles avec sa femme et son beau-fils, Marcel Desjardins, chroniqueur sportif à *la Presse*. Le bateau hollandais de la ligne Rotterdam les conduit jusqu'à Caracas.

1938

Août Laberge publie, toujours en « édition privée », *Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui* : vibrant hommage à ses amis artistes autant que témoignage sur les écrivains de son époque. Le volume paraît à cent quarante exemplaires.

1942

Mars *La Fin du voyage* paraît en « édition privée », à soixante-quinze exemplaires. L'ouvrage regroupe des nouvelles sombres au dénouement tragique avec plusieurs évocations de l'adolescence de Laberge. Une note biographique sur Jules Laberge figure aux pages 7-8.

Juin *Scènes de chaque jour*, recueil de contes et de souvenirs, paraît en édition privée. La dernière partie du livre s'intitule « Impressions d'Adrien Clamer » (p. 239-270) et contient beaucoup d'éléments autobiographiques.

22 octobre Mort, à Saint-Luc, de Jean-Aubert Loranger, chef des nouvelles à *Montréal-Matin*, journaliste, conteur et poète, bon ami de Laberge.

1943

25 octobre Avec Louis-Joseph Doucet et Léo-Paul Desrosiers, Albert Laberge assiste aux funérailles d'Anne-Marie Gleason-Huguenin

(pseudonyme : Madeleine), en l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Par ses lettres et chroniques de journaux, la défunte a toujours encouragé Albert Laberge.

12 novembre Albert Laberge assiste, en l'église Saint-Louis-de-France de Montréal, aux funérailles d'Albert Ferland, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal. Après les funérailles, Laberge, Oswald Mayrand et Jean Charbonneau tiennent une petite réunion littéraire.

1945

Mai Laberge publie *Journalistes, écrivains et artistes*, un recueil de souvenirs et de critiques littéraires, tiré à soixante-quinze exemplaires.

1946

Été Parution aux Éditions Serge Brousseau de la deuxième édition du roman *Marie Calumet* de Rodolphe Girard (283 p.), avec une préface de Laberge (p. 9-13).

25 novembre Raoul Laberge, frère d'Albert, meurt à l'âge de 67 ans, à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il est inhumé au cimetière de Beauharnois, le 27 novembre.

1947

Février Laberge publie dans la revue *Liaison* un récit, « La femme au chapeau rouge ». Y paraîtront aussi deux autres de ses contes : « La robe violette » (avril 1947) et « Le manteau vert » (février 1948).

10 novembre Édouard-Zotique Massicotte, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal, folkloriste, archiviste, journaliste et écrivain, bon ami de Laberge, meurt à Montréal, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

1949

8 mai Grâce à Oswald Mayrand — ami fidèle de Laberge au même titre qu'Alonzo Cinq-Mars — l'auteur de *la Scouine* commence à publier ses contes dans *la Patrie* du dimanche. Ainsi paraissent, entre le 8 mai 1949 et le 20 février 1955, trente-six contes de Laberge.

Albert Laberge rédige et publie un essai biographique de 64 pages : *Charles de Belle, peintre-poète*. L'écrivain possède plusieurs tableaux de cet artiste montréalais, né à Budapest en 1873.

1950

Le Destin des hommes, recueil de treize nouvelles, publié en « édition privée », à cent exemplaires. C'est une vision du monde de plus en plus pessimiste. Dans *la Patrie* du 13 novembre 1949, Laberge avait publié un conte portant le même titre.

1951

11 novembre Laberge publie « L'Habit de drap », conte qu'il se proposait d'inclure dans la deuxième édition de *la Scouine*. Le récit paraît dans *la Patrie*, section *Magazine*, 73^e année, n° 218, 11 novembre 1951, p. 25, 31.

Fin de roman, recueil de contes et de nouvelles, imprimé à l'Imprimerie populaire, publié à cent exemplaires, avec une photographie du buste de Laberge par Alfred Laliberté. Le premier conte, « Fin de roman », dédié à Paul de Martigny, donne le titre au recueil. Le dixième conte, « Lamento » est un récit autobiographique, extrait du roman inachevé, commencé en 1916. Dans un petit cercle d'amis on fête discrètement cet événement. Laberge a maintenant 80 ans. Il continue d'écrire, mais il entrevoit aussi le couchant de sa carrière.

1952

13 décembre À Montréal, mort d'Alfred Laliberté, ami de Laberge. Laberge publie *Images de la vie* dont le sujet porte sur la problématique du quotidien. L'inspiration diminue. Dans la dernière partie intitulée « Pages d'autrefois », il reprend des textes rédigés lorsqu'il était chroniqueur sportif à *la Presse*.

Anne Couillard prépare une « Bio-bibliographie de Monsieur Albert Laberge » à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal. Laberge collabore à ce travail qui, tant bien que mal, guidera désormais les chercheurs.

Anna Laberge, sœur de l'écrivain, publie en édition privée, après plusieurs années de recherche, une « Généalogie de la famille Laberge ». C'est un recueil de documents sur l'histoire de la famille Laberge au Canada depuis son premier représentant, venu en Nouvelle-France en 1659, jusqu'en 1950.

1953

Laberge publie un recueil de nouvelles : *le Dernier Souper*, tiré à soixante-quinze exemplaires.

1954

22 juin Mort d'Alfred Laberge à Melocheville ; il est inhumé au cimetière de Beauharnois.

Propos sur nos écrivains paraît à soixante-quinze exemplaires. Ce petit volume de 103 pages regroupe les témoignages de Laberge sur les écrivains qu'il a connus pendant sa carrière d'écrivain.

Mars-avril Avec sa femme, Albert Laberge se repose au village de Châteauguay, dans la maison d'hiver de sa sœur Anna qui se fracture une hanche et doit séjourner pendant plusieurs mois à l'hôpital. (Albert Laberge [Lettre à Anna Laberge : 23 mars 1854]) (FAL-PL)

1955

Été Laberge publie *Hymnes à la terre*, un petit volume tiré à soixante-quinze exemplaires, sorte de prose poétique. Ce volume clôt la carrière littéraire de Laberge et constitue un hommage à la terre que Laberge a toujours aimée sans pourtant partager, comme il le répétait souvent, « la bêtise des gens qui y vivaient et y travaillaient ».

15 mai Depuis quelque temps Laberge se sent malade. En mai, il écrit : « Je pars pour une région d'où on ne revient pas. Je suis malade, très malade, extrêmement faible. Le médecin a fait tout son possible mais sans grand résultat. Voilà sept mois que je suis souffrant, malade. Pas de guérison possible... » (Albert Laberge [Lettre à Antonio Drolet : 15 mai 1955].) (FAL-UL)

4 décembre Laberge publie dans *la Presse* un article intitulé « Les aubes mortes », pour un recueil de textes que Louis-Joseph Doucet avait fait paraître sous ce titre.

1956

24 novembre Après quatre années de dépression, la femme de Laberge meurt à Montréal, à l'âge de 83 ans. L'écrivain accepte avec chagrin ce départ. Il vivra désormais seul 5355, rue Hutchison. Peu à peu, il perd le goût d'écrire. Son roman « Lamento » demeurera inachevé. Il est réconforté par les visites de son fils Pierre et de sa petite-fille Claudia. (Témoignages de Pierre Laberge)

1958

Printemps Paul Wyczynski rencontre Albert Laberge, à Montréal ; il continuera à lui rendre de fréquentes visites jusqu'en 1960.

1959

28 novembre À la suite de la mort de Louis-Joseph Doucet, Laberge publie, dans *Notre Temps*, un article de circonstance : « Une figure marquante des lettres canadiennes qui disparaît ». Après la mort de sa femme, Laberge ne reprend la plume que rarement pour rédiger « un adieu » à l'occasion du décès d'un ami cher.

Décembre Anna Laberge publie, en édition privée, une *Généalogie des familles Boursier-Reid*.

1960

4 avril Mort d'Albert Laberge, à l'âge de 89 ans, dans sa maison, 5355, rue Hutchison, des suites d'une pneumonie.

5 avril *La Presse* publie un article, « Ici et là dans le sport. Disparition de M. Albert Laberge », dans lequel on souligne la double carrière de journaliste et d'écrivain de Laberge.

6 avril Laberge est incinéré, selon ses dernières volontés, au four crématoire du Mont-Royal. La cérémonie des funérailles se fait dans la plus stricte intimité. Les cendres sont répandues dans le jardin de sa maison d'été, à Châteauguay. Son fils, Pierre, est nommé exécuteur testamentaire. Les archives littéraires de Laberge passent au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

1961

Gabrielle Clerc présente une thèse de maîtrise à l'Université Laval : « La vision du monde d'Albert Laberge ». Cette thèse sera publiée en 1976, sous le titre *le Défi d'Albert Laberge*.

1962

2 janvier Mort d'Arthur Laberge, frère de l'écrivain, à Saint-Paul (Alberta).

Gérard Bessette publie une *Anthologie d'Albert Laberge*. Le choix des textes se fait en fonction de tous les genres littéraires cultivés par Laberge. Le tout est précédé d'une substantielle introduction.

Octobre Soutenance de la thèse de Jacques Brunet à l'Université d'Ottawa : « Albert Laberge, sa vie et son œuvre ». C'est la première étude d'envergure, préparée à partir des faits révélés par les archives personnelles de Laberge.

1968

Réédition de *la Scouine* par Réédition-Québec, aussitôt retirée du marché.

1969

Juillet Les Éditions de l'Université d'Ottawa publient *Albert Laberge, sa vie et son œuvre* : c'est la thèse remaniée de Jacques Brunet.

1971

Octobre Exposition préparée par Paul Wyczynski à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa. Elle commémore un double anniversaire : le centenaire de la naissance d'Albert Laberge et de Charles Gill. Cent pièces iconographiques témoignent de la vie et de l'œuvre de Laberge : elles sont présentées dans un catalogue préparé par Paul Wyczynski et publié par la Bibliothèque nationale du Canada.

1973

Oct.-novembre Numéro spécial de la revue *Co-Incidences* consacré à la vie et à l'œuvre d'Albert Laberge.

1976

Automne Dans la collection « Figures du Québec », chez Aquila, Gabrielle Pascal, professeur au Département de français de l'Université McGill, publie *le Défi d'Albert Laberge*, essai critique avec quelques éléments de bibliographie.

1979

Adaptation dramatique de *la Scouine* par Louise Lahaye et Lorraine Pintal. La pièce est jouée au théâtre de la Rallonge et à l'atelier de la NCT. La mise en scène est de Daniel Simard, les décors de Marcel Dallaire, les costumes de Marie-Josée Lanoix, avec la musique de Pierre Moreau.

1982

9 avril Mort d'Anna Laberge, sœur d'Albert Laberge.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

- AL-GFBR Anna LABERGE, *Généalogie des familles Boursier-Reid*, Montréal, [s.é.], édition privée, 1959, [x], 372 p.
- AL-GFL Anna LABERGE, *Généalogie de la famille Laberge*, Montréal, [s.é.], édition privée, 1952, [viii], 378 p.
- ELM-PV École littéraire de Montréal, procès-verbaux des réunions. Les originaux des procès-verbaux des réunions de l'École littéraire de Montréal se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale du Québec, à Montréal. On peut les consulter sur microfilm au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. M. Réginald Hamel les a réunis en volume : *École littéraire de Montréal, Procès-verbaux (correspondance et autres documents inédits)*, réunis, classés et annotés par Réginald Hamel, Université de Montréal, 1975, xxii, A, B, 933 p. Nos références renvoient toujours aux dates des procès-verbaux dont il est question.
- FAL-PL Fonds Albert LABERGE, chez Pierre Laberge à Châteauguay.
- FAL-UL Fonds Albert LABERGE, à l'Université Laval, déposé aux Archives de la Bibliothèque générale.
- FAL-UO Fonds Albert LABERGE, à l'Université d'Ottawa, faisant partie des Archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française.
- LMD *Lovell's Montreal Directory for* [année], Montréal, John Lovell and Son, [plusieurs volumes]. Nous indiquons l'année correspondant à l'événement rapporté dans la note biographique concernant Laberge.
- [] Le chiffre entre crochets dans le texte de *la Scouine* renvoie à la pagination de l'édition de 1918.
- Désigne un mot qui figure dans le glossaire (p. 252-257).

Variantes

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Chaque variante est précédée du numéro de la ligne du texte. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante : A : ajout ; D : texte déchiffré sous la surcharge ; R : texte raturé. Les diverses sources de variantes sont identifiées en tête de chapitre et indiquées ensuite en chiffres romains. Les changements de paragraphe sont indiqués par le signe //.

Page laissée blanche

*Albert Laberge,
fils de Pierre.*

La Scouine

1. La dédicace s'adresse à Joseph Clovis Alfred Laberge (1872-1957), frère de l'écrivain. Les Laberge de Beauharnois et de Châteauguay furent presque tous cultivateurs. « La terre paternelle » dont parle ici Albert Laberge doit être prise au sens de l'héritage ancestral. Les grands-parents, Pierre et Julia Laberge, étaient propriétaires de terrains d'une superficie de 268 arpents dans les rangs Sainte-Marie et Saint-Joseph. Son père hérita d'une partie de cette terre et en acheta d'autres. Selon les livres d'enregistrement de Beauharnois et de renvoi officiel de la paroisse Saint-Clément, Alfred Laberge possédait à Beauharnois, en 1905, entre le canal et le fleuve, le chemin Saint-Zéphirin et le chemin Public, quatre terrains portant les numéros 63, 64, 462, 463, ce qui comprend une superficie globale de quelque 140 arpents. Alfred habita, avec sa sœur Anna, une maison de bois, au bord du fleuve. Il se maria, le 9 novembre 1914, avec Marie Laure Palmina Martin, veuve d'Alfred Auger, mère de quatre enfants. Albert Laberge visita de temps en temps son frère Alfred de même que son frère Raoul, ce dernier établi dans la maison paternelle, près de l'ancien canal de Beauharnois.

*À mon cher frère Alfred qui, près
des grands peupliers verts, pointus
comme des clochers d'église, laboure
et ensemence de ses mains le champ
paternel, je dédie ces pages...¹*

Albert Laberge

Page laissée blanche

De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Mâço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire. C'était là un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sur et amer. Lorsqu'il eut fini sa besogne, Deschamps ramassa soigneusement dans le creux de sa main, les miettes à côté de son assiette et les avala d'un coup de langue. Pour se désaltérer, il prit une terrine de lait posée là tout près, et se mit à boire à longs traits, en faisant entendre, de la gorge, un sonore glouglou. Après avoir remis le vaisseau à sa place, il s'essuya les lèvres du revers de sa main sale et calleuse. Une chandelle posée dans une soucoupe de faïence ébréchée, mettait un rayonnement à sa figure barbue et fruste de travailleur des champs. L'autre bout de la table était à peine éclairé, et le reste de la chambre disparaissait dans une ombre vague.

Un grand silence régnait, ce silence triste et froid qui suit les journées de dur labeur. Et Mâço allait et venait, avec son ventre énorme, et son goitre semblable à un battant de cloche qui lui retombait ballant sur la poitrine.

Elle parla :

[2] – Mon vieux, j'cré ben que j'vas être malade.

– A soir ?

VARIANTES : « Le pain sur et amer. (Histoire de mœurs canadiennes) », *l'Autorité*, 8 avril 1916, p. 2.

16 de *faïence ébréchée*

– J'cré qu'oui.

– Ça serait teut ben mieux d'aller cri* le docteur.

– J'cré qu'oui.

30 – J'irai après manger.

Dans la pièce où l'ombre écrasait le faible jet de lumière, le silence se fit plus profond, plus lourd.

Soudain, un grondement souterrain ressemblant à un
sourd roulement de tonnerre se fit entendre. C'était un manœu-
vre, le Petit Baptiste, qui venait de basculer dans la cave pro-
fonde un tombereau de pommes de terre. L'instant d'après, il
entra dans la cuisine où Deschamps attendait d'un air morne.

L'homme de peine, très petit, était d'une laideur grandiose.
Une tête énorme de mégacéphale* surmontait un tronc très
court, paraissait devoir l'écraser de son poids. Ce chef presque
complètement dépourvu de cheveux, ressemblait à une aride
butte de sable sur laquelle ne poussent que quelques brins
d'herbe. La picote¹ avait outrageusement labouré ses traits et
son teint était celui d'un homme souffrant de la jaunisse. Ajou-
tons qu'il était borgne. Sa bouche édentée ne laissait voir,
lorsqu'il l'ouvrait, que quelques chicots gâtés et noirs comme
des souches. Il se nommait Baptiste Bagon dit le Coupeur*. En
entrant, il jeta dans un coin son vieux chapeau de paille, puis
ayant relevé les manches de sa chemise de coton, se mit à se la-
ver les mains dans un bassin en bois. Pendant qu'il procédait à
cette sommaire toilette, la porte s'ouvrit brusquement, et trois
bambins entrant à la course, allèrent s'asseoir côte à côte sur un
sofa jaune disposé le long du mur. Ba[3]gon s'essuya les mains
au rouleau* en toile accroché à la cloison, et vint se mettre à ta-
ble. Gourmandement*, il examina d'un coup d'œil ce qu'il y
avait à manger et sa figure exprima une profonde déception. Il
avait espéré mieux et était cruellement déçu. Les enfants s'ap-
prochèrent à leur tour et le repas commença. Deschamps tenait
son bol de soupe à la hauteur de sa bouche pour aller plus vite.
Comme lui, les autres lappaient rapidement, et les cuillers frap-

35 le *petit* Baptiste 38 peine très 47 Il s'appelait Bagon

1. Petite vérole, dite aussi varicelle ou variole. Laberge écrivait « picotte » ; nous rétablissons l'orthographe correcte.

pèrent bientôt bruyamment le fond des assiettes vides. Bagon piqua de sa fourchette un morceau de lard et deux grosses pommes de terre à la coque*, à la mode de Mâço, c'est-à-dire non pelées, et cuites dans le canard*. À la première bouchée, il fit une vilaine grimace et ses joues eurent des ballonnements grotesques, de brusques et successifs mouvements de droite et de gauche. 65

– Batêche*, jura-t-il enfin, c'est chaud !

Il s'était brûlé la bouche.

Des larmes lui étaient venues à l'œil et roulaient sur sa face ravagée. 70

Les petits, amusés, riaient en se poussant du coude.

Au dehors, les voitures revenant de porter des charges de grain au village passaient au grand trot avec un bruit de ferrailles et de sabots sur la route dure comme la pierre. Elles s'entendaient de très loin dans la nuit noire et froide et tenaient tard en éveil les chiens qui jappaient au passage. La Saint-Michel², date des paiements, approchait, et les fermiers se hâtaient de vendre leurs produits. Granges et hangars se vidaient et l'on ne gardait que juste la semence pour le printemps suivant. 75 80

Le repas continuait monotone et triste.

[4] Et chacun mastiquait gravement le pain sur et amer, lourd comme du sable, que Deschamps avait marqué d'une croix.

– Allez donc m'cri* une tasse d'eau, dit Bagon en regardant du côté des jeunes. 85

Pas un ne bougea.

Alors Bagon se leva lui-même, mais il en fut pour son trouble*. Le gobelet résonna sur le fond du seau. Celui-ci était vide. Bagon revint s'asseoir. Il avait soif et était tout rouge, mais plutôt que d'aller au puits, il préférait souffrir. Comme dessert, il 90

77 La Saint-Michel, date 82 pain sûr et

2. La Saint-Michel : le 29 septembre. Cet indice permet de constater que l'action de *la Scouine* commence le 28 septembre 1853.

alluma sa courte pipe de terre, et une fumée bleue et âcre s'éleva lentement au plafond traversé de solives équarries. Repus, les enfants regardaient les figures fantastiques que leur
 95 imagination leur faisait entrevoir dans le crépi du mur. Ils voyaient là des bêtes monstrueuses, des îles, des rivières, des nuages, des montagnes, des guerriers, des manoirs, des bois, mille autres choses...

De temps à autre, Bagon lançait devant lui un jet de salive.
 100 Les pieds de Mâço, en ses continuels va-et-vient, pesaient plus lourdement, traînaient comme ceux des vieux mendiants à la fin de la journée.

Le silence régnait depuis longtemps.

– Habillez-vous, fit tout-à-coup Deschamps, en s'adressant
 105 à sa progéniture. Vous allez aller coucher su* les Lecomte.

Ce fut une stupeur chez les trois bambins qui regardèrent avec ennui du côté de la porte. Charlot, le plus jeune, ne parvenait pas à trouver son chapeau.

Sur l'ordre de Deschamps, Bagon alla atteler un cheval à la
 110 charrette. Le père et les enfants sortirent alors et se suivant l'un l'autre, se rendirent chez le voisin.

Lorsqu'ils revinrent chez eux le lendemain avant-midi, les jeunes virent une mare de sang à l'endroit où d'ordinaire, on jetait les eaux sales. La mère Lecomte était en train de préparer le
 115 dîner. Elle leur apprit qu'ils avaient deux petites sœurs nouvelles. Enveloppées dans un couvre-pied multicolore, fait de centaines de petits carrés d'indienne, la plupart d'une couleur et d'un dessin différents, les deux jumelles grimaçaient en geignant auprès de leur mère malade.

Après la grand'messe le dimanche suivant, Deschamps, en
 120 attendant la soupe, inscrivit sur la garde de son paroissien, à la suite d'autres notes, la date de naissance de ses deux filles. La page se lisait comme suit :

Joseph Zéphirin Raclor est éné le 12 janvier 1846 et a été
 125 batisé le 15 janvier.

97 des montages, des 100 continuels *va et vient*, pesaient 112 les jeunes, la mère 117 plupart d'un dessin *différent*, les 124 Joseph Zéphirin Raclor

Joseph Claude Téléphone est éné le 10 marre 1847 et a été batisé le 13 marre.

Joseph Henri Charles est éné le 20 mai 1848 et a été batisé le 23 mai.

Marie Caroline est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre. 130

Marie Rose Paulima est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre³.

126 Claude *Télesphore* est 127 13 marer. // Joseph 130 Caroline
Phoébé est 132 Rose *Polina* est

3. Les ancêtres de l'auteur de *la Scouine*, les Laberge et les Boursier, ne savaient, pour la plupart, ni lire ni écrire. À peine quelques-uns pouvaient-ils apposer leur signature sur les actes de baptême, de mariage ou de sépulture. De son père, Albert Laberge gardait pieusement une lettre qu'il publia, en facsimilé, dans Anna Laberge, *Généalogie de la famille Laberge* (hors-texte entre les p. 360 et 361) :

Beauharnois Le 27 Avril 1890

Bien Cher enfants

je ta vait promis d'aller a montreal aux commencement de Mai il mes imposible di aller vu que les sumencesont commencé nous somme encombre douvrage nous avons encore cinq tonne de foin a presé nous avons trois vache de morte le tout pouvait valoir cent \$ Raoul Reid est mort le 25 tu doit le connaître.

Nous allons avoir le St Sacrement exposé tous les venderdi M. Curé doit faire la tour de la paroisse pour voir ceux qui voudron passer une heure au pres du St sacrement il ne veut point l'exposé a moin qu'il y ait cent personne par jours, le cirque a gricole est formé il doive nommer les officier au jourd'hui toute la famille est bien

ton Père affectionne

Pierre Laberge

Page laissée blanche

Des années ont passé. Le fermier Deschamps acharné à la tâche, et voulant acquérir de beaux deniers pour ses enfants, n'épargnait ni peine ni misères. Patient et opiniâtre, il était satisfait de travailler toute sa vie, pourvu qu'un jour, il pût réaliser son ambition. Âpre au gain et peu scrupuleux, il avait parfois des difficultés avec ses voisins et alors, il cognait. À différents intervalles, il avait acheté à côté de la sienne, des terres pour Rador et Tifa. Dernièrement enfin, il était devenu le propriétaire d'un troisième terrain qu'il convoitait depuis longtemps et qui serait le patrimoine de Charlot. C'était un lot de cent arpents, sis au bout des autres propriétés de Deschamps, et se prolongeant jusqu'au canal qui traverse la région.

Mâço continuait à faire du pain sur et amer, lourd comme du sable.

Caroline et Paulima étaient maintenant d'âge à aller à l'école et Mâço leur fit à chacune une robe d'indienne rose dont elles furent très fières. Les deux sœurs les étrennèrent un dimanche de mai et le lundi matin, elles partirent pour la classe. Elles emportaient, enveloppé dans un mouchoir rouge, leur dîner consistant en une couple de tartines arrosées de mélasse. Un peu intimidées tout d'abord, les bessonnes eurent vite fait de se dégêner*. Elles occupèrent sur le banc des filles, les deux dernières places, [7] toutes labourées d'inscriptions au canif et tachées d'encre.

VARIANTES : « Le pain sur et amer. (Histoire de mœurs canadiennes) », *L'Auto-rité*, 8 avril 1916, p. 2.

8 pour *ment* enfin 10 d'un *quatrième* terrain 14 pain *sûr* et 15 sable. // *Phoébé* et *Paulina* étaient 21 de *beurrées* arrosées

À midi, l'angelus récité, ce fut une brusque explosion de cris, de rires ; une échappée vers la porte des enfants allant dîner chez eux. Comprimée, étouffée pendant trois heures, cette jeunesse reprenait enfin ses droits. À la contrainte et au silence
 30 auxquels elle était forcée depuis le matin, succédait une exubérance de vie et de gaîté. Chacun mordait avec appétit à la tranche de pain de son dîner.

Clarinda et François Potvin eux-mêmes semblaient trouver délicate leur éternelle compote de citrouille. Tout de suite,
 35 Caroline et Eugénie Lecomte étaient devenues camarades. Très blanche de cette blancheur de clair de lune particulière à certaines religieuses ayant passé quelques années enfermées dans un cloître, blancheur rehaussée, exagérée par d'abondants cheveux châtain foncé, Eugénie avait une figure d'infinie douceur
 40 qu'illuminait à des minutes précieuses, un fin et discret sourire. Son air était modeste, timide, et ses yeux noirs possédaient un charme, une attirance irrésistibles.

Le groupe de jeunes filles alla voir les garçons jouer à la clef¹.

45 Après la prière, le soir, la maîtresse fit passer les élèves dans sa chambre afin de réciter l'office du mois de Marie².

Décorée avec un goût pieux, l'étroite et modeste pièce avait une apparence de chapelle. Des images du Sacré-Cœur de Jésus, du Sacré-Cœur de Marie, de Saint Joseph, de Saint Louis de
 50 Gonzague et de Saint Jean-Baptiste étaient épinglées aux murs³. Sur la haute commode brune, recouverte de toile blan[8]che, des branches fleuries de pruniers, placées dans des

31 de gaîté. Chacun 34 suite, *Phoébé* et 35 Eugénie *Lecomte* étaient
 48 du *Sacré Cœur* de 49 du *Sacré Cœur* de

1. Jeu d'enfants, sorte de marelle. Les enfants poussent à cloche-pied un palet dans des cases préalablement tracées sur le sol. En général, le palet est une petite pierre ronde ou un morceau de métal ou de bois aplati ; ici il consiste en une clef. (Explication fournie par M^{me} Carmen Roy, folkloriste au Musée de l'Homme à Ottawa.)

2. « L'office de Marie » : Dévotion à la Sainte Vierge au mois de mai, consistant dans un ensemble de prières et de chants à l'église ou à la chapelle, à l'heure du couchant.

3. Dans une note biographique, Albert Laberge parle de son père : « Profondément religieux, d'une piété ardente, il avait, lors d'une mission pour propager la dévotion au Sacré-Cœur, fait ériger sur sa terre, une croix ornée d'un cœur » (« Pierre Laberge », dans Anna Laberge, *Généalogie de la famille Laberge*,

vases en porcelaine, de chaque côté d'une statuette de la Vierge, répandaient un délicat parfum. On aurait cru qu'un vol de séraphins venant des jardins célestes avait passé par là. Des cierges allumés, à la flamme blanche et douce, créaient une atmosphère religieuse, impressionnaient ces jeunes âmes. Eugénie entra sur le bout du pied comme dans une chambre mortuaire. 55

Les élèves agenouillés au hasard, mangeaient les réponses des litanies. De sa petite voix grêle, l'institutrice lançait les invocations, et les enfants répondaient : 60

– Ra p'nobis, ra p'nobis, ra p'nobis⁴.

C'était une fuite, un galop furieux :

– Ra p'nobis, ra p'nobis, ra p'nobis.

Au Souvenez-vous⁵, on respira un peu. 65

Paulima se grattait obstinément un pied.

À quelques jours de là, les deux bessonnes furent témoins d'un spectacle moins édifiant. Corinne, la petite Galarneau, la plus dissipée de la classe, avait été encore plus agitée que d'habitude, et la maîtresse, à bout de patience, après lui avoir fait baiser la terre, l'avoir fait mettre à genoux, puis debout sur le banc, lui avait administré cinq coups de martinet sur chaque main. 70

Corinne avait pleuré pendant une heure, puis le midi étant allée dîner à la maison, à un demi-arpent de l'école, s'était plainte à sa mère. Celle-ci, d'un caractère violent, était devenue furieuse et avait apostrophé l'institutrice surveillant les élèves 75

60 voix *frêle*, l'institutrice 61 répondaient : // — «Rap'nobis, rap'nobis, rap'nobis. » // C'était 63 furieux : — «Rap'nobis, rap'nobis, rap'nobis. » // Au

p. 361). Quant à saint Louis de Gonzague (1568-1591), canonisé par le pape Benoît XIII en 1726, son culte était particulièrement vivant dans la seigneurie de Beauharnois : une paroisse y fut érigée en 1851 sous son égide. Patron de la jeunesse, sa fête (21 juin) était célébrée avec éclat.

4. Réduction phonétique de l'invocation latine : «*Ora pro nobis* », qui signifie « Priez pour nous ».

5. « Souvenez-vous » est le début d'une prière mariale, récitée à la fin d'un office à la Sainte Vierge, désignée en latin *Memorare* : « Souvenez-vous, o douce Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance ou réclamé vos suffrages, aient été abandonnés. »

80 dans la cour. Elle lui avait lancé une bordée d'injures et de menaces. Pour terminer, elle avait troussé sa jupe par derrière et, d'un large geste de mépris, avait [9] montré à la jeune fille un panorama qui avait scandalisé les enfants. Pâle de rage, la maîtresse était demeurée muette sous l'insulte infamante.

85 Un samedi, Mâço avait rapporté du village des bottines pour ses deux filles. Le dimanche après-midi, les bessonnes étaient parties pour aller aux fraises avec leurs chaussures neuves. Celles de Caroline, un peu étroites, lui blessaient les pieds. Elle en avait ôté une et l'avait mise sur le bord du fossé. Au moment de retourner à la maison, elle avait été incapable de retrouver la bottine. Caroline s'était mise à pleurer en songeant
90 aux reproches qu'elle aurait de son père. Perdre des bottines qui avaient coûté neuf francs⁶ ! Affolée, elle avait cherché, cherché partout, dans cette verdure receleuse, sans rien trouver. Courbée en deux et courant presque, elle cherchait en pleurant, les yeux fouillant dans les longues herbes souples, lui frôlant les
95 jambes.

– Que dira poupa ? se demandait-elle avec terreur.

Finalement, elle retrouvait la bottine au fond du fossé.

80 mépris avait 83 des *botties* pour 86 de *Phoébé*, un 89 bottine. *Phoébé* s'était 91 francs. Affolée 95 jambes. // — « Que dira poupa ? » se

6. « Francs » est employé ici par inadvertance. Partout ailleurs dans *la Scouine*, Laberge emploie « piastre », « piasse », « sous », « cent » et une seule fois « chelin ».

Les Deschamps avaient un grand verger et les bessonnes
 apportaient chaque jour à l'école deux belles grosses pommes
 rouges qui gonflaient de leurs formes rondes le sac en toile cirée
 accroché au mur. À l'heure du midi, elles les sortaient avec os- 5
 tentation et les croquaient bruyamment de leurs grandes dents
 malpropres. Des regards d'envie restaient braqués un long
 temps sur Paulima et Caroline. Les deux fameuses* au ton ver-
 meil, à l'apparence si savoureuses, fascinaient tous ces petits
 êtres naturellement gourmands. Clarinda et François Potvin 10
 s'arrêtaient de manger leurs éternelles tartines à la compote de
 citrouille et, les yeux luisants, contemplaient les bessonnes, ces
 chanceuses qui, chaque jour de l'année pouvaient se régaler de
 la sorte.

— Jette pas l'trégnon. Danne-moé lé, quémandait parfois 15
 une compagne, succombant à la tentation.

Assez fréquemment, Paulima cédait la moitié de son fruit à
 une voisine pour corriger son thème, et alors, quelle fête pour
 celle-ci !

VARIANTES : « La Scouine (pages détachées). Aux jours d'école », *la Presse*,
 19 décembre 1908, p. 15.

2 verger, et 4 cirée *accrochée* au 7 malpropres. *Il se répandait dans la*
pièce une odeur de fruits mûrs qui troublait ces jeunes cerveaux. Des 8 et Phoébé. Les
 9 si *savoureuse*, fascinaient 11 la *purée* de 12 citrouille, et 12 contem-
 plaient ces 14 sorte. // « Jette pas l'trognon ; danne moé lé », quémandait
 15-19 [Un seul paragraphe.] 17 son *dessert* à 18 voisine, pour

20 Eugénie Lecomte ne goûtait à une pomme que deux fois
par année alors que ses parents allaient rendre visite à sa
grand'mère maternelle, qui demeurait à dix lieues de là. Celle-ci
n'avait que deux pommiers dans son jardin, mais elle n'oubliait
25 jamais au départ de ses enfants de leur remettre quelques sauva-
geonnes* pour sa filleule.

[11] Le lendemain des Rois, après les vacances du jour de
l'an, Eugénie vint à son tour à l'école avec une pomme. Bien
souvent pendant la semaine, elle avait été tentée d'y mordre un
peu, mais elle en avait été empêchée par une innocente vanité.
30 Comme Paulima et Caroline, elle voulait se montrer devant les
élèves avec une pomme. De bien grands combats s'étaient livrés
en elle au sujet de cette friandise, mais après de longues hésita-
tions, l'orgueil l'avait emporté sur la gourmandise.

35 Vingt fois pendant la classe, Eugénie pensa à la pomme à fi-
lets roses donnée par sa mémère.

Comme il y avait des visiteurs à la maison et qu'elles de-
vaient prendre le repas en famille, les bessonnes n'avaient pas
apporté leur dîner ce jour-là. Le dernier amen de la prière pro-
noncé et le signe de croix à peine esquissé, Eugénie ouvrit son
40 sac. Elle tenait sa pomme et elle éprouvait à la regarder une sen-
sation exquise, inexprimable.

Pendant ce temps, les bessonnes mettaient leurs manteaux
et nouaient les cordons de leurs capines* de laine rouge. Pau-
lima vit Eugénie avec sa pomme.

45 – Danne-moé z'en ane bouchée, demanda-t-elle.

Eugénie ne savait refuser. Avec un serrement de cœur, elle
tendit le fruit. L'autre le prit et, insoucieuse, indifférente, sans
plaisir peut-être, comme elle faisait chaque midi, elle croqua
bruyamment puis, sans se retourner, sans rendre la pomme, elle
50 marcha vers la porte, sortit, s'en alla...

20 Eugénie Lecomte ne 21 année ; alors 22 lieues. Celle-ci 24 ja-
mais, au 26 du *jour de l'An*, Eugénie 28 souvent, pendant 29 vanité :
comme Paulima 30 et *Phoébé*, elle 32 hésitations, *la vanité* l'avait 35 sa
« mémère ». // Comme 36-44 [Un seul paragraphe.] 38 dîner. Le
40 tenait *la pomme dans sa main* et 44 pomme // « *Donne mæ z'en* 45 bou-
chée » demanda-t-elle 47 prit, et 49 bruyamment, puis

Paulima pissait au lit. Chaque nuit, il lui arrivait un accident. Au matin, sa chemise et ses draps étaient tout mouillés. Après le départ des bessones pour la classe, Mâço, l'été, faisait sécher la paillasse au soleil, sur le four ; l'hiver, sur deux chaises 5 auprès du poêle*. À l'école, à cause de l'odeur qu'elle répandait, ses camarades avaient donné à Paulima le surnom de Scouine¹, mot sans signification aucune, interjection vague qui nous ramène aux origines premières du langage.

Le sobriquet lui resta.

10

1. Le surnom de Scouine donné à Paulima est, en partie, une invention lexicale de Laberge et, en partie, une expression qui tient son origine du milieu rural beauharnois. Selon le témoignage fait à Paul Wyczynski, l'écrivain s'inspire d'un fait réel dans la mise en scène de son personnage principal. La prononciation à connotation péjorative, toujours selon l'auteur, renvoie au mot anglais « *skunk* » qui signifie putois, mouffette. Il existe une relation entre la senteur nauséabonde de la « bête puante » et la senteur de Paulima qui pisse au lit chaque nuit et imprègne de son odeur le drap et les vêtements qu'elle porte.

Page laissée blanche

Chaque soir invariablement, en sortant de l'école les garçons arrêtaient à la boutique de forge. C'est là qu'ils avaient leur meilleure récréation de la journée. Quelques-uns regardaient le père Dupras ferrer un cheval, ou, le bras passé sur le manche de son soufflet, activer le feu tout en fumant la pipe et en racontant les nouvelles du rang* aux fermiers du voisinage. D'autres grimpaient sur le toit d'une petite remise attenante à l'édifice et se poursuivaient. D'autres encore, jouaient à la clef ou couraient parmi les tombereaux neufs sentant la peinture fraîche, les her-
ses aux dents aiguës et les charrues à réparer. Ces jeux finissaient toujours par un concours à qui pisserait le plus haut, et le côté ouest de la bâtisse subissait ainsi chaque jour un arrosage qui dessinait sur les planches une série d'ombres chinoises.

La Scouine dont le penchant à la délation s'accusait déjà, porta ces faits à la connaissance de l'institutrice. Comme résultat, les écoliers subirent une sévère remontrance et furent tous gardés en retenue une demi-heure durant après la classe. Les garçons se promirent bien de se venger de cette porte-paquets*. Quelques jours s'écoulèrent cependant sans que la Scouine fut le moins du monde inquiétée. L'incident paraissait clos.

Un matin, François Potvin annonça qu'il avait capturé la veille, un écureuil et l'avait mis en cage. Cette nouvelle intéressa fort ce petit monde. Plusieurs des gamins manifestèrent le désir de voir l'animal.

– Sa boîte est sous la remise, vous n’avez qu’à arrêter en passant, déclara François qui était subitement devenu un personnage important.

30 À la sortie de l’école, une dizaine d’enfants le suivirent. Toujours curieuse, la Scouine se trouvait du nombre.

Aussitôt qu’ils eurent pénétré dans le bâtiment, François ferma brusquement la porte. Alors, aux hurlements enthousiastes du groupe, tous les garçons se tournant vers la Scouine, l’ar-
35 rosèrent copieusement comme s’ils eussent été à leurs concours à la boutique de forge du père Dupras.

La Scouine suffoquait de honte et de colère. Toute trempée, ruisselante, comme si elle eût essuyé une averse, elle s’échappa en larmes, et s’éloigna poursuivie par les quolibets et
40 les rires des garçons enfin vengés.

Les bessones avaient maintenant douze ans et marchaient au catéchisme*. Paulima faillit être renvoyée car elle était dissipée et fort ignorante en fait d'instruction religieuse.

Le vicaire chargé du cours l'interrogea un jour. 5

– Quelles sont les conditions pour recevoir la communion ?

Embarrassée, Paulima garda le silence.

– Pourrais-tu communier maintenant ?

– Non.

– Pourquoi ? 10

– Parce que j'sus en péché* mortel, répondit Paulima à l'ébahissement des autres préparants* et à la stupéfaction du prêtre.

En raison de son âge cependant, le curé ne crut pas devoir la remettre à une autre année et les deux sœurs annoncèrent un soir à leur mère qu'elles étaient acceptées. 15

Le lendemain, Mâço alla au village apportant vingt douzaines d'œufs et un panier de beurre afin d'acheter les robes blanches, les voiles, les gants, les bas et les souliers pour ses filles. Ce fut une grosse journée d'emplètes. 20

À quelques jours de là, Mâço résolut de teindre sa laine, et un après-midi, à leur retour du catéchisme*, elle chargea Paulima et Caroline d'écorcer les tiges d'aulne que son mari avait

été chercher au bout de son champ. Lorsqu'elles eurent terminé
 25 leur besogne, les deux fillettes avaient les doigts couleur café.
 Elles eurent beau les laver énergique^[16]ment, rien n'y fit, et c'est
 avec ces mains noires que deux jours plus tard, elles prirent, en
 s'agenouillant, la nappe blanche de la sainte table.

Pour conduire ses filles à l'église ce matin-là, Deschamps
 30 avait attelé deux chevaux à sa voiture. Il avait aussi cru convenable
 de se coiffer pour la circonstance de son tuyau* de noces.
 Après la cérémonie, il amena Paulima et Caroline auprès de la
 vieille femme qui, installée à côté du perron de l'église avec un
 grand panier de sucreries, faisait accourir tout le petit monde. Il
 35 y avait foule autour de la marchande. Au moment où Des-
 champs tenant les bessonnes par la main arriva au centre du
 groupe, il se produisit un incident qui causa tout un émoi. Un
 garçon de dix ans avait demandé cinq bâtons de tire*. Lorsqu'il
 les avait eus, il était parti à la course, sans payer, se coulant à tra-
 40 vers les paroissiens avec une agilité étonnante. La vieille était
 devenue toute rouge de colère.

– Si c'est pas honteux... un enfant qui vient de faire sa pre-
 mière communion, me voler comme ça ! s'exclama-t-elle.

Et elle rageait de son impuissance à ne pouvoir gifler le ga-
 45 min.

Le père invitait ses filles à choisir dans la manne ce qui leur
 plaisait davantage. Caroline prit un bonhomme rouge et blanc,
 et Paulima, une palette* de gomme et quatre pipes en sucre
 d'orge.

La classe de l'après-midi venait de commencer lorsque les
 50 bessonnes firent leur entrée à l'école en toilette de premières
 communiantes. Leur apparition fit sensation.

Tout de suite, l'institutrice alla vers elles et les embrassa.

[17] – Comme ça, vous avez fait votre première communion ?
 55 demanda-t-elle.

– Hé oui... répondirent les bessonnes.

– Vous n'avez pas eu de difficulté à avaler l'hostie ?

– Pas trop. Mais i en a un morceau qui m'a collé au palais où il a fondu, dit Paulima.

– Moi, je m'sus mirée dans l'ciboire et j'avais la figure large 60
comme une citrouille, fit Caroline en riant.

– Et vos bottines craquent-elles ? interrogea encore la maîtresse.

– Oh oui, répondirent ensemble Paulima et Caroline.

– C'est les nôtres qui craquaient le plus, ajouta orgueilleu- 65
sement la première.

Et les bessones firent quelques pas, tournèrent comme pour un rigodon afin de démontrer les qualités musicales de leurs souliers. On aurait cru entendre jouer de l'accordéon. Au point de vue de la sonorité, ces chaussures étaient phénoména- 70
les.

– I a fallu aller su* Robillard pour en trouver, raconta Paulima. Maman nous en a fait essayer plus d'une douzaine de paires su* Normandeu, mais i craquaient pas assez.

– Paulima a tout sali ses gants, observa Caroline pour se 75
venger de ce que sa sœur n'avait pas voulu lui prêter sa gomme*.

De fait, les gants de coton étaient marqués de larges taches noires.

– Ça peut se laver, déclara l'institutrice. Je vais vous donner 80
à chacune une image et vous allez avoir congé après-midi.

Page laissée blanche

Les bessonnes furent confirmées le printemps qui suivit leur première communion. Cent deux jeunes gens* reçurent le sacrement en cette circonstance. Il leur fut administré par le nouvel évêque du diocèse, M^{gr} Chagnon, un enfant de la paroisse, 5 qui, à trente-huit ans, à peine, venait de recevoir la mitre et la crosse. Toute la population tenait à lui faire honneur et le curé et les marguilliers organisèrent une grande démonstration. Un cortège de voitures aussi nombreux que possible devait aller chercher le nouveau prélat la veille, dans le rang de la Blouse, 10 chez ses vieux parents, où il faisait une courte visite, et l'escorter jusqu'à l'église. Là, en face du temple, se dressait une arche de sapins, comme celles de la procession de la Fête-Dieu. Au haut de la voûte de verdure était suspendue une mitre dorée, avec, sur une longue banderolle l'inscription : « Il l'a bien méritée ». 15

Deux adresses*, préparées, l'une par le vicaire et l'autre par les religieuses du couvent, devaient être présentées à Monseigneur à son arrivée, au nom des garçons et des filles qu'il allait le lendemain oindre du saint chrême et qui, depuis un mois, 20 suivaient les exercices préparatoires.

Un grand souper avait été arrangé pour le soir au presbytère. Le curé avait invité le maire, les marguilliers, M. Thomas Dubuc, maître-chantre* ; M. et M^{me} Chagnon, père et mère de l'évêque, et quelques notables.

[19] Le maire, M. Aimable Tisseur, marchand de bois et de charbon, avait cru de son devoir de prêter sa voiture pour aller 25

VARIANTE : Première épreuve de la mise en page de *La Scouine*.

3 Cent-douze enfants reçurent

chercher Monseigneur, et il avait chargé l'un de ses hommes de la conduire. Il lui avait fait revêtir l'une de ses redingotes, un peu ample il est vrai, mais encore bien, l'avait coiffé du haut de forme qu'il avait porté lorsqu'il avait été élu premier magistrat de la municipalité, et lui avait fait cadeau d'une paire de gants noirs achetés lors de l'enterrement de son beau-père. Pour être à la hauteur, le cocher d'occasion s'était acheté le meilleur cigare à cinq sous qu'il avait pu trouver chez la mère Lalonde, la marchande de tabac et de bonbons.

La température toutefois, gâta un si beau programme. Il commença à pleuvoir le matin, et jusqu'au soir, ce ne fut qu'une série d'averses accompagnées de grand vent. Comme résultat, le cortège ne se composait guère de plus de vingt voitures.

À l'entrée du village, une pauvre maison noire et basse, l'air bossue, était décorée d'images de Saint Joseph et de Sainte Anne. Sur le perron, abrité par un immense parapluie à gros manche jaune se tenait assis un bonhomme d'une soixantaine d'années. C'était le père Gagner, un malheureux qui, depuis de longues années, souffrait de rhumatisme inflammatoire et qui avait essayé en vain tous les remèdes possibles. Il s'était imaginé que l'évêque pourrait faire un miracle et le guérir. Lorsqu'il vit venir la procession d'équipages, il se leva péniblement et s'avança au bord de la route. Comme la voiture de Sa Grandeur allait passer, il se laissa tomber à genoux dans la boue, implorant :

– Monseigneur, guérissez-moi. Pour l'amour du Bon Dieu, Monseigneur, guérissez-moi.

[20] Ce fut à peine si l'évêque put apercevoir le suppliant, car le cocher tout trempé par la pluie et pressé d'arriver, ne modéra pas l'allure de ses chevaux qui filaient au grand trot. Le père Gagner fut copieusement éclaboussé par le carosse qui passait. Il se releva en jurant et, désabusé, plus sombre et plus désespéré que jamais, rentra dans sa demeure.

Comme le cortège arrivait sur la place de l'église, l'averse augmenta d'intensité et le vent redoubla de violence. À ce moment, une bourrasque plus forte que les autres, emporta la mitre dorée comme un vulgaire bonnet et l'enleva dans les airs. Et,

lorsque le nouveau prélat passa sous l'arche de sapins construite par ses ouailles, il aperçut un bout de corde qui s'agitait follement en haut, avec au-dessus, l'inscription : « Il l'a bien méritée ».

Page laissée blanche

M^{lle} Léveillé¹, la nouvelle institutrice était blonde et mince et plutôt jolie dans sa robe de mérinos bleu. Une boucle de velours noir attachée à ses cheveux lui donnait un air coquet. Sa voix était douce et sympathique comme sa figure. 5

Tout de suite, elle plut aux enfants.

Vingt-deux élèves s'inscrivirent le lundi, jour de la rentrée des classes. L'avant-midi, M^{lle} Léveillé se borna à les faire lire et à leur donner une dictée.

Lors de la récréation du midi, chacun s'accorda à dire que la maîtresse n'avait pas un air sévère. 10

– Elle se nomme Alice, déclara Marie Leduc.

– I paraît qu'elle donne de longs devoirs, remarqua la Scouine pour dire quelque chose.

L'après-midi, M^{lle} Léveillé fit faire des exercices d'écriture et un peu d'arithmétique au tableau. Elle indiqua ensuite les leçons pour le lendemain. 15

– Elles sont courtes, mais apprenez-les bien, dit-elle. Je vais voir quels sont les travailleurs*.

VARIANTES : « Une leçon de grammaire », *l'Autorité*, 15 janvier 1916, p. 4.
3 de mérino bleu.

1. Dans cette biographie condensée de Mademoiselle Léveillé, « la petite demoiselle si gentille dans sa robe de mérinos bleue », Laberge a voulu rendre hommage à ses premières institutrices de l'école primaire de Beauharnois, dont il garda un souvenir reconnaissant : M^{lles} Michaud, Girard et Justine Châle.

20 La Scouine apprit avec terreur qu'elle devrait étudier la grammaire et l'histoire du Canada. De plus, elle aurait à lire dans le *Devoir du Chrétien*² et dans le psautier. Non bien sûr, qu'elle n'apprendrait pas tout ça. Jamais de la vie.

Le soir, la Scouine s'en retourna songeuse à la maison.

25 Le lendemain, les plus âgés des élèves récitèrent leurs leçons. Le tour de la Scouine arriva. L'institutrice posa la première question.

[22] La Scouine n'ouvrit pas la bouche.

M^{lle} Léveillé répéta son interrogation.

30 De nouveau, la Scouine resta muette.

Croyant à un défaut de mémoire ou peut-être à une grande timidité et ne voulant pas se montrer trop stricte au début, M^{lle} Léveillé lui donna les premiers mots pour l'aider, mais la Scouine n'articula pas une parole.

35 – Mais vous n'avez donc pas étudié ? interrogea la maîtresse devant cet obstiné mutisme.

– C'est pas dans mon livre.

– Pas dans votre livre ! Montrez.

21 et l'*Histoire* du

2. Il s'agit du livre de Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719), fondateur de la congrégation des Frères des Écoles chrétiennes : *les Devoirs d'un chrétien envers Dieu et les moyens de pouvoir bien s'en acquiter. Divisé en deux parties*, Paris, chez Antoine Chrétien, 1703. L'ouvrage entier tenait en trois volumes. Les deux premiers allaient de pair : le premier présentait une matière en discours suivi tandis que l'autre la détaillait par demandes et réponses. Un troisième volume avait pour titre : *Du culte extérieur et public que les chrétiens sont obligés de rendre à Dieu et des moyens de lui rendre*. Ce sont surtout les deux premiers volumes qui sont devenus célèbres. L'abbé Auguste Carion en a inventorié 214 éditions. Il en existe également des abrégés, petits et grands, très populaires dans les écoles. Parfois, on les trouve à la fin du texte original des *Devoirs du chrétien*. Avec l'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes au Québec, en 1837, *les Devoirs du chrétien* devient une œuvre très répandue. On a jugé bon d'en préparer une édition canadienne : *Traité des Devoirs du chrétien envers Dieu, par le Vén. Jean-Baptiste de la Salle, ouvrage remanié par F. P. B. [Frère Philippe Bransieb], édition nouvelle, non seulement ornée de plus de 60 vignettes, mais encore augmentée de plusieurs chapitres... suivie d'un traité de Politesse chrétienne entièrement nouveau, par un frère des Écoles chrétiennes*, Québec, Elz. Vincent, 1875, 407, 74 p.

La Scouine lui tendit sa grammaire, une vieille grammaire ayant appartenu à ses frères. La première feuille manquait en effet. 40

M^{lle} Léveillé regarda longuement l'enfant, mais il n'y avait rien à lire sur cette figure.

– Eh bien, pour demain alors, vous apprendrez les deux réponses sur cette page-ci, déclara M^{lle} Léveillé. 45

À l'appel de son nom, le mercredi, la Scouine s'avança devant le pupitre de l'institutrice.

– Comment forme-t-on le pluriel dans les noms ? interrogea la petite demoiselle blonde.

La Scouine, sans ouvrir la bouche tournait le coin de son tablier bleu à carreaux, entre le pouce et l'index de sa main droite, en regardant le plancher. 50

– Comment forme-t-on le pluriel dans les noms ? questionna de nouveau la maîtresse d'un ton plus bref.

– C'est pas dans mon livre. 55

– Comment, pas dans votre livre ?

D'elle-même, la Scouine le tendit à M^{lle} Lé^[23]veillé. Celle-ci l'ouvrit fébrilement. Une nouvelle feuille manquait.

– Mais elle y était hier. Vous l'avez donc arrachée ?

La Scouine restait silencieuse. Voyant l'obstination de l'élève à ne pas répondre, l'institutrice à qui répugnaient les punitions, la renvoya à sa place, ajoutant : 60

– Mais je vous préviens que demain, vous devrez réciter sans manquer un seul mot les deux réponses en tête de la page quinze. Elles sont dans votre livre celles-là. 65

En s'entendant appeler le jeudi, la Scouine s'avança sans sourciller.

– Votre leçon était dans votre livre hier soir ? interrogea M^{lle} Léveillé.

– Non, fit laconiquement la Scouine. 70

M^{lle} Léveillé lui arracha la grammaire des mains. La page quinze manquait.

– Eh bien, vous l'apprendrez après la classe votre leçon. Vous l'apprendrez dans le livre que vous voudrez, mais vous
75 l'apprendrez, cria la maîtresse enfin fâchée.

À cinq heures du soir, Mâço arriva à l'école et demanda à l'institutrice si elle était folle de garder ainsi sa fille quand elle en avait besoin pour l'envoyer chercher les vaches au champ. M^{lle} Léveillé tenta d'expliquer ce qui était arrivé, mais Mâço ne
80 voulut rien entendre, répétant seulement qu'elle serait en retard pour traire ses vaches. Mâço amena sa fille. Comme la Scouine allait sortir, M^{lle} Léveillé lui indiqua une autre leçon pour le vendredi.

Le lendemain, ce fut bien autre chose. Lorsque vint le moment de réciter, trois élèves prétendirent avoir perdu leur catéchisme. Les choses se gâtaient. M^{lle} Léveillé crut qu'il fallait sévir. Elle envoya les trois coupables étudier à genoux. Une fois de plus, elle appela la Scouine devant elle et l'interrogea sur la grammaire.

90 – C'est pas dans mon livre.
– Tant pis alors. C'est fini de badiner. Tendez la main.

Et la petite demoiselle blonde saisit son martinet.

À cet ordre, la Scouine se mit à crier et à gémir comme si on l'eût martyrisée.

95 – Tendez la main, commanda la maîtresse.

La Scouine, une expression d'épouvante sur la figure, présenta le bout des doigts, le poignet collé contre la cuisse. Ses genoux tremblaient. Lorsqu'elle vit venir le coup, elle retira le bras et la lanière de cuir ne rencontra que le vide.

100 – Tendez la main, clama la maîtresse.

La Scouine se tordit, redoublant ses cris de détresse. C'était une plainte aiguë qui s'envolait par les fenêtres. Une voiture passant sur la route s'arrêta et, chez le voisin, la mère Leduc qui faisait cuire sa soupe, sortit sur son perron.

76 soir, *Maco* arriva [Le texte de *l'Autorité* donne chaque fois *Maco*.]
94 l'eut martyrisée

Au troisième coup, la Scouine s'élança hors de la maison, jetant des cris encore plus perçants. Elle s'enfuit en faisant entendre des lamentations terrifiantes. Elle hurlait comme si on eût cherché à l'assassiner. 105

La fille à Mâço courait de toutes ses forces, levant les talons jusqu'aux fesses et s'éloignant avec des cris de cochon que l'on saigne. Les femmes accouraient sur le pas de leur porte et les hommes travaillant aux champs tournaient la tête, s'arrêtaient [25] saisis, se demandant s'il arrivait un accident quelque part. 110

La Scouine arriva chez elle essouffée, hors d'haleine.

À sa mère alarmée, elle raconta que la maîtresse lui avait donné douze coups de martinet sur chaque main. Mâço partit immédiatement. Elle arriva comme une furie et, devant tous les élèves, fit une scène terrible à l'institutrice, l'accablant de mille injures. Elle lui déclara que si elle avait dorénavant le malheur de battre ses enfants, elle aurait affaire à elle. 115 120

Le soir, dans toutes les familles du rang* on ne parlait que du drame qui s'était passé à l'école. Chacun s'accordait à dire que pour avoir battu une enfant et l'avoir fait pleurer de la sorte, il fallait que la maîtresse fût un vrai bourreau.

Le samedi, l'un des commissaires* alla voir M^{lle} Léveillé et lui dit que pareille chose ne pouvait être tolérée. Il comprenait qu'il était bon d'instruire les enfants, qu'on pouvait les réprimander, les punir même, mais non les tuer de coups. Il ajouta que tous les parents révoltés demandaient sa démission. 125

Le dimanche, avant la messe, l'institutrice alla voir le curé et lui raconta les faits, tels qu'ils étaient arrivés. Patiemment, le prêtre l'écouta jusqu'au bout. Il parut reconnaître que la justice était de son côté, mais lorsque M^{lle} Léveillé lui demanda d'intervenir auprès des commissaires, il déclara que malgré son vif désir de lui être utile, il ne pouvait se mêler de cette affaire, car ce serait un abus d'autorité. La commission scolaire devait être laissée libre d'agir à sa guise. 130 135

M^{lle} Léveillé, la petite demoiselle blonde et [26] mince, si gentille dans sa robe bleue, dut s'en aller après une semaine d'enseignement. 140

Et voilà pourquoi la Scouine n'a jamais appris la règle du pluriel dans les noms.

Le dimanche après la messe, les jeunes gens allaient au bureau de poste chercher les journaux, qui *la Minerve*¹, qui *le Nouveau Monde*². Toujours pressés, ils semblaient chaque fois vouloir prendre la place d'assaut, heurtant l'huis à coups de pied, se bousculant pour avoir leur tour les premiers. Le cou et le menton encerclés dans un haut faux-col droit dont les pointes lui en-

5

1. *La Minerve*, journal bihebdomadaire, fondé à Montréal en 1826, par Augustin-Norbert Morin, un étudiant en droit de vingt-deux ans. Un an plus tard, Ludger Duvernay se joint à la direction du journal. Lors des luttes de 1838, le journal cesse de paraître. De retour d'exil, Duvernay ressuscite *la Minerve* en 1842, d'abord comme trihebdomadaire puis comme hebdomadaire. Duvernay abandonne la ligne politique de Papineau et se range du côté de Lafontaine et de Morin. En 1854, *la Minerve* devient l'organe de l'Alliance libérale-conservatrice de Cartier et Macdonald. Après la mort de Duvernay le journal est dirigé par C.-A. Dansereau et devient quotidien en 1864. En 1880, le député Joseph Taché le réorganise et, neuf ans plus tard, Joseph Tassé se met de la partie. Le journal passe ensuite à Eusèbe Sénécal qui en confie la direction politique à G.-A. Nantel. *La Minerve* disparaît le 27 mai 1899.

2. Selon *la Presse québécoise* d'André Beaulieu et Jean Hamelin, *le Nouveau Monde*, organe du groupe Chapleau-Sénécal, fondé par W.-E. Blumart et acquis par Hector Langevin, ne dura que trois jours : du 15 au 18 octobre 1884. Il s'agirait plutôt ici du *Monde Nouveau* (1867-1880), devenu en 1881 *le Monde* et publié jusqu'au 5 juillet 1900 en trois éditions : quotidienne, bihebdomadaire et hebdomadaire. *Le Monde Nouveau* fut le porte-parole de l'évêque de Montréal, M^{gr} Ignace Bourget. Inspiré par les directives du chanoine Lamarche, le journal savait s'entourer de plusieurs collaborateurs : François-Xavier Trudel, Siméon Pagnuelo, Adolphe-Basile Routhier. Selon Louis-H. Taché (*l'Opinion publique* du 16 décembre 1892). *Le Monde nouveau* était à l'époque le « journal à nouvelles le plus complet de la province ».

traient dans les joues vineuses, le vieux fonctionnaire passait par la porte privée et, lorsqu'il ouvrait, la foule s'engouffrait dans la pièce. Trois ou quatre noms étaient lancés en même temps au bonhomme qui, après s'être coiffé d'une calotte* en alpage, mettait ses lunettes. Il se fâchait alors.

– Un seul à la fois, ou je ferme le guichet, criait-il d'un ton menaçant.

La Scouine se frayait un chemin dans cette cohue, rendant généreusement les coups de coude et d'épaule, et disputant son tour aux garçons.

Un dimanche, les premiers arrivants à la distribution reçurent avec leur gazette une enveloppe jaune. Ceux qui vinrent ensuite en retirèrent également. Presque tout le monde eut la sienne. La Scouine en emporta une.

C'était les Linche, les propriétaires du grand magasin général qui envoyaient leurs comptes annuels aux fermiers. Celui d'Urgèle Deschamps se montait à soixante-quinze piastres. L'état détaillé comportait entre autres articles quatre paires de bot[28]tines, un moule à chandelles, un fanal, cinq gallons de mélasse et un rabot, toutes choses que Deschamps était certain de ne pas avoir achetées et surtout, de ne pas avoir obtenues à crédit. Les autres cultivateurs qui avaient reçu des lettres avaient la même surprise. Ils trouvaient sur leur facture l'énumération de quantité de marchandises qu'ils n'avaient jamais eues. La demande de paiement se terminait par l'avis que si le compte n'était pas acquitté dans une semaine, des procédures seraient prises contre le débiteur.

Deschamps déchira la feuille en jurant et ne s'en occupa pas davantage.

Huit jours plus tard, il était à battre son orge, lorsque Mâçovit tout à coup arriver une voiture qui s'arrêta devant la porte.

– Le bailli* ! s'exclama-t-elle, en reconnaissant Étienne St-Onge qui descendait de sa barouche*. C'était en effet l'huissier qui parcourait la paroisse, distribuant toute une journée de papiers judiciaires. Les Linche tenaient leur promesse.

Le pays allait avoir des procès.

La Scouine alla en courant chercher son père qui arriva la figure et les vêtements couverts de poussière. St-Onge lui remit les documents par lesquels les Linche lui réclamaient leur dette. Deschamps ne put contenir son indignation et les traita de voleurs et de canailles. Inquiet, l'huissier se hâta de déguerpir, craignant que Deschamps ne fit passer sa colère sur lui. 45

Le soir, le souper au pain sur et amer, marqué d'une croix, fut d'une morne tristesse. 50

Deschamps dut faire plusieurs voyages au village pour consulter un avocat. Lorsque la cause fut [29] entendue, les Linche produisirent leurs livres, établissant le bien-fondé de leur réclamation. Deschamps fut condamné à payer le compte et les frais. Presque toute sa récolte d'orge y passa. 55

Jugement fut aussi rendu contre une centaine d'autres habitants dans des causes identiques.

Ils durent payer. Plusieurs furent obligés d'hypothéquer leur terre. D'autres ne purent faire leurs paiements annuels. 60

Des années plus tard, un commis des Linche payé huit piastres par mois, s'étant vu refuser une augmentation de salaire, déclara que la plupart des comptes apparaissant dans les livres du magasin étaient simplement des fraudes. Pendant six ans, ses patrons l'avaient tenu posté à une fenêtre de l'établissement. Comme il connaissait tous les gens de la paroisse, lorsqu'un fermier passait, vite il le signalait, et un secrétaire enregistrait son nom et l'inscrivait comme ayant acheté ce jour-là toute une série d'articles. 65

L'employé fut congédié, mais comme il avait proféré ses accusations devant plusieurs témoins, il fut arrêté et traduit devant la justice. 70

Le commis indiscret fit trois mois de prison pour avoir, dit le juge, diffamé ses patrons.

Quant à la rue, elle porte depuis, le nom de Rue des Espions, et personne n'y passe. 75

Page laissée blanche

À seize ans, la Scouine était une grande fille, ou plutôt un grand garçon. Elle avait en effet la carrure, la taille, la figure, l'expression, les gestes, les manières et la voix d'un homme. À cette période de sa vie se rattachait une aventure dont elle ne parlait jamais. 5

Son père et sa mère étant allés au village avec Charlot, l'avaient laissée comme gardienne à la maison. Au bout de quelques heures, elle s'ennuya d'être seule, et alla faire un tour chez son frère Raclor. Ce dernier était également sorti avec sa femme, et la Scouine ne trouva là que Facette, le garçon de ferme, en train de se barbifier, et un jeune homme du canal venu pour acheter une charge de foin. L'on badina pendant quelque temps et l'employé de Raclor finit de se raser. Farceur, l'étranger demanda à la Scouine si elle s'était déjà fait la barbe. Celle-ci répondit par un haussement de ses larges épaules, sur quoi, son interlocuteur ajouta que ce serait le bon temps, vu que les outils étaient prêts. Facette déclara à son tour qu'il était tout disposé à lui prêter son rasoir et le reste du fourniment. La Scouine remercia en riant. Alors, le jeune homme du canal, un type crânement déluré, lui proposa de la raser lui-même. Son copain applaudit à cette idée. 10 15 20

– On va te faire la barbe, dirent-ils.

La Scouine crut plus prudent de s'en aller, mais il était trop tard. Brusquement, le particulier du [31] canal la saisit par les bras qu'il lui ramena derrière le dos. Il la tint ainsi immobile. 25

VARIANTES : « La barbe », *l'Autorité*, 18 mars 1916, p. 4.

7 Charlot l'avaient 16 quoi son

– Lâchez-moé !... lâchez-moé !... criait la Scouine, en essayant de se dégager.

30 Facette s'avança avec le blaireau tout savonné et l'approcha de la figure de la jeune fille.

– Lâchez-moé !... lâchez-moé !... hurla de nouveau la Scouine, en faisant un furieux effort pour s'échapper.

35 Elle était cependant solidement maintenue et le barbier improvisé commença à lui couvrir les joues et le menton d'une mousse blanche et tiède. Il lui en glissa dans le cou et les oreilles, et la Scouine, chatouillée, se mit à rire en poussant de petits cris.

– Tu vois bien que ça fait pas mal, dit celui qui avait eu cette inspiration.

40 Les deux garçons riaient aux éclats et de fait, le visage de la Scouine offrait un aspect fort réjouissant. Facette laissa là la savonnette* et courut chercher un petit miroir accroché à la fenêtre.

45 – Comment te trouves-tu ? demanda-t-il en le tenant devant la Scouine.

– Lâchez-moé, fit-elle encore, et d'un brusque mouvement, elle s'échappa des mains des deux farceurs.

– Faut nous payer à c'te heure, déclara le gas venu pour acheter le foin.

50 Mais la Scouine qui s'était torché la figure avec un vieux rouleau* sale, s'enfuit en toute hâte.

Toujours elle demeura muette sur cet incident, mais lorsqu'on parlait devant elle des gens du canal, elle soutenait que ce n'était qu'un tas de malappris et de polissons.

34 commença lui 49 foin ; mais

Les bessonnes avaient vingt ans. Deschamps ayant deux filles à marier planta devant sa porte deux poteaux auxquels les cavaliers* pussent attacher leurs chevaux. Un dimanche, Raclor déjà en ménage depuis trois ans, vint présenter à ses sœurs un jeune fermier de la paroisse voisine. Caroline parut lui plaire, et il sollicita la permission de revenir. Elle lui fut accordée avec plaisir. Une semaine plus tard, Caroline le voyait arriver dans un beau boghei traîné par un fringant cheval noir. L'attelage, très propre, avait des boucles dorées qui reluisaient au soleil. En débarquant, l'homme jeta sur sa bête une jolie couverture* blanche et violette. 5 10

Ce devait être un bon parti.

Et il apportait à sa blonde* une bague en argent sur laquelle étaient gravés deux cœurs entrecroisés. 15

Le jeune homme continua ses visites. Au bout d'un mois, il tutoyait Caroline. Le vieux, cependant, n'aimait pas ses manières, avait peine à le tolérer.

Un soir, au milieu de la veillée, alors que Deschamps était couché, le galant souffla la lampe. Le père s'en aperçut, se leva et vint la rallumer. Il avait à peine regagné sa chambre, que, de nouveau, la lumière s'éteignit. Deschamps se releva, mais comme il allait passer sa culotte, il entendit le gars demander son chapeau. Les adieux furent très longs. Finalement, des pas 20

25 résonnèrent sur les degrés de l'escalier et une grosse voix railleuse qu'on étouffait à demi ricana :

[33] – Ton beu t'a-t-il assez corné* ?

Deschamps, indigné, chassa l'effronté.

30 Six semaines plus tard, Caroline avait un nouveau prétendant, un cultivateur de la Blouse, Tit Toine St-Onge. Sans être brillant, c'était un bon garçon. La fréquentation ne fut pas longue et le mariage fut vite décidé.

– Certainement que je vous donne ma fille, répondit Urgèle Deschamps, lorsque son futur gendre lui fit la demande. Je vous
35 donne ma fille et je vous vends un poêle*, ajouta-t-il en riant.

Et il lui expliqua que lorsque l'un de ses enfants se mariait, c'était lui qui lui vendait cet article de ménage.

– Je verrai à ce qu'il ne vous coûte pas trop cher, fit-il en badinant.

40 La vérité était que, Urgèle Deschamps, qui fréquentait les encans, profitait des occasions qui s'offraient et revendait ensuite le poêle traditionnel le double de ce qu'il l'avait payé.

À quelques jours de là, Caroline eut une première désillusion. Le deuxième dimanche de la publication des bans, son
45 promis vint, en effet, la voir coiffé d'un antique haut de forme, ressemblant assez à celui de son père, mais mieux conservé cependant.

– Mais il n'est pas à la mode, s'écria-t-elle. Où donc avez-vous pêché ça ?

50 Décontenancé, le pauvre diable avoua en hésitant avoir acheté le chapeau du docteur Trudeau. Il était allé là se faire extraire une dent, et le médecin apprenant que son client allait se marier, lui avait offert son tuyau*, encore en bon état et qui n'avait été porté que trois ou quatre fois. Cela, [34] cependant,
55 remontait à l'établissement du docteur dans la paroisse, douze ans passés*. Caroline adressa de vifs reproches à son fiancé. Se sentant coupable, ce dernier ne répondit rien.

Vingt-trois voitures formèrent le cortège de noces le matin du mariage. Chacun avait décoré son attelage de rameaux d'érable
60 accrochés à la bride et au harnais.

Le marié portait un habit de drap et la mariée une toilette de mérinos gris et des bottines de prunelle*. Charlot, le garçon d'honneur, avait un complet en tricot.

Au retour, en prenant le chemin de la Blouse, le vent emporta la coiffure de St-Onge et son boghei passa dessus, l'écrasant complètement. Charlot qui venait en arrière, sauta à terre et ramassa le chapeau. Celui-ci était dans un état pitoyable. Comme il n'y avait rien à faire, Charlot le mit sous le siège de sa voiture et prêta son propre couvre-chef à son beau-frère. Pour lui, il continua nu-tête.

Quelques jours après, la Scouine déclarait à la mère Le-comte, sa voisine, que St-Onge aimait bien sa femme. Il l'avait embrassée huit fois en revenant de l'église.

Page laissée blanche

L'on traversait une mauvaise année. Le charbon avait effroyablement décimé les troupeaux et le blé était venu de si mauvaise qualité que, dans trente paroisses, les habitants mangeaient un pain lourd, fade, impossible à cuire, et qui filait 5 comme une toile d'araignée lorsqu'on le rompait. Pour comble de malchance, la récolte avait été très mauvaise, et les fermiers allaient soucieux, jongleurs*, la tête basse, voyant avec effroi arriver la date des paiements.

Pendant longtemps, le pays avait été empesté d'une odeur 10 de charogne. Du sein des campagnes verdoyantes et des champs en fleurs, la puanteur s'élevait écœurante, insupportable. Elle assaillait les passants sur les routes et semblait vouloir empoisonner les légers nuages blancs qui glissaient là-haut. C'était à croire que la région était devenue un immense charnier, un 15 amoncellement de pourriture et de corruption.

Et depuis quelque temps, une vieille voiture traînée par un vieux cheval allait par les chemins, arrêtant à chaque ferme. Elle était conduite par le Taon, garçon de seize ans, qui faisait le commerce des ferrailles, des os et des guenilles. En échange 20 d'une pièce de ferblanterie ou deux, il obtenait la permission de ramasser les carcasses qui gisaient de tous côtés. Il les entassait dans sa charette qui laissait après elle comme un sillage infect, une traînée de mortelle pestilence.

VARIANTES : « La mort du chien », *l'Autorité*, 19 février 1916, p. 3.

2 année. // Le charbon 3 venu en si 4 que dans 18 chemins arrêtant

25 [36] Et, toujours, il était suivi d'un petit chien noir aux yeux d'or qui trottaient aux côtés du chariot, se reposant à son ombre pendant les haltes en rongant un bout d'ossement.

Au cours de ses tournées, le Taon s'était arrêté un soir chez les Deschamps. Il y avait soupé et passé la nuit. Comme il avait
 30 épuisé son maigre assortiment de marchandises et que son gousset était plutôt léger, il avait proposé à Charlot de lui donner son chien en paiement de son repas, de son gîte et d'un antique poêle* en fonte qui depuis des années rouillait sous la remise. Vite, le marché avait été conclu. Seulement, lorsque le
 35 Taon avait voulu repartir au matin, son butin dans sa chancelante guimbarde, sa rosse n'avait pu avancer et s'était abattue après quelques vains efforts. Furieux, le Taon avait frappé la bête avec acharnement, comme pour lui reprocher l'avoine qu'elle n'avait pas mangée, lui cinglant les oreilles de grands
 40 coups de fouet. L'animal n'avait pu se relever, et sentant son impuissance à se remettre debout, les jambes trop lourdes, engourdis, déjà mortes, il avait tourné la tête de côté et subissait les horions comme il aurait essuyé une averse. Il ne bougeait plus. Seuls, ses sabots de derrière battaient spasmodiquement
 45 la boue. Et finalement, il avait expiré sous le bâton et les juréments. Mais le Taon ne s'était pas arrêté là. Dans sa rage, il s'était attaqué au cadavre de la pauvre haridelle, lui démolissant les côtes de ses lourdes bottes.

À quelque temps de là, la foudre tomba sur un pommier à
 50 côté de l'habitation des Deschamps et le fendit en deux. Une semaine plus tard, Charlot se cassa une jambe en tombant du toit du hangar qu'il [37] était à réparer. La Scouine prétendit alors que c'était les blasphèmes du Taon qui avaient attiré les malédictions de Dieu sur la maison. Même le chien qui venait du mécréant devint suspect à ses yeux et elle résolut de s'en débarrasser.
 55 Son sort fut vite décidé.

Un après-midi, elle le prit et alla le jeter dans un puits en arrière de la grange. L'animal plongea, puis revint à la surface et il se mit à nager, à nager désespérément. Il faisait le tour de cette
 60 cage qui devait être son tombeau, se frôlant contre les pierres de la maçonnerie, cherchant à s'accrocher à la paroi, tournant sans relâche dans le même cercle, la tête seulement hors de

25 Et toujours 34 Seulement lorsque 49-68 [Un seul paragraphe.]
 62 cercle la

l'eau, et faisant entendre des jappements plaintifs. Peu à peu, le chien nagea moins rapidement. Il s'épuisait, mais il lançait toujours son petit jappement, un jappement plein d'effroi qui disait la peur de la mort et qui semblait être un appel désespéré. Et, dans la profondeur sombre du puits, ses yeux semblaient deux étoiles, ou deux cierges à la lumière vacillante. 65

Pendant plus d'une heure, la voix du chien s'entendit terriblement angoissante, plus faible, plus lointaine, semblait-il, puis elle se tut. 70

Et les étoiles d'or s'éteignirent, glissèrent à l'abîme.

Le corps s'enfonça dans l'eau.

Page laissée blanche

Les habitants ont grassement fricoté* à leur retour de la messe de Noël. Certes, ils ont l'appétit robuste autant que les bras, et après le voyage à l'église, au froid, et pendant que leurs bêtes broient leur avoine, à l'écurie, eux se mettent à table et font bombance. Puis, satisfaits, repus de nourriture, ils digèrent silencieusement autour du poêle* et glissent béatement au sommeil. 5

Et au dehors, un Vieux Pauvre à longs cheveux blancs et à barbe de prophète, traîne sur la route de neige ses lourds pieds glacés. Il avance lentement et péniblement. Le vent irrespectueux et brutal le soufflette à la figure et s'accroche aux pans de ses vêtements, comme des mains malfaisantes, ennemies, qui voudraient le retenir, l'arrêter. 10

Il a si longtemps erré par les campagnes, il a passé tant de nuits à la belle étoile, ou dans les granges et les étables, il a jeûné si souvent, il a eu tant de misères, qu'il a oublié les noms de ceux qui furent ses fils et qu'il ne peut se rappeler la figure de celle qui fut la compagne de sa jeunesse. Peut-être qu'il est plus âgé que les antiques maisons en pierre qui bordent le chemin. 15 20

Le Vieux Pauvre semble un mage qui chercherait en vain l'Étoile Mystérieuse qui ne luira jamais pour lui...

VARIANTES : « La fausse pièce », [parue dans un périodique non identifié ; retrouvée dans l'album de coupures de journaux colligées par Laberge, p. 103-104]. (FAL-UO)

4 bras et 4 voyage au froid, à l'église, et 7 du poêle et 12 le soufflette à 13 vêtements comme 16 et dans les

Il va demandant l'aumône aux âmes charitables, pour l'amour de Dieu.

25 Le Quêteux* frappe à la porte des Deschamps.

[39] La Scouine va lui ouvrir. Elle lui avance une chaise.

– Asseyez-vous, dit-elle.

Le mendiant s'assied. Il dépose son casque* à terre, à côté de son siège. Ses doigts gourds et malhabiles déboutonnent son
30 manteau. Il voudrait absorber un peu de cette bonne chaleur. Humblement, il répète la formule qu'il dévide du matin au soir, la prière qu'il adresse depuis si longtemps à tous ceux qu'il voit :

– La charité s'il vous plaît ?

– D'où venez-vous ? demande la Scouine.

35 – De Saint-Stanislas¹, répond laconiquement le Quêteux.

On lui a posé tant de fois la même question, qu'il se contente d'y répondre sans ajouter d'explications. Il est avare de ses paroles comme les riches de leurs biens.

40 – De Saint-Stanislas, répète la fille comme un écho. Quel âge avez-vous ? ajoute-t-elle.

– Soixante-dix-neuf ans.

– Y a-t-il longtemps que vous quêtez* ?

– Dix-huit ans.

– Vous n'avez pas d'enfants ?

45 – J'ai une fille en service. Les garçons sont morts.

L'interrogatoire est fini.

Le silence se fait.

– Quelle heure est-il ? demande le Quêteux* qui n'a pas déjeuné le matin et que la faim aiguillonne.

25-27 [Un seul paragraphe.] 25 Deschamps. *La fille Polima* va 26 chaise. « Asseyez-vous, dit-elle. » // Le 28 casque *par* terre 32 adresse *chaque* jour depuis 32 voit : La 34 demande *Polima*. — De 35-37 [Un seul paragraphe.] 36 question qu'il 37 explications. // Il 39 répète *Polima* comme 39 écho. // — Quel 48 est-il, demande 48 pas *déjeuné* le 49 aiguillonne. // *Polima* regarde

1. Paroisse dans le comté de Beauharnois où se situent aussi les paroisses suivantes : Valleyfield et Bellerive, Saint-Clément, Saint-Timothée, Saint-Étienne et Saint-Louis-de-Gonzague.

La Scouine regarde la pendule au mur, au-dessus d'une 50
croix de tempérance², et une inspiration lui traverse l'esprit.
L'idée qui a jailli si subitement en son cerveau la trouble à ce
point qu'elle oublie de ré[40]pondre. Elle est dans l'état d'un
joueur qui va tenter un coup.

– Mais, le père, vous n'avez pas de panier ni de sac pour 55
mettre ce qu'on vous donne.

– Ah ! ma pauvre dame, je suis trop vieux pour en porter ; je
ne prends que de l'argent.

– Je vas vous dire, je vous donnerais ben une couple de 60
cents, mais je n'ai qu'un trente-sous*.

Le Quêteux* reste perplexe.

– Si vous pouviez me le changer*, se hasarde à dire la
Scouine, un éclair dans les yeux, on pourrait s'arranger.

Sans attendre de réponse, la fille monte rapidement sur 65
une chaise, ouvre la porte de la pendule et prend dans le fond
de la caisse, une pièce blanche qui dormait là depuis trois ans.

– Je l'avais mise de côté pour faire dire une messe, explique
la Scouine.

Alors le Vieux Pauvre enfonce lentement dans son gousset 70
une main enflée, bleuie et tremblotante. Il en retire un porte-

57 Ah, ma 62 dire *Polima*, un 66 caisse une 67-77 [Un seul para-
graphie.] 67 explique *Polima*. Alors 69 Alors, le

2. La « croix de tempérance » renvoie à un moment précis de l'histoire religieuse du Québec. Elle fut propagée comme symbole de la tempérance par un prédicateur français, M^{gr} Charles de Forbin-Janson (1745-1844), cofondateur des Pères de la Miséricorde, évêque de Nancy et de Toul. En octobre 1839, il s'exila à New York, établit une maison de sa Congrégation près de la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, et vint au Canada en septembre 1840. Il prêcha des traites générales à Québec et à Montréal et dans bien d'autres endroits et se montra un ardent promoteur de l'action contre l'alcoolisme. En signe de solidarité, les fidèles apportaient à la maison une petite croix noire qu'ils suspendaient en général au mur de la salle à manger ou de la cuisine. (Alexis Mailloux, *L'Ivrognerie est l'œuvre du démon, mais la sainte tempérance de la croix est l'œuvre de Dieu*, Québec, A. Côté, 1867, viii, 440 p. ; Louis Le Jeune, « Forbin-Janson », dans *Dictionnaire général [...] du Canada*, [Ottawa], Université d'Ottawa, 1931, p. 635-636 ; Nive Voisine, « Les Croisades de tempérance », dans *Un patrimoine méprisé : la religion populaire du Québécois*, ouvrage préparé sous la direction de Jean Simard, Montréal, Hurtubise, HMH, 1979, p. 129-156. Voir aussi : Jean Hamelin [et] Ni-

monnaie en cuir usé et luisant, au fermoir en cuivre poli par le frottement. Très lentement toujours, il l'ouvre et en retire trois pièces d'un sou et deux de dix sous qu'il palpe longuement. La lenteur du Quêteux* énerve la fille debout devant lui. Son
75 calme apparent ne cache-t-il pas un piège ? Enfin, il tend la monnaie. Vite, la Scouine la saisit et donne son trente-sous* en échange.

Le Quêteux* reste assis sur sa chaise, sa canne entre les jambes, le bout dans l'anneau en fer de la porte* de cave. Il a
80 son aumône dans sa poche. Il a prononcé les rares paroles qu'il avait à dire. Il ne s'en va pas. Il reste. Il n'est pas pressé. Il se repose.

La Scouine voudrait bien le voir partir. Elle est [41] très mal à l'aise, inquiète. N'a-t-il aucun soupçon ? Finalement, le Quêteux* ramasse son casque*.
85

– Merci, ma bonne dame.

La Scouine respire, soulagée d'un grand poids.

La porte se referme.

Et le Vieux Pauvre, les entrailles criant famine, s'en va dans
90 le froid, sa barbe de prophète et ses cheveux blancs flottant à la bise. Il s'éloigne sur la route de neige, usant ses pieds lourds et glacés dans une marche sans trêve. Il va demandant l'aumône à chaque porte pour l'amour de Dieu...

Et dans la maison chaude, près du poêle*, la Scouine gavée
95 de victuailles, un sourire de satisfaction sur la figure, s'exclame triomphalement :

– Je l'ai toujours ben passé mon trente-sous* en plomb !

72 retire deux dix sous qu'il 76 Vite. Polima la 76 donne sa pièce en
81 repose... // Polima voudrait 86 dame. // Polima soupire, soulagée
91 s'éloigne — sur 94-97 [Un seul paragraphe.] 94 du poêle, la
96 triomphalement : Je 97 mon trente sous en plomb. [À la fin de « La fausse
pièce », Albert Laberge a collé cette note dactylographiée : « Notre père et notre
mère sont morts. Leur maison, la maison de notre enfance a été démolie et détruite.
La terre paternelle est submergée. Une pâle image^a de nos parents disparus
est tout ce qui reste d'autrefois. »]

^a « Un daguerrotpe. »

La veille du jour de l'an¹, les fils et le gendre des Deschamps se trouvaient réunis chez lui afin de passer tout le lendemain ensemble. C'était là une habitude à laquelle aucun d'eux n'aurait osé déroger. L'on échangeait des souhaits de bonne année et l'on fricotait* comme au bon vieux temps. Lorsqu'on repartait, chacun trouvait dans le fond de sa voiture un paquet de vêtements, bas, mitaines, tuques, chemises, confectionnés par Mâço, de quoi tenir les petits chaudement pendant l'hiver. 5

VARIANTES : « La meilleure femme », *l'Autorité*, 1^{er} janvier [1916], p. 3.
2 du *Jour de l'An*, les 8 par Maco, de

1. Le 31 décembre 1904, Laberge a publié dans *la Presse* (p. 8), une nouvelle intitulée « Le jour de l'an, écrit spécialement pour *la Presse* ». C'est un récit infiniment triste. Pour Laberge, le jour de l'an est « le plus banal et le plus ennuyeux ». Et il explique pourquoi : « Les années ont peu à peu enlevé à cette fête son charme primitif, et aujourd'hui, je trouve le jour de l'an triste, franchement triste, très triste. J'ai le matin, au réveil, la sensation de me sentir vieux. C'est comme si j'avais quelque chose de lourd sur les épaules, et je m'habille avec aussi peu d'enthousiasme que j'en aurais pour aller voir un « shaver », consulter un chirurgien ou me marier. Car c'est la corvée des poignées de mains qui va commencer. [...] C'est navrant. Puis il y a le voyage à la campagne, et voici tout d'abord la gare, plus lugubre qu'un cimetière. [...] Et c'est une course vers le train, la prise d'assaut des sièges [...] On suffoque dans ce wagon ou respire un relent d'alcool. Enfin le conducteur annonce la station qui est le terme de mon voyage, et je m'élançai au dehors. [...] Me voici à la maison paternelle et je vais pouvoir passer quelques bonnes heures. Mais n'est-ce pas que les êtres aimés ont changé ? Je crois remarquer des rides, et je vois des cheveux gris. Moi-même, dans le vieux miroir, je me vois si différent de ce que j'étais autrefois. J'apprends que des gens que je connaissais sont morts... et des choses agonisent en moi. »

10 Entre ses enfants, Mâço avait un faible pour sa fille Caro-
line. C'était elle qui recevait toujours la plus grosse part de ses
cadeaux. La vieille mère employait à tricoter ses nombreuses
heures de loisir et, comme résultat, Caroline avait plus d'articles
de laine que qu'elle n'en pourrait user durant sa vie. Cette préfé-
15 rence provoquait un peu de jalousie chez ses frères.

Le jour de l'an au matin, Tifa se leva de bonne heure et alla
faire un tour du côté de la grange. Comme il revenait, l'idée lui
vint de jeter un coup d'œil dans les voitures, sous la remise.
Dans la sienne qu'il inspecta d'abord, et dans celles de Raclor et
20 de son beau-frère, il trouva des paquets de vêtements que sa
mère avait déposés là la veille au soir. Des trois, celui destiné à
Caroline était encore le plus gros. Tifa eut la curiosité de l'ou-
vrir. Entre autres effets il contenait une demi-douzaine de paires
de chaussettes en [43] fine laine blanche. Et l'idée d'une farce lui
25 vint. Rapidement, il enleva les nippes sales qu'il avait aux pieds
et les remplaça par des chaussons* neufs blancs et doux comme
de la soie. Ayant ensuite soigneusement reficelé le colis, il ren-
tra réjoui à la maison. Le poêle* était déjà allumé et Urgèle Des-
champs assis, tisonnait le feu en attendant le réveil de ses fils.
30 Tifa se jeta à genoux, demandant la bénédiction paternelle. Ses
frères ne tardèrent pas à paraître et en firent autant. Un cruchon
de rhum et des verres étaient sur la table. Mâço remplit les cou-
pes et l'on but aux chances* de chacun pendant la nouvelle an-
née.

35 Le vieux, son gendre et ses fils étaient assis en cercle autour
du poêle. Les « créatures »* se levaient à leur tour. On entendait
pleurer un enfant.

L'on se mit à parler des femmes ; et chacun de vanter la
sienne.

40 – Allons, voulez-vous que je vous dise qui a la meilleure ?
interrogea tout à coup le père Deschamps.

Les fils se mirent à le regarder, se demandant quelle était
l'idée du vieux.

– Déchaussez-vous tous et je vous le dirai.

10 enfants, Mâço avait 12 vieille *grand'mère* employait 16 *Le Jour de l'An* au 18 voitures sous 22 l'ouvrir. *Entr'autres effets* 26 neufs, blancs 28 et Deschamps 32 table. Mâço remplit 38 femmes, et chacun *se mit à vanter* 40 meilleure, interrogea

– Allons, je vais commencer, fit le père. Et rapidement, il enleva ses mocassins. Chacun aperçut une bonne chaussette grise, épaisse et chaude. 45

Mais alarmée, Malvina, la femme de Raclor, qui avait compris où Deschamps voulait en venir, intervint :

– Vous savez je ne prétends pas être plus travaillante* qu'une autre, mais j'ai fait mon lavage jeudi, et le linge au lieu de sécher a gelé. Comme nous sommes partis un peu pressés, on s'est mis comme on a pu. 50

[44] – Laissez donc, Malvina, je sais bien que Raclor n'a pas de misère* avec vous. Je veux seulement savoir qui a les meilleurs chaussons*. 55

Raclor se déchaussa donc à son tour. L'odeur qui se dégagea montra de suite que les chaussettes n'avaient pas vu la lessive depuis quelque temps.

– Eh, mais, il n'est pas nu-pieds, remarqua Deschamps. Al- lons, c'est à ton tour, Ti Toine. 60

Visiblement embarrassé, St-Onge, le gendre, ne se pressait guère. Il dut cependant s'exécuter. Il enleva sa « congress »* gauche. Le gros orteil, un orteil à l'ongle que sa longueur faisait ressembler à une griffe, sortait entièrement d'un chausson jadis blanc, mais jauni par un long usage. Ce morceau de chair donnait l'impression d'une minuscule tête de poupon sortant de son maillot. 65

– T'as trop chaud aux pieds ; tu mets des ventilateurs, fit Tifa, pas fâché de pousser une pointe à sa sœur. 70

Alors triomphalement, il retira sa botte et exhiba à l'admiration générale une chaussette d'un blanc immaculé.

– Des chaussons* de marié, déclara Charlot, le vieux garçon.

Et Deschamps prononça ainsi son jugement : 75

– Rosalie, venez m'embrasser. Vous êtes la meilleure femme.

54-59 [Un seul paragraphe.] 60 Deschamps. — Allons 61 tour, *Adolphe*. // Visiblement 62 embarrassé, le gendre ne 69-72 [Un seul paragraphe.] 75-77 [Un seul paragraphe.] 75 jugement : Rosalie

Et à Tifa :

– Prends-en bien soin.

Deschamps criblait son blé. Cette besogne se faisait dans la salle, à l'avant de la maison. Des draps de coton avaient été étendus sur le plancher pour empêcher le grain de pénétrer dans les fentes. Le vieux tournait la manivelle et, par un orifice pratiqué au plafond, le grain tombait du grenier dans la trémie de la machine. Là-haut, Charlot muni d'une pelle comblait le trou qui se creusait au milieu du tas, veillait à ce que le filet coulât régulier, sans interruption. Par moments, lorsqu'il était en avance sur son travail, il s'étendait au bord de l'amoncellement et savourait la sensation d'être entraîné vers l'abîme, de sentir le vide se faire sous sa poitrine. D'autres fois, il laissait son poing reposer inerte à la surface et il le regardait s'enfoncer graduellement, disparaître avec le froment. Aussi, il tenait sa main dans la crevasse, laissait le blé froid lui glisser sur la peau qui devenait sèche et lisse comme une pièce de métal polie par un long frottement, le soc d'une charrue après le premier jour de labour.

Sans arrêt, Deschamps tournait sa manivelle, et la pièce s'emplissait du dur grincement des roues à engrenage, du monotone bourdonnement de l'éventail.

L'on était en janvier, et le froid faisait croître dans les fenêtres toute une étrange et capricieuse flore de glace.

Au dehors, la poudrerie courait par les champs, [46] par les routes, glissait entre les vieux pommiers aux branches noires, éperdues, passait par-dessus les toits. Chacun devait être enfermé chez soi.

VARIANTES : « La visite du curé », *l'Autorité*, 8 janvier 1916, p. 4.
2 blé. // Cette

En arrière du crible, s'amoncelait le blé nettoyé, prêt à être envoyé au moulin, à être converti en farine.

30 Dans la cuisine, Mâço et la Scouine préparaient le dîner. Soudain, l'on heurta en avant, l'on ébranla la contre-porte.

Deschamps n'entendit pas. De nouveau et plus fort, l'on frappa, mais sans plus de succès. À un choc plus violent qui se coua les vitres, Deschamps surpris, cessa de tourner et alla ouvrir. Avant de détacher l'huis, il s'arrêta une seconde, se demandant 35 quels étaient les enragés en route par un temps pareil. Finalement, il poussa le crochet, mais celui-ci tenait bon, et Deschamps flanqua un coup de pied dans les planches. Au-dessus de sa tête, le fer grinça en glissant dans l'œillet.

Enveloppés dans de lourds capots* en chat sauvage et la figure à moitié cachée par leur crémone*, trois hommes étaient 40 sur la galerie, et deux voitures, une carriole* et une traîne* étaient arrêtées à côté de la clôture du parterre. Deschamps reconnut avec étonnement M. Dubuc, curé de la paroisse, et deux marguilliers, Moïse Bourcier et le Grand Baptiste. De la main, il leur fit signe d'entrer, et les trois arrivants pénétrèrent dans la 45 maison convertie en hangar. Si Deschamps avait été surpris de voir apparaître le curé, celui-ci l'était encore davantage de se trouver dans semblable pièce. Après avoir jeté ses mitaines sur le crible, il enleva son cache-nez et son casque* de loutre, 50 pendant que le fermier criait à sa femme et à sa fille d'apporter des chaises.

[47] La figure rasée du prêtre, rougie par le froid, donnait l'impression d'un morceau de viande saignante.

– Vous ne m'attendiez donc pas ? demanda-t-il. Vous ne saviez pas que je faisais la visite du jour de l'an ? 55

– Mais non, répondit Deschamps.

– Vous n'étiez pas à la messe dimanche ?

– Pour sûr que non ; i faisait trop mauvais.

M. Dubuc se frottait les doigts pour les réchauffer. Alors 60 Deschamps suggéra :

– Vous prendrez ben queuchose, m'sieu l'curé ?

31 fort l'on 33 surpris cessa 40 leur *crémone*, trois 42 [arrêtés dans l'édition de 1918] 43 deux *marguilliers*, Moïse 51 chaises. // — Vous 54 pas, demanda le *prêtre* ? Vous

Et celui-ci acquiesça.

– Ce n'est pas de refus, dit-il.

La Scouine courut à la cuisine chercher une bouteille et des verres. Deschamps les remplit et les passa à ses visiteurs. De- 65
bout autour du crible, les quatre hommes tenaient leur coupe.

– C'est pour vous saluer, dit le prêtre, et il vida la sienne.

Mais avant que les autres eussent eu le temps de boire, le curé s'étouffait, se mettait à tousser, la figure congestionnée.

– Il est fort, votre whiskey, déclara-t-il, lorsqu'il put enfin 70
respirer.

Deschamps regarda son flacon et resta stupéfait.

– Cré* malheur, s'exclama-t-il, il est en esprit*.

En effet, la Scouine s'était trompée, avait apporté la bois- 75
son non baptisée.

– J'ai encore plus de chance que mon vicaire, reprit M. Du-
buc. Hier, on lui a fait boire de l'eau de javel.

– Si vous voulez que le curé ne vous garde pas [48] rancune, 80
vous allez être obligé de lui faire un bon présent pour
l'hospice¹, fit en riant Moïse Bourcier².

– Je vais vous donner un demi-minot* de blé, répondit Des-
champs, et ce disant, il emplît sa mesure dans le tas.

Le Grand Baptiste sortit pour aller chercher un sac dans la
boîte* carrée.

– Allons, faut continuer, annonça M. Dubuc. 85

– Prendriez-vous un autre p'tit coup, m'sieu le curé ?

– Non, merci. J'en ai pris au moins deux dans un en arrivant
et je vais en rester là.

67-71 [Un seul paragraphe.] 69 congestionnée. « Il 71 respirer. » //
Deschamps 73-75 [Un seul paragraphe.] 77 de *javelle* // — Si

1. L'hospice Saint-Joseph de Beauharnois en voie de construction. Voir la
note I du chapitre XXXIII.

2. Le nom de ce personnage est aussi celui de l'oncle maternel d'Albert
Laberge.

– Pas de gêne.

90 – Non, je vous remercie. Et puis, venez à la messe dimanche prochain.

Trois mauvaises nouvelles ! annonça la Scouine en entrant à la maison à son retour de la messe.

– Le vieux Gendron s'est nayé en passant su* la rivière Saint-Louis. I portait les provisions à sa p'tite fille au couvent. La glace n'était pas solide, mais i a voulu avancer quand même et i a péri. I mangeait ane pomme lorsqu'i a enfoncé. 5

La Scouine enleva son manteau et s'approcha du poêle*.

Deschamps et sa femme figés, attendaient la suite des malheurs annoncés. 10

– L'un des enfants de Charles Marchaterre s'est ébouillanté. Sa mère se préparait à laver et i est tombé dans la cuve. I a les mains et les bras tout cuits. I a quatre ans et demi.

Enfin, elle ajouta :

– Ernest Lecomte est ben malade des fièvres*. I a été administré et i va mourir. I a été recommandé aux prières. 15

– Quand a-t-il reçu l'extrême-onction ? demanda Deschamps.

– Jeudi, répondit la Scouine.

Ernest Lecomte était le fils de l'un des voisins, établi depuis cinq ans au rang* du Quatre où il prospérait. Il était célibataire et sa sœur Léa tenait sa maison. 20

VARIANTES : « Ce finaud d'Urgèle », *l'Autorité*, 22 janvier 1916, p. 3.

2 — Trois mauvaises 5 fille, au 7 pomme lorsqu'i a

– I a des ben belles vaches, remarqua Charlot après un moment de silence.

25 [50] – I aurait teut ben moyen d’les avoir à bon compte, fit Deschamps.

– Si i est pour mourir, ben sûr que Léa les vendra à n’importe quel prix pour mettre l’argent dans sa poche, déclara la Scouine.

30 Et les yeux luisants de malice, elle regarda tour à tour son père, sa mère et son frère.

Depuis plusieurs années, Ernest Lecomte remportait toujours les premiers prix avec ses bestiaux aux concours agricoles. À une exposition de comté, il avait reçu une très belle offre pour
35 son troupeau, une offre tentante. Il avait consulté son père qui était là.

– J’peux avoir huit cents piastres pour mes huit vaches, avait-il dit. J’ai envie de les laisser aller.

40 – Vendre tes vaches ! Mais c’est pas à faire. Si tu vends tes vaches, t’auras pas d’fumier, et ane terre sans fumier, ça devient pomonique*.

Et le jeune fermier avait gardé ses bêtes.

Urgèle Deschamps flairait un bon marché. Il se présentait là une occasion comme il n’en rencontrerait pas de sitôt. Aussi,
45 bien que le froid fût très vif, il fit atteler sur la boîte* carrée après le dîner et, son capuchon sur la tête, sa crémone* autour du cou et bien enveloppé dans une robe* de buffle, il partit pour le rang* du Quatre.

Après avoir mis son cheval à l’abri, il entra un moment dans
50 l’étable, jeter un coup d’œil. Les huit vaches étaient là bien grasses, bien propres sur leur litière de poysar*, devant leur crèche de bon trèfle. De fameuses laitières, il le savait, et qui rapportaient gros par année, oui, autant que la récolte de cent arpents d’orge.

55 [51] Ah ! il fallait faire un effort pour les avoir – à moitié prix s’entend.

29 Scouine et, les 39 tu vend tes 50 étaient bien là 52 fameuses litières, il 53 oui autant 55 il allait faire

– Ernest est bien mal. Il est dans le délire depuis trois jours, répondit Léa lorsque le vieux Deschamps se fut informé du malade en entrant.

– J'ai appris ça à midi, avant d'manger. Alors, j'me sus dit : 60
Ben faut qu'j'aïlle voir c'pauve Ernest.

Et très intéressé en apparence, il voulut savoir le nom du médecin appelé et se fit raconter par le détail toute la maladie. Finalement, il demanda à Léa si elle avait quelqu'un pour l'aider dans les travaux du dehors. 65

– Il y a Alexandre Duquet, un voisin, qui vient faire le train tous les jours.

– Et tu le paies ?

– Bien sûr. Personne ne travaille pour rien.

– Dans ce cas, au lieu de dépenser ton argent, pourquoi ne 70
vends-tu pas tes animaux ? J't'achèterais peut-être tes vaches si tu me les laissais pas trop cher.

– Oh ! Ernest ne veut pas les vendre.

– Laisse donc faire. Tu vois bien qu'il est fini. Vends donc, et serre l'argent. I a pas fait d'arrangements*. Alors, quand i s'ra 75
mort, tu n'auras que ta part, tout comme tes frères, et t'auras travaillé pour rien. Profites-en à c'te heure.

– Ernest a fait son testament, répondit fermement Léa.

Alors, insinuant, l'air finaud, il lui coula à l'oreille :

– Oui ? Mais tu sais, un testament ça s'attaque, ça se casse, 80
et si j'étais à ta place, j'vendrais tout c'que je pourrais et j'me mettrais un bon magot de côté. J'te donne trois cents piastres pour tes huit [52] vaches, trois cents belles piastres comptant, que tu pourras serrer et que personne ne pourra t'ôter.

– Je n'ai rien à vendre, répondit encore plus énergiquement 85
Léa. Si Ernest revient à la santé, venez lui faire vos offres. S'il meurt faites-les à la famille.

Urgèle Deschamps retourna chez lui bredouille.

Page laissée blanche

Charlot avait vingt-cinq ans et ne parlait pas de se marier. Jamais il ne sortait et les jeunes filles semblaient le laisser indifférent. Timidité probable. Le dimanche, cependant, il n'était pas sans faire un peu de coquetterie. Après s'être fait la barbe au petit miroir accroché à la fenêtre, il se parfumait les cheveux d'huile Palma-Christi¹, chaussait ses bottes en veau français et mettait un beau col en papier glacé. C'était chez lui un point d'orgueil de porter un collet blanc le dimanche, hiver comme été. Aussi en achetait-il une boîte d'une douzaine chaque année. Il n'oubliait pas non plus, de prendre son mouchoir de filoseille bleue dont il laissait pendre un coin hors de la poche supérieure de son habit. Avant de monter en boghei pour se rendre à la messe, et pendant que la Scouine se fardait les joues en les frottant avec des feuilles d'orme, il se regardait non sans satisfaction dans la minuscule glace fixée au fond de son chapeau.

L'office fini, il s'empressait avec les autres jeunes gens de former la haie sur le perron de l'église pour assister au défilé des belles de la paroisse.

Après le dîner au pain sur et amer, marqué d'une croix, Charlot montait au grenier faire un somme.

VARIANTES : I « *La Scouine*, roman de mœurs de la campagne canadienne, chapitre XIII, suite », *le Menu*, 7 décembre 1903, p. 8 : lignes 2-56. II « *Charlot* », *le Terroir*, juin 1909, p. 197-200 : lignes 2-104.

5 I s'être rasé le menton au 6 I fenêtre il 7 I chaussait des bottes 7
 II Christi chaussait 11 I Il ne manquait jamais non plus 14 I fardait en se frot-
 tant les joues avec 18 I pour farauder au 20 I, II pain sûr et

1. Huile fabriquée à Montréal, qui rend les cheveux luisants et odorants.

Il s'étendait sur une robe* de carriole, la figure enfouie dans la longue fourrure brune, moëlleuse, au relent âcre de bêtes.

25 Un grand silence chaud, enveloppant, appesan[54]tissait, fermait peu à peu ses paupières, le poussait invinciblement au sommeil.

Le silence cependant, n'était pas toujours le même, il semblait pour ainsi dire, mobile, changeant. En d'infinitésimales
30 parcelles de secondes il devenait autre, différent. Par moments, il était celui d'une nef d'église, après vêpres, quand les dévotes s'en sont allées de leur pas lent et capitonné. D'autres fois, il était celui qui règne dans les confessionnaux où dorment les
35 vieux péchés. Parfois encore, c'était le silence aigu, suprême, qui précède les catastrophes, les choses irrémédiables. Soudain aussi, le silence était si intense, qu'il donnait l'impression d'un autre silence, d'un abîme vertigineux, du néant.

Une paix immense remplissait le petit grenier.

Des odeurs diverses, odeur grasse de laine cardée, odeur
40 piquante de cuir, odeur fade de bois poussiéreux, odeur forte qui traîne dans les pièces où ont rôdé les souris, assaillaient sans les émouvoir les narines de Charlot. Les mouches bourdonnantes parmi les défroques, les habits déformés accrochés de tous
45 côtés à des clous, faisaient plus grande la solitude. Elles semblaient laisser dans l'air un sillage ténu comme un fil d'araignée, invisible. Endormants comme des passes d'hypnotiseur étaient ces volettements. Comme derrière le vitrage blême de certaines
50 serres se voient des fleurs rares, étranges, monstrueuses, sur les carreaux salis de l'étroite fenêtre éclairant cette retraite, des mouches géantes, grasses et repues faisaient béatement la sieste au soleil, vivaient dans une douce quiétude.

Inconscient des inéluctables destins en marche, Charlot, les cheveux huileux et luisants mêlés au poil de la peau de buffle, de grosses sueurs lui cou[54]lant sur le front et les yeux, ses

28 I, Il cependant n'était 28 I même : il semblait 29 I mobile et changeant 30 I différent ; par 35 I les événements irrémédiables 36 I intense qu'il 36 I donnait la sensation d'un 37 I d'un gouffre vertigineux 40 I forte et traînante dans 42 I les éveiller les 43 I les vêtements déformés 44 I clous faisaient 47 I, II ces volettements. Comme 47 I derrière les vitrages blêmes de 48 I étranges et monstrueuses 53 I, II de muffle, de

membres lourds et raidis de fatigue, plongés dans la ouate du repos, dormait d'un sommeil de brute. 55

D'autres après-midi de dimanche, Charlot, pour tuer le temps, s'arrachait les piquants de chardons qui lui bourraient les mains. Pour quelques-uns, il était obligé de recourir à la Scouine ; celle-ci alors, s'interrompait de lire *la Minerve*² pour lui venir en aide. De rares voitures passaient sur la route tortueuse. Dans quelques-unes, les promeneurs faisaient de l'accordéon, et l'éloignement donnait l'impression que l'instrument était brisé, ne rendait plus de sons. Les silhouettes fuyantes de Frem et de Frasier Quarante-Sous, droits et raidés sur leur siège, distrayaient un moment les regards. Charlot bâillait longuement en s'étirant. Le frère et la sœur n'échangeaient pas dix paroles de l'après-midi. 60 65

Sur la question du mariage, Charlot était absolument muet. Le sacrement ne le tentait guère. Mâço cependant, était convaincue qu'il se déciderait un jour à se choisir une compagne, et elle rêvait pour lui une femme riche, travaillante* et économe. Elle se représentait son fils installé dans une jolie maison qui ferait l'envie de tous les voisins et dont on parlerait au loin. Ambitieuse, Mâço souhaitait voir Charlot s'établir, devenir quelqu'un. Deschamps battu en brèche par sa femme se décida à construire la demeure projetée. Pendant un mois ils discutèrent si elle serait en pierre, en brique ou en bois. Après de longues délibérations, et après avoir consulté Charlot, il fut décidé qu'elle serait en brique. Un site fut choisi en face du canal. 70 75 80

Des steamers blancs bondés de touristes, d'étroits navires marchands se rendant aux ports des [56] grands lacs³, de vieilles goélettes grises tirées par des remorqueurs, et de lourdes bar-

55 II dans l'ouate 60 II la «*Minerve*» pour 66 II Charlot *bâillait* longuement 73 II une *vaste* maison 74 II *ambitieuse*, Mâço souhaitait 77 II mois, ils

2. Voir la note 1 du chapitre IX.

3. « Grands lacs » désigne une région géographique aux abords des lacs Érié, Huron, Michigan et Supérieur. Au XIX^e siècle c'était la route habituelle vers Chicago et aussi celle des territoires de colonisation. Il existait « entre Montréal et le lac Supérieur une voie navigable de 9 pieds de tirant d'eau constituée d'une chaîne de canaux : canal Lachine, canal Beauharnois, canal Cornwall, canal de la Pointe Farran, canal Rapid Plat, canal Galop et des Iroquois » (Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, p. 104-105).

ges chargées de bois que traînaient péniblement, avec un bruit
 85 de sabots sur le macadam, des chevaux s'arc-boutant, au dos en
 forme de dôme, de vastes plaies aux épaules, et que fouettaient
 à tour de bras, sur les jambes, en proférant des litanies de ju-
 rons, des gas à sinistre figure, défilaient là à toutes les heures,
 brisant la monotonie des lentes journées.

90 – Pour dire comme on dit, su-t-en bâtisse*, annonçait à
 quelque temps de là Deschamps chez le forgeron.

– Ane grange ?

– Non, ane maison pour Charlot.

Deschamps organisa une corvée* pour le transport de la
 95 brique qu'il fallait aller chercher à dix lieues. Vingt voitures par-
 tirent un matin d'été et revinrent le soir en procession.

– Pour dire comme on dit, su't'en bâtisse*.

C'était là la phrase avec laquelle Deschamps abordait tout
 le monde maintenant. La maison de Charlot l'accaparait tout
 100 entier. Rapidement la charpente s'éleva. Mâço et la Scouine ap-
 portaient dans une chaudière* le dîner aux menuisiers et aux
 maçons. Dans ces visites quotidiennes, la vieille femme inspec-
 tait les travaux, et, sans qu'on le lui demandât, donnait son avis
 sur toute chose. Une discussion s'éleva un jour entre elle et Des-
 105 champs au sujet d'une fenêtre. Mâço voulait un œil de bœuf à
 l'étage supérieur et Deschamps était absolument opposé à cette
 idée. On s'obstina de part et d'autre. Mâço réclamait toujours
 une ouverture ronde. Agacé, son mari lui tourna le dos et, de-
 vant les ouvriers qui le regardaient :

110 [57] – J'en ai un chassis rond là pour toué, déclara-t-il, en dé-
 signant son postérieur.

Ce mot termina la dispute.

Lorsque les travaux de charpente furent terminés, ce fut
 Charlot qui alla poser le bouquet sur le faite de la bâtisse.
 115 Comme il gravissait avec son rameau de sapin tout enguirlandé
 de rubans multicolores les degrés de l'échelle conduisant au

84 II bois, que 88 II des *gars* à 89 II journées. « Pour 90 II bâ-
 tisse » annonçait 92 II — « Ane grange ? » // — « Non 93 II Charlot ». //
 Deschamps. 96 II procession. // « Pour 97 II bâtisse ». C'était
 97-104 II [Un seul paragraphe.] 100 II s'éleva. *Maço* et

sommet de la couverture, il se sentait tout gai, tout joyeux. Sa maison serait bientôt construite.

Rendu en haut, il poussa un enthousiaste hurra en agitant triomphalement la branche verte. Il la cloua ensuite après l'un des chevrons pendant que Deschamps, Mâço et les charpentiers le regardaient d'en bas. 120

Au moment de redescendre, Charlot manqua maladroitement un échelon et, sous les regards terrifiés de ses parents et des ouvriers, roula en bas du toit et alla s'écraser sur le sol. 125

On le releva sans connaissance.

Le médecin qu'on alla quérir au village constata que Charlot avait trois côtes, une jambe et un bras de brisés.

Charlot passa soixante jours au lit. Lorsqu'il se remit debout et put enfin marcher, ce ne fut qu'en boitant. 130

Il resta infirme.

Dans sa famille, ses frères le surnommèrent le Cassé.

Page laissée blanche

La maison fut construite, mais Charlot ne se maria pas. Séduit par les grâces de M^{lle} Céline, servante chez les Lussier, il lui fit quelques visites et se posa en prétendant. Il lui apportait le dimanche un sac de pastilles de menthe, des « paparmanes* » dans le langage de Charlot. Dans des causeries simples il formula son rêve : vivre ensemble bien tranquillement, avoir une grande basse-cour, et faire l'élevage de volailles, ce qui ne demande pas beaucoup de travail et rapporte de beaux bénéfices. Naturellement, il parla de sa maison qui l'attendait, qu'il habiterait en se mariant. En manière de madrigal, il ajouta que son plus grand désir était d'y faire entrer une jolie fille comme celle qu'il suppliait d'être sa femme. Son bien était clair et net, et il était impossible de ne pas être heureux. Peut-être la servante se serait-elle laissée gagner par cette promesse de vie facile, par la certitude de l'existence assurée, sans les machinations d'un gas arrivé depuis une couple d'années dans la paroisse et employé comme manœuvre chez Raclor. Ce garçon, beau parleur, d'humeur joviale, et ayant quelque peu voyagé, n'eût pas plutôt appris les assiduités de Charlot auprès de M^{lle} Céline qu'il se mit en tête de le supplanter. Guilbault, – c'était le nom du valet de ferme – n'eut qu'à se présenter pour vaincre. Un soir, lui et Charlot se rencontrèrent auprès de leur belle. Le nouveau venu sut intéresser et amuser M^{lle} Céline. Elle fut charmée, séduite, et oubliant le pauvre Charlot, ne lui [59] adressa pas deux paroles.

VARIANTES : I « Charlot », *le Terroir*, juin 1909, p. 200-201. II Première épreuve de la mise en page de *la Scouine*.

16 I d'un *gars* arrivé 20 II les *assiduités* de [Sur l'épreuve de la mise en page, Laberge a corrigé : *assiduités*, mais l'éditeur n'en a pas tenu compte. Nous rétablissons le texte corrigé.] 20 Céline, qu'il

Après avoir patienté pendant une heure, celui-ci demanda son chapeau. Il partit et ne revint pas. Guilbault satisfait du tour joué en fit autant. Découragé par cet échec, Charlot résolut de ne plus s'exposer à manger d'avoine*. Se sentant piteux et infirme, il s'abstint désormais de courtiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai.

La maison, la belle maison qui ressemblait à un presbytère, la maison construite avec tant de soin pour le fils de prédilection, la maison, orgueil des Deschamps, attendit toujours la jolie épousée et le festin de noces.

Elle n'abrita jamais ni grande joie ni grande douleur ; ni la vie ni la mort ne franchirent son seuil. Avec ses fenêtres éternellement closes, ses portes fermées, elle prit un air de deuil et d'abandon. À sa vue, le passant éprouvait une vague impression de malheur, songeait à quelque catastrophe soudaine qui aurait bouleversé toute une existence.

Elle criait la vanité et la fragilité de nos espoirs.

La pluie, le froid, l'humidité la rongèrent peu à peu, accomplirent leur œuvre de destruction. De loin, elle conservait toujours sa belle apparence, elle en imposait. Mais, le toit creva, et l'eau dégouttant sur les chevrons, les planchers, les soliveaux, les cloisons, les pourrit lentement. Sous l'action de l'air et de la gelée, les briques s'effritèrent, se pelèrent. L'herbe et la mousse envahirent la pierre du perron. Comme son maître, la maison s'en allait en ruines. Les saules plantés tout autour lors de sa construction, avaient grandi rapidement, mais n'étant jamais taillés, ajoutaient encore à sa désolation.

Charlot vieillit. Ses cheveux grisonnèrent, et il traîna plus lourdement, plus péniblement sa jambe [60] boiteuse. À mesure que s'écoulaient les années, il devenait plus irritable, plus bourru. Sa vie s'écoula morne et plate entre son père, sa mère, et sa sœur. Le matin, il déjeunait de pain sur et amer et, le soir après sa journée de travail, avant de s'aller coucher seul dans le vieux sofa jaune, il soupait encore de pain sur et amer, marqué d'une croix.

29 I, II sentant *laid* et 30 I, II de *courtiser* les [« tiser » dans l'édition de 1918 paraît être une *coquille*]. 34 I la *brune* épousée 37 I vie, ni 45 I sa *coquette* apparence 45 I Mais le 50 I en *ruine*. Les 50 I saules, plantés 52 I taillés ajoutaient 57 I pain *sûr* et 57 I soir, après 59 I pain *sûr* et

C'était jour d'élections¹. Les Bleus et les Rouges² se disputaient le pouvoir et la population était divisée en deux camps absolument tranchés. Tous les Anglais³ sans exception étaient conservateurs, tandis que la grande majorité des Canadiens 5

L'ARLANTES : « Une victoire des bleus », *l'Autorité*, 5 février 1916, p. 3.

2 d'élections. // Les Bleus

1. Le contexte de ce chapitre ne permet pas de préciser, avec une exactitude absolue, l'événement politique auquel réfère la description. Certaines allusions de Laberge permettent cependant de supposer qu'il s'agit de l'élection fédérale du 17 septembre 1878 qui, effectivement, provoqua des troubles à Beauharnois auxquels le père d'Albert Laberge fut mêlé.

2. Au Québec, à l'époque décrite par Laberge, les Bleus s'identifiaient aux Canadiens anglais (conservateurs) et dominaient les Rouges (libéraux), en grande majorité des Canadiens français, et cela jusqu'à la venue de Wilfrid Laurier (1895). Les Bleus regroupaient aussi les cléricaux et les Canadiens français fidèles à la tradition établie par George-Étienne Cartier et Hector-Louis Langevin. « Le soir du 17 septembre 1878, les télégraphes annoncent aux quatre coins du pays une écrasante victoire conservatrice. Ironie du sort, Macdonald succombe dans Kingston où il n'avait jamais connu la défaite depuis 1847. Dans les deux camps, les pertes sont douloureuses. Les conservateurs perdent Langevin, Mitchell, Gibbs, Kings, Abbott. Les libéraux laissent cinq ex-ministres sur le carreau : Blacke, Jones, Cartwright, Laflamme, Coffin. Les conservateurs triomphent dans toutes les provinces, sauf au Nouveau-Brunswick où onze libéraux et cinq conservateurs se partagent les honneurs du combat. » (Jean Hamelin, John Huot, Marcel Hamelin, *Aperçu de la politique canadienne au xx^e siècle*, Québec, [s.é.], 1965, p. 67.) Le comté de Beauharnois élit, le 17 septembre 1878, Michaël Cayley, un immigré irlandais, âgé de 33 ans, avocat, bon orateur populaire et défenseur des cultivateurs, qui allait mourir deux mois et demi après son élection, le 3 décembre 1878.

3. Dans l'édition de 1918, Laberge écrit presque toujours « anglais », « irlandais », « canadien » de même que « les canadiens-français », en désignant les représentants de groupes nationaux. Nous rétablissons ici l'orthographe correcte.

français était libérale. Déjà, il y avait eu des bagarres aux assemblées politiques et l'on appréhendait des troubles sérieux autour des bureaux de votation. Des animosités de race fermentaient, menaçaient d'éclater. Cependant, comme la Saint-Michel, date des paiements approchait, les fermiers n'oubliaient pas les affaires. Certes, ils iraient voter, mais ils profiteraient de l'occasion pour vendre un voyage* de grain, d'autant plus que Robillard⁴ avait entrepris de charger une barge d'orge et qu'il la payait quatre chelins* le minot*.

Dès le matin, à bonne heure*, ce fut sur toutes les routes conduisant au chef-lieu du comté une longue procession de wagons* remplis de sacs de toile, bien propres, bien blancs, cordés* avec soin. Chacun allait vendre son orge.

Les Anglais* tenaient évidemment à voter tôt, car dès huit heures, ils se rendaient déjà au village. Deschamps qui comptait avoir quinze cents minots* de grain cet automne-là, n'avait pu terminer son battage la veille comme il l'espérait. Il tenait absolument à le finir cependant, et cette besogne lui prit une partie de l'avant-midi. Après le dîner, il partit [62] donc avec une quinzaine de poches dans sa charrette.

Sur la route de glaise, dure comme du ciment*, bordée de trèfles* d'odeur, de verges* d'or et d'herbe Saint-Jean, son petit cheval bai marchait d'un pas régulier et, sur son dos, luisaient les têtes dorées des clous du harnais.

Deschamps alla livrer son orge chez Robillard⁴. Là, il apprit que les Anglais* s'étaient emparés du poll* et en défendaient l'approche à leurs adversaires. Cette nouvelle n'était pas pour intimider Deschamps qui était un rude batailleur. Il attacha son

9 la Saint Michel, date 15 matin à 19 Les anglais tenaient 21 là n'avait 27 d'herbe Saint Jean, son 30-71 [Un seul paragraphe.] 31 les anglais s'étaient

4. Le nom de Robillard permet de déduire, grâce à quelques indications dans d'autres chapitres, que l'action se déroule à Beauharnois. Dans l'ouvrage d'Augustin Leduc (*Beauharnois. Paroisse Saint-Clément 1819-1919. Histoire religieuse. Histoire civile. Fêtes du Centenaire*, p. 198), nous lisons : « En 1869, Messieurs Leduc & Fortin ouvraient un magasin général au coin de la Place du Marché ; à l'époque de l'âge d'or de Beauharnois – 1875-1880 – ils firent un commerce très considérable de grains ; leurs principaux clients étaient l'Honorable Louis Tourville et J. Robillard, ex-membre du Parlement de Berthier. Plus tard, ils acquirent la propriété Baker, sur la rue Saint-Laurent. » C'est à ce magasin que le père d'Albert Laberge vendait le surplus de son grain.

cheval à la porte d'un vaste hangar en pierre, où il se trouvait à l'ombre, et partit vers la salle du marché public. En approchant, il constata que les Anglais* avaient bien pris leurs mesures. Ils avaient disposé leurs voitures en rectangle autour de l'édifice et n'avaient laissé qu'un étroit passage libre qu'ils surveillaient. Cette tactique en avait imposé, et peu de Rouges s'étaient aventurés dans le voisinage de cette forteresse. Les audacieux qui avaient tenté de s'approcher avaient reçu un mauvais accueil. Justement, Deschamps se heurta à Bagon venu au village pour voter. Le Coupeur* s'était endimanché, avait mis son haut de forme et le surtout de drap qui lui avait servi lors de son mariage. Malheureusement, il avait fait la rencontre de quelques Anglais* et l'un d'eux, lui avait, d'un coup de fouet, coupé son tuyau* en deux. Les compères avaient continué leur route en riant aux éclats de la bonne farce. Ce récit ne fit qu'aiguillonner Deschamps qui se dirigea d'un pas plus rapide vers l'ennemi. Trois grands gaillards, postés en sentinelle, gardaient le passage conduisant au bureau de votation. Comme Deschamps s'approchait, ces braves se mirent à ricaner et le plus gros de la bande l'apostropha d'un :

– Que veux-tu maudite soupe* aux pois ?

Un formidable coup de poing à la mâchoire fut la réponse de Deschamps. L'Anglais* s'affaissa comme une masse. Les deux autres se ruèrent sur le Canadien*, mais le premier reçut dans le bas ventre une botte si rudement poussée qu'il roula sur le sol en faisant entendre un affreux gémissement et en se tordant. Le troisième cependant, un Irlandais d'une malpropreté repoussante, aux mains couvertes de verrues, avait saisi Deschamps à la gorge et tentait de l'étouffer. Le Canadien* se défendait avec énergie et parvint à faire lâcher prise à son antagoniste. Une lutte corps à corps s'engagea alors entre les deux hommes. Un croc-en-jambe habilement appliqué fit perdre l'équilibre à l'Irlandais qui s'abattit. Saisissant une poignée de foin qui traînait par terre, Deschamps tenta de le faire manger à son ennemi vaincu, mais celui-ci lui mordit féroce-ment un doigt. Dans sa rage, Deschamps ramassa une boulette de crottin

36 les anglais avaient 42 Justement Deschamps 46 et le plus rapproché, lui 46 avait d'un 54 d'un « Que 54 pois ? » Un 65 Un croc en jambe habilement

70 frais, et la fit avaler à l'Irlandais, lui cassant par la même occasion une demi-douzaine de dents.

Deschamps put croire à ce moment qu'un mur de briques s'écroulait sur lui, car une dizaine d'Anglais* s'étaient précipités sur le Canadien* et le démolissaient avec leurs poings et leurs pieds. C'étaient une grêle de coups. Deschamps était absolument sans défense. On ne sait trop ce qui serait arrivé, si l'un des agresseurs n'eût tout à coup commandé aux autres de s'arrêter. On lui obéit. En quelques mots, il exposa son idée, puis il s'éloigna. Au bout d'une minute, il revint avec une charrette.

80 Alors tandis que quatre ou cinq de la bande, maintenaient Des[64]champs, un autre lui passa un câble au cou et attacha l'autre extrémité au chariot. Les Anglais* sautèrent dans la voiture puis le chef fouetta le cheval qui partit au grand trot, traînant Deschamps derrière le char comme un animal que l'on conduit

85 à l'abattoir. Criant à tue-tête, brailant, hurlant, vociférant, les Bleus et leur burlesque équipage parcouraient les rues, semant l'épouvante. Moulu, essoufflé, nu-tête, la figure tuméfiée et sanglante, les côtes, les jambes et les reins meurtris, Deschamps courait derrière la charrette, butant contre les pierres et écumant de rage impuissante. La voiture fit ainsi le tour du village sans que personne n'osât intervenir, tellement la population était terrorisée. Finalement, elle prit le chemin de la campagne. Elle fit encore un bon mille, puis comme Deschamps râlait, à

90 moitié étouffé, le chef détacha le câble et le jeta sur l'épaule de

95 Deschamps.

– Garde-le comme souvenir, dit-il, et s'éloigna avec ses compagnons.

Les Bleus avaient triomphé ce jour-là.

70 l'Irlandais lui 71 une demi douzaine de 82 chariot. Une dizaine d'Anglais sautèrent 87 essoufflé, nu tête, la 87 sanglante, les reins, les côtes et les jambes meurtris 88 Deschamps courrait derrière 98 ce jour là.

Les foins étaient commencés depuis un mois, mais par suite des pluies continuelles il n'y avait presque rien de fait nulle part. À quelques heures d'intervalle, les orages se succédaient après la courte apparition d'un soleil fantômal*. Subitement, le ciel devenait noir, menaçant, et de gros nuages en forme de corbillards, se poursuivant à l'horizon, crevaient sur la campagne verte et plate, déversant sur elle des déluges d'eau qui la noyaient. Parfois, la pluie tombait interminablement pendant des journées entières, battant les fenêtres, où souvent un vieil habit bouchait un carreau cassé, et chantant sur les toits des maisons et des granges sa plainte monotone. 5 10

Et pendant les nuits sombres, sans étoiles, une petite note aiguë et désolée, d'une inexprimable tristesse, obsédante jusqu'à l'angoisse, le coassement des grenouilles, déchirait les ténèbres. En vain, celles-ci semblaient vouloir l'étouffer de leur bâillon humide et mou, la plainte, toujours renaissait, obstinée, douloureuse... 15

Dans les greniers, couchés sur leur paille ou une robe* de carriole, les gars dormaient à poings fermés. Dans la journée, les pieds pataugeant dans une boue gluante, devenaient lourds, énormes. Avant d'entrer, on les essuyait sur une brassée de poy-sar* déposée à côté du perron. 20

Tous les efforts des fermiers étaient paralysés et le découragement commençait à se faire sentir. [66] Dans un moment de dépression, un homme s'était pendu. L'inutilité des labeurs, des 25

VARIANTES : « Les foins », *la Semaine*, 24 juillet 1909, p. 3, sous la rubrique « Conte de la Semaine ».

9 Parfois la 13 note aiguë et 16 leur bâillon, humide 21 pieds pataugeant dans 26 dépression un

durs travaux, apparaissait. Le curé et son vicaire ne pouvaient suffire à chanter toutes les grand'messes recommandées par les cultivateurs de la paroisse. Chaque dimanche, au prône, le vieux
 30 prêtre exhortait d'une voix navrée ses ouailles à la prière, afin de fléchir le Seigneur et d'obtenir un terme à ses rigueurs. Finalement, après quatre semaines d'orages et d'averses, le beau temps si ardemment désiré revint. Un soleil ardent chauffa la terre, mûrissant foins et grains. Bientôt, les faucheuses mécani-
 35 ques firent entendre leur puissant ronflement. Du matin au soir, planait sur cette mer de verdure le sonore bourdonnement de l'essaim des machines de fer, semblable à celui d'une meule géante. La paix et le calme étaient comme brisés, hachés. Une fièvre de travail et d'activité animait tout le pays, le faisait vivre
 40 d'une vie intense. Il fallait se hâter.

Le vieux Deschamps avait loué deux aides, Bagon le Coupeur* et l'Irlandaise, une vagabonde arrivée depuis quelque temps dans la région. C'était une grande femme de quarante ans, sèche et jaune, qui, aux jours de chômage, se saoulait abominablement au gin. Dure à la besogne autant qu'un homme,
 45 dont elle ne recevait que la moitié du salaire, elle était une vaillante ouvrière.

Deschamps coupait sans relâche, la Scouine râtelait, Bagon mettait le foin en veillottes*, Charlot et l'Irlandaise faisaient le charroyage*.
 50

On était au vendredi.

Dans la grande chaleur, les hommes et les chevaux dégageaient une forte odeur de sueurs, un puissant relent d'animalité. Très incommodes, [67] les mouches piquaient avec un
 55 acharnement féroce.

Le midi ardent brûlait le sang.

De tous côtés, dans les champs, se dressait la masse des charretées de foin, et la stature du chargeur découpait sur le ciel bleu sa silhouette noire.

Bagon qui, depuis quelques minutes, prononçait des paroles inintelligibles, planta sa fourche dans le sol, et s'arrêta derrière une veillotte*. Du haut de son voyage*, l'Irlandaise l'aper-
 60

43 de 40 ans 44 se saoulait abominablement 50 [Une ligne pointillée marque la division du récit en deux sections.]

cut, jouissant solitairement. Elle lui cria des obscénités, mais Bagon demeura sourd, tout secoué par son spasme.

Charlot et l'Irlandaise riaient très haut, et commentaient la chose avec des mots ignobles qui les troublaient eux-mêmes. 65

Il plut le lendemain, et l'Irlandaise, ayant reçu un peu d'argent, partit pour aller chercher un flacon de genièvre. Elle ne rentra qu'à la nuit noire, à moitié ivre.

Depuis le commencement des travaux, Charlot couchait sur le foin, dans la grange. Il dormait ce soir-là depuis un temps inappréciable, lorsqu'il fut soudain éveillé. C'était l'Irlandaise qui montait péniblement, en geignant, l'échelle conduisant sur la tasserie*. Charlot crut qu'elle ne parviendrait jamais à arriver en haut. À un énergique juron, il comprit qu'elle avait manqué un échelon. Il se demanda si elle n'allait pas échapper* prise et tomber dans la batterie*. Après beaucoup d'efforts, l'Irlandaise mit finalement le pied sur le carré*. D'une voix rauque et avinée, elle se mit à appeler : 70 75

– Charlot ! Charlot ! 80

– Quoi ? demanda celui-ci.

Se dirigeant dans la direction de la voix, les jambes embarrassées dans le foin et trébuchant à [68] chaque pas, l'Irlandaise arriva à Charlot. Elle s'affaissa près de lui, les jupes trempées et boueuses, l'haleine puant l'alcool. Attisée par le genièvre, elle flambait intérieurement, et Charlot éprouvait lui aussi des ardeurs étranges. Ses trente-cinq ans de vie continentale, ses nuits toujours solitaires dans le vieux sofa jaune, allumaient à cette heure en ses entrailles de luxurieux et lancinants désirs. Cet homme qui jamais n'avait connu la femme, sentait sourdre en lui d'impérieux et hurlants appétits qu'il fallait assouvir. Toute la meute des rêves mauvais, des visions lubriques, l'assiégeait, l'envahissait. 85 90

Une solitude immense et des ténèbres profondes, épaisses comme celles qui durent exister avant la création du soleil et des autres mondes stellaires, enveloppaient les deux êtres. La pluie battait la couverture de la grange, chantant sa plainte mo- 95

64 son vice. // Charlot 67 Il pleuvait le 68 de gin. Elle 71 foin dans 75 juron *en anglais*, il 80 appeler : « Charlot, Charlot ». // — « Quoi ? » 81-93 [Un seul paragraphe.] 90 femme sentait

notone, et la sempiternelle et lugubre plainte des grenouilles s'entendait comme un appel désespéré.

100 Alors Charlot se rua.

Et le geste des races s'accomplit.

Ce fut sa seule aventure d'amour.

La Scouine arriva un matin chez les Lecomte, très essouffée et sous le coup d'une vive émotion.

– Allez-vous à l'exposition ? demanda-t-elle en entrant dans la remise où la mère Lecomte et sa fille Eugénie étaient en train d'écosser des fèves pour la soupe du midi. 5

– Non, ben sûr, répondit la vieille femme. Ça nous tente plus. Nous y sommes allés il y a deux ans, lorsque nous y avons mené notre étalon, mais je ne sais quand nous y retournerons. Et Charlot, y va-t-il ? 10

– Oui, mais figurez-vous qu'il vient de se décider. Il disait hier qu'il voulait finir de crocheter* ses pois. Ce matin, il a aiguisé sa faulx, puis après le déjeuner, il a changé d'idée et m'a dit de me greyer*. Il vient de partir pour chercher son cheval. Oh ! il y avait quelque chose qui me disait que j'irais. Je me sauve m'habiller. Bonjour la compagne ! 15

La Scouine tourna sur ses talons et reprit à la course le chemin de chez elle.

– Bon voyage ! Ben du plaisir, lui cria la mère Lecomte.

Une heure plus tard, Charlot et la Scouine, endimanchés, montaient en boghei pour se rendre au concours agricole. 20

VARIANTES : « La chanson de la faulx. Étude de mœurs canadiennes en plein terroir », *L'Autorité*, 29 janvier 1916, p. 3 ; correspond aux chapitres XXI et XXII de l'édition de 1918.

2 les *Lecompte*, très 5 mère *Lecompte* et 6 la *soude* du 7 femme. *Ca* nous 8 nous avons *exposé* notre 12 de « *crocheter* » ses 12 pois. *Le* matin 15 Oh ! *Il* y 19 mère *Lecompte*. // Une

Le long de la route, le frère et la sœur voyaient des gens s'apprêtant à partir eux aussi, pour l'exposition. La Scouine était ravie et souriait béatement sans dire un mot.

25 Le beau temps d'automne remplissait de bien-être.

Près des maisons, des chaudières* de ferblanc, coiffant les pieux des clôtures, luisaient au soleil. Disposés en rang sur les cadres des fenêtres, des tomates et des concombres achevaient de mûrir.

30 Dans les chaumes gris, sur la terre pelée, des troupeaux de vaches gravement rumaient...

N'ayant rien à dire, Charlot et la Scouine faisaient des milles en silence. Parfois, l'un d'eux jetait une remarque à laquelle l'autre répondait d'un mot ou d'un signe de tête.

35 De temps à autre, et sans s'en rendre compte, Charlot de sa voix aiguë, lançait à son cheval un commandement inintelligible.

Les deux promeneurs arrivèrent ainsi à une maison en pierre bleue, prétentieuse et neuve, laide et de mauvais goût.

40 Dans la paroisse, on la désignait sous le nom de Château des Bourdon, et ses propriétaires en étaient très fiers. C'étaient des fermiers qui avaient durement travaillé. La femme Bourdon avait eu une ambition en sa vie : avoir la plus belle maison du comté. Pendant vingt ans, elle s'était mise à la tâche avec ses enfants, cultivant de grandes étendues de légumes, que deux fois la semaine, l'été et l'automne, elle allait vendre à la ville. Elle et sa famille se privaient de tout, économisant chaque sou. La brave femme avait travaillé nuit et jour. Pendant dix ans, elle était allée à la messe le dimanche, avec la même robe d'alpaga

45 noir. Avec l'argent péniblement amassé, elle avait fait construire une maison qui était la réalisation de son [71] rêve. Elle l'avait meublée et avait planté des arbres tout autour pour l'embellir. Puis, elle était partie, sans même avoir eu le temps de l'habiter, enlevée subitement par une maladie de cœur.

55 – Quand on est mort, pas besoin de maison d'or, avait sentencieusement remarqué un voisin, au cimetière, après les funérailles.

23 pour l'exposition 26 chaudières en ferblanc 36 voix aiguë, lançait
36 commandement inintelligible. // Les 42 avaient durement travaillé. La ferme
Bourdon 56 voisin au

Le fermier Bourdon s'était remarié, après six mois de veuvage, avec une demoiselle de la ville. La nouvelle venue, une jolie brune de trente-cinq ans, fraîche et grasse, à l'œil clair, avait pris possession du château. 60

Comme Charlot et la Scouine passaient devant la somptueuse résidence, ils virent M^{me} Bourdon, confortablement installée dans une berceuse, sur la véranda. Elle était coquettement habillée et posait fièrement pour les promeneurs. 65

– À s'carre, hein ? fit la Scouine.

– Pourquoi veux-tu qu'elle travaille ?... Elle a de quoi vivre, répondit Charlot.

Par la porte entrouverte pour la circonstance, on apercevait les chaises placées deux par deux vis-à-vis des fenêtres, et des chromolithographies de saints dans des cadres dorés accrochées aux murs. On sentait le dédain des deux étrangères, la femme et la belle résidence, pour tout ce qui n'était pas elles-mêmes. Une sourde hostilité semblait émaner d'elles. 70

La bonne vieille maison où la famille était née et avait grandi, où la mère était morte, avait un air morne de deuil. Son âme paraissait s'en être allée par les blessures béantes des carreaux brisés. Et le château écrasait l'humble demeure de tout l'argent qu'il avait coûté. 75

Après une course d'une heure et demie, le clocher de l'église se dressa tout près. Le village était rempli d'une foule beaucoup plus nombreuse encore que celle des jours de dimanche et c'était jusqu'au terrain de l'exposition, une procession ininterrompue de voitures, un continuel défilé de piétons. À la barrière, Charlot exhiba sa carte de membre de la Société d'Agriculture¹ et pénétra dans l'enceinte. On entendait là un grand bourdonnement confus. Des groupes allaient et venaient 80 85

69 porte *entrouverte* pour 70 des *chromo-lithographies* de 71 dorés *accrochés* aux 72 le *dédain* des 73 *pas elle-même*. Une 75 née, et 83 l'exposition une

1. Il s'agit de la Société d'agriculture du comté de Beauharnois, fondée autour de 1829. C'est à la suite d'une loi votée en 1818 par le gouvernement du Bas-Canada que se sont formées les premières sociétés d'agriculture : à Québec, à Trois-Rivières et à Montréal. Le gouvernement de l'Union sanctionna par une loi, le 29 mars 1845, l'établissement des sociétés d'agriculture et tripla la somme d'argent versée par les membres. La Société d'agriculture du comté de Beauharnois pouvait alors aider ses membres à acquérir des semences de choix, impor-

en tous sens, discutant bruyamment, échangeant des poignées
 de mains et des opinions avec les connaissances rencontrées. De
 90 tout jeunes garçons riaient très haut en brandissant comme un
 trophée leur premier cigare. Des chevaux hennissaient et des li-
 monadiers criaient leurs rafraîchissements.

Charlot et la Scouine inspectèrent d'abord les bestiaux : va-
 ches laitières, taureaux, génisses, veaux, attachés aux poteaux
 95 de la clôture ; ils allèrent voir les moutons et les porcs, enfermés
 dans des boîtes* à casiers, au centre du terrain. Des pigeons
 près de là roucoulaient dans des cages, passant leurs becs roses
 entre les barreaux. Des lapins et un écureuil attirèrent égale-
 ment l'attention de Charlot et de sa sœur. Les chevaux se trou-
 100 vaient de l'autre côté de l'enclos. Ils les allèrent examiner. Plus
 loin, les instruments aratoires les tinrent longtemps en contem-
 plation. Enfin, en regardant bien à leur aise tout ce qu'ils ren-
 contraient sur leur passage, ils se trouvèrent au corps principal
 des bâtiments où étaient exposés les produits de l'industrie do-
 105 mestique ; tapis, catalognes*, ouvrages en laine. La foule y était
 plus dense que partout ailleurs. C'était là aussi que se trouvait la
 bande des faméliques exploités de fêtes foraines, propriétaires
 de jeux de hasard, vendeurs [73] de bijoux de camelote, etc.
 110 Les campagnards faisaient groupe autour de ces peu scrupuleux
 industriels.

Les eaux gazeuses, le cidre et les sirops aux couleurs d'or,
 roses, rouges, brillaient dans les verres que les buveurs dégus-

95 clôture, ils 98 également leur attention. Les 103 principal de bâti-
 mement où 105 tapis, catalognes, ouvrages

ter des animaux de race, tenir des expositions agricoles. Dans certaines régions existèrent aussi des « cercles agricoles », associations plus petites répondant aux besoins de petites localités. En 1836, William Evans fonda le *Journal d'agriculture* ; en 1861, l'abbé Dumais lance la *Gazette des campagnes* et Joseph-X. Perrault, petit-fils de Joseph-François Perrault, fonde la *Revue agricole*. Le nouveau ministère de l'Agriculture encourage et coordonne depuis 1867, les efforts des cultivateurs. En 1895 voit le jour un *Manuel d'agriculture*, excellent guide des agriculteurs dont Alfred, le frère d'Albert Laberge, possédait un exemplaire. (Voir Firmin Létourneau, *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Montréal, L'Imprimerie populaire Limitée, 1950, 324 p. ; Auguste Leduc, « Beauharnois agricole », dans *Beauharnois, paroisse Saint-Clément, 1819-1919*, Ottawa, La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, 1920, p. 179-181. Aussi : « Les associations agricoles », dans Jean Hamelin [et] Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois*, dirigée par Nive Voisine, *le xx^e Siècle*, t. 1, 1898-1940, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 280-284.)

taient orgueilleusement. La clientèle augmentait sans cesse. Les bouteilles luisant au soleil étaient un véritable miroir aux alouettes. Les gens entouraient la table, attendant leur tour pour boire. Les bouchons partaient avec un bruit d'explosion, ce qui contribuait encore à attirer la foule. 115

Un grand jeune homme vidait un verre de liqueur, à petites gorgées, en toisant les filles qui passaient. Voyant s'approcher la Scouine : 120

– J'vous offrirais ben quelque chose, mamzelle, dit-il, ironiquement, mais je viens de dépenser mon dernier sou.

Non loin de là, le possesseur d'une roulette, petit homme maigre, l'air malpropre avec une barbe de quinze jours, un mouchoir de filoseille noué autour du cou, s'évertuait à attirer l'attention de la foule. 125

– Venez faire fortune, criait-il, vous recevrez deux pour un, quatre pour un, et jusqu'à dix pour un. Essayez votre chance !

Il imprimait alors un rapide mouvement de rotation à sa machine, qui se mettait à tourner avec un bruit de crécelle. Un garçon d'une vingtaine d'années s'avança et plaça dix sous sur le rouge. Il gagna. 130

– Carreau rouge, trèfle noir... Ma cousine est arrivée. Venez faire fortune ! clama l'homme.

Le joueur avait laissé son argent sur le rouge. Il gagna encore. La roue continua de tourner, et le [74] sort de favoriser l'audacieux. Autour de lui, les yeux luisaient d'envie. Il était devenu le point de mire de tous les regards. Le démon du jeu harcelait les spectateurs. Plusieurs tâtaient les pièces de trente-sous* au fond de leur gousset avec un désir fou de les placer sur le tableau. Le joueur heureux mit une poignée de pièces blanches dans sa poche et s'éloigna en sifflant. 140

La Scouine tenait à la main son mouchoir dans un coin duquel était nouée quelque monnaie. Le propriétaire de la roue, qui voyait s'envoler ses derniers dollars, faisait piteuse mine. Il ne cessait cependant de crier : 145

118-122 [Un seul paragraphe.] 120 la Scouine : « J'vous offrirais quelque 126 foule. « Venez 128 chance ! » // Il 129-142 [Un seul paragraphe.] 132 gagna. « Carreau 134 fortune ! » clama 139 de *trente sous* au 143-150 [Un seul paragraphe.] 146 crier : « Pique

– Pique noir, carreau rouge. Ma cousine est arrivée. Venez tous faire fortune comme monsieur. Allons, venez essayer votre chance ! Tout le monde peut jouer ici et tout le monde peut gagner...

150

La Scouine n'y tint plus.

– J'ai envie de mettre dix cents, glissa-t-elle à l'oreille de Charlot.

155

160

Et sans attendre de réponse, elle mit sa pièce sur le rouge. Tout de suite, cependant, elle aurait voulu la reprendre. Elle l'aurait fait sans tous ces regards braqués sur elle. La roue recommença de tourner pendant que le cœur de la Scouine tonnaient avec fracas dans sa poitrine. Elle éprouvait des picotements de feu à la plante des pieds et un grand bourdonnement aux tempes. Peu à peu l'allure de la roue se modéra. Les yeux de la Scouine luisaient comme des feux follets, dévoraient la table.

– Noir gagne ! cria l'homme en ramenant à lui la pièce de dix sous, lorsque la roue se fut arrêtée sur un pique.

165

La Scouine s'éloigna à la hâte avec le sentiment (75) qu'elle était la victime d'une grande injustice, cependant que lui arrivait aux oreilles, comme une moquerie, le sempiternel et trompeur boniment :

– Pique noir, carreau rouge. Ma cousine est arrivée. Venez tous faire fortune...

170

Charlot et la Scouine se trouvèrent tout à coup devant une toile tendue verticalement comme un mur. Au centre, bordé de tavelle* rouge, était un trou dans lequel passait une tête horriblement charbonnée et qui faisait toutes sortes de hideuses grimaces. Un compère invitait les passants à s'arrêter.

175

– Seulement* que cinq sous pour trois balles. Si vous frappez le nègre, vous aurez un cigare ; deux fois, deux cigares ; trois fois, trente-sous*. Allons, approchez, mesdames et messieurs, seulement* que cinq sous pour trois balles.

149 gagner... » // La Scouine 153 Charlot, et sans 163-169 [Un seul paragraphe.] 167 boniment : « Pique 169 fortune... » // Charlot 173 qui *faisait* toutes 174 s'arrêter. « Seulement 177 fois, *trent sous. Alons, approchez* 178 balles. » // La

La rage de la Scouine déborda :

– Je vas vous donner dix sous pour i envoyer ane roche*, 180
hur-la-t-elle, hors d'elle-même.

Le pauvre diable qui jouait le rôle du nègre lui jeta un regard venimeux.

Se sentant un peu fatigués, Charlot et la Scouine allèrent s'asseoir sur le bord d'un fossé. Une famille de cinq à six personnes 185
vint bientôt s'installer à côté d'eux, et chacun se mit à dévorer en silence des sandwiches au jambon. À quelques pas, les gens riches prenaient, sur des tables formées de longues planches posées sur des chevalets, un lunch de bœuf, de pommes de terre, de pain et de café. Cette extravagance coûtait 190
trente-sous*.

– C'est un voleur, déclara la Scouine qui ne pouvait oublier sa mésaventure de la roulette. On devrait refuser à ces gens-là l'entrée sur le terrain.

[76] – I n'a peut-être pas de permis, non plus, répondit Charlot. 195

– Ah ! S'il y avait moyen de le faire arrêter ! s'exclama la Scouine.

La faim commençait sérieusement à se faire sentir, mais le frère et la sœur préférèrent se passer de manger plutôt que de payer. 200

187 des sandwich au 190 coûtait trente sous. // C'est 193 ces gens là l'entrée

Page laissée blanche

Ils repartirent vers les six heures. La fête était presque finie et tout le monde s'en allait. Devant l'hôtel du village, la rue était complètement bouchée par la foule et toutes les voitures se trouvaient arrêtées. Impossible de se frayer un chemin à travers cette masse humaine. C'était à croire que l'auberge allait être prise d'assaut. Les nouveaux arrivants repoussaient les autres et se faisaient eux-mêmes bousculer à leur tour. On parlait sans se comprendre. Des ivrognes titubaient. Les conducteurs faisaient de vains efforts pour avancer ; ils fouettaient leurs chevaux sans cependant réussir à se faire un passage. Finalement, après un arrêt de vingt minutes, la circulation se rétablit. Charlot suivait à la file. Des gens causaient d'une voiture à l'autre, avant de se séparer. Frem et Frasier Quarante-Sous venaient en avant de la Scouine et de Charlot. Droits et raides comme toujours sur leur siège, ils ressemblaient à des automates.

À l'entrée du village, une petite maison basse, d'aspect misérable, écrasée sur elle-même comme un vieillard centenaire, et précédée d'un étroit jardin planté de tabac, ouvrait toutes grandes ses fenêtres. Bien qu'il fût encore très à bonne heure*, des jeunes gens dansaient avec entrain aux sons d'un accordéon époumonné. Le spectacle sentait la crapule et le vice. Frem Quarante-Sous se retourna dans sa voiture :

VARIANTES : « La chanson de la faulx. Études de mœurs canadiennes en plein terroir », *l'Autorité*, 29 juin 1916, p. 3 ; correspond aux chapitres XXI et XXII de l'édition de 1918.

14 Frasier Quarante Sous venaient 16 automates ; à ces marionnettes que les troupes ambulantes de paroisse en paroisse. // À 17 basse, de misérable aspect, écrasée
22 Frem Quarante Sous se 23 voiture : «Ca danse

– Ça danse comme ça tous les soirs, dit-il à [78] Charlot. Ils
 25 sont là quatre garçons, et il n'y en a pas un seul qui travaille. Il y
 a un puits et une pompe devant la porte, mais on boit plus de
 whiskey que d'eau.

La Scouine trouva là tout de suite un prétexte pour aller
 voir le vicaire le dimanche suivant. Elle pourrait lui dénoncer
 30 ces désordres.

À ce moment, un couple en boghei croisa la longue théorie
 de voitures qui s'en revenaient du concours agricole. L'homme,
 une jeunesse* de vingt ans, absolument ivre, était courbé en
 deux, la tête enfouie entre les genoux de sa compagne.

35 – Le cochon ! s'exclama la Scouine, qui souhaite d'être ren-
 due au dimanche pour entretenir le vicaire de cet autre scan-
 dale.

À un carrefour, les voitures se séparèrent, prirent des rou-
 tes différentes, se distancèrent. Les chevaux de Frem Quarante-
 40 Sous et de Charlot conservèrent seuls leur même allure. Ils al-
 laient sur la route tranquille de leur petit trot uniforme des
 jours de dimanche. L'on traversa la Pointe aux Puces, le rang*
 des Voleurs, puis celui des Picotés*. C'était là une région de
 tourbe. Les roues enfonçaient dans la terre brune et les chevaux
 45 se mirent au pas. On respirait une odeur âcre de roussi, de
 brûlé. Un silence et une tristesse sans nom planaient sur cette
 campagne. Tout attestait la pauvreté, une pauvreté affreuse
 dont on ne saurait se faire une idée. C'était un dicton populaire
 que les Picotés* avaient plus d'hypothèques que de récoltes sur
 50 leurs terres.

La route était bordée par un champ d'avoine clairsemée, à
 tige rouillée, qui ne pouvait être utilisée que comme foin. Les épis
 ne contenaient que de la balle, et la paille d'un demi-
 arpent aurait à [79] peine suffi à remplir les paillasses sur lesquel-
 55 les le fermier et sa marmaille dormaient le soir.

Un homme à barbe inculte, la figure mangée par la petite
 vérole, fauchait, pieds nus, la maigre récolte. Il portait une che-
 mise de coton et était coiffé d'un méchant chapeau de paille.

Les longues journées de labeur et la fatalité l'avaient
 60 courbé, et il se déhanchait à chaque effort. Son andain fini, il
 s'arrêta pour aiguiser sa faux et jeta un regard indifférent sur

34 enfouie sur les 35 Le *salaud* ! s'exclama 39 Frem Quarante Sous et
 51 d'avoine, clairsemée

les promeneurs qui passaient. La pierre crissa sinistrement sur l'acier. Dans la main du travailleur, elle voltigeait rapidement d'un côté à l'autre de la lame. Le froid grincement ressemblait à une plainte douloureuse et jamais entendue... 65

C'était la Chanson de la Faulx, une chanson qui disait le rude travail de tous les jours, les continuelles privations, les soucis pour conserver la terre ingrate, l'avenir incertain, la vieillesse lamentable, une vie de bête de somme ; puis la fin, la mort, pauvre et nu comme en naissant, et le même lot de misères* 70 laissé en héritage aux enfants sortis de son sang, qui perpétueront la race des éternels exploités de la glèbe.

La pierre crissa plus douloureusement, et ce fut dans le soir, comme le cri d'une longue agonie.

L'homme se remit à la besogne, se déhanchant davantage. 75

Des sauterelles aux longues pattes dansaient sur la route, comme pour se moquer des efforts du paysan.

Plus loin, une pièce de sarrasin récolté mettait sur le sol comme une grande nappe rouge, sanglante.

Les deux voitures passèrent à côté de quelques [80] sillons 80 de pommes de terre où des enfants grêlés par la picote* recueillaient le repas du soir.

Après, s'étendait une région inculte, couverte d'herbes sauvages et de jeunes bouleaux. Par intervalles, de larges tranchées avaient été creusées jusqu'à la terre arable et la tourbe, 85 taillée en blocs cubiques, mise en piles, pour sécher. L'un de ces blocs attaché au bout d'une longue perche dominait le paysage comme un sceptre, et servait d'enseigne.

La tourbe, combustible économique, était assez en vogue chez les pauvres gens. 90

Les feux que les fermiers allumaient régulièrement chaque printemps avant les semailles, et chaque automne après les travaux, avaient laissé çà et là de grandes taches grises semblables à des plaies, et la terre paraissait comme rongée par un cancer, la lèpre, ou quelque maladie honteuse et implacable. 95

69 de bêtes de 72 glèbe. // L'homme 83 après s'étendait
85 tourbe taillée 93 laissé çà et

À de certains endroits, les clôtures avaient été consumées et des pieux calcinés dressaient leur ombre noire dans la plaine, comme une longue procession de moines.

100 Charlot et la Scouine arrivèrent enfin chez eux, et affamés, ils soupèrent voracement de pain sur et amer, marqué d'une croix.

Caroline, celle des bessonnes mariée à Tit Toine St-Onge, suivit la loi commune. Elle travailla aux champs avec son mari et éleva une famille. Comme sa mère, elle eut trois garçons et deux filles. Le matin, elle attachait les plus jeunes au pied de sa couchette et amenait les aînés avec elle, afin d'aider à la besogne. 5

Brusquement, elle fut prise de consommation* galopante. Mâço et la Scouine vinrent la voir. Elle était au plus mal. Son mari devenant veuf se remarierait pour sûr, et cette idée d'une belle-mère pour ses enfants la tourmentait, l'obsédait. 10

– Si je meurs, mangez toutes les confitures, leur recommanda-t-elle, un après-midi qu'ils entouraient son lit.

Elle mourut deux jours plus tard.

Pendant une semaine, la Scouine eut charge de la maison. Comme les petits pleuraient, elle les conduisit dans la chambre mortuaire, et leur montrant dans la bière la forme maintenant immobile de celle qu'ils avaient appelé maman : 15

– Si vous n'êtes pas sages, votre mère viendra vous tirer les orteils la nuit, affirma-t-elle.

Terrifiés par cette menace, les orphelins se tinrent cois, pleurant silencieusement, craignant que celle qui les avait aimés ne leur fit du mal. Comme un hôte malfaisant qui se glisse sous un toit, la peur était entrée dans leur cerveau, y battait la charge, faisait des courses folles, fouettait ces jeunes êtres [82] sans dé- 20

25 fense. Elle les harcelait la journée, et le soir venu, ils n'osaient
dormir. Infiniment malheureux, la solitude et les ténèbres les
affolaient. Leurs pieds nus effleuraient nerveusement le plan-
cher et dans leur couche, ils se recroquevillaient, se serraient en
30 rond les uns contre les autres dans une attente angoissante.
Epouvantés, ils ne pouvaient fermer les yeux et soudain, éclai-
taient en sanglots.

St-Onge, le veuf, fit dignement les choses. Il commanda des
funérailles de première classe et retint le corbillard à deux che-
vaux.

35 De retour à la maison, la Scouine s'empressait d'aller ra-
conter à la mère Lecomte la pompe de la cérémonie.

– Un beau service, mame Lecomte, un chariot¹ haut comme
un voyage* de foin.

40 Et elle accumulait les détails, s'animant, bavardant, gonflée
d'orgueilleuse satisfaction. Et voilà qu'elle salivait, que ses gros-
ses lèvres épaisses, lançaient jusque dans la figure de la vieille
femme de petits grains humides que celle-ci essuyait avec son
tablier bleu. Toute glorieuse, la Scouine déclarait :

45 – M'sieu l'curé a dit qu'il avait jamais vu d'aussi beau cer-
cueil dans son église, jamais vu d'aussi beau cercueil.

1. Le « chariot » désigne ici un corbillard.

Charlot, sur ses économies, avait prêté deux cents piastres à un fermier du rang* du Quatre, avec intérêts payables à la Saint-Michel. Or, comme le samedi après cette fête, il n'avait pas encore reçu de nouvelles de l'emprunteur non plus que de son argent, il se résolut à aller voir son homme dès le lendemain, avec sa sœur, et à lui réclamer son dû. Les chemins étaient encore beaux et ce serait, supposait-il, une promenade plutôt agréable. Il songea à inviter Bagon le Coupeur*. Depuis des années, ce dernier manifestait le désir de voir l'endroit où il était né, où son père et sa mère qu'il n'avait jamais connus, étaient morts l'année du grand choléra¹. C'était au rang* du Trois, sur le parcours à suivre. Bagon accepta l'offre avec empressement. Il fut convenu que l'on partirait le dimanche après-midi. Le Coupeur* arriva comme les Deschamps achevaient de prendre le dîner au pain sur et amer marqué d'une croix. On fut vite prêt. Comme le temps était incertain et qu'il pouvait pleuvoir, Charlot crut plus prudent de laisser son boghei sous la remise et de prendre la charrette. Il préféra en outre, vu que son cheval et celui du père avaient labouré la veille, et qu'il en aurait encore besoin le lendemain, d'atteler le poulain, suffisamment dompté. Charlot et Bagon s'installèrent sur le siège de devant et la Scouine sur celui de derrière. Le poulain partit au grand trot,

VARIANTES : « La complainte de la roue », *l'Autorité*, 26 février 1916, p. 2.
 3 la Saint Michel. Or 14 dimanche après-dîner. Le 16 pain sûr et

1. Laberge réfère, semble-t-il, à la grande épidémie de choléra de mai 1832 qui coïncidait avec l'arrivée de cinquante mille immigrants irlandais au Canada.

25 mais au bout de trois arpents, il modéra son allure, et bientôt,
 Charlot fut obligé de l'aiguillon^[84]ner. On fit environ une lieue,
 puis Charlot exaspéré de la lenteur paresseuse de son poulain,
 descendit se casser une hart*. En se sentant toucher, l'animal
 reprit le trot. Juste à ce moment, l'une des roues que Charlot
 30 avait négligé de graisser, commença à crier. Ce ne fut d'abord
 qu'un léger grincement, court et sourd. Peu à peu, cependant, il
 s'accrut, grandit, devint aigu, tourna à une plainte monotone,
 sans fin, lugubre comme un hurlement de chien dans la nuit.
 C'était, semblait-il, un viol du silence. La voiture traversait une
 campagne morne et plate, indéfiniment. Des vols noirs de cor-
 35 neilles croassantes passaient au-dessus du feuillage jaune des
 arbres et allaient s'abattre sur les clôtures.

Ici et là, près d'un puits, se dressait la maigre silhouette
 d'une brimbale*, en son infatigable geste d'appel. Dans les
 chaumes rouillés, paissaient de calmes troupeaux de bœufs. Des
 40 vaches tournaient la tête du côté de la charrette, regardant pla-
 cidement de leurs yeux bons et doux. Parfois, un meuglement
 se faisait entendre. Les trois promeneurs avançaient silencieux
 entre les senelliers* gris, aux baies rouges, bordant la route. De
 temps à autre, Charlot lançait de sa voix aigre et pointue un :

45 – Avance din ! Avance din ! à son poulain, accentuant le
 commandement d'un cinglement de sa hart*.

Au rang* du Trois, il consulta sa montre. Il y avait mainte-
 nant deux heures que l'on était parti. Bagon se mit à dire que la
 terre appartenant autrefois à ses parents longeait le chemin* de
 50 ligne conduisant au rang* du Quatre. Selon ce qu'on lui avait
 dit dans le temps, la maison était en bois et un grand verger de
 pommiers et de pruniers s'étendait à la ^[85] gauche. En avant,
 étaient deux fortes talles* de lilas. En lui-même, Bagon s'imagi-
 nait une vieille maison blanche avec des contrevents verts.
 55 Maintenant qu'on approchait, il regardait devant lui, cherchant
 à deviner, à reconnaître le toit paternel. On arrivait au chemin*
 de ligne, mais il n'y avait aucune habitation, pas le moindre bâti-
 ment. Les ruines d'un solage* en pierre se voyaient encore, et
 des mauvaises herbes, des chardons, avaient poussé haut dans
 60 ce qui avait été la cave. Mais c'était là tout... Les pommiers et les

30 il s'accrut, grandit 34 plate indéfiniment 37-88 [Un seul para-
 graphe.] 39 rouillés, paissaient de 44 un « Avance 45 din ! » à
 51 temps la

pruniers étaient morts, disparus, et les lilas avaient depuis longtemps cessé de fleurir et d'embaumer. Seul, un grand frêne, dans les branches duquel s'apercevait un vieux nid de corbeaux, rappelait les anciens jours, les années écoulées. Et soudain, apparu à Bagon, dans une vision rapide, sombre comme un purgatoire, les mille misères endurées depuis son enfance... Tout lui revenait à cette heure en tableaux nets et distincts. Orphelin à deux ans, recueilli par des parents si éloignés qu'ils étaient pour ainsi dire des étrangers, des gens qui, pendant trois ans, l'avaient fait coucher sur la pierre froide et nue du foyer. Trois ans pendant lesquels il n'avait eu d'autre chose à manger que du pain dur et du lait écrémé, d'autre vêtement qu'une petite robe de coton...

Et la roue criait lamentablement, gémissait comme une âme en détresse, faisant entendre une plainte aiguë, sans fin, comme quelqu'un qui aurait eu une peine inconsolable.

Bagon se voyait tout jeune, condamné à faire des ouvrages trop durs pour son âge et ses forces. Mal nourri, mal vêtu, il était forcé de travailler quand même. Lorsqu'il avait eu la picote* à deux [86] ans, il avait passé deux mois avec la même chemise, sans personne pour s'occuper de lui, pour le soigner. La maladie lui avait coûté la perte d'un œil. S'il n'avait pas crevé alors, c'est que la mort évite les pauvres, les gueux, les mangeurs de misères*... Et toute sa vie s'était écoulée semblable, presque la même, toujours. C'était donc ici qu'il était né, qu'il avait commencé son existence de paria, jeté sa première plainte. Le sort lui avait été contraire, injuste, impitoyable ; son lot ne contenait que des peines.

Et lui, le déshérité, il était devenu le Coupeur*, le châtreur des bêtes des champs. Et, de par son métier, il avait supprimé des milliers de vies possibles.

Et toujours la roue criait, gémissait, comme quelqu'un que l'on torture...

Et le frêne diminuait, diminuait, disparaissait.

Le poulain était décidément fatigué, presque épuisé. Il ne marchait plus qu'au pas, et à chaque maison, malgré les efforts de Charlot, faisait un écart devant la porte et s'arrêtait, pour si-

75 plainte *aigue*, sans

gnifier qu'il en avait assez. Les gens croyant voir arriver des visiteurs, s'avançaient jusqu'au bord du chemin, puis se mettaient à rire aux éclats. À coups de hart*, Charlot faisait repartir le poulain, mais la roue chantait toujours sa complainte, signalant de loin les promeneurs à la curiosité des habitants. Charlot, Bagon et la Scouine entendaient sur leur passage des remarques railleuses, voyaient des figures qui avaient l'air de se moquer d'eux. À une ferme, Charlot se décida à demander de l'huile pour graisser sa roue. L'homme ne paraissait pas empressé. Il commanda tout de même à son fils d'aller chercher le biberon* à la grange. En attendant, Charlot s'in[87]forma de l'endroit précis où demeurait son débiteur. Il ne fut pas peu étonné d'apprendre qu'il s'était trompé de chemin et qu'il était encore à trois quarts d'heure de marche de sa destination. Lorsque le jeune garçon fut revenu, on constata que l'essieu de la charrette était brûlant.

– Il avait un fameux besoin d'être graissé. Merci ben des fois, dit Charlot en remontant en voiture.

Ironique, l'homme se tourna du côté de son fils :

– I en faut ben des marcis pour faire ane piasse.

Les trois promeneurs entendirent. La Scouine rougit un peu, Bagon tira une plus forte bouffée de sa pipe de plâtre, et Charlot flanqua un coup de hart* à son cheval. Il était quatre heures lorsqu'ils arrivèrent enfin au terme de leur voyage. Personne ne vint ouvrir après que Charlot eut frappé à la porte, mais un garçon d'une douzaine d'années apparut, venant du côté des dépendances. Aux questions de Charlot, il répondit que son père et sa mère étaient partis le matin pour aller se promener chez son pépère et qu'ils ne reviendraient que le soir, tard. Ce fut pour Charlot un rude désappointement. Il ne fallait pas songer à attendre si longtemps, mais il était nécessaire de laisser reposer un peu le poulain épuisé.

Le retour s'effectua en silence et au pas. Charlot et ses compagnons paraissaient bourrus et de mauvaise humeur. Ils avaient encore dans l'oreille le grincement de la roue et les éclats de rire des gamins à leur passage. Chacun revenait désappointé, déçu. Charlot craignait maintenant pour son argent.

Avec cela, la faim se faisait sentir. Bagon disait [88] qu'il avait la 135
falle* basse. Il était onze heures du soir lorsque les promeneurs
arrivèrent enfin chez eux. Avant de s'aller coucher, le frère et la
sœur mangèrent avec une couenne de lard quelques tranches de
pain sur et amer, marqué d'une croix.

Page laissée blanche

La Scouine avait chaque printemps la charge de prendre soin des veaux. C'était une tâche qui lui convenait parfaitement, et elle s'en acquittait non sans compétence. Matin et soir, suivant leur âge, elle leur donnait du lait chaud, du lait écrémé ou simplement du thé* de foin. Lorsqu'elle apparaissait le matin à la barrière de l'enclos, la bande s'élançait vers elle, les plus forts chargeant les plus faibles. Ils l'entouraient, la pressaient. Les plus vigoureux plongeaient la tête dans la chaudière*, l'enfonçaient à moitié dans le liquide blanc et tiède, buvant avidement. Les autres meuglaient très haut, donnaient des coups de tête, tournaient autour du baquet, attendant impatiemment leur tour. Paulima une hart* à la main, était obligée de les écarter pour les empêcher de renverser le vaisseau. Après s'être abreuvés, les veaux, la tête toute humide de lait, se tetaient longuement les oreilles, immobiles près de la clôture. D'autres se frottaient le museau contre les jambes de la Scouine, s'essuyant le mufle sur sa jupe. Partait-elle, tous l'accompagnaient, la poursuivaient, se collant à elle et meuglant plus fort. Pour les écarter un peu, s'en débarrasser, elle était obligée de les frapper. Entrebaillant alors brusquement la barrière, elle passait de l'autre côté, et mettait cet obstacle entre elle et les veaux. C'était alors pendant plusieurs minutes un formidable concert de meuglements. Avec les tout jeunes veaux cependant, les choses ne se passaient pas tout à fait ainsi. Ils refu⁹⁰saient de boire à même le seau. La Scouine avait beau leur enfoncer la tête dans la chaudière*, ils renâclaient bruyamment comme s'ils se fussent noyés, et il se produisait un bouillonnement, des bulles à la surface. Le cou raide, le veau résistait. S'il refusait absolument de

30 boire, la Scouine se mettait la main dans le lait, et donnait ses doigts à téter à l'animal. Le stratagème était sûr de réussir. Dans la bonne senteur de l'herbe verte et du sarrasin en fleurs, la Scouine éprouvait une singulière volupté à sentir la langue râpeuse lui lécher la main et les doigts.

35 S'ils tombaient malades, elle savait les soigner, leur donnant du thé* de foin ferré* pour la colique.

Le dimanche, Frem et Frasia Quarante-Sous toujours droits et immobiles comme des statues, sur le siège de leur boghei, et les autres gens se rendant à l'église, la voyaient en jupe
40 d'étoffe bleue et en mantelet brun, donnant à boire à ses veaux. Lorsqu'ils étaient bien saouls, ils se couchaient et dormaient au soleil.

Chaque printemps, la Scouine en adoptait un particulièrement, et l'entourait de mille soins. Peu à peu, elle venait à l'aimer autant qu'un de ses frères, mieux même, finissait par
45 éprouver pour lui une sollicitude presque maternelle.

Chaque printemps aussi, le Coupeur* passait.

Il parcourait les routes, arrêtant de maison en maison, et s'informant s'il n'y avait pas de bêtes à châtrer. L'homme allait
50 par la campagne avec un sac en cuir renfermant des bois* et son couteau à manche de corne blanc, à la lame presque usée, mais aussi tranchante que celle d'un rasoir.

Bagon était en quelque sorte le coupeur* officiel de la paroisse. Depuis vingt-cinq ans au moins qu'il [91] s'était fixé dans
55 cette place, il châtrait, châtrait, sans remords, détruisant l'œuvre de la nature avec la sérénité que procure une besogne qui rapporte.

La Scouine était à balayer son devant de porte, lorsque Bagon fit son apparition un avant-midi de mai. Il portait son sac de
60 cuir en bandoulière. En arrivant, il se dirigea vers Deschamps occupé à appointir* des piquets. Les deux hommes causèrent un moment puis le père commanda à Charlot qui vernillait* par là, d'aller chercher les taurailles*. Celui-ci siffla son chien

Gritou et partit. Il revint au bout d'une dizaine de minutes, chasant devant lui huit ou neuf têtes de bétail parmi lesquelles un superbe veau entièrement noir. Ç'avait été le préféré de la Scouine la saison dernière, et il était reconnu pour être le plus beau des animaux de son âge dans tout le rang*. Charlot fit passer les bêtes dans la cour, puis sur l'ordre de son père, fit entrer le jeune taureau dans l'étable. L'animal alla se placer à sa stalle accoutumée, mais Charlot l'en fit sortir, et l'attacha à la première place, près de la porte. Il jeta ensuite une petite poignée de sel dans l'auge devant lui, et le veau safrement*, s'attaqua à cette friandise à grands coups de langue.

La Scouine inquiète apparut pour voir ce qui se passait, mais Deschamps lui ordonna de rentrer à la maison. En compagnie du Coupeur*, il pénétra dans le bâtiment. Bagon ouvrit son sac, et en retira les bois*, puis son couteau, dont il essaya la lame sur son pouce, par une vieille habitude. Une corde en nœud coulant fut attachée à l'une des pattes d'arrière du bœuf et Charlot fut chargé de tenir l'autre bout en tirant, afin de l'immobiliser. Le Coupeur* s'approcha de l'animal, lui donna en manière de ca[92]resse une tape sur la croupe, puis saisissant la pochette brune et velue, il la pressa, faisant saillir les couilles. Brusquement, d'un coup sec, son couteau fendit la peau et une boule de chair rouge apparut. D'un autre coup, Bagon la détacha, et la lança sur le tas de fumier à dix pas. Un autre geste, et une autre boule sanguinolente sortit de sa cosse, alla rejoindre la première.

– Les bois* ! cria Bagon.

Deschamps qui se tenait là, les passa rapidement. Bagon comprima la lèvre des deux plaies qu'il venait de faire, et ficela les bois*.

L'animal mutilé fut détaché, poussé dehors. Il se mit à brouter l'herbe avec hébétude, marchant péniblement.

Sur le tas de fumier, le chien dévorait la chair fraîche.

Et la Scouine qui, de la fenêtre de la cuisine avait suivi l'opération, éprouvait l'impression d'avoir vu s'accomplir un meurtre.

Page laissée blanche

Coiffée d'une cuve qui lui protégeait la tête, les épaules et les bras, le corps penché en avant, la Scouine courait sous l'averse. Elle s'en allait rapporter à Marie Charrue, femme de Tofile Lambert, le baquet emprunté la semaine précédente. L'eau lui ruisselait sur les jambes et elle pataugeait dans la boue sur la route tortueuse. Assis sur un tas de copeaux, sous la remise, Piguin et le Schno, les deux idiots, frères de Tofile, regardaient silencieux tomber la pluie. À trois pas d'eux, une poule noire abritait sa couvée. Toujours courant, la Scouine pénétra sous l'appentis. Piguin lui fit une grimace et le Schno la pinça sournoisement comme elle passait près de lui. La Scouine laissa tomber sa cuve, frappa à l'huis et entra.

Un moment après, le Schno se leva, et allant chercher une poignée de sarrasin dans un sac tout près, le lança sur le sol, à côté de la poule. Celle-ci accourut en gloussant, et se mit à becqueter vivement les grains épars. Les poussins l'imitèrent. Alors, le Schno, s'emparant d'une fourche d'acier, et s'en servant comme d'un dard, embrocha l'une des petites bêtes, puis une deuxième et une troisième. Les ailes écartées, la mère s'élança vers le fou. Piguin amusé, riait. Soudain, la porte de la maison s'ouvrit, et le Schno reçut dans les reins un violent coup de pied qui l'étendit contre terre. C'était Tofile, l'aîné qui intervenait.

[94] – Sacré brute, jura-t-il, je vais t'apprendre à tuer mes poulets.

Et il se rua sur son frère renversé, lui envoyant un nouveau coup à la figure. Le Schno se releva la bouche sanglante et se précipita hors du bâtiment, sous la pluie. Piguin regardait Tofile d'un air épouvanté.

– Et toi, reprit ce dernier encore furieux, en s'adressant à l'autre fou, pourquoi le laissais-tu faire ? Vous êtes deux misérables et vous vous passerez de souper, ce soir. Tu ne mangeras pas, tu entends ? Piguin se mit à trembler.

– Tiens, reprit Tofile qui ne dérangeait pas, vous allez aller creuser le fossé à côté.

L'idiot hésita un moment, ne comprenant pas.

– Prend la bêche et marche* faire le fossé, hurla Tofile.

Piguin prit l'instrument qu'on lui désignait et s'éloigna. Tofile rentra alors.

Piguin et le Schno se tenaient là tous les deux au bord du chemin, pénétrés par la pluie qui tombait à torrents. Et le Schno saignait toujours à la bouche et portait maintenant une marque bleue à la jambe.

La pluie cessa et le soleil reparut ardent. Lourde, accablante, était l'atmosphère.

Tofile sortit de sa maison, une vieille mesure faite de poutres dont les interstices étaient remplis avec de la bouse de vache au lieu du mortier. Il jeta un coup d'œil du côté de la route et aperçut ses deux frères immobiles. Il ramassa un bâton et en quelques pas, les rejoignit.

– Ah ! c'est comme ça que vous creusez le fossé, paresseux ! Je vais vous apprendre à travailler et plus vite que ça.

[95] En apercevant venir leur aîné, les deux fous s'étaient mis à l'ouvrage, Tofile toutefois, leur lança en arrivant quatre à cinq coups sur les épaules et les jambes, comme il eût fait à une vieille bourrique.

Piguin et le Schno se mirent à bêcher avec ardeur. Cependant le soleil de feu les accablait et la sueur ruisselait sur leur lamentable figure de fous martyrisés. Debout, à quelques pas d'eux, Tofile les surveillait.

– Mais dépêchez-vous donc, leur cria-t-il.

Les pieds nus écorchés saignaient en appuyant sur le fer de la bêche, mais les deux malheureux aiguillonnés par la peur du bâton creusaient avec acharnement.

65

Pendant longtemps, Tofile les regarda peiner sous le soleil de flamme puis partit en leur criant :

– Vous savez, il faut que vous ayez fini ce soir.

Terrorisés par ses menaces, les fous n'osaient se reposer un instant. Mal nourris, ils tombaient de fatigue et d'épuisement. Par moments, ils se regardaient une seconde sans parler, sales et boueux, d'aspect pitoyable, et plus misérables que des bêtes de somme.

70

Le Schno avait enlevé son chapeau et le soleil cuisait son crâne prématurément chauve. Il bêchait, bêchait sans cesse, courbé sur son éreintante tâche. Il avait maintenant la figure rouge comme une tomate et travaillait plus difficilement. En dépit cependant des efforts des deux fous, la besogne n'allait pas vite. Un homme passa sur la route. C'était Bagon le Coupeur*. Il jeta un coup d'œil sur les deux idiots et voyant le Schno la figure écarlate :

75

80

– T'es ben rouge, dit-il. Prends garde d'attrapper un coup de soleil. Mets ton chapeau.

[96] Le Schno regarda le passant un moment, puis sans répondre, continua sa besogne.

85

Vers les sept heures, Marie Charrue parut sur le perron et appelant le Schno, lui ordonna d'aller chercher les vaches. Le fou partit avec sa bêche et s'éloigna au champ, ses pieds nus laissant une empreinte sanglante dans la boue.

À son retour, pendant que Marie Charrue trayait ses bêtes, à côté de la maison, le Schno s'en alla à la grange et s'affaissa sur un tas de foin. Il resta là une demi-heure immobile, comme s'il eût dormi, puis il se retourna et se mit à pousser de longs gémissements étouffés.

90

L'heure du souper était arrivée et Piguin que son rude travail avait affamé, se hasarda à pénétrer dans la maison. Deux bols de soupe et la moitié d'un pain étaient sur la table. Des pommes de terre fumaient dans le chaudron sur le poêle*. Marie Charrue était à couler dans des plats en fer-blanc le lait de

95

100 ses trois vaches. Tofile assis sur une chaise fumait lentement sa pipe. Piguin jeta un coup d'œil sur les victuailles, et Tofile qui vit son regard, lui dit en ricanant :

– Ah ! tu tires la langue. Tu as donc faim. Eh bien, tu auras plus d'appétit demain au déjeuner. En attendant, tu peux aller
105 te coucher.

Le fou renifla l'odeur de la soupe et resta debout, immobile, mais lorsqu'il vit son frère se lever avec un air menaçant, il s'enfuit, et d'un bond, se trouva dehors. Il resta quelques instants en face de la petite fenêtre basse, regardant à l'intérieur de
110 la maison, puis se mit à rôder autour de la misérable baraque, la faim lui torturant les entrailles. Il finit par traverser le che[97]min et se rendit à la grange. Las, épuisé, il s'adossa à la bâtisse en ruines, songeant à des choses vagues, confuses. Au bout d'un certain temps, il se leva, prit la bêche que le Schno avait déposée
115 là une couple d'heures auparavant et s'éloigna. Après avoir fait deux cents pas environ, il rencontra les corps de deux petits cochons morts en naissant, il y avait deux jours. À grands coups de bêche, Piguin tailla dans l'un des cadavres. Il s'assit ensuite par terre et se mit à dévorer à belles dents cette charogne immonde,
120 mêlée de boue. Après avoir de la sorte quelque peu apaisé son appétit, il gagna* encore du côté du champ jusqu'au pacage des vaches. Celles-ci étaient couchées. Il en fit lever une, puis se mettant à genoux, il prit l'un des pis et le pressant, but avidement le filet de lait chaud. Cependant, comme il n'y avait que
125 peu de temps que la bête avait été traite, la source fut vite tarie. Son repas terminé, Piguin retourna à la grange où il trouva son frère râlant sur le foin. Piguin regarda ce camarade de souffrance et une expression de surprise parut sur sa figure de l'entendre se plaindre ainsi. Il se coucha toutefois lui aussi sur le
130 foin et s'endormit.

En allant pour éveiller les deux fous le lendemain, Tofile aperçut le Schno qui se plaignait toujours. Il voulut le faire lever, mais ce dernier ne put réussir à se mettre sur ses jambes. Tofile le voyant malade le laissa là et alla à sa besogne avec Pi-
135 guin.

Le Schno continua de gémir et mourut dans l'avant-midi, comme une vieille rosse fourbue. L'insolation dont il avait été frappé la veille l'avait tué.

Il était maintenant là immobile dans la grange, [98] sale, boueux, le corps en demi-cercle. Tofile le trouva mort le midi et s'étonna. 140

– I a ben crevé, le bougre, dit-il.

Il annonça la nouvelle à sa femme qui remarqua :

– En v'là un bon débarras.

Page laissée blanche

Deux tombereaux se rencontrèrent, un vendredi matin, sur la route boueuse où les roues laissaient une profonde empreinte dans la glaise détrempée.

Bagon le Coupeur*, assis sur le devant de sa voiture, ses petites jambes pendantes, conduisait au champ voisin une charge de fumier, et Tofile s'en allait au cimetière enterrer le Schno. 5

La terre allait être engraisée.

Le chien Pitou, d'un air résigné, suivait. 10

Le Coupeur*, plus laid et plus pitoyable que jamais, courbait la tête sous la pluie grise et fine qui faisait ruisseler les branches noires des frênes. Assis sur son fumier, il faisait songer au patriarche Job.

Lentement, sous l'ondée, les deux voitures se croisèrent, et Bagon le Coupeur* jeta en passant un long regard sur la bière que Tofile avait lui-même fabriquée la veille avec une vieille porte de grange hors d'usage. 15

Sans parents et sans amis, comme dans la vie, sans autre suite qu'un pauvre chien maigre et affamé, le Schno s'en allait à sa dernière demeure. À travers les interstices des planches vermoulues, ses pieds nus, à la dure écorce, aux ongles crochus, apparaissaient. 20

La Scouine, qui revenait de traire ses vaches, vit passer le
25 tombereau emportant le cadavre du [100] fou et elle éprouva un
sentiment de rancune satisfaite. Ragaillardie, elle reprit avec
une nouvelle vigueur les deux chaudières* débordantes de lait
qu'elle avait un moment déposées sur le sol.

Le vent, dans les champs de blé d'Inde, jouait des marches
30 funèbres.

Arrivé à l'église, Tofile attacha son cheval à la porte du ci-
metière et pénétra dans l'enceinte réservée aux morts. C'était
un terrain bas, à fond de glaise, impossible à égoutter. L'eau
s'infiltrait lentement dans le sol, pourrissant les cercueils en
35 quelques mois et faisant de la chair humaine une sorte de bouil-
lie fangeuse et infecte. L'enclos était une sorte de bassin sale et
mal tenu, sentant l'abandon et l'oubli. Les dernières pluies
avaient produit de larges mares qui noyaient les trépassés.

Tofile avait allumé sa pipe et il allait à travers les marbres
40 penchés, les monuments en fer rongés par la rouille et les plan-
ches de bois aux inscriptions effacées, recouvertes de mousse. Il
s'arrêta à l'endroit qui lui avait été assigné, enleva son veston
qu'il accrocha à une croix manchotte et se mit en devoir de creu-
ser la fosse de son frère. La bêche, sous la pression du pied,
45 s'enfonçait aisément et Tofile, tout en tirant des bouffées de sa
pipe, rejetait de chaque côté de lui de grosses briques de terreau
gras et luisant. Il travaillait posément et sans hâte comme il fai-
sait toute chose d'ailleurs. L'eau, maintenant, envahissait lente-
ment la fosse et Tofile en avait par-dessus la cheville du pied.
50 Lorsqu'il eut atteint la profondeur voulue, il planta là sa bêche
et retourna à sa voiture. D'un effort, comme il eût fait d'un sac
d'avoine, il chargea le cercueil sur son épaule et le porta à la
tombe qu'il venait de creuser. [101] Il le glissa dans le trou béant.
L'eau rejaillit, inondant le fossoyeur d'occasion.

55 Tofile lança un juron ignoble.

Ce fut là son adieu à son frère.

La terre eut bientôt comblé la fosse et Tofile et Pitou repri-
rent le chemin de la vieille maison, où les attendait, l'un le jeûne

éternel et les coups, l'autre le pain amer et gélatineux du déjeuner.

Page laissée blanche

La Scouine avait besoin de bottines. Un dimanche après-midi de février donc, se rendant à la messe avec Charlot, elle arrêta chez Maxime Thouin, cordonnier au canal. Établi là depuis trois mois, Thouin avait loué une vieille maison en bois, très basse, accroupie sur le roc. Une moitié lui servait de logis et l'autre de boutique. Cloué à un piquet, un bout de planche taillée en forme de botte, peint en noir, jouait le rôle d'enseigne. 5

Quatre ou cinq figures barbouillées d'enfants et une tête de femme dépeignée apparurent aux carreaux salis de la fenêtre lorsque la voiture s'arrêta devant la porte. Des os, des pelures de légumes, des détritrus de toutes sortes, jonchaient les abords du perron. Débraillé, en manches de chemises, le pantalon troué au genou et retenu par une courroie en cuir, une longue moustache noire pendante, l'homme vint ouvrir. Il parlait lentement, comme si chaque parole lui eût coûté un pénible effort. Quelques outils et des formes traînaient ici et là dans la pièce vide d'ameublement, sauf un banc. Une atmosphère de paresse et de misère pesait lourdement sur cette échoppe. Thouin prit la mesure et promit les chaussures pour le dimanche suivant. 10
15
20

— J'sus pas chérant*. Apportez-moi deux poches de patates, et j'vous donnerai une bonne paire de bottines, déclara-t-il.

[103] Ces conditions satisfirent la Scouine.

VARIANTES : « Les bottines. (Scène de mœurs canadiennes) », *l'Autorité*, 4 mars 1916, p. 2.

2 bottines. // Un dimanche. 19 lourdement dans cette 20 suivant. // — J'suis pas cherrant. Apportez-moi

25 Une semaine plus tard, ainsi qu'il avait été convenu, elle apportait les sacs de pommes de terre à Thouin. Celui-ci les reçut, mais s'excusa de ne pouvoir livrer les bottines.

– J'ai été malade, très malade, dit-il. Il m'a été impossible de travailler. Repassez dimanche prochain.

Huit jours après, la Scouine revint chez le savetier.

30 – C'est un sort, fit-il. J'attendais du cuir, et je ne l'ai pas reçu. Ce sera pour la semaine prochaine sans faute.

Au temps fixé, la Scouine se présenta chez le cordonnier.

35 – Je joue de malheur, se lamenta-t-il. J'ai attendu mon cuir chaque jour et je ne l'ai pas encore eu. Il doit arriver lundi, et samedi vos bottines seront prêtes. Je vous les promets.

Une fois de plus, la Scouine retourna au canal.

– Ça me fait bien de la peine, mais j'ai pas pu finir vos chaussures. J'ai eu beaucoup d'ouvrage pressant et je n'ai pu les terminer, expliqua Thouin. Revenez dimanche.

40 La Scouine revint.

– Elles ne sont pas encore tout à fait finies, mais je les achève. Je les achève, vous savez. J'en ai encore pour une couple d'heures seulement. Ce sera pour betôt.

De nouveau, la Scouine reparut chez Thouin.

45 – Ah ça, c'est de la malchance. Imaginez-vous que j'ai dû servir de témoin dans une cause, et je n'ai pu travailler. Je voulais les finir hier soir, mais j'étais trop fatigué.

[104] Repassa la Scouine.

50 – Oh, ma pauvre dame, mon mari a été malade toute la semaine, gémit la femme de Thouin, lorsque la Scouine se présenta. Il a la maladie de foie et j'ai dû envoyer cri* le docteur. Il est au lit depuis quatre jours.

Le printemps arriva et les bottines n'étaient pas encore terminées – ou commencées.

L'été et l'automne passèrent, et rien.

55

Puis, un beau jour, Thouin déménagea avec sa marmaille, et l'on n'en entendit plus jamais parler.

Ce ne sera pas avec les bottines de Thouin, que la Scouine sera ensevelie, s'en ira en terre.

Page laissée blanche

La vie avait marché. Autour de Deschamps des vieux étaient morts, d'autres tout gris et courbés étaient partis avec leurs meubles aussi usés qu'eux-mêmes pour aller vivre le restant de leurs jours au village, près de l'église. Des jeunes avaient abandonné la maison paternelle, s'étaient mariés, élevaient à leur tour une famille. Des enfants poussaient. 5

Depuis longtemps Raclor et Tifa étaient établis sur les terres que Deschamps avait achetées pour eux à côté de la sienne. Malheureusement, Tifa devenu veuf buvait, et son bien était grevé d'hypothèques. Bientôt, sonnerait l'heure où il lui faudrait partir. Régulièrement, il s'enivrait une couple de fois par mois. Il faisait alors des marchés désastreux, endossait pour des amis des billets qu'il était obligé de payer à leur échéance. Au lendemain de ces fêtes, Tifa montait dans son grenier, où à son retour des funérailles, il avait accroché les robes, les chapeaux et tout le linge de sa femme – de la défunte Rosalie – comme il avait coutume de dire. Là, au milieu de tous ces souvenirs du passé, il prenait la ferme résolution de ne plus toucher à un verre, mais seulement pour succomber à la première occasion. 10 15 20

Raclor, lui, avait une femme d'une dévotion outrée, qui lui faisait faire beaucoup de mauvais sang. Un jour de printemps, pendant les semailles, et alors que les travaux pressaient le plus, Raclor [106] parti de bonne heure au champ, était revenu pour atteler sur la charrue, mais à sa surprise, n'avait trouvé qu'un seul de ses chevaux. La bigote était partie en voiture avec l'autre 25

pour aller assister à une messe en l'honneur de la bonne Sainte Anne. Elle n'était revenue que vers le milieu de l'après-midi et il avait dû l'attendre pour se mettre à labourer. D'un tempérament violent, il avait juré pendant presque tout ce temps, et à son arrivée, lui avait fait une scène terrible. Depuis, Malvina – c'était le nom de la femme de Raclor – ne prenait plus les chevaux pour aller à l'église, mais elle s'y rendait à pied, et Raclor était souvent obligé par suite, de préparer lui-même son dîner. Il entrait alors dans des rages épouvantables.

Jamais aucun parti ne s'était présenté pour la Scouine, et elle était maintenant une vieille fille.

Pour tuer le temps et pour tromper l'oisiveté, elle faisait tous les matins, pendant l'été, la toilette du devant de porte avec un balai en branches de bouleaux. Le reste du temps, elle regardait passer les rares voitures qui s'apercevaient sur la route, inventait des prétextes pour aller chez les voisins, répandait des commérages, des cancons. Elle colportait d'une place à l'autre, ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait imaginé.

Avec cela, la Scouine était devenue amoureuse de la soutane. Non d'un prêtre en particulier, mais du vêtement. Elle était attirée par l'habit religieux comme d'autres femmes sont séduites par l'uniforme militaire.

Le dimanche, elle forçait Charlot à partir plus à bonne heure* pour la messe afin d'aller passer un moment au presbytère. Dans ce but et, pour qu'il^[107] fût prêt plus tôt, elle graissait chaque samedi les chaussures de son frère, ce qui épargnait un peu de temps le dimanche matin.

Comme le curé n'était pas d'humeur commode, la Scouine se rabattait sur le vicaire. Quelquefois, le prêtre se promenait sur la véranda, lisant son bréviaire, en attendant l'heure de l'office, mais il entrait dès qu'il apercevait la visiteuse, car il avait honte d'être vu avec elle, et il se cachait, se dérobait. Certains jours, la Scouine réussissait à l'accrocher. Elle lui racontait les histoires, les scandales qu'elle grossissait et aggravait invariablement. Pour finir, elle lui demandait une image, une médaille. En partant, en manière de bonjour, elle lui donnait familièrement une tape sur le bras, sur l'épaule. Chacune des visites de la

Scouine était pour le malheureux une dure épreuve. Il ne pouvait réussir à s'en débarrasser.

65

Un jour, elle lui apporta un sac de noix. Le dimanche suivant, lorsqu'elle revint, le prêtre lui dit qu'il voulait lui causer une surprise, et il lui remit une boîte soigneusement ficelée en lui recommandant de ne l'ouvrir qu'à la maison. Elle contenait les écales des noix données la semaine précédente. Cela cependant n'était pas pour rebuter la vieille fille qui n'en continua pas moins ses visites au presbytère.

70

Le vicaire lui conseilla d'entrer dans la confrérie des Enfants de Marie¹. Un mois plus tard, elle était admise. Ce fut là pour la Scouine une vive satisfaction et son rang social s'accrut de ce fait à ses yeux. Elle avait la conviction d'avoir acquis de l'importance. La Scouine s'acheta une robe en mérinos gris, et lorsqu'arriva le jour de l'examen à l'école du rang*, elle se crut obligée d'y assister comme spectatrice avec les commissaires*. L'occasion [108] était belle pour étrenner sa nouvelle toilette. Elle la compléta par un grand tablier blanc et en attachant à son cou avec un ruban bleu, son insigne de congréganiste.

75

80

Lorsque le curé allait porter l'extrême-onction à un malade du voisinage, la Scouine se faisait un devoir de s'y rendre également. De plus, elle allait veiller les morts. Une nuit même, s'étant endormie, elle avait scandalisé les autres par un bruit mal venu et très inconvenant.

85

Sa bigoterie augmentant, elle avait imaginé de dire le soir le chapelet en famille. L'été, après le souper au pain sur et amer marqué d'une croix, chacun se déchaussait, s'agenouillait au dehors sur la galerie. Les pieds moites, jamais lavés, à l'odeur infecte, séchaient pendant que la Scouine récitait les Ave Maria et que les voix chevrotantes, usées des autres, répondaient. Par les temps calmes, les voix suppliantes s'entendaient au loin.

90

Avec le temps, et dans le but de plaire au vicaire, d'avoir plus de prétextes de se rapprocher de lui, la Scouine était deve-

95

1. Organisation paroissiale de jeunes filles.

nue zélatrice de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus². Elle avait fait poser cette image au-dessus de la porte, et chaque mois, elle allait de maison en maison, collectant les souscriptions et délivrant *le Messenger*³.

Et les jours coulaient...

2. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus était très répandue au Québec au XIX^e siècle. Le culte s'intensifia après 1842, qui marque l'arrivée des Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus au Canada, installées d'abord à Saint-Jacques-de-l'Achigan, puis à Saint-Vincent-de-Paul (1846), et au Sault-au-Récollet (1858). Dans bien des paroisses s'organisèrent des confréries de femmes particulièrement dévouées au culte du Sacré-Cœur qu'on appelait alors zélatrices du Sacré-Cœur de Jésus.

3. Il s'agit vraisemblablement du mensuel, *le Messenger canadien du Sacré-Cœur de Jésus* (1892-1949), fondé par J.-B. Nolin et publié par les jésuites du Collège Sainte-Marie de Montréal. En 1870, les jésuites commencèrent à distribuer *le Messenger du Cœur de Marie*, revue toulousaine à laquelle ils joignaient quelques pages sur la dévotion au Sacré-Cœur. Le succès fut inattendu : en 1872, ils décidèrent de « canadianiser » cette revue. Le titre s'est précisé peu à peu : après s'être appelée *le Petit Messenger des œuvres de Jésus et de Marie*, la revue devint, en 1892, *le Messenger canadien du Sacré-Cœur de Jésus*. Une page de titre du *Messenger canadien du Sacré-Cœur* est reproduite dans Jean Hamelin [et] Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois*, dirigée par Nive Voisine, le XX^e Siècle, t. 1, 1898-1940, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 214. Sur le culte du Sacré-Cœur voir, dans le même ouvrage, p. 343-346.

Les rapports entre Raclor et sa famille entraient dans une phase critique. Au fond, le mal venait des commérages de la Scouine. C'était cela qui avait peu à peu envenimé la situation. Raclor était aigri et avait dans l'âme un violent désir de vengeance. Il s'ingéniait à trouver ce qu'il pourrait bien faire pour être désagréable à cette damnée Scouine. Or, un soir, comme il descendait du champ, il aperçut sa sœur en train de réparer la clôture à claire-voie du jardin. Elle était là, posant quelques planches avec de vieux clous, et tout de suite, Raclor eut une idée. Il tenait sa vengeance. Ce terrain lui appartenait. Jusquelà, par bonté d'âme, il l'avait laissé à ses parents, mais il affirmerait ses droits.

La Scouine qui voyait venir son frère, fit semblant de ne pas l'apercevoir. Celui-ci passa, puis s'arrêtant brusquement :
 – C'est pas la peine de te donner tant d'misère*, déclara-t-il. Je m'en va tout ôter ça demain.

Certain de son effet, il s'éloigna sans tourner la tête. Stupéfaite, la Scouine resta un moment immobile, inquiète, comme si elle avait mal entendu ou mal compris la menace enfermée dans ces paroles. Puis, envahie par la fureur, sa figure prit une ex-

VARIANTES : I « La Scouine. Extrait d'un roman de mœurs en préparation », *le Terroir*, mai 1909, p. 149-153. II « Le jardin », *l'Autorité*, 25 mars 1916, p. 2. Dans *le Terroir* et *l'Autorité*, le nom du personnage Mâço s'écrit sans accent circonflexe et quelquefois sans cédille ; « le pain sur » s'écrit avec l'accent circonflexe dans *le Terroir*, mais sans accent dans *l'Autorité*.

2-33 I [Un seul paragraphe.] 9 I là clouant quelques 10 I clous. Et 11 I sa revanche. Ce 11 I, II appartenait. Jusque là, par 14 I frère fit 15 I brusquement : « C'est 16 I tant de misère » déclara-t-il « je m'en 17 I demain ». Certain

pression de haine. Rageusement, elle se mit à taper sur les têtes des clous. Et les coups de marteau résonnaient lugubrement, ainsi que des glas, dans le soir froid d'automne.

25 [110] – Sainte Vierge ! s'exclama tout à coup la Scouine.

Maladroitement, elle venait de s'écraser un doigt, et sa colère s'accrut de sa douleur. Rentrée à la maison, elle rapporta à sa mère occupée à mettre la table, les propos de Raclor. Mâco baissa la tête sans répondre, et elle eut plus fort que jamais le sentiment de l'injustice du sort. Ces disputes entre ses enfants enfiellaient sa vieillesse. Tristement, elle continua sa besogne, son goitre énorme, semblable à un pis de vache, ballant sur sa poitrine.

35 Le lendemain, Raclor étant allé vendre une charge de pois, rencontra à l'entrée du village son frère Tifa qui, depuis quelques semaines, faisait le métier de « déchargeux »* de poches. Il avait un air abruti, un vieux chapeau de feutre mou, tout bossu sur la tête, la chemise entrouverte sur la poitrine velue, et le pantalon de bouracan* retenu par une large ceinture de cuir.

40 – As-tu besoin de quelqu'un pour t'aider ? demanda-t-il.

– Monte, répondit Raclor.

Tifa sauta dans la voiture, et les deux hommes commencèrent à causer.

45 Une fois les pois livrés et son bon dans son gousset, Raclor invita Tifa à prendre un coup*. Celui-ci fut tellement enchanté des égards de son aîné qu'au troisième verre de whiskey, il acceptait avec empressement de le seconder dans le projet dont il l'entretenait.

50 Vers les cinq heures de l'après-midi, la Scouine qui avait fait le guet toute la journée, vit s'en venir Tifa et Raclor. Celui-ci conduisait une paire de chevaux, et l'autre portait une hache sur l'épaule. Ils [111] approchaient. Arrivés au pont de la décharge*,

22 I Rageusement elle 24 I automne. « Sainte Vierge ! » s'exclama 25-33 II [Un seul paragraphe.] 25 I, II s'exclama *tout-à-coup* la 28 I table les 29 I répondre et 34-43 I [Un seul paragraphe.] 34 II pois rencontra 35 I qui depuis 35 I quelques *temps* faisait 36 I de « déchargeux de poches ». Il 37 I, II mou tout « bossé » sur 38 I chemise *entr'ouverte* sur 38 I velue et 39 I cuir. « As-tu 40 I t'aider ? » demanda-t-il 40 I demanda-t-il « Monte », répondit Raclor *en faisant un signe de tête affirmatif*. Tifa 42 I voiture et 44-57 I [Un seul paragraphe.] 44 I dans *sa poche*, Raclor 45 I à *aller* prendre 46 I whiskey il 51 I chevaux et 52 II au *point* de

ils traversèrent et s'arrêtèrent à côté du jardin. La Scouine vit Raclor faire du bras un geste désignant la clôture qu'elle avait rapiécée la veille. Sans hésitation aucune, Tifa se mit à l'œuvre. De sa hache, il frappait à grands coups, déclouant les planches qui volaient en éclats. 55

Toute excitée en face de cet acte de vandalisme, la Scouine accourut dans la cuisine.

– I ravagent le jardin, s'exclama-t-elle ; i détruisent tout. Charlot, va donc les empêcher. 60

Charlot se précipita en boitant et arriva sur la véranda suivi du vieux Deschamps et de Mâço.

– Arrête ! arrête ! cria Charlot du seuil de la porte.

Raclor regarda de ce côté et éclata de rire. 65

– Tifa, arrête ! arrête ! hurla de nouveau Charlot, les deux poings tendus vers son frère.

Tifa frappait à coups redoublés.

– Oh, Tifa ! fit Mâço d'un ton de reproche.

– Veux-tu arrêter, ivrogne, bon-à-rien, clama une troisième fois Charlot en tapant du pied avec force. 70

Tifa s'arrêta en effet, puis s'élançant, traversa le chemin à la course. D'une poussée, il fit tourner la barrière du petit parterre qui grinça douloureusement sur ses gonds rouillés avec une plainte de blessée. En deux bonds, il gravit les degrés de l'escalier et dans un furieux accès de rage, se rua sur son frère. 75

– Maudit cassé ! et il l'assomma d'un coup terrible.

Ce fut comme si le pain sur et amer, marqué d'une croix qu'il avait mangé et digéré pendant [112] vingt-cinq ans, lui fut

56 I hache il 58-61 I [Un seul paragraphe.] 59 I cuisine. « I ravagent le jardin » s'exclama-t-elle. » « I détruisent tout. Charlot ! va donc les empêcher ». // Charlot 62 I, II la *vérandah* suivi 63 I Maco. // « Arrête ! arrête ! » cria 64-65 I [Un seul paragraphe.] 65 I rire. // « Tifa, arrête, arrête ! » hurla 66-68 I [Un seul paragraphe.] 68 I, II redoublés. // « Oh Tifa ! » fit Mâço [Le verbe manque dans l'édition de 1918 ; nous le rétablissons d'après la leçon du *Terroir*.] 69 I reproche. // « Veux-tu 70 I bon-à-rien » clama 72-77 I [Un seul paragraphe.] 75 I, II de *blessée*. En 75 I l'escalier, et 76 I rage se 76 I frère. « Maudit cassé ! » et 78 I amer marqué 79 I ans lui 79 II fut *tout-à-coup* remonté

80 tout à coup remonté à la bouche. Il fut l'homme de sa nourriture, l'homme dont la chair, le sang, les os, les muscles, le cerveau, le cœur, étaient faits de pain sur et amer. Et le pain était comme le levain qui aurait fait germer dans cette pâte humaine, la haine, le crime, le meurtre.

85 Vomissant une litanie d'horribles blasphèmes, Tifa le bras levé s'avança vers son père.

Au-dessus de la porte, un Sacré-Cœur de Jésus écarlate, l'air bon, la figure douce et sereine contemplait ce spectacle.

90 Auprès du puits, la Rougette attendant d'être traitée meuglait longuement en regardant du côté du groupe.

Tragique, menaçante, Mâço se jeta en avant de son mari.

– Touche pas à ton père.

95 Mais Tifa la bouscula, la rejeta en arrière, et la vieille femme alla heurter de la tête la façade de pierre. Brandissant un fer à repasser, la Scouine se porta à la rescousse, mais Tifa la saisit à la gorge et ne la lâcha que râlant et à demi-étranglé.

100 Usé par plus d'un demi-siècle de rudes travaux pour acquérir de la terre et encore de la terre pour ses enfants, l'estomac délabré par le pain sur et amer, le vieux Deschamps, si vigoureux autrefois, qui cognait sur tout le monde et à tout propos, invalide maintenant, restait là sans bouger, répétant : Malheur... malheur...

Tifa, un peu calmé, rejoignit Raclor.

L'œuvre de destruction recommença.

105 La hache bientôt s'attaqua aux arbres fruitiers. Le premier fut un grand prunier dont les fruits, chaque année, servaient à faire des confitures, et [113] Mâço, les larmes aux yeux, se rappelait qu'au jour de l'an dernier, elle en avait servi au repas de famille. Ce fut ensuite un pommier. Des pommes encore restaient
110 aux branches. Plusieurs se détachèrent sous le choc et tombèrent sur le sol. Raclor en ramassa une qu'il porta à sa bouche, mais il la jeta immédiatement loin de lui, car elle était rongée par les vers.

86 I levé, s'avança 88 I sereine, contemplait 89 I puits, *Angèle* attendant 89 I traite, meuglait 90 I longuement, en 91-96 I [Un seul paragraphe.] 91 I mari. « Touche pas à ton père ! » Mais 95 I repasser la 96 I, II à *demi étranglé*. // Usé 99 I Deschamps vigoureux 101 I répétant « Malheur... malheur... » // Tifa un 103 I calmé rejoignit 104-113 I [Un seul paragraphe.] 107 I confitures et 108 I dernier elle 111 I, II bouche. *Mais à la première bouchée*, il 112 I, II jeta loin 112 I lui, // Dieu

Dieu, la triste épreuve pour Mâço, les tristes souvenirs !
C'était justement Tifa qui vers l'âge de dix ans lui avait aidé à
planter ce pommier. Et elle sanglotait. Chaque coup porté sur
les arbres lui résonnait dans la poitrine, éveillait un écho infini-
ment douloureux. 115

– Seigneur, Seigneur, soupirait-elle, quelle croix !

Raclor présentement avait attaché une chaîne au pied d'un
cerisier. Les chevaux tiraient, et les racines de l'arbuste cé-
daient, craquaient, cassaient, s'arrachaient, comme les mem-
bres d'un homme que l'on aurait écartelé. Mâço avait la sensa-
tion qu'on lui arrachait le cœur, les entrailles. Et elle pleurait,
elle pleurait sans fin... Ah ! ce jardin qu'elle cultivait depuis les
lointaines années de son entrée en ménage, ce jardin dont elle
avait bêché la terre, ces arbres qu'elle avait plantés elle-même,
qu'elle avait soignés, comme s'ils avaient été des êtres humains,
d'autres enfants ; ces arbres qu'elle avait vus grandir, tout cela
était rasé, dévasté en un jour de malheur et par la main de ses
fils. 120 125 130

Elle pleurait, elle pleurait avec des gémissements de vieille
femme inconsolable.

Près de la brimbale*, la Rougette qu'on retar[114]dait de
traire, continuait de faire entendre de longs meuglements. 135

De ses rayons rouges, le soleil couchant ensanglantait les
fenêtres, et le Sacré-Cœur semblait saigner, saigner... vouloir
saigner toujours...

Et le souper au pain sur et amer marqué d'une croix, lourd
comme du sable, en la vieille maison où les meubles eux-mêmes
avaient l'air d'être hostiles, fut encore plus silencieux que d'ha-
bitude. 140

Dans les têtes grises des deux vieux, passaient des idées
tristes, si tristes que leurs lèvres pâlies n'avaient pas de mots
pour les dire, et se continuaient la nuit en cauchemars dans le
grand lit qui craque. 145

114 I Mâço ! C'était 118 I douloureux. « Seigneur, Seigneur, « soupi-
rait-t-elle » quelle croix ! » // Raclor 122 I s'arrachaient comme
123 I homme qu'on écartèle. Mâço 125 I Ah ce 127 I, II avait bêché la
128 I soignés comme 128 I s'ils eussent été 129 I, II enfants, ces 130 I,
II malheur, et 134 I brimbale, Angèle qu'on 137 I fenêtres. Et 137 II le
Sacré Cœur semblait 143 I vieux passaient 145 I les rendre et

Page laissée blanche

Vers ce temps-là, Deschamps eut une grande joie, l'une de ses dernières. En septembre, à l'anniversaire de naissance de Paulima et de Caroline, il reçut la visite de son frère aîné, Jérémie, parti à l'âge de vingt-quatre ans pour les mines d'or de la Californie, et qui en revenait maintenant à soixante-quinze. Pour célébrer dignement ce retour, Charlot fit boucherie*, et le soir, après de bonnes grillades, l'on mangea au dessert un succulent melon qui, depuis quinze jours, achevait de mûrir dans la paillasse des vieux. Deschamps fit ouvrir une bouteille de vin fabriqué à la maison, mais Jérémie refusa d'en boire en disant :

– Du vin, c'est bon pour dire la messe. Les honnêtes gens n'en boivent pas. Moi, je prends du whiskey.

Sur les instances de son cadet, Jérémie consentit à passer un mois à la maison.

Dans les premiers moments de la réunion, il s'enquit de Firmin, le plus jeune de la famille. Urgèle l'informa qu'il demeurerait à Châteauguay. Jamais il n'était venu le voir, bien que lui fût allé là une fois, il y avait bien longtemps, pour lui aider à creuser un puits. Justement, l'un des enfants de Firmin s'était noyé dedans six mois plus tard. Il devait y avoir de cela quarante-cinq ans au moins. Depuis, on ne s'était pas revu. Sur le moment, il fut décidé que l'on irait faire une surprise à Firmin.

VARIANTES : « La Scouine (pages détachées). Le mineur » *la Presse*, 19 décembre 1908, p. 15.

4 de *Phoébé*, il 8 [La forme *grillardes* apparaît dans *la Presse* et dans l'édition de 1918.] 9 jours achevait 11 disant : « Du vin c'est bon pour dire la messe. Moi, je prends du whiskey ». // Sur 17 famille. *André* l'informa

La Scouine ne vit pas d'un bon œil le voyageur [116] s'installer chez eux. Tout de suite, elle avait pris en grippe cet oncle inconnu qui portait des anneaux aux oreilles comme un bohémien, qui souffrait de l'asthme et qui toussait presque constamment. Le premier soir, l'on avait veillé dans la salle à dîner, et le bonhomme, ne voulant pas salir les catalognes* qui recouvraient le plancher, avait craché sur le mur. Chaque matin aussi, avant le déjeuner, il se calait dans une chaise, fumant la pipe dans la cuisine. De temps à autre, il s'arrêtait pour tousser, et lançait sur le poêle un gros crachat gras et visqueux. On entendait alors un court grésillement, et il se répandait dans la pièce une odeur nauséabonde. La Scouine rageait de le voir là, et intérieurement, lui souhaitait tous les malheurs possibles. Elle avait enlevé les allumettes de la boîte à sardines clouée à la cloison, et les avait cachées. Pour allumer, Jérémie, était obligé de prendre un tison.

40 Au repas, il se curait les dents avec sa fourchette.

– Quand on a passé cinquante et un ans sans se voir, disait la Scouine, on peut bien attendre pour se rencontrer dans la vallée de Josaphat.

Le vieux Urgèle était cependant très heureux d'avoir retrouvé son frère, et parlait de profiter de l'occasion pour célébrer ses noces d'or.

Pendant la journée, le voyageur errait dans les environs de la ferme, tournait autour des bâtiments comme une âme en peine. Peu expansif au début, il était devenu taciturne, et même dans ses rares moments d'abandon, il paraissait avoir une arrière-pensée. Ses paroles semblaient passer par un obscur, tortueux et glacial souterrain avant d'arriver à ses auditeurs.

[117] Après le souper au pain sur et amer marqué d'une croix, la Scouine prenait dans l'armoire, à côté des paroissiens de la famille, un antique jeu de cartes dépareillées, écornées, déchirées, tachées par toute une génération de mains sales, et la partie s'engageait. L'on jouait aux pommes¹ avec quelques voisins, et Jérémie gagnait presque toujours. Il s'animait alors ; ses

40 fourchette. // «Quant on 41 voir», disait 42 la Scouine, «on 43 Josaphat.» Le 44 vieux André était 53 pain sûr et 56 sales et

1. Au lieu de payer en argent, on paie en pommes, en jouant aux cartes.

regards si vagues d'ordinaire s'allumaient comme à la reprise d'une vieille passion...

60

Le treizième jour après son arrivée, Charlot trouva le mineur pendu dans la grange à la même poutre où lui et la Scouine avaient, il y a trois ans, accroché leur chien Gritou.

Cet événement causa un vif émoi dans la paroisse.

Jérémie fut enterré dans le lot des enfants morts sans baptême, des mécréants décédés sans avoir fait leurs pâques.

65

Page laissée blanche

Deschamps était devenu infirme, impotent. Il avait l'esprit un peu égaré, et sa mémoire lui faisait défaut. Souvent, il lui arrivait de ne pas reconnaître les gens. Dans sa tête, les choses s'embrouillaient, se confondaient, comme le soir dans la nature, lorsque vient la nuit. Des jours, il montait au champ, allant devant lui, indécis, comme un animal qu'on vient de châtrer, un pauvre qui aurait perdu sa besace. Il avançait, traînant les pieds dans l'herbe, au milieu de la campagne fleurie de pissenlits, de moutarde, de trèfles, de marguerites, de boutons d'or, longeant des pièces de blé d'Inde dans lesquelles le vent mettait une plainte immense, désespérée.

Deschamps errait à travers les chaumes, les pâturages, les prairies, tout ce terrain qu'il avait autrefois labouré, ensemencé pendant tant d'années. Et la terre restait toujours jeune, tandis que lui était vieux, cassé, fini, marchait dans l'ombre de la mort.

Sa triste silhouette noire, parfois chancelante comme celle d'un homme ivre, se promenait sous le grand ciel bleu, pendant que sourdait du sol la note aiguë des criquets, que des vols de corneilles s'abbattaient en croassant sur les branches d'un frêne sec, et que tout autour du septuagénaire, des hommes et des femmes jeunes et robustes, travaillaient en attendant de vieillir, de devenir comme lui, faibles, courbés, une ruine lamentable.

Deschamps regardait les choses d'un regard vague, restant pendant des heures appuyé sur une [119] clôture, ou assis sur une pierre près d'un puits, se parlant à lui-même. Parfois, il poussait

jusque chez les voisins, et là, regardait les gars rentrer le foin, le grain, soigner les animaux, puis oubliant qu'il était chez des étrangers, et se croyant chez son fils, disait :

30 – Malheur, Raclor, t'as de la belle avoine.

Son estomac délabré ne pouvait plus digérer. Souvent au repas, s'adressant à sa fille :

– Paulima, va m'cri* du pain de messe, ordonnait-il.

La Scouine partait alors et s'en allait demander aux Lecomte de lui échanger l'une de ses galettes sures et amères, lourdes comme du sable, contre l'une de leurs miches blondes et légères. Bonnes gens, les Lecomte rendaient ce service et jetaient ensuite à leurs poules la nourriture immangeable.

40 Le vieux devenait gâteux, malpropre. Il souillait maintenant son pantalon comme enfant il avait sali ses langes, et presque chaque jour, les deux femmes avaient la tâche répugnante de le nettoyer.

Débraillé, la barbe inculte, ceinturé d'une courroie en cuir prise à un harnais, il rôdait sans but autour des bâtiments, entré 45 trait à la maison, demandait l'heure, l'oubliait le moment d'après, et ne savait plus si l'on était dans l'avant-midi ou l'après-midi. Graduellement, il faiblissait. La machine humaine détraquée, ne fonctionnait plus, ne valait guère mieux qu'un amas de débris.

50 L'on était en septembre lorsqu'il s'alita. La fin parut proche, une question de jours seulement. Charlot alla au village chercher le docteur Trudeau. En revenant, les deux hommes rencontrèrent le vieux Firmin, l'un des frères de Deschamps, qui s'en allait [120] vendre une charge de pois. Charlot l'arrêta, 55 lui apprit la maladie du père et lui dit que s'il voulait le voir vivant, il devrait se hâter de se rendre auprès de lui. Firmin hocha la tête et, après un moment de silence :

– On a vétu¹ sans se voir, on peut ben mourir sans se voir, mourir sans se voir, déclara-t-il.

1. Dans un exemplaire de *la Scouine*, dédié à sa femme, Laberge a inséré cette note : « 'vétu' n'est pas une erreur typographique. Dans ma jeunesse, les

Et ayant exprimé ce sentiment, il continua sa route. 60

Raclor qui vendait ses pois une piastre et quatre sous le minot* se hâtait lui aussi d'aller les livrer. Il faisait régulièrement trois voyages par jour. Parfois le soir, il allait voir son père un instant. Un jeudi, il le trouva très mal.

– Si l'vieux pouvait mourir vendredi, dit-il à sa femme, une fois revenu chez lui, on l'enterrerait dimanche, et y aurait pas de temps perdu. 65

Après une longue agonie, Deschamps expira un lundi au moment où le soleil se couchait. Au dehors, ses rayons rouges mettaient des reflets d'incendie à la fenêtre et ensanglantaient le vieux lit sur lequel le grand corps reposait inerte. 70

Au soir, la porte des Deschamps fut scellée du sceau de la mort. Un long crêpe noir barra le seuil. Ses plis mystérieux, immobiles par moments, et tantôt légèrement remués par le vent, semblaient contenir des destinées obscures, offrir un sens comme les caractères d'une langue inconnue tracés par une main invisible. Cette loque sinistre flottant dans la nuit, prenait un aspect redoutable et terrifiant, semblait lancer des appels silencieux, recevoir des messages muets. Dans les ténèbres, la mince étoffe paraissait s'animer, devenir une chose vivante, fantastique, véritable vision de rêve. Les vieux qui pas⁽¹²¹⁾saient dé- tournaient leur visage pour ne pas la voir, et pour les enfants, elle était la première image de la mort. 75 80

Là-bas, une étoile jaune dardait son regard louche, mauvais, et l'on sentait peser sur la demeure marquée du signe fatidique, l'influence des astres. 85

Pas une seule lumière ne brillait aux fenêtres des maisons où les gens, les membres lourds de fatigue et tombés à l'abîme du sommeil digéraient péniblement, avec des cauchemars, le

vieux ne prononçaient pas 'vécu' mais 'vétu' » (FAL-PL). De son côté, Gabriel Nadeau explique : « ... à propos de cette note sur le mot 'vétu' pour 'vécu', je vous dirai que les vieux dans mon bout – mon bout, c'est Saint-Mathias, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Césaire – usaient [*sic*] cette corruption. J'ai même entendu une vieille fille dire que c'était moins malpropre de dire 'vétu' ». (Gabriel Nadeau, [Lettre à Albert Laberge : 8 janvier 1947].) (FAL-UL)

90 souper du soir, pour se remettre au joug le lendemain, et reprendre avec les soucis et les tracas la rude tâche quotidienne.

La nuit noire écrasait la campagne.

Des meuglements de vaches par moments déchiraient le silence, appel obscur et incompréhensible jeté dans le vague des
95 ténèbres.

Et, le coassement monotone des grenouilles dans les fossés, petite note grêle et métallique, d'une infinie tristesse, montait comme une plainte vers les rares, vers les lointaines étoiles.

100 Charlot fit le tour de la paroisse, annonçant le décès de son père recommandé aux prières le dimanche précédent comme dangereusement malade. Il invitait les gens à aller aux funérailles.

– Vas-tu au service ? demanda l'un des voisins du défunt à Frem Quarante-Sous venu pour le voir.

105 – Non, répondit-il. J'irai à celui du père Larivière. I va mourir betôt.

La Scouine et sa mère citaient les noms de ceux que l'on verrait probablement.

110 – Y a l'vieux Roy, de Sainte-Martine, qu'on devrait avertir. C'était un des grands amis de ton père. Tu devrais lui écrire, remarqua Mâço.

[122] – Oui, mais i faudrait mettre une estampille* de trois sous sur la lettre, répondit la Scouine.

Et, il ne fut plus question du bonhomme Roy.

115 – Attendez que j'puse pour m'enterrer, avait souvent recommandé Deschamps, qui avait toujours craint d'être inhumé vivant.

Suivant son désir, l'on attendit les premiers signes de putréfaction pour l'enfermer dans son cercueil.

120 Un énorme corbillard à panaches, surmonté d'une croix monumentale, et traîné de deux chevaux caparaçonnés de noir,

conduisit au cimetière, suivi de cent cinquante voitures, la dépouille du vieux Deschamps.

On l'enfouit dans un grand trou.

Il avait fini de manger le pain sur et amer marqué d'une croix. 125

Page laissée blanche

Vers la fin de septembre, la Scouine, sa mère et Charlot décidèrent d'aller demeurer au village.

Assez longtemps, ils avaient travaillé. Maintenant que le père était mort, ils allaient se reposer, vivre de leurs rentes. 5

Intérieurement, la Scouine se disait qu'elle serait plus près du presbytère, qu'elle pourrait aller y faire un tour de temps à autre. Cette pensée la rendait toute joyeuse.

Après quelques jours d'hésitation, Mâço loua une petite maison voisine de l'hospice¹, à côté du cimetière. 10

Pierre Bougie², cultivateur de Châteauguay acheta la terre, qu'il paya cinq mille piastres comptant.

Le roulant* de la ferme fut vendu à l'encan. Mâço ne garda que le mobilier. Il fallut quelque temps pour régler les affaires, mais les dernières formalités furent enfin terminées. Il fut convenu que l'on partirait le jeudi. 15

1. Il s'agit de l'Hospice Saint-Joseph de Beauharnois pour les personnes âgées et infirmes, dirigé par les Sœurs Grises, aménagé sur un terrain acquis de John Swanston, en 1861, par le curé de la paroisse Saint-Clément, Louis-David Charland (1845-1881), et agrandi vers 1900. Le paysage évoqué ici et dans le chapitre suivant – église, presbytère, cimetière, rivière Saint-Louis – est celui de Beauharnois, aux alentours de l'église Saint-Clément où l'hospice fut construit.

2. Les Bougie étaient nombreux à Beauharnois : Charles, François, Jean-Baptiste, Jérémie et combien d'autres.

Le ménage fut chargé dans une voiture* double. Charlot et la Scouine passèrent près d'une journée à cette besogne. Les lits, la table, les cadres de saints accrochés aux murs, le rouet, le dévidoir, le sofa jaune, le saloir, s'entassaient dans le chariot. Ils abandonnaient les coins sombres auxquels ils étaient habitués, où ils paraissaient immuables, pour entreprendre un voyage non sans danger à leur grand âge. Ils quittaient le vieux logis où ils avaient [124] jauni et pris une odeur surette, pour suivre leurs maîtres dans la nouvelle habitation.

L'antique huche dans laquelle avait été pétri pendant plus de cinquante ans le pain de la famille n'était plus désormais d'aucune utilité, mais Mâço ne voulant pas s'en départir, on la mit avec les autres meubles.

Charlot, Mâço et la Scouine parcouraient la maison, passant d'une chambre à l'autre, allant du grenier à la cave, afin de ne rien oublier.

La pendule fut le dernier objet que l'on déplaça. Après en avoir enlevé les poids, Charlot la coucha dans un sac de laine cardée et, comme il eût fait d'un enfant malade, la transporta soigneusement dans ses bras et la mit dans le coffre de la huche.

Par un bizarre caprice en cette fin de saison, une maigre poule noire couvait encore à la grange. Depuis trois semaines, elle s'obstinait à rester au nid sur une demi-douzaine d'œufs apparemment non fécondés. Comme elle était d'une maigreur extrême, Mâço ordonna de la laisser, trouvant qu'il n'y avait aucun bénéfice à l'emporter. Pareillement, l'on abandonna sur leur banc, à l'ancien site du jardin, les deux ruches qui depuis des années fournissaient la provision de miel pour l'hiver.

La famille dîna d'une terrine de lait caillé et du restant d'une miche. Ce fut le dernier repas au pain sur et amer, marqué d'une croix.

La Scouine partit pour aller cueillir les pommes dans le vieil arbre, à côté de la clôture* de ligne. Elle trouva les enfants du voisin déjà en train de les chiper. Ils déguerpirent en la voyant venir. Il ne restait que quelques fruits. La Scouine les mit dans une taie d'oreiller qu'elle plaça dans le wagon*.

[125] Le vent soufflait du sud.

Un volier* d'outardes passa.

Charlot traînait sa jambe boiteuse. Son talon heurta l'anneau en fer de la porte* de cave qui rendit un son lugubre comme un glas. 55

À quatre heures, Charlot attela.

Au moment de partir, la Scouine barra* la porte puis, comme elle faisait chaque dimanche avant de partir pour la messe, elle cacha la clef sous le perron. À ce moment, elle se rappela soudain qu'elle ne reviendrait plus. Elle la reprit donc et la mit dans sa poche. 60

À côté de la maison, le vieux four qui pendant si longtemps, avait cuit le pain sur et amer et en arrière duquel s'élevait une touffe de hauts tournesols, ouvrait une bouche béante et noire comme s'il eût voulu crier un suprême adieu. 65

Et à côté, la pelle et le fourgon paraissaient comme les inutiles béquilles d'un infirme devenu irrémédiablement impotent.

Il commença à pleuvoir légèrement, et Charlot recouvrit sa charge d'une toile cirée noire, ce qui donnait à la voiture l'aspect d'un corbillard. 70

L'on partit.

L'attelage avançait sur la route que Mâço avait suivie chaque dimanche et souvent la semaine, pendant plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis son mariage ; la route qu'elle avait suivie lors de la première communion de ses enfants, du mariage de deux de ses fils et de la mort de sa fille Caroline. Aux fenêtres, des gens regardaient passer l'équipage. À chaque ferme, les cultivateurs vauquaient à leurs travaux. Son habit accroché à un pieu de la clôture, Frem Quarante-Sous labourait son champ. Le soc [126] luisant fendait le sol, et l'on respirait une bonne odeur de terre fraîche et de gazon. Les sillons s'alignaient droits et réguliers pour les semailles futures. Tout le monde travaillait. Seuls, la Scouine, Mâço et Charlot s'en allaient... 85

Page laissée blanche

Mâço et ses deux enfants se sont installés dans leur petite maison. Comme à la campagne, ils s'éveillent le matin au point du jour, mais comme ils n'ont rien à faire, ils attendent encore dans leur lit jusqu'à six heures, alors que la cloche de l'hospice¹ 5 à la voix lente, triste et voilée, tinte mélancoliquement et les fait sortir de leur couche. Ils se lèvent en même temps que les vieux et les orphelins. Après avoir rôdé quelque temps dans l'habitation, ils se mettent à table sans faim. Ils voient les enfants jouer dans la cour sous l'œil d'une sœur et les vieillards faire quelques 10 pas et s'asseoir sur un banc. Monotone, interminable, s'écoule la journée.

Le soir, à huit heures, la cloche sonne de nouveau et l'hospice gris s'endort. Parfois, l'une des fenêtres donnant sur le cimetière s'ouvre, une tête d'aïeule apparaît, et l'on entend une 15 toux creuse. La nonagénaire jette un moment un long regard sur le champ du repos, sur la terre des morts qu'éclaire la lune jaune et ronde. L'ancêtre songe qu'elle partira bientôt, qu'elle quittera sa chambre, pour aller rejoindre, dans un cercueil, de l'autre côté de la clôture, [128] tous ceux qu'elle a connus, qui 20 sont disparus avant elle.

Et la croisée se referme.

1. Voir la note 1 du chapitre XXXIII.

Le silence se fait, et l'on n'entend plus que le bruit de l'eau qui tombe du barrage de la rivière Saint-Louis, bruit qui s'effrite tout le long du jour, mais qui devient plus distinct le soir. Souvent, après souper, Charlot et la Scouine s'endorment sur leur chaise à cette musique.

Deux fois par semaine, le mardi et le jeudi après-midi, les collégiens viennent, sous la surveillance d'un frère, se baigner sous la digue. Charlot et la Scouine en remarquent deux dans le groupe qui portent toujours des sous-vêtements rouge vif qu'ils gardent en prenant leur bain.

Des jours, Charlot s'abîme longuement dans la contemplation de la rivière tortueuse comme une anguille et qui, bordée de sapins et de bouleaux, roule une eau boueuse, verdâtre, presque croupissante. Stagnante comme son existence, songe l'ancien fermier. Tout à côté, est un bois de noyers dans lequel la jeunesse va cueillir des noix les dimanches d'automne.

De l'autre côté de la rivière, presque en face de la maison des Deschamps, est une ferme isolée. Les bâtiments en ruines sont toujours entourés de deux ou trois meules qui font de curieuses masses d'ombre, pleines de mystère, lorsque le soir tombe. Cette grange et ces meules dégagent une impression d'indicible désolation.

Près de là, la rivière est traversée par un pont en fer sur lequel passent à toutes les heures du jour et de la nuit, en faisant résonner une cloche automatique, des trains qui transportent on ne sait où, vers [129] quelle destination, des gens que la vie appelle et agite. Ici, on n'attend que la mort.

L'hospice avec ses vieux, la ferme désolée, la rivière et les collégiens qui vont s'y baigner, et le pont avec ses convois, forment le panorama que les Deschamps ont sous les yeux.

Mais la Scouine est satisfaite ou à peu près. Comme elle n'a plus rien à faire, elle assiège le curé et son vicaire. Sous le moindre prétexte, elle va les voir au presbytère. Elle s'arrange pour se trouver sur leur passage lorsqu'ils sortent. Patiente, rusée, elle surgit devant eux au moment où ils s'attendent le moins à la voir. Vulgaire, familière, elle est devenue un véritable cauche-

mar pour les deux prêtres. Ils la fuient comme le choléra, mais ils ne peuvent réussir à l'éviter, à s'en débarrasser. Chaque fois qu'elle l'accoste, le vicaire rougit. Il regarde autour de lui pour voir si personne n'est là. Cette grossière sympathie qui tourne à la persécution est pour lui un martyre, une torture. Il est tellement agacé qu'il ne peut préparer ses sermons. 60

Les frères du collège ne sont pas à l'abri des entreprises de la Scouine. Il lui arrive parfois de les aborder sur la rue, de leur flanquer une vigoureuse claque sur l'épaule en leur apprenant qu'il fait une belle journée ou que la pluie menace de tomber. 65

Des matins de printemps, Charlot malgré ses infirmités et sa jambe boiteuse, se sent des vellétés de travail. Il songe au plaisir qu'il aurait à se trouver avec une bonne vieille hache bien aiguisée, devant un tas de piquets de cèdre à appointir*. Il lui semble voir la lame luire au soleil alors qu'elle s'abat et qu'elle fait voler de larges copeaux blonds et odorants. 70

[130] Il se représente aussi la joie qu'il aurait à fendre des éclats pour chauffer le four. Comme ce serait bon ! Même, il serait satisfait de charroyer de l'engrais. Oui, s'éveiller un matin, faire son train, puis, après le déjeuner, atteler le poulain sur le tombereau bleu, et s'en aller devant l'étable, le remplir au tas de fumier qui fermente et d'où s'élèvent dans l'air lumineux de petites colonnes de vapeur. Quel rêve ! Il entendrait chanter le coq et verrait les poules picorer dans la cour. Sa voiture comble, il jetterait une poignée de paille sèche pour s'asseoir, puis, un pied sur le timon et l'autre pendant, il s'en irait conduire la charge au champ et sentirait sous lui la tiédeur de la fumure qui engraissera la terre. Quelle bonne senteur aussi ! Et comme ce serait agréable d'entendre tout à coup se briser avec l'éclat de mille verres de cristal, la mince couche de glace qui s'est formée pendant la nuit sur le fossé et que la chaleur du soleil après l'avoir silencieusement sapée, précipite au fond. Ah ! quelle musique ce serait ! 75 80 85 90

Et Charlot plongé dans cette rêverie, se lève pour aller jeter un coup d'œil à la fenêtre, mais il n'aperçoit que le cimetière, la terre qui ne sera jamais labourée, qui ne rapportera jamais aucune récolte, la terre que l'on ne creuse et que l'on n'ouvre que pour y déposer les restes de ceux qui furent des hommes... 95

Et Charlot s'ennuie. Il s'ennuie désespérément, atrocement.

100 S'il entend sonner les glas pour des funérailles, vite, il prend son chapeau et se rend sur le perron de l'église pour rencontrer les vivants qui font escorte au mort, les vivants qu'il a connus et qui lui [131] rappellent le temps où il était réellement un homme, le temps où il travaillait.

105 Les jours de marché, il se rend sur la place publique pour causer avec les cultivateurs. Il s'informe des gens, des récoltes, des travaux, du prix des produits.

110 Depuis deux ans, il souffre en silence. Jamais il n'a voulu retourner voir la vieille maison où s'est écoulée sa vie, mais depuis quelques jours, la tentation est trop forte, et ce matin, il n'y tient plus. Il faut qu'il aille revoir la terre paternelle. Il ne peut presque pas manger au déjeuner, car jamais de sa vie, il n'a éprouvé une si grande émotion. Il part, et devant l'église, il aperçoit la Scouine qui guette le vicaire qui doit passer pour aller dire sa messe.

115 Charlot s'en va à travers champs. Tout à coup, il se mit à siffler. Et il va, il va. Jamais il n'a marché si vite. Il se sent rajeuni.

120 Il traverse un petit bois de noyers où il allait gauler des noix à l'époque des labours. Charlot revit le temps où il construisait sa maison, les soirs où il allait rendre visite à la servante des Lusier. Joyeux et toujours sifflant, il enjambe les clôtures. Le voici qui passe près d'un arbre épineux dans lequel il cueillait de bonnes senelles rouges à l'automne. Il aperçoit la vieille maison où s'est écoulée sa vie. Et au même instant, une odeur vient caresser ses narines. Il ne s'y trompe pas, c'est le four que l'on chauffe avec des éclats de cèdre. Bleuâtre, légère, odorante, la fumée s'élève de la cheminée. Charlot se sent tout remué. Il arrive. Un chien jaune accourt et aboie après lui. Bougie, le nouveau propriétaire, qui se dirige vers les bâtiments, rappelle la bête et adresse le bonjour au visiteur. Il [132] s'informe de sa santé. Les deux hommes s'arrêtent pour causer. Bougie annonce à Charlot qu'il est à poser une nouvelle couverture à la grange. Le travail est déjà fort avancé. Une bonne journée d'ouvrage, et tout sera fini. Charlot s'offre à donner un coup de main pour terminer la besogne. L'autre enchanté, accepte. Et Charlot
135 enlève son habit, son gilet, et grimpe sur l'échelle. Le fils Bou-

gie, un garçon de douze ans, monte le bardeau de cèdre qu'il a préalablement plongé dans une cuve remplie d'eau, pour l'empêcher de fendre en le clouant. L'on respire une agréable odeur de bois fraîchement scié, et l'on entend les marteaux qui cognent, qui enfoncent les clous.

140

En bas, la fermière porte sa pâte au four, pendant que sa fille Zéphirine, surveille la cuisson du savon qui bout dans un immense chaudron suspendu par une chaîne à une perche posée horizontalement sur deux pieux.

De leur poste élevé, Bougie et Charlot dominent la campagne. Ils voient les fermiers au travail. Les uns charroient du fumier, d'autres labourent, celui-ci répare une clôture, celui-là plante des pommiers. En voici un qui se bâtit une remise, et un autre qui répare un pont sur un fossé. Partout, c'est le travail, l'activité, la vie.

145

150

À midi, les deux hommes descendent pour dîner.

La fermière, vive, plaisante, aimable, a fait une omelette au lard et elle apporte sur la table un gros pain blond, chaud et odorant, qu'elle vient de sortir du four. La croûte est de la belle couleur du blé et la mie est blanche et appétissante. Charlot mange avec la famille Bougie, mais malgré toute la cordialité qu'on lui témoigne, les bouchées lui restent dans [133] la gorge. Il se sent un étranger dans la vieille maison où il a vécu pendant si longtemps. Il a le cœur à l'envers.

155

Le repas fini, l'on retourne au travail, pour finir la tâche au plus tôt. De nouveau, les marteaux font résonner l'air. Ils luiissent au soleil et frappent dru. Vers quatre heures, l'on a posé les derniers rangs de bardeaux et l'on passe maintenant une couche de goudron fondu sur la toiture pour lui assurer plus de durée. Le mélange noir, fumant, répand une odeur plutôt agréable.

160

165

Maintenant, la journée est finie.

La fille Bougie est occupée à trancher en gros morceaux son savon sentant la graisse et la potasse qu'elle serrera dans le grenier dès qu'il sera suffisamment sec. Il y a là la provision d'un an. La mère et son fils sont à traire les vaches.

170

Le fermier et Charlot causent en attendant le souper.

De nouveau, l'on se met à table. La femme sort le pain blanc, léger et savoureux qu'elle a cuit le matin. Charlot le mastique gravement, lourdement. C'est étrange. Il a bien travaillé, mais il n'a pas faim. Il ne mange pas avec appétit. Plus que jamais, il a l'impression d'être un étranger dans cette maison où s'est écoulée sa jeunesse, où son père est mort. Oui, malgré le spectacle des champs, la vue des bâtiments, des arbres familiers, et des voisins d'autrefois, ce n'est plus la même chose. C'est que ce soir, dans une heure, il retournera au village reprendre sa monotone existence de petit rentier. C'est que demain, il s'éveillera sans but, sans occupation, en se demandant comment il pourra bien tuer le temps. C'est qu'il en sera ainsi toujours et toujours. Il a renoncé à la terre pour aller goûter le repos, la vie facile, et il n'a trouvé que l'ennui, un ennui mortel, dévorant. Il ne vit pas ; il attend la mort. Et pendant que le fermier Bougie et sa famille dévorent les piles de pain blanc, Charlot, dans le soir qui tombe sur la campagne, dans ce soir de sa triste vie, évoque avec regret les jours où, après le dur travail, avant d'aller se coucher dans le vieux sofa jaune, il soupait de pain sur et amer marqué d'une croix.

1899-1917

APPENDICES

I

Textes d'Albert Laberge rédigés après 1918 et destinés à la deuxième édition de la Scouine

Albert Laberge n'était pas entièrement satisfait de la première édition de *la Scouine*. Il y voyait des lacunes dans la composition et trouvait que certains passages n'étaient pas suffisamment étoffés. Aussi songea-t-il pendant de longues années à en préparer une seconde édition, en ajoutant au texte de 1918 « quelques chapitres bien tapés¹ » qu'il insérerait aux endroits appropriés, en y adjoignant quelques illustrations. Il discutait de ce sujet en 1946 avec Gabriel Nadeau qui, dans une lettre concernant Rodolphe Girard, lui posait cette question : « À quand la réédition de *la Scouine* ?² »

Parmi les papiers d'Albert Laberge, légués au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, se trouve l'esquisse dactylographiée d'un plan où figurent les titres de cinq chapitres à venir : « La maladie du Cri q'oui », « Les pommes de terre gelées », « Les beignes », « L'habit rongé par les mites », « La porte de grange ». Il semble que trois des chapitres – « La maladie du Cri q'oui », « Les beignes » et « La porte de grange » – n'aient jamais été écrits. Le texte des « Pommes de terre gelées » est le seul qui nous soit parvenu, sans que le titre y figure. Quant à « L'habit rongé par les mites », il n'en reste qu'un résumé succinct.

1. Expression utilisée par Laberge lors d'une conversation avec Paul Wyczynski le 14 octobre 1958.

2. Gabriel Nadeau, lettre à Laberge du 10 octobre 1946. (FAL-UL)

À un moment difficile à préciser, Laberge a écrit un autre chapitre pour cette deuxième édition de *la Scouine* : « L'habit de drap ». Nous en possédons deux versions : la première, dactylographiée par l'auteur et conservée au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa ; et la deuxième, publiée dans *la Patrie* du dimanche, le 11 novembre 1951. Dans la version publiée, la fabulation reste la même, mais les noms des personnages sont changés. Ces changements de noms, auxquels s'ajoutent quelques modifications stylistiques, peuvent s'expliquer par le fait que Laberge, pressé par le temps, tenu par une entente d'envoyer à *la Patrie* un conte pour la chronique « Image de la vie », a pris tout simplement un chapitre destiné à la deuxième édition de *la Scouine*, déjà tout composé, a changé les noms et l'a expédié au rédacteur en chef, Oswald Mayrand.

Parmi les papiers de Laberge à l'Université d'Ottawa, nous avons trouvé un autre texte, en deux versions, sans titre ni date, mais sûrement conçu pour la deuxième édition de *la Scouine*. En tenant compte de son sujet, nous pourrions l'intituler : « À l'époque des fricots³ ». Nous avons trouvé également un double résumé d'un autre chapitre auquel on pourrait donner comme titre : « La Scouine aux noces ».

Les trois textes et les deux résumés, ainsi que le plan hâtivement esquissé, sont publiés ici dans la forme où ils nous sont parvenus. À l'exception de « L'habit de drap », ce ne sont certes pas des textes définitifs : ils portent de nombreuses marques de rédaction hâtive. La vieille machine Underwood, qui servait à Laberge à dactylographier ses œuvres, était démunie d'accents : Laberge les ajoutait à la main. Il en oubliait souvent. Aussi, avons-nous cru bon d'ajouter les accents qui manquaient et d'éliminer les coquilles qui sont surtout des fautes de frappe. Albert Laberge n'a jamais indiqué comment il aurait intégré ces divers chapitres à son roman. Les aurait-il tout simplement insérés en suivant la trame du récit, entre les chapitres déjà publiés ? Cette insertion l'aurait-elle conduit à des modifications dans la narration elle-même ? Nous n'en savons rien. Mais ces textes montrent bien l'intention que Laberge avait de publier une édition définitive de *la Scouine*.

3. Ce sont les premiers mots du récit.

La Scouine¹

Chapitres additionnels à faire :

La maladie du Cri q'oui

Les pommes de terre gelées

Les beignes

L'habit rongé par les mites

La porte de grange

1. Texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO)

[Les pommes de terre gelées]

Remontant de la cave où il était allé pour quelques minutes, par un froid matin de janvier, Deschamps s'adressant à Raclor et Tifa qui s'apprêtaient à sortir pour aller faire le train* leur dit :

5 – Il y a des patates gelées près du soupirail. Vous les prendrez après le déjeuner et vous les porterez aux vaches.

– On va leur donner du trèfle maintenant, puis quand on aura mangé, on leur servira un dessert de patates gelées, répondit Tifa qui était parfois un peu facétieux.

10 – Vous regarderez chaque matin, ajouta Deschamps, et s'il y en a d'autres de gelées, vous les enlèverez. Si on les laisse là, elles dégèleront au temps doux et feront pourrir les autres.

Donc, après avoir fait leur train* et avoir pris leur repas du matin, les deux garçons descendirent à la cave avec deux chaudières* qu'ils eurent tôt fait de remplir de pommes de terre gelées.

– C'est pas surprenant qu'elles soient gelées, remarqua Tifa, l'air entre librement par ce soupirail.

– Ben, on n'est pas pour choisir chaque matin les patates qui sont gelées, annonça Raclor. On va en rapprocher de la fenêtre où elles gèleront. Alors, le matin, on n'aura qu'à les prendre sans passer notre temps à voir celles qui sont gelées et celles qui ne le sont pas. On saura qu'elles sont gelées. Si le père s'aventure à venir voir dans nos chaudières*, il verra que nous
25 n'en sortons pas de bonnes, seulement celles qui sont gelées.

– Ça, c'est plein de bon sens, répondit Tifa.

Donc, avant de remonter avec leurs seaux, les deux gars repoussèrent près du soupirail quantité de tubercules qui en étaient éloignés. Tel qu'il leur avait été ordonné de faire, ils versèrent dans les crèches des vaches laitières et des taures les
30 pommes de terre aussi dures que des cailloux qu'ils avaient prises près du soupirail. Les braves bêtes s'imaginant qu'on leur servait un régal, les happaient et tentaient de les broyer. N'y

VARIANTES : [Les pommes de terre gelées], texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO). Texte de base.

33 D les happèrent et tentèrent de

réussissant pas, elles essayaient de les avaler, mais la tâche était difficile. Elles s'étendaient le cou, l'étiraient, tournaient la tête à droite, à gauche, la secouaient, s'efforçant de les faire passer du gosier dans l'estomac. Réellement, elles avaient des allures grotesques. Raclor et Tifa s'amusaient énormément de ce manège, riaient aux éclats. 35

– Je te dis qu'elle en fait une grimace, la Noire, déclarait Raclor. 40

Parfois, de guerre lasse, la bête laissait retomber la pomme de terre dans la crèche mais la reprenait l'instant d'après et, d'ordinaire, réussissait à l'avalier.

Pour les deux fils de Deschamps, c'était là une comédie qui les faisait s'esclaffer. 45

À plusieurs reprises, lorsque ses garçons remontaient de la cave avec leurs chaudières remplies de pommes de terre, Deschamps les tâtait pour s'assurer qu'elles étaient gelées. Elles l'étaient. C'était regrettable, mais il ne fallait pas les laisser se perdre complètement. Il n'y avait qu'à s'en servir pour nourrir les vaches. En bon état, il n'en eut pas fait un tel usage, mais gelées.... 50

Pendant quinze jours ou plus, Raclor et Tifa descendirent chaque matin à la cave et remontèrent avec deux seaux de pommes de terre que la veille ils avaient prises saines dans le tas pour les repousser près du soupirail où elles gelaient pendant la nuit. 55

Mais il arriva qu'un midi, allant faire le train* à l'étable, les garçons eurent la surprise de constater que l'un des animaux était mort, une belle taure de trois ans qui aurait eu un veau au printemps. Elle s'était étouffée en tentant d'avalier une pomme de terre gelée. Prévenu de ce malheur, Deschamps accourut. « Une si belle taure qui valait au moins quarante piastres », se lamenta-t-il, en contemplant l'animal écroulé dans sa stalle. 60
« Vous détacherez la peau et j'irai la faire tanner. On en fera des souliers. Pis, plus de patates gelées aux vaches », conclut le père que sa coûteuse expérience avait assagi. 65

50 R C'était un malheur, mais 56 R prises en bon état dans

[L'habit de drap]

Ce soir-là, au souper, Deschamps se tournant vers Charlot annonça : Si j'ai une bonne récolte cette année comme je l'espère, je t'achèterai un habit de drap.

5 – Ça me ferait ben plaisir, déclara Charlot, la figure illuminée par un sourire.

Ses deux frères, Raclor et Tifa en avaient eu chacun un. Maintenant, ils étaient mariés, avaient quitté la maison paternelle, étaient établis. Lui continuait de travailler avec son père.
10 Il n'était que juste et raisonnable qu'il eût lui aussi un habit de drap pour aller à la messe le dimanche, pour sortir, aller voir les filles.

Tous les garçons de la paroisse dont les pères étaient à l'aise se faisaient un point d'orgueil de faire les farauds sur le perron de l'église, engoncés dans leur habit de drap. Pour imiter les autres de pauvres diables en achetaient à crédit.
15

En sarclant les pommes de terre, en charroyant le foin et en réparant la clôture, Charlot songeait à l'habit de drap que lui achèterait son père à l'automne – si la récolte était bonne. Celle-ci s'annonçait bien. L'orge était haute, chargée de lourds épis, les pois avaient très belle apparence et les pommes de terre laissaient prévoir un abondant rendement. Toutefois, lorsque l'orge eut été fauchée et alors qu'elle était encore sur le champ, il survint de fortes pluies qui retardèrent l'engrangement et qui
20

VARIANTES : I [L'habit de drap], texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO). Texte de base. II « L'habit de drap », *la Patrie, Journal du Dimanche*, section Magazine, 73^e année, n^o 218, 11 novembre 1951, p. 25, 31. [Les noms des personnages y sont changés : Deschamps devient Fortier ; Charlot, Téléphore ; Raclor, Siméon ; Tifa, Emery ; Paulima, Corinne. Mâço est appelée *la mère Fortier, la mère ou la vieille femme*. Seuls les noms du tailleur (Marounier) et du vagabond (l'oussaint Maurier) demeurent les mêmes. [Dans les variantes, nous ne relevons pas ces substitutions de noms]. Nous retenons du II l'orthographe de six expressions : *ce soir-là, cet automne-là, ces prix-là, ce prix-là, cet habit-là, ce garçon-là*. Dans le texte dactylographié, Laberge les écrit sans trait d'union. On y trouve aussi *Maço* au lieu de *Mâço*.

2 II *C'est la mésaventure arrivée au fils de notre voisin alors que j'étais petit gars que je vais vous raconter.* Ce 2 II *vers son fils Téléphore annonça : // Si* 3 II *Si, comme je l'espère, j'ai* 4 II *je t'achèterai un* 5 II *ferait bien plaisir* 6 II *un large sourire. // C'était un garçon de vingt-six ans.* Ses 7-16 II [Un seul paragraphe.] 17 R I *le fumier foin* 21 II *terre faisaient prévoir* 22 II *rendement. // Toutefois* 24 II *fortes gelées qui*

diminuèrent de moitié sa qualité. Noircie par l'eau et le soleil, 25
 elle n'était plus bonne maintenant que pour en faire de la mou-
 lée. Puis, juste comme l'on allait commencer à crocheter* les
 pois, une furieuse tempête de grêle fendit les gousses, comme si
 elles eussent été battues avec un fléau. Tout le grain éparpillé
 sur le sol était complètement perdu. Il ne restait que le pezat*. 30
 C'était de la malchance, de la vraie malchance, la pire qui pou-
 vait arriver, car cet automne-là, les fermiers qui avaient rentré
 leur orge avant les désastreuses averses, la vendirent soixante-
 dix-huit cents le minot* tandis que dans les paroisses épargnées
 par la grêle, les pois trouvaient acheteur à une piastre et trois 35
 cents le minot*. À ces prix-là, les cultivateurs réalisaient de
 beaux profits. Charlot, lui, était bien découragé en pensant à
 son habit de drap, car ce n'était sûrement pas avec l'argent de sa
 récolte que son père pourrait lui acheter le vêtement qui lui
 avait été promis, sous condition. 40

Lorsqu'on arracha les pommes de terre en septembre, elles
 s'avérèrent belles et abondantes et l'espoir revint au cœur de
 Charlot. Malheureusement, lorsqu'il s'agit de les vendre, le prix
 était dérisoire : trente-trois cents le sac et livrables à la pro- 45
 chaine gare du chemin de fer, une distance de huit milles. Cela
 ne payait même pas les frais de production.

– À ce prix-là, c'est préférable de les faire manger aux va-
 ches, déclara le père Deschamps.

Décidément, Charlot devrait attendre un an pour avoir son
 habit. Toutefois, au mois de juin suivant, un Américain, com- 50
 merçant de chevaux, passa dans la région et Deschamps lui ven-
 dit une belle pouliche de trois ans. Cette transaction mit cent-
 dix piastres dans sa bourse.

– Ben, mon garçon, annonça Deschamps lorsque l'étranger
 fut parti avec son cheval, on n'attendra pas plus longtemps pour 55
 ton habit. On va aller au village et je vais te l'acheter.

Donc, le père et le fils se rendirent chez le tailleur Marou-
 nier qui leur montra une belle pièce de drap fin.

28 II une *violente* tempête 28 R I les *cosses* comme 29 II battues au
 fléau 29 II grain *était* éparpillé 50 II juin de l'*année suivante*, un *Américain*
 50 A I suivant, un *américain*, commerçant 51 II et le *fermier* Deschamps
 54 II annonça le *vieux* lorsque 58 II qui lui montra

– C'est le meilleur que j'ai dans mon magasin. Cet habit-là
60 vous coûtera trente piastres.

– C'est un peu cher mais je paierai ça, accepta Deschamps.
Là-dessus, le tailleur prit les mesures du vêtement.

– Vous viendrez l'essayer dimanche prochain et il sera prêt
une semaine plus tard, déclara l'artisan.

65 Ce fut un beau jour pour Charlot lorsque le tailleur tenant
l'habit par les revers, un habit non terminé, seulement faufilé, le
lui tendit pour l'essayer.

– C'est parfait, parfait, déclara l'homme d'un ton assuré
70 tandis que Charlot se regardait avec satisfaction dans le grand
miroir de la boutique.

– Revenez samedi ou dimanche et il sera prêt, déclara M.
Marounier.

75 Chaque jour de la semaine, Charlot pensa à son habit de
drap qu'il étrennerait le prochain dimanche lors de la
grand'messe, à l'église.

Le samedi, Deschamps et Charlot retournèrent au village.
Le bel habit était fini et était doublé en soie rayée blanc et vert.
Charlot endossa le vêtement et se regarda avec admiration dans
la glace.

80 – Je n'en ai jamais fait de plus beau, déclara le tailleur. C'est
un habit pour aller aux noces ou pour se marier.

À ces mots, Charlot rougit de plaisir.

Sortant son portefeuille, Deschamps déposa sur la table du
tailleur les trente piastres convenues.

85 Le marchand mit ensuite l'habit dans une grande boîte en
carton et la remit à Charlot.

– Tâche qu'il te dure longtemps, recommanda le père.

Et contents, heureux, les deux hommes retournèrent chez
eux. Lorsqu'ils eurent dételé le cheval, Deschamps et son fils

61 II accepta l'habitant. // Là-dessus 62 R I du *garçon* vêtement
66 R I terminé, *mais* seulement 71 R I prêt *fini*, déclara 73-79 II [Un seul
paragraphe.] 74 R I le *dimanche* prochain 76 II samedi, le *vieux* Deschamps
77 R I fini, *pressé* et 77 II fini, doublé 77 II et rouge. Charlot 79 II glace
du magasin. // — Je 82-86 II [Un seul paragraphe.] 83 II portefeuille, le
père Deschamps 86 II à son *client*. // — Tâche 89 II cheval, le *vieux* Des-
champs

entrèrent à la maison et Charlot ayant ouvert la boîte revêtit son habit afin de le faire voir à sa mère et à Paulima. 90

– C'est un bien bel habit, déclara Mâço, fière de voir son fils si bien nippé. Sûr que tu vas faire des jaloux demain à l'église, ajouta-t-elle en palpant le fin tissu pour se rendre compte de sa qualité. 95

– Bon, maintenant, on va manger et après dîner on va réparer la clôture du pacage qui en a bien besoin, fit le père Deschamps.

Tenant sa boîte avec précaution, Charlot monta au grenier et suspendit son habit à l'un des clous servant à accrocher les vêtements de la famille. L'on voyait là le capot du père et son complet du dimanche, le manteau et la robe de Mâço, la collerette et la jupe de Paulima et, sur le plancher, vis-à-vis chaque groupe de hardes*, étaient rangées les chaussures et les bottines de chacun. 100
105

C'était une belle journée pour Charlot.

Après le dîner, l'on répara la clôture.

Une autre semaine était finie. L'on était à table le soir pour le souper lorsque l'on entendit frapper à la porte.

– Entrez ! cria Deschamps. 110

Un jeune homme déguenillé, avec de longs cheveux noirs et une barbe de trois ou quatre jours entra dans la cuisine.

– Bonjour, tout le monde, fit-il pendant que tous les regards étaient fixés sur lui. Puis, baissant la voix, il demanda : « Vous ne pourriez pas me donner à couvert* pour la nuit ? » 115

– D'où venez-vous ? interrogea Deschamps.

– De Laprairie et je suis ben fatigué.

– Et où allez-vous ?

– Je me rends à Howick¹. J'ai là un cousin qui a besoin d'un homme et qui va me donner de l'ouvrage. 120

91 II à sa sœur Paulima 92 II déclara la vieille femme, fière
99-107 II [Un seul paragraphe.] 101 II père, son complet 103 R I la robe
de 110 II cria le père Deschamps. 113 II monde ! dit-il pendant
116 II interrogea le vieux. // De 117 R I suis bien fatigué 120 II homme
pour l'aider et

1. Municipalité rurale près de Valleyfield, reconnue pour son industrie laitière.

– Quel est votre nom ?

– Toussaint Maurier.

– Ben, vous pourrez coucher au grenier sur la robe de car-
riole. Avez-vous soupé ?

125 – Non, j'sus parti à matin et j'ai marché toute la journée.
J'sus ben fatigué.

– Bon, mettez-vous à table et mangez.

– Asseyez-vous ici, fit Maço en montrant une place à côté de
Charlot et en plaçant une assiette devant lui. Prenez un morceau
130 de viande, ajouta-t-elle en indiquant le plat posé au centre de la
table.

De sa fourchette, l'homme piqua un cube de lard gras, deux
pommes de terre et prit une tranche de pain. Il mangeait avidement
et il était évident qu'il était affamé. Cependant, lorsqu'il
135 mordit dans le pain sur et amer de Maço, il fit une grimace. Il
avalait toutefois gloutonnement les bouchées de viande et de
patates.

À peine fut-il rassasié que les yeux lui fermèrent. Il était fa-
tigué et maintenant que son estomac s'était restauré, un som-
meil invincible s'appesantissait sur lui.
140

– Si ça ne vous faisait pas de différence, fit-il en se tournant
vers Deschamps, j'irais me coucher car je m'endors tellement
que je pourrais dormir dans l'eau.

– C'est bon, montez au grenier et reposez-vous. Le garçon
145 va vous montrer le chemin.

Charlot se leva et, suivi de l'étranger, gravit l'escalier qui,
partant de la cuisine conduisait au grenier.

– Tiens, voici la robe* de carriole, fit-il en lui montrant une
peau de buffle étendue sur le plancher.

150 C'était là la couche où lui-même se reposait le dimanche
après-midi.

L'homme jeta un regard circulaire autour de lui et son at-
tention fut arrêtée un moment par la vue des vêtements accro-

132 R I piqua < illisible > un 133 II pain cuit par la ménagère. II
135 II dans le quignon pris dans la corbeille, il fit une laide grimace car le pain était
lourd, sur et amer. II 137 II de pommes de terre. // À peine 138 II fermèrent.
Évidemment, l'homme était 142 II vers le vieux Deschamps 148 II montrant la
peau 150-157 II [Un seul paragraphe.]

chés à des clous et qui semblaient comme les gardiens muets de la pièce. Tout de suite, il se jeta sur la robe* de carriole, la figure sur la fourrure brune et il parut dormir. 155

Charlot redescendit.

– J’veus dis qu’il a la façon courte*. C’est pas un jaseux, remarqua Maço. Il a le bec fin, ajouta-t-elle, car il a laissé son morceau de pain après avoir pris seulement une bouchée. 160

Évidemment, elle était piquée par ce dédain du garçon.

Une heure plus tard, la famille se mettait au lit à son tour. Au moment de s’étendre sur sa paillasse dans le vieux sofa jaune, Charlot songeait avec un vif plaisir au bel habit de drap qu’il étrennerait le lendemain et il se voyait tout glorieux sur le perron de l’église. Puis, il plongea dans le sommeil. Des heures passèrent. Sa première pensée en s’éveillant fut encore pour son habit. Lors donc, il alla au pâturage chercher les deux vaches que Paulima devait traire puis il se fit la barbe avant le déjeuner. Mâço avait allumé son poêle et faisait cuire une omelette. 170

Là-haut, l’homme devait dormir car on n’entendait aucun bruit.

– J’té dis qu’il dort ce garçon-là, remarqua Paulima en mettant les assiettes sur la table. 175

– Levez-vous l’homme ! cria Deschamps.

Aucune voix ne lui répondit.

– Va donc le réveiller, ordonna-t-il, en regardant Charlot. Celui-ci monta rapidement l’escalier. En entrant dans le grenier, il s’arrêta surpris. La robe* de carriole était toujours là, mais l’homme n’y était pas. À côté de la peau de buffle, il aperçut un vieux veston usé, déchiré, à la doublure en lambeaux et tout près, une paire de chaussures aux semelles trouées, aux talons complètement mangés par les dures marches. 180

Figé d’étonnement, Charlot tourna la tête de côté et regardant les vêtements de famille accrochés à des clous constata 185

155 II jeta tout habillé sur 164 II dans son vieux 165 II et, en imagination, il 166 R I sommeil. Sa première Des 168 II habit. Habillé, il 169 I le déjeuner. Maçon avait 169 II déjeuner. Sa mère avait 176 II cria le vieux Deschamps 177 I répondit. // — Vas donc 183 R I semelles usées, aux 184 A I les dures marches

avec stupeur que son bel habit de drap fin qu'il avait suspendu là la veille et qu'il devait étrenner la journée même était disparu ainsi que ses bottines à élastiques presque neuves, qu'il ne
190 chaussait que le dimanche.

– I est pas icite ! I est parti et i m'a volé mon habit et mes « congresses »* ! cria-t-il dans une rage indicible.

La famille était là dans la cuisine, le père et la mère et le frère et la sœur dressés à côté les uns des autres, la surprise et la
195 colère peintes sur la figure.

– I a dû s'sauver c'te nuite, déclara Charlot. Certain qu'en apercevant les costumes, il a fait son choix et il s'est esquivé pendant que nous dormions tous.

– Allez donc faire la charité, proclama Mâço, et vous serez
200 récompensés de la belle manière !

On ne savait pas quelle direction avait prise le voleur et il devenait impossible de le poursuivre. Le lundi, l'on apprit d'un éclusier du canal qu'un étranger vêtu d'un bel habit mais dont la figure n'avait pas été rasée depuis une semaine peut-être, était
205 le dimanche matin monté à bord d'une barge qui passait, en route pour les grands lacs².

187 R I stupeur *et avec fureur* que 189 R I ses «congresses» presque
191 R I pas *icitte*. I 191 R I volé *mes habits* mon 193 II mère, et
194 R I sœur *dressée* dressés 194 II sœur, dressés 197 R I les *habits* costumes 200 II manière. // On 203 II canal *qui traversait la région*, qu'un
205 II matin, monté 206 II les *Grands Lacs*.

2. Voir la note 3 du chapitre XVII.

[A l'époque des fricots]

À l'époque des fricots, en février, Deschamps et sa femme décidèrent d'aller rendre visite à deux vieux oncles et à quelques cousins qu'ils n'avaient pas vus depuis des années. Maintenant que les enfants grandissaient – Raclor marchait sur ses quinze ans et Tifa en aurait bientôt treize – le père et la mère pouvaient bien s'absenter quelques jours. C'était entendu, ils feraient la tournée des parents : les oncles Zenon et André, à l'île Perrot et les cousins Étienne et François à Sainte-Martine et Stanislas surnommé le Cheval Blanc à Saint-Anicet. 5 10

– Allez vous promener, mais on n'ira pas à l'école pendant ce temps-là, réclamèrent les jeunes.

Ce fut accordé, promis.

– Gardez bien la maison pendant que nous n'y serons pas, recommanda Mâço à ses enfants. Pour manger vous n'aurez pas de misère, ajouta-t-elle. Il y a assez de pain dans la huche d'ici à ce que je revienne et il y a des rôtis de porc frais dans le grenier. Vous n'aurez qu'à les faire dégeler sur le poêle. Si vous voulez vous faire des galettes de sarrasin, vous prendrez la farine dans l'armoire. Et surtout, faites bien attention aux allumettes. 15 20

– C'est bon, c'est bon, déclara Raclor, on mourra pas d'faim.

– Vous avez rien que l'train* à faire, déclara le père à son tour. Prenez soin des animaux.

– Correct, son père, répondit Raclor pendant que Tifa approuvait de la tête. 25

Et une robe de buffle sur le siège de la carriole et une autre devant soi pour se protéger du froid, Deschamps et sa femme s'éloignèrent de la maison au joyeux bruit des grelots de l'atte-

VARIANTES : I [À l'époque des fricots], premier état du texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO). II [À l'époque des fricots], deuxième état du texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO). Texte de base.

2 I femme d'aller 4 I pas vu depuis 6 II Tifa aurait [nous corrigeons d'après I] 7 I entendu. Ils 8 I André à 9 I Perrot, les 9 I, II à Sainte Martine 9 I et Stanis, surnomé le 10 II à Saint Anicet. // Allez 10 I à Saint Anicet. // — Gardez-bien la 12 I, II ce temps là, réclamèrent 15 I manger, vous 16 I misère. Il y a 19 I sarrasin, il y a de la farine 20 I armoire. // — C'est 21 I on ne mourra pas de faim 23 I — Vous n'avez que le train à 23 I père, à 26 I tête. // Alors avec une 29 I attelage, dans

30 lage dans l'air sec de l'hiver. Par la fenêtre recouverte des des-
sins de givre, les enfants les regardèrent s'éloigner sur la route
de neige. Lorsque la carriole eut disparu, ils eurent l'impression
de se sentir seuls. Pour la première fois de leur vie, les jeunes
Deschamps, les trois garçons et les deux bessonnes, étaient lais-
35 sés seuls, abandonnés à eux-mêmes. Ils étaient un peu embar-
rassés de leur liberté ou plus exactement du manque de direc-
tion, de l'absence de toute occupation. Bien qu'ils eussent pris
un copieux déjeuner, ils pensèrent tout d'abord à manger. Il
n'était pas encore onze heures que déjà, ils parlaient du dîner.
40 Raclor alla donc au grenier chercher une énorme côtelette de
porc, bien rôtie et la fit dégeler.

— I sont partis aux fricots, disait Tifa en parlant de ses pa-
rents, eh bien, nous aussi on va manger. Il mangeait et les autres
aussi. Et repus, ils s'endormirent, les uns assis sur le sofa jaune,
45 les autres sur une vieille robe* de carriole étendue sur le plan-
cher, près du poêle. Ils étaient seuls et ils n'avaient rien à faire
qu'à prendre soin des animaux, mais le père n'y était pas et rien
ne pressait.

Raclor s'éveilla le premier. Il faisait déjà sombre et de suite,
50 il pensa de nouveau à manger. Il alluma la lampe et les enfants
se groupèrent autour de la table devant la côtelette de porc
frais. Dehors, il faisait noir et froid.

— I fait trop noir pour aller à la grange pour faire le train*.
On verrait rien. Ils attendront bien à demain, fit-il en lui-même
55 en songeant aux bestiaux. Et ainsi débarrassé de ce souci, il
pensa à autre chose. Les enfants se couchèrent à bonne heure.
Dans la maison des Deschamps, la lampe éteinte, le silence rè-
gna.

30 I l'hiver. // Pour 33 I les enfants — les trois frères et les deux sœurs-
bessonnes — étaient 35 I seuls et ils paraissaient même embarrassés (gênés) par leur
liberté, ou plus exactement de leur manque 38 I pensèrent bientôt à
39 I parlaient de dîner 40 I Raclor monta donc 41 I porc. // Ils sont
42 I parents. Eh bien 46 I faire que prendre 47 I animaux vaches, mais
47 I et cela ne pressait pas // Raclor 50 I manger. Alors, il alluma
50 I lampe et de nouveau, les 52 I frais. Au dehors, il 52 I froid. // Il fait
54 I attendront ben à 55 I Et ayant ainsi réglé cette question, il

[L'habit rongé par les mites¹]

La Scouine ou Charlot s'achètent un manteau ou un complet, mais le trouvent si beau qu'ils n'osent le mettre [sic] et le laissent serré dans une armoire pendant plus d'un an. Lorsqu'ils viennent pour le mettre [sic] il est tout rongé par les mites et ne peut pas même être porté. 5

1. Sujet d'un chapitre additionnel de *la Scouine* ; texte dactylographié par Laberge. (FAL-UO)

[La Scouine va aux nocés]

La Scouine va aux nocés. Elle embrasse tout le monde, les vieux, les jeunes, les petits, les grands, puis voilà qu'en dînant, François le Rouge, son voisin, aperçoit un pou qui lui court sur
5 le front.

VARIANTES : 1 [La Scouine va aux nocés], premier état du texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO) II [La Scouine va aux nocés], deuxième état du texte non daté, dactylographié par Albert Laberge. (FAL-UO). Texte de base.

2 I nocés, *elle* embrasse 3 I puis en dînant, *elle* a un

II

Mon Premier Livre

Lil y a un peu plus de trente-cinq ans que mon premier livre, le roman *La Scouine* a été publié. Il a vu le jour en 1918, l'année de la grippe espagnole. Comme il arrive souvent dans une famille, c'est l'aîné qui est le favori des parents. De même, j'éprouve une dilection particulière pour cette histoire de la terre. Peut-être est-ce dû aux difficultés que j'ai eues à l'écrire. En effet j'étais tellement pris par mon travail au journal que je n'avais pratiquement pas de loisirs et c'est par de petites tranches rédigées à de rares intervalles que j'ai pu mener l'entreprise à bonne fin. La tâche a duré de quatorze à quinze ans. Une année j'écrivais parfois deux ou trois chapitres, une autre année, un seul. Il s'écoulait même des années pendant lesquelles je ne pouvais ajouter une seule page à mon manuscrit. Il m'a fallu de la persévérance pour finir ce petit roman. Entre-temps, pour me faire une idée de ce que ces divers épisodes paraissaient une fois imprimés, j'en publiais quelques-uns dans tel ou tel journal. Et c'est dans cette période d'essais, d'expériences, que j'eus mes tribulations, tribulations qui affermirent ma détermination de me rendre au bout de mon histoire. Le trouble commença lorsque je publiai un chapitre du roman dans « La Semaine », journal fondé par le camarade Gustave Comte, qui n'en était alors qu'à son troisième numéro. L'attaque fut brutale et elle vint de haut. Ce fut en effet « La Semaine religieuse », l'organe de l'évêque Bruchési qui, en dépit de plates excuses annonça la condamnation de la feuille en question. L'auteur du conte *Les Foins* fut qualifié de pornographe. Pour un coup de crosse, c'était un rude coup de crosse, un peu comme un coup de bâton de policeman sur la tête d'un malfaiteur. Pornographe. Mais

1. Albert Laberge, *Propos sur nos écrivains*, Montréal, Édition privée, 1954, p. 103-104.

ce n'est pas tout. L'évêque Bruchési tenta de me faire perdre mon emploi à « La Presse ». Heureusement pour moi, le père Berthiaume, un homme loyal, qui savait reconnaître un honnête travailleur resta sourd aux recommandations du prélat. Si j'avais eu un tant soit peu l'amour de l'argent, j'aurais exploité la réclame de pornographe que m'avait faite le journal de l'archevêque. Comme bien on pense, d'autres attaques suivirent, attaques inspirées par le désir de leurs auteurs de se faire bien voir à l'évêché. Le bedeau qui dirigeait la défunte « Croix » trouva à me blâmer parce que dans une de mes scènes, les élèves de l'école que fréquentait la Scouine ronronnaient en répondant aux litanies. Puis, ce fut le pion qui pontifiait dans la non moins défunte « Vérité ». Le brave homme me conseilla tout simplement de briser ma plume. C'était un avis bien charitable, mais je ne crus pas bon de le suivre. Ensuite, il y eut l'abbé Camille Roy qui, m'a-t-on raconté, jeta quelques pierres dans mon jardin. Je dois dire cependant que connaissant la mentalité de ce pitoyable critique, sa façon d'apprécier les œuvres littéraires, je n'ai pas eu la curiosité de feuilleter son livre, mais je peux dire en toute sincérité que j'aurais été désolé de mériter ses éloges. Son blâme et le jugement qu'il a pu porter sur moi me laissent parfaitement indifférent.

Évidemment, la valeur marchande d'un livre, le prix qu'on le paie est un bien pauvre criterium de sa valeur littéraire. Tout de même, j'appris un jour avec une certaine satisfaction que deux exemplaires de « La Scouine » que le hasard avait conduits dans une importante librairie de livres canadiens avaient été payés quinze dollars chacun par des bibliophiles. D'un autre côté, j'ai vu pendant longtemps, dans la vitrine d'un marchand de livres d'occasion, deux ouvrages de l'abbé Camille Roy offerts à un écu chacun, sans trouver de preneurs.

III

Corrections apportées à l'édition de 1918

Chapitre	page	ligne	Édition critique	Édition de 1918
I	83	22	goître	goître
	84	34	un manœuvre	une manœuvre
	84	43	picote	picotte
	85	72	riaient	iraient
	86	95	crépi	crépît
	86	100	va-et-vient	va et vient
II	86	116	couvre-pied	couvrepied
	89	5	pût	put
	91	75	demi-arpent	demi arpent
	91	77	apostrophé	apostrophée
III	92	92	receleuse	réceleuse
	93	18	quelle fête	qu'elle fête
V	97	11	aiguës	aigues
	97	18	demi-heure	demi heure
	98	38	essuyé	essuyée
	98	39	poursuivie	poursuivi
VI	99	11	parce que	parceque
	100	31	circonstance	circonstances
VII	103	3	Cent deux	Cent-deux

VIII	107	3	mérinos	mérino
	110	94	l'eût martyrisée	l'eut martyrisée
	111	108	eût cherché	eut cherché
	111	124	fût	fut
IX	113	3	<i>la Minerve</i>	la « Minerve »
	113	3	<i>le Nouveau Monde</i>	le « Nouveau Monde »
	113	5	coups de pied	coups de pieds
	113	7	dont	dons
	114	12	alpaga, mettait	alpaga mettait
	114	25	entre autres	entre'autres
	114	38	tout à coup	tout-à-coup
115	49	fit	fit	
X	117	23	dirent-ils.	dirent-ils
XI	119	15	entrecroisés	entre-croisés
	120	44	bans	bancs
	121	62	mérinos	mérino
XII	123	4	paroisses	paroisse
XIII	127	3	appétit	appetit
	128	48	déjeuné	déjeûné
	130	92	trêve	trêve
XIV	132	42	quelle	qu'elle
XV	135	9	Par moments	Par moment
	136	42	arrêtées	arrêtés
	137	74	trompée	trompé
	137	77	javel	javelle
	137	81	demi-minot	demi minot
XVI	140	37	huit cents	huit cent
	140	47	une robe	un robe
	141	72	si tu me les laissais	si me laissais
	141	81	c'que je pourrais	c'que pourrais
XVII	143	3	filles	filles
	143	11	une boîte	un boîte
	144	46	hypnotiseur	hynoptiseur
	144	47	volettements	volètements
	145	55	fatigue	fatigues
	145	80	<i>la Minerve</i>	la « Minerve »
	146	85	s'arc-boutant	s'arcboutant
147	130	boitant	boïtant	

XVIII	149	20	assiduités	assuiduités
	150	26	demanda	demnda
	150	30	courtiser	tiser
	150	34	la maison,	la maison
	150	34	Deschamps,	Deschamps
	150	43	l'humidité	l'humidité,
	150	53	grisonnèrent	grissonnèrent
	150	54	boiteuse	boîteuse
	150	57	déjeunait	déjeûnait
XIX	151	4	les Anglais	les anglais
	151	5	des Canadiens français	des canadiens-français
	152	19	les Anglais	les anglais
	152	21	cet automne-là	cet automne là
	152	31	les Anglais	les anglais
	153	36	les Anglais	les anglais
	153	46	les Anglais	les anglais
	153	56	L'Anglais	L'anglais
	153	57	Le Canadien	Le canadien
	153	60	un Irlandais	un irlandais
	154	70	l'Irlandais	l'irlandais
	154	73	dizaine d'Anglais	dizaine d'anglais
	154	82	Les Anglais	les anglais
	154	91	n'osât	osât
154	98	jour-là	jour là	
XX	155	14	aiguë	aigue
	155	17	baïllon	baillon
	155	21	pataugeant	pateaugeant
	156	55	acharnement	archarnement
XXI	159	13	déjeuner	déjeûner
	160	36	aiguë	aigue
	161	61	château. Comme	château Comme
	161	64	véranda	vérenda
	161	69	entrouverte	entre-ouverte
	161	71	chromolithographies	chromo-lithographies
	163	139	trente-sous	trente sous
	164	177	trente-sous	trente sous
	165	190	trente-sous	trente sous
165	193	gens-là	gens là	
XXII	167	20	fût	fut
	169	71	perpétueront	perpéturont
	169	86	sécher	sècher
	169	93	ça et là	ça et là

XXIII	172	22	fit	fit
	173	37	chariot	charriot
XXIV	174	32	un hurlement	une hurlement
	175	75	aiguë	aigue
	175	95	presque épuisé	presqu'épuisé
	176	132	roue	rue
XXV	180	51	presque usée	presqu'usée
	181	72	poignée	poigné
	181	83	une tape	un tape
	181	88	sanguinolente	sanguinolente
XXVI	183	6	pataugeait	pateaugeait
	183	11	l'appentis	l'appenti
	185	71	par moments	par moment
	185	93	eût dormi	eut dormi
	185	99	fer-blanc	ferblanc
	187	144	v'là	v'la
XXIX	197	3	étaient partis	étaient parti
	197	26	partie	parti
	198	33	à pied	à pieds
	198	51	fût	fut
	198	63	une tape	un tape
	199	67	voulait	lui voulait
	199	93	chevrotantes	chevrotante
	200	100	<i>le Messenger</i>	le « Messenger »
XXX	201	11	jusque-là	jusque là
	202	25	tout à coup	tout-à-coup
	202	31	enfiellaient	enfielaient
	202	32	goître	goître
	203	62	boitant	boitant
	203	69	Oh, Tifa ! – fit Mâço	Oh, Tifa ! Mâço
	204	80	tout à coup	tout-à-coup
	204	96	à demi-étranglée	à demi étranglée
	204	97	demi-siècle	demi siècle
	205	116	infiniment	infiniment
	205	129	vus	vu
205	136	ensanglantait	ensanglait	
XXXI	207	8	grillades	grillardes
	208	41	quand	quant

XXXII	211	19	aiguë	aigue
	213	75	les destinées	les destinés
	214	97	infinie	infinie
	215	122	cent cinquante voitures, la dépouille	cent-cinquante voitures la dépouille
XXXIII	218	35	eût fait	eut fait
	219	55	boiteuse	boîteuse
	219	67	eût voulu	eut voulu
	219	75	demi-siècle	demi siècle
	219	81	pieu	pieux
XXXIV	222	31	rouge vif	rouges vif
	222	39	presque en face	presqu'en face
	223	70	boiteuse	boîteuse
	223	87	tout à coup	tout-à-coup
	224	97	s'ennuie. Il	s'ennuie Il
	224	108	écoulée	écoulé
	224	115	tout à coup	tout-à-coup
	224	116	se sent rajeuni	se sent rajeunit
	225	137	une cuve	un cuve

Page laissée blanche

NOTES LINGUISTIQUES ET GLOSSAIRE

I – NOTES LINGUISTIQUES

Nous nous bornerons à signaler ici certains cas qui peuvent présenter une difficulté de lecture ou prêter à confusion. Il s'agit pour l'essentiel d'archaïsmes ou de dialectalismes encore courants en France à la fin du XX^e siècle, surtout dans les régions de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre.

1) Phonétique

a) Vocalisme

- Ouverture de [ɛ] en [a] devant [r] + consonne, ou devant [l] : *marci* pour *merci* ; *a* pour *elle*.
- Ouverture des voyelles orales [y] et [ɔ] devant une consonne nasale : *ane* pour *une* ; *dane* pour *donne*. Parfois [o] devient [é] : *trégnon* pour *trognon*.
- L'ancienne diphthongue [ɔj], aujourd'hui prononcée [wa], se maintient à un stade archaïque, [we] ou [wɛ], parfois réduit à [e] ou à [ɛ] : *moé* pour *moi*, *toué* pour *toi*, *j'cré* pour *je crois*, *nayé* pour *noyé*.
- Maintien de l'ancien timbre de [ə] dans le monosyllabe *le* noté *lé*.
- Réduction des groupes [yi] et [je] à [y] et [ə] respectivement : *j'sus* pour *je suis*, *i s'ra* pour *il sera*, *à c'te heure* pour *à cette heure*, *j'vous* pour *je vous*, *v'là* pour *voilà*, *pis* pour *puis*, *betôt* pour *bientôt* (il y a en plus, ici, perte de nasalité).
- Assimilation de labialisation suivie de fermeture de la voyelle : *poupa* pour *papa*.

b) Consonantisme

- Amuïssement de consonnes finales : *marre* pour *mars*, *su* pour *sur*, *beu* pour *bœuf*, *i* pour *il*.
- Maintien de [t] final, étymologique dans *nuite* pour *nuit*, probablement analogique d'anciennes terminaisons adverbiales dans *icite* pour *ici*.

- Simplification de groupes consonantiques : *teut ben* pour *peut-être bien*, *queuchose* pour *quelque chose*, *piasse* pour *piastre*, *pauve* pour *pauvre*, *M'sieur* pour *Monsieur*.
- Dissimilation de lieux d'articulation, [pt] devenant [kt] : *sectembre* pour *septembre* ; [r] devenant [n] : *Télesphone* pour *Télesphore*.
- Palatalisation de [k] devant la voyelle antérieure [y] : *vétu* pour *vécu*.

2) Morphologie

a) Pronoms

- *Ils* employé à la place de *elles* et noté *i*.
- Maintien de l'ancien pronom atone *li* (aujourd'hui *lui*) sous forme de *i*.

b) Verbes

- Formes analogiques : *je va(s)* pour *je vais*, analogique des 2^e et 3^e personnes, encore en usage en français populaire ; *que je puse* pour *que je pue*, analogique de verbes comme *dise*, *couse*, etc. (comparer en québécois *que je tuse*, *que je m'habituse*, etc.). *Est éné*, dans la graphie déficiente de Deschamps, veut probablement signifier *est né* ou *était né*.

II – GLOSSAIRE

Nous n'avons enregistré ici, à quelques exceptions près, que les mots et les sens absents du *Petit Robert* 1984. La plupart des définitions sont tirées du *Glossaire du parler français au Canada* (préparé par la Société du parler français au Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, xix, 709 p. « Bibliographie », p. xv-xix)¹. Elles ont été par la suite vérifiées et complétées par l'équipe du *Trésor de la langue française au Québec*.

adresse *n.f.* Discours présenté à une personnalité pour la féliciter, la remercier, etc..

Anglais *n.m.* Canadien d'origine anglaise V. *Canadien*.

appointir *v.tr.* Tailler en pointe.

arrangements *n.m.plur.* Dernières volontés, testament.

1. Nous avons aussi consulté avec profit : Sylva CLAPIN, *Dictionnaire canadien-français*, 2^e éd., Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, [xxi], xlvi, 389 p. ; Narcisse-Eutrope DIONNE, *le Parler populaire des Canadiens français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, [x], xxiv, 675 p. ; David ROGERS, *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*, VLB éditeur, 1972, 246 p. (Donne plusieurs exemples tirés de *la Scouine*.)

- avoine (manger de l'...)**. Être supplanté par ses rivaux (d'un amoureux éconduit).
- bailli** *n.m.* Huissier.
- barouche** *n.f.* Voiture d'origine anglaise. Ce mot « ne semble guère usité qu'au Canada ». (*Trésor de la langue française*, t. 4, p. 202.)
- barrer** *v. tr.* Fermer à clef.
- batêche** *interj.* Juron populaire, euphémisme pour *baptême*.
- bâtisse** (être en ...). Être engagé dans toutes les démarches et activités ayant trait à la réalisation d'une construction.
- batterie** *n.f.* Aire, partie de la grange où l'on bat le blé.
- biberon** *n.m.* Récipient à tubulure pour verser un liquide ; burette.
- blonde** *n.f.* Jeune fille courtisée.
- bois** *n.m.plur.* Petits morceaux de bois qu'on dispose en forme de cisailles sur les canaux séminifères des animaux à châtrer.
- boîte à casiers**. Boîte à compartiments servant à garder des petits bestiaux.
- boîte carrée**. Traîneau à caisse rectangulaire.
- boucherie** (faire ...). Abattre et dépecer des bestiaux (surtout des porcs) pour les besoins de la maison.
- bouracan** *n.m.* Sorte d'étoffe très forte, à trame non croisée, servant d'ordinaire à la confection des pantalons.
- brimbale** *n.f.* Perche à bascule pour tirer l'eau d'un puits.
- calotte** *n.f.* Casquette.
- Canadien** *n.m.* Habitant du Canada d'origine française, par opposition à *Anglais*, qui désigne les habitants d'origine anglaise.
- canard** *n.m.* Récipient métallique servant à faire bouillir de l'eau ; bouilloire.
- capine** *n.f.* Capuchon d'étoffe ou de laine, porté par temps froid par les femmes et les enfants, et qui peut descendre jusque sur les épaules, parfois avec brides attachées sous le menton.
- capot** *n.m.* Grand manteau de fourrure pour hommes, qui recouvre tout le corps jusqu'aux genoux.
- carré** *n.m.*. V. tasserie.
- carriole** *n.f.* Traîneau sur patins bas, qui sert au transport des voyageurs.
- casque** *n.m.* Bonnet de fourrure, avec ou sans visière.
- catalogne** *n.f.* Grosse pièce d'étoffe faite au métier avec des bandes de tissus généralement multicolores, servant de couverture de lit ou de tapis de plancher.
- catéchisme** (marcher au ...). Suivre des leçons de catéchisme en vue de la communion solennelle.
- cavalier** *n.m.* Soupissant.

- chances (boire aux ... de quelqu'un).** Boire au succès éventuel de quelqu'un.
- changer** *v. tr.* Faire la monnaie (d'un billet, d'une pièce).
- charroyage** *n.m.* Action de charroyer ; travaux de charroi.
- chaudière** *n.f.* Seau en métal.
- chausson** *n.m.* Gros bas de laine ; chaussette.
- chelin** *n.m.* Ancienne monnaie équivalant à vingt sous. Vient de l'anglais *shilling*.
- chemin de ligne.** Chemin public établi dans la ligne séparant deux rangs, deux *cantons* ou deux *seigneuries*.
- chérant** *adj.* Qui vend cher.
- ciment** *n.m.* Béton.
- clôture de ligne.** Clôture de démarcation entre deux terres, sur la longueur.
- commissaire** *n.m.* Désigne ici un *commissaire* d'école, élu par les contribuables pour faire partie de l'organisme (commission) administrant les écoles de la municipalité.
- congress** *n.f.* Bottine dont la tige s'ajuste à la cheville grâce à deux brides élastiques posées dans les côtés. Vient de l'anglo-américain *congress boot*.
- consomption galopante.** Phtisie pulmonaire en évolution rapide.
- coque** (à la ...). Cuites avec leur pelure (en parlant de pommes de terre).
- cordé** *part.passé.* Empilé.
- corner** *v. tr.* Harceler, harasser.
- corvée** *n.f.* Travail en commun, entre voisins ou amis, occasionnel et gratuit.
- coup** (prendre un ...). Boire, ordinairement jusqu'à l'ivresse.
- coupeur** *n.m.* Châtreur. Usité le plus souvent comme sobriquet de Bagon.
- couvert** (donner à ... pour la nuit). Accorder l'hospitalité pour la nuit.
- couverte** *n.f.* Couverture.
- cré** *adj.* Sert d'épithète pour qualifier une chose, un état ou un être qui provoque une réaction spontanée. Euphémisme pour *sacré*.
- créature** *n.f.* Personne de sexe féminin (sans connotation péjorative).
- crémone** *n.f.* Longue écharpe en laine tricotée, que l'on enroule autour du cou et du visage pour se préserver du froid.
- cri** *v. tr.* Chercher avec mission de ramener, d'apporter. Forme archaïque de *quérir*.
- crocheter** *v. tr.* Faucher (des pois).
- décharge** *n.f.* Rivière, ruisseau qui provient de l'écoulement des eaux d'un lac, du trop-plein d'un étang.

déchargeux *n.m.* Celui qui décharge les marchandises.

dégêner (se ...) *v.pron.* Se mettre à l'aise.

échapper prise. Lâcher prise.

esprit (en ...). Pur, sans mélange (en parlant d'une eau-de-vie).

estampille *n.f.* Timbre-poste.

façon (Il a ... courte). Il est peu éloquent ; il parle peu.

falle (avoir la ... basse). Avoir très faim, avoir l'estomac dans les talons.

fameuse *n.f.* Variété de pomme, de grosseur moyenne, à chair tendre et sucrée.

fantômal *adj.* Qui tient du fantôme ; fantomatique. Semble être une création de l'auteur.

ferré *adj.* Qui contient des matières ferrugineuses.

fièvres (les ...). Fièvre typhoïde.

fricoter *v.intr.* Bien manger, faire bombance (surtout pendant la période de Noël et du nouvel an, ou lors de rencontres familiales).

gagner *v.intr.* Aller.

gomme *n.f.* Gomme à mâcher.

gourmandement *adv.* De façon gourmande. Semble une création de l'auteur.

greyer (se ...) *v.pron.* S'habiller, se préparer.

hardes *n.f.plur.* Vieux vêtements ou vêtements faits d'avance par opposition aux vêtements faits sur mesure.

hart *n.f.* Branche dégarnie de ses feuilles et employée comme fouet ou comme verge à châtier.

heure (à bonne ...). De bonne heure, tôt.

jeunesse *n.f.* Personne jeune, de l'un ou l'autre sexe.

jongleur *adj.* Songeur, pensif.

maître-chantre *n.m.* Premier responsable du chant (dont il peut s'acquitter seul) dans les offices religieux.

marcher *v.intr.* (Suivi d'un verbe à l'infinitif) Aller.

mégacéphale *n.m.* Grosse tête. Du grec : méga = grand + képhalè = tête. Semble une création de l'auteur. Ce mot n'existe pas dans les dictionnaires français : on y trouve *mégalocephale* et *mégacéphalie*.

minot *n.m.* Mesure de capacité pour matières sèches, équivalant à 8 gallons ou 36 litres.

misère *n.f.* Avoir de la misère, éprouver des difficultés, avoir une vie pénible ; se donner de la misère, se donner du mal, de la peine ; mangeur de misère, miséreux.

palette de gomme. Tablette de gomme à mâcher.

paparmane *n.f.* Pastille de menthe. Vient de l'anglais *peppermint*.

passé *adj.* Douze ans passés, il y a douze ans.

péché mortel (être en ...). Être en état de péché mortel.

pezat *n.m.* Tige des céréales.

picote *n.f.* Petite vérole.

picoté *adj.* Dont le visage est marqué par la *picote* ou par des taches de rousseur. Ici utilisé comme sobriquet.

poêle *n.m.* Appareil servant au chauffage et à la cuisson des aliments.

poll *n.m.* Bureau de vote. Vient de l'anglais.

pomonique *adj.* Fig. Pauvre (en parlant d'une terre). Variante de *poumonique*, « phtisique ».

porte de cave. Trappe.

porte-paquets *n.m.* Personne qui a l'habitude de rapporter de façon indiscreète les propos ou les actes d'autrui.

poysar *n.m.* Chaume de graminées, chaume de blé, paille qui sert de litière aux animaux. Vieux mot français. Rabelais l'emploie au sens de « chaume des pois ». (La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois ou Glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XI*, Niort, L. Favre – Paris, H. Champion, 1980, t. 8, p. 415.)

préparant *n.m.* Personne qui reçoit l'enseignement religieux pour se préparer à la première communion.

prunelle *n.f.* Tissu de laine rase ou de laine et de soie, utilisé notamment pour la confection de chaussures pour dames.

quêter *v.intr.* Mendier.

quêteux *n.m.* Mendiant.

rang *n.m.* Type de peuplement rural dispersé comprenant un alignement d'exploitations agricoles s'étendant sur la longueur en bandes parallèles perpendiculaires à un cours d'eau, à une route. Chaque rang porte un numéro ou un nom. *Par ext.* Le chemin qui dessert ces exploitations.

robe *n.f.* Fourrure dont on se sert comme couverture de voyage, *robe de buffle*, *robe de carriole*. Aussi appelée *peau de buffle*.

roche *n.f.* Caillou, pierre.

roulant *n.m.* Ensemble de ce qui sert à l'exploitation agricole, y compris le bétail et la basse-cour.

rouleau *n.m.* Essuie-main suspendu à un rouleau de bois.

safrement *adv.* Gloutonnement, goulûment.

sauvageonne *n.f.* Pomme sauvage.

savonnette *n.f.* Blaireau.

senellier *n.m.* Aubépine à fleurs blanches ou roses qui produit une baie rouge appelée *cenelle*. S'écrit aussi *cenellier*.

seulement que *loc.adv.* Seulement.

solage *n.m.* Fondations d'une maison.

soupe aux pois. Insulte adressée aux Canadiens français par les personnes de langue anglaise (*pea soup* ou *pea souper*), par allusion à une habitude alimentaire.

su *prép.* Chez. Valeur ancienne ou dialectale de *sur*. Signifie aussi *sur*.

talle *n.f.* Massif d'arbustes ou de plantes.

tasserie *n.f.* Partie de la grange où l'on entasse le foin, la paille, les gerbes de blé.

taurailles *n.f.plur.* Jeunes bœufs et génisses. S'emploie ordinairement comme collectif et au singulier, en français.

tavelle *n.f.* Lisière de coton ou de laine qui sert ordinairement à border des robes.

thé de foin. Sorte de tisane à base de graminées, d'herbes fauchées et séchées.

tire *n.f.* Friandise à base de sirop de sucre ou de sirop d'érable.

train (faire le ...). Dans le langage des paysans : donner soin aux animaux à l'étable et faire les travaux quotidiens à la grange.

traîne *n.f.* Voiture d'hiver, traîneau avec ou sans patins.

travaillant *n. et adj.* Travailleur.

trèfle d'odeur. Nom populaire du mélilot, herbe à fleurs odorantes employée comme fourrage.

trente-sous *n.m.* Pièce de vingt-cinq cents.

trouble (en être pour son ...). En être pour sa peine.

tuyau *n.m.* Sorte de chapeau haut de forme.

veillotte *n.f.* Petite meule de fourrage élevée dans un pré avant le transport du foin dans les granges. S'écrit aussi *veilloche*.

verge d'or *n.f.* Nom populaire de la solidage, plante herbacée vivace à fleurs jaunes.

vernailler *v.intr.* Flâner, rôder, fainéanter, aller çà et là sans but apparent.

voiture double. Voiture traînée par deux chevaux ou par deux bœufs.

volier *n.m.* Groupe d'oiseaux qui volent ensemble.

voyage *n.m.* Charge d'une voiture.

wagon *n.m.* Voiture à quatre roues pour le transport des marchandises. Vient de l'anglais, se prononce ouaguinne.

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE D'ALBERT LABERGE

La présente bibliographie devrait, en principe, se limiter à *la Scouine*. Mais en l'absence d'une bibliographie générale d'Albert Laberge, et surtout en raison de la place qu'a tenue ce roman dans la carrière de l'écrivain (il y songeait déjà en 1897 et y travaillait encore à la fin de ses jours en vue de la deuxième édition), nous croyons utile de l'étendre à l'ensemble de ses écrits.

Sources d'information bibliographique

Trois dépôts d'archives contiennent l'essentiel de l'information dont nous disposons à ce jour sur l'auteur de *la Scouine* : fonds Albert Laberge chez Pierre Laberge, fils de l'écrivain, à Châteauguay ; fonds Albert Laberge à l'Université Laval, déposé aux Archives de la Bibliothèque générale ; fonds Albert Laberge à l'Université d'Ottawa, faisant partie des Archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française.

Fonds Albert Laberge chez Pierre Laberge à Châteauguay (FAL-PL)

Chez Pierre Laberge nous avons trouvé beaucoup de livres qui contenaient autrefois la bibliothèque de l'auteur de *la Scouine*, alors qu'il vivait 5355, rue Hutchison, à Montréal. S'y trouvent également des lettres de Laberge et des lettres à Laberge, ainsi qu'un certain nombre de notes et de coupures de journaux.

*Fonds Albert Laberge à
l'Université Laval (FAL-UL)*

Cette documentation a été déposée à l'Université Laval par Albert Laberge lui-même, en 1951, à la demande du bibliothécaire Antonio Drolet. Le fonds contient un nombre considérable de lettres adressées à Laberge par les écrivains et artistes de son époque : Rodolphe Girard, Germain Beaulieu, Jules Fournier, Louis-Joseph Doucet, Marcel Dugas, Claude-Henri Grignon, Alfred Laliberté, Joseph Melançon, Louvigny de Montigny, Gaston de Montigny, Gabriel Nadeau... On y trouve aussi plusieurs manuscrits (recueils de poésies, pièces de théâtre, chansons, causeries, sermons...) signés Albert Dreux, Jeanne Beauchemin, Joseph Belleau, Guillaume Lahaise, Paul de Martigny, Gaston de Montigny, Frère Symphorien, Adjudant Laroche, Gustave Lamarche, Jeanne Daigle, François-Xavier Guay, Arthur Lacasse... Mais le document le plus important pour nous est l'avant-dernière épreuve de la mise en page de *la Scouine* annotée qui permet de reconstituer l'état de ce roman avant sa publication. La dernière épreuve de la mise en page, qui fait également partie de ce fonds, présente le texte, avec quelques petits changements, tel qu'il apparaît dans l'édition de 1918.

*Fonds Albert Laberge à
l'Université d'Ottawa (FAL-UO)*

Ce fonds regroupe un nombre considérable de notes et de documents qui renseignent sur la vie de Laberge, des lettres reçues de quelque cent correspondants, ainsi que des écrits d'une dénommée Florina, amie de Laberge, qui pourraient permettre de reconstituer, bien que d'une façon fragmentaire, un roman que Laberge espérait terminer un jour sous le titre : « Lamento ». C'est aussi dans ce fonds que nous avons trouvé les trois chapitres que l'écrivain voulait inclure un jour dans la deuxième édition de *la Scouine* et qui figurent aujourd'hui dans l'Appendice I de la présente édition.

PLAN

A – L'ŒUVRE D'ALBERT LABERGE

I – la Scouine

1. Épreuves de la Scouine

a) Première épreuve de la mise en page

b) Dernière épreuve de la mise en page

2. Éditions de la Scouine

3. Extraits de la Scouine, publiés dans des anthologies

4. Fragments de la Scouine, publiés dans des périodiques

5. Textes prévus pour la deuxième édition de la Scouine

a) Textes publiés

b) Textes manuscrits

II – Contes et Nouvelles

III – Essais

IV – Autres textes de Laberge publiés dans la presse périodique

1. Poèmes en prose

2. Articles de critique littéraire et artistique

V – «Lamento, roman d'une épileptique»

1. « Lamento » : manuscrit inachevé

2. « Lamento » : fragments publiés

VI – Quelques notes manuscrites d'Albert Laberge

B – CORRESPONDANCE CONCERNANT LA SCOUINE

I – Lettres de Laberge

II – Lettres à Laberge

C – ÉCRITS SUR ALBERT LABERGE

I – Thèses

II – Livres

III – Parties de livres : préfaces, essais, histoires littéraires, ouvrages collectifs

IV – Livres de référence

- 1. Généalogies**
- 2. Monographies**
- 3. Dictionnaires**
- 4. Bibliographies**
- 5. Catalogue d'exposition**

V – Articles

- 1. Articles de revues**
- 2. Articles de journaux**

A – L'ŒUVRE D'ALBERT LABERGE

I – la *Scouine*1. Épreuves de la *Scouine*

a) Première épreuve de la mise en page

La Scouine, Montréal. Édition privée. Imprimerie Modèle, [printemps] 1918. 157 p. (FAL-UL)

La page de titre est légèrement différente de celle de l'édition définitive : le nom de Laberge est en majuscules et le titre placé entre deux vignettes : Albert LABERGE, fils de Pierre. Le texte proprement dit commence à la page 13. Dans le texte manquent les pages 19, 31, 35, 45, 51, 55, 63, 77, 81, 123, 127, 141, 147 : treize en tout. Elles avaient été réservées aux illustrations qui devaient trouver place à la deuxième page des chapitres II, VII, VIII, X, XII, XIII, XV, XVIII, XIX, XXVIII, XXIX, XXXII et XXXIII. Pour des raisons que nous ignorons, les illustrations furent écartées et une nouvelle numérotation réduisit le roman à cent trente-trois pages. Le jeu d'épreuves comporte quatre-vingt-quatorze corrections de Laberge (orthographe, ponctuation), neuf observations de l'imprimeur (espacement des lettres et des mots, déplacement des lignes et des paragraphes), ainsi que deux variantes : « Cent-douze enfants » > « Cent-deux jeunesnes » (chap. VII) ; « et il s'arrêta pour aiguïser sa faux » > « et il se déhanchait à chaque effort » (chap. XXII). Un lecteur anonyme souligne, à onze reprises, des mots et des phrases pour attirer l'attention de Laberge sur certaines particularités linguistiques : « gas », « chelins », « canard » ; la plupart de ces suggestions n'ont pas été retenues. Enfin, l'imprimeur signale, presque toujours au crayon rouge, certaines erreurs de composition en insistant, par exemple, pour que le mot « poêle » soit toujours écrit avec un accent circonflexe et non pas avec un è comme le veulent parfois les corrections de Laberge.

b) Dernière épreuve de la mise en page

La Scouine, Montréal. Édition privée. Imprimerie Modèle, [printemps] 1918. 134 p. (FAL-UL)

Une seule phrase a été changée : « Se sentant laid et infirme, il s'abstint désormais de courtiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai » > « Se sentant *piteux* et infirme, il s'abstint désormais de *tiser* les jeunes filles et se borna à cet unique essai » (chap. XVIII, p. 28-29). L'adjectif « piteux » est un substitut ; quant au verbe « tiser », il est probablement une coquille d'impression. L'ensemble de la composition correspond à l'édition de 1918.

2. Éditions de la *Scouine*

la Scouine, Montréal, édition privée. Imprimerie Modèle, 1918, [xii], 134 p.

Édition tirée à soixante exemplaires numérotés et autographiés par l'auteur qui signe : « Albert Laberge, fils de Pierre ». Avec deux portraits de Laberge : dessin par Robert J. Wickenden (p. vi) ; huile par Henri Beau (p. viii). Roman dédié à Alfred Laberge, frère de l'auteur. À la fin du volume, au bas de la page 134, une date, « 1899-1917 », indique le temps de la composition de *la Scouine*. Cette édition de 1918 nous sert de texte de base.

la Scouine, Montréal, Réédition-Québec, 1968 [ix], 134 p.

Reproduction photographique de la première édition, retirée du commerce peu de temps après sa publication. Un dessin d'Albert Laberge par Robert J. Wickenden.

la Scouine, Montréal, L'Actuelle, 1972, [viii], 134 p.

Réimpression de la première édition. La maquette de la couverture est de Jacques Desrosiers et l'illustration de Louisa Nicol. Un dessin d'Albert Laberge par Robert J. Wickenden. Quelques modifications ont été effectuées par l'éditeur, par exemple : « Albert Laberge » au lieu de « Albert Laberge, fils de Pierre » sur la page de titre ; « la chanson de la Faulx » devient « la complainte de la Faulx » (p. 79).

la Scouine, [s.l., s.é.], [1972 ?], 110 p. (Édition pirate).

Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (t. II) donne comme lieu d'édition et nom d'éditeur : « Shawinigan, Anatole Brochu ».

Albert Laberge. Bitter Bread, translated by Conrad Dion, [Toronto], Harvest House, « The French Writers of Canada Series », 1977, 128 p. Avec un portrait de Laberge par Robert J. Wickenden. Illustration de la couverture de Louisa Nicol, courte biographie de Laberge à la p. 3.

Bonne traduction anglaise de *la Scouine*. Le titre *Bitter Bread* vient du leitmotiv mis en relief dans le récit : « le pain sur et amer ». Cette traduction a d'abord été présentée comme thèse de maîtrise à l'Université Sherbrooke, en 1972.

la Scouine roman, Montréal, Quinze, « Présence », 1980, 142 p. La maquette de la couverture est de Michel Bédard ; illustration de Louisa Nicol. Sur la deuxième page de la couverture, un dessin d'Albert Laberge par Robert J. Wickenden ; le nom de l'auteur : « Albert Laberge » ; l'écrivain a toujours voulu qu'on écrive « Al-

bert Laberge, fils de Pierre » sur la page de titre comme le montre l'édition de 1918.

Une quarantaine de modifications par rapport au texte de l'édition de 1918.

la Scouine, Montréal, Quinze, « Québec 10/10 », 1981, 142, [v] p. Collection publiée sous la direction de François Ricard avec la collaboration d'Annie Creton ; propriété des Éditions internationales Alain Stanké ; photo sur la couverture par Jean-Pierre Bourgeois ; maquette : ADHOC.

En tête du volume deux notes : « Albert Laberge » (p. 1) ; « La Scouine » (p. 1). À la fin du volume deux jugements critiques.

3. Extraits de la « Scouine », publiés dans des anthologies

[BESSETTE, Gérard], *Anthologie d'Albert Laberge*, [Montréal], Le Cercle du livre de France, 1962, xxxv, 310 p. ; édition de poche, 1972, xl, 259 p. ; avec « Biographie sommaire », « Témoignages », « Avertissement au lecteur », « Préface » et « Liste des corrections » par Gérard Bessette.

Excellente introduction à la technique du conte de Laberge (« Préface », p. xiii-xxxix). Cette anthologie reproduit six chapitres de *la Scouine* : les chapitres I, XIII, XIX, XXV, XXXIII et XXXIV ; les corrections proposées par Bessette semblent parfois s'éloigner des intentions de Laberge.

MOREAU, Gérard, *Anthologie du roman canadien-français*, Montréal, Lidec inc., 1973, p. 47-49.

Quelques notes biobibliographiques sur Albert Laberge ; le chapitre XIX de *la Scouine* de 1918 sous le titre : « Jour d'élection ».

LE BEL, Michel et Jean-Marcel PAQUETTE, *le Québec par ses textes littéraires (1534-1973)*, Montréal, les Éditions France-Québec inc., 1979, p. 148-150.

Le chapitre IX de *la Scouine* sous le titre : « La Rue des espions » ; courte biographie de Laberge et quelques commentaires sur le langage du terroir.

4. Fragments de la Scouine, publiés dans des périodiques

«*La Scouine*, roman de mœurs de la campagne canadienne, chapitre XIII, suite », *le Menu*, organe du premier banquet annuel de l'Association des journalistes canadiens-français, Hôtel-Viger, Montréal, 1^{re} année, n^o 1, 7 décembre 1903, p. 8. À la fin du feuilleton, nous lisons : « à suivre ».

Édition de 1918 : chapitre XVII de *la Scouine*.

« *La Scouine* (pages détachées). Aux jours d'école. Le mineur », *la Presse*, 25^e année, n^o 141, 19 décembre 1908, p. 15. Avec une photographie de Laberge et un fac-similé de sa signature.

Édition de 1918 : chapitres III et XXXI.

« *La Scouine*, extrait d'un roman de mœurs en préparation », *le Terroir*, revue mensuelle publiée par l'École littéraire de Montréal, 1^{re} année, n^o 5, mai 1909, p. 149-153.

Édition de 1918 : chapitre XXX.

« Charlot », *le Terroir*, 1^{re} année, n^o 6, juin 1909, p. 197-201.

Édition de 1918 : chapitres XVII et XVIII.

« Les foins », *la Semaine*, journal hebdomadaire dirigé par Gustave Comte, 1^{re} année, n^o 3, 24 juillet 1909, p. 3.

Édition de 1918 : chapitre XX. Ce texte fut condamné en août 1909 par M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal. Le mandement fut lu dans les églises de Montréal et publié dans la presse périodique (voir, par exemple, *la Vérité* du 7 août 1909, p. 7).

« La meilleure femme », *l'Autorité*, vol. 2, n^o 33, 1^{er} janvier [1916], p. 3.

Cette livraison de *l'Autorité* indique faussement l'année de publication : 1915 pour 1916.

Édition 1918 : chapitre XIV.

« La visite du curé », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 107, 8 janvier 1916, p. 4.

Édition de 1918 : chapitre XV.

« Une leçon de grammaire », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 108, 15 janvier 1916, p. 4.

Édition de 1918 : chapitre VIII.

« Ce finaud d'Urgèle », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 109, 22 janvier 1916, p. 3.

Édition de 1918 : chapitre XVI.

« La chanson de la faulx. Études de mœurs canadiennes en plein terroir », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 110, 29 janvier 1916, p. 3.

Édition de 1918 : chapitres XXI et XXII.

« Une victoire des bleus », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 111, 5 février 1916, p. 3.

Édition de 1918 : chapitre XIX.

« La mort du chien », *l'Autorité*, vol. 3, n^o 113, 19 février 1916, p. 3.

Édition de 1918 : chapitre XII.

« La complainte de la roue », *l'Autorité*, vol. 3, n° 114, 26 février 1916, p. 2.

Édition de 1918 : chapitre XXIV.

« Les bottines. (Scène de mœurs canadiennes) », *l'Autorité*, vol. 3, n° 115, 4 mars 1916, p. 2.

Édition de 1918 : chapitre XXVIII.

« La barbe », *l'Autorité*, vol. 3, n° 129, 18 mars 1916, p. 4.

Édition de 1918 : chapitre X.

« Le jardin », *l'Autorité*, vol. 3, n° 118, 25 mars 1916, p. 2.

Édition de 1918 : chapitre XXX.

« Le pain sur et amer. (Histoire de mœurs canadiennes) », *l'Autorité*, vol. 3, n° 120, 8 avril 1916, p. 2.

Édition de 1918 : chapitres I et II.

« La fausse pièce » [« Coupures de presse. Album-sujets divers »], p. 103. (FAL-UO) Avec une photographie de Laberge et un fac-similé de sa signature.

Édition de 1918 : chapitre XIII.

Il nous a été impossible d'identifier le journal dans lequel ce récit a été publié.

5. Textes prévus pour la deuxième édition de *la Scouine*

(voir l'appendice I, p. 227-242)

a) Textes publiés

« L'habit de drap », *la Patrie*, 73^e année, n° 218, 11 novembre 1951, p. 25, 31.

C'est la deuxième rédaction d'un conte dans lequel les noms des personnages de *la Scouine* ont été changés.

b) Textes manuscrits

« La Scouine – chapitres additionnels à faire ». Texte dactylographié par Laberge, [s.d.], 1 f. (FAL-UO)

Plan contenant les titres des chapitres à faire pour la deuxième édition : « La maladie du Cri q'oui » ; « Les pommes de terre gelées » ; « Les beignes » ; « L'habit rongé par les mites » ; « La porte de grange ». Nous ne connaissons que le texte du deuxième récit mentionné dans ce plan.

[Les pommes de terre gelées], texte dactylographié par Laberge, [s.d.], 3 f. (FAL-UO)

[L'habit de drap], texte dactylographié par Laberge, [s.d.], 9 f. (FAL-UO)

Première version du texte publié dans *la Patrie* du 11 novembre 1951.

[À l'époque des fricots], deux rédactions dactylographiées, non datées ; 1^{re} rédaction : 2 f. ; 2^e rédaction : 4 f. (FAL-UO)

Texte retrouvé parmi les papiers de Laberge et non signalé dans le plan des chapitres projetés pour la deuxième édition de *la Scouine*.

[L'habit rongé par les mites], dactylographié par Laberge, [n.d.], 1 f. (FAL-UO)

Dans une phrase de cinq lignes Laberge esquisse le sujet d'un récit à écrire.

[La Scouine va aux noces], deux rédactions dactylographiées, non datées, 1 f. (FAL-UO)

Tentatives, de trois lignes chacune, de décrire le sujet d'un récit à venir.

II – Contes et nouvelles

Visages de la vie et de la mort, Montréal, Édition privée, [Imprimerie Modèle Limitée], 1936, 287 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec deux portraits de Laberge en hors-texte : dessin par Émile Vézina (entre p. 4 et 5) ; dessin par Joseph Saint-Charles (entre p. 6 et 7) ; le livre est divisé en deux parties : « Drames quotidiens », « Contes et nouvelles ». Le conte « La malade » qui fait partie de ce recueil (p. 164-172), fut traduit en anglais sous le titre « The Patient ». Cf. *The Oxford Book of French-Canadian Short Stories*. Introduced by Marie-Claire Blais. Edited by Richard Taleky, Toronto, Oxford, New York, Oxford University Press, 1983, xxiii, 268 p. Albert Laberge : « The Patient », p. 45-51, translated by Sally Livings-ton ; Biographical Note : p. 265.

Quand chantait la cigale, Montréal, Édition privée, 1936, 110 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec deux reproductions des œuvres du peintre Charles de Belle, publiées en hors-texte : « Chaque soir nous allions voir coucher le soleil... » (entre p. 4 et 5), « Un homme marchait dans la nuit » (entre p. 60 et 61). Recueil de contes, de réflexions et de souvenirs inspirés par la vie à Châteauguay où planent les ombres de la tante Eulalie et de l'oncle Moïse ; livre dédié à Dearest (sobriquet de M^{me} Laberge) et à Pierre, fils de l'écrivain. Le dernier texte (sans titre) évoque la belle-fille de Laberge, Cécile Desjardins, décédée le 14 novembre 1926, à l'âge de 26 ans. « Elle a chanté comme une folle cigale » (p. 107) : d'où le titre du volume.

La Fin du voyage, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, 413 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec deux portraits de Laberge, reproduits en hors-texte : dessins par Géo Lunne et par Frank Iacurto (entre p. 4 et 5). En tête du volume une note biographique intitulée : « À la mémoire de mon oncle le D^r Jules Laberge qui a illuminé les années de ma jeunesse en me faisant connaître Renan, Taine, Guyau, Michelet, Baudelaire et Verlaine ». Le premier conte, dédié au sculpteur Alfred Laliberté, s'intitule « La Fin du voyage » : d'où le titre du recueil. Parmi d'autres contes, « Les Chauves souris » est dédié au poète Lionel Léveillé, « La Pension Rapin » au romancier Rodolphe Girard, et « Il marie sa fille » au peintre Maurice LeBel. Dans une note, « Avertissement de l'auteur » (p. 6), Laberge précise que « les récits de ce livre sont fictifs ». Cela n'empêche cependant pas le conteur de s'inspirer abondamment de la vie des paysans de Beauharnois. Le conte « Madame Pouliche », qui fait partie de ce recueil (p. 160-172), fut traduit en allemand. Cf. *Moderne Erzähler der Welt. Kanada. Mit II Graphiken Kanadischer Künstler*, Tübingen und Basel, Horst Erdmann Verlag, 416 p. Auswahl und Redaktion Walter Riedel. Albert Laberge : « Madame Pouliche », p. 48-59. Aus dem Kanadischen Französisch Übersetzt von Walter Riedel.

Scènes de chaque jour, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, 270 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Parmi les premiers textes de ce volume figurent deux « tableaux » : « Silhouette virgilienne » (p. 1-10) et « Silhouette macabre » (p. 11-12), 1895. « Ils démontrent, explique Laberge dans une note, que sans avoir subi aucune influence, dès que j'ai pu tenir une plume, j'ai été un écrivain réaliste » (p. 9). Un autre texte, sorte de poème en prose, « Ses Yeux » (p. 229-230) paraît avec cette note : « Chapitre de *Lamento*, roman qui sera publié prochainement avec des illustrations de O.-A. Léger » (p. 229). La dernière partie du livre, « Impressions d'Adrien Clamer », vingt et un instantanés, est une suite d'états d'âme d'Adrien Clamer et de Lucie qui sont ici les noms fictifs de Laberge et de Florina.

Le Destin des hommes, Montréal, Édition privée, 1950, 273 p.

Édition tirée à cent exemplaires numérotés et signés par l'auteur. L'ouvrage contient treize contes. Le premier, ayant le même titre que le recueil, est dédié à Oswald Mayrand, directeur de *la Patrie*, qui a publié plusieurs contes de Laberge dans son journal. Dans l'« Avertissement de l'auteur », Laberge annonce que les personnages et les scènes présentés dans son ré-

cit, s'ils ressemblent à la réalité, n'en sont pas moins des produits de son imagination (p. 4).

Fin de roman, Montréal, Édition privée, 1951, [iv], 269 p.

Édition tirée à cent exemplaires numérotés et signés par l'auteur. La photographie d'un buste d'Albert Laberge sculpté par Alfred Laliberté (p. 2). Le premier conte, coiffé du même titre que le recueil, est dédié à Paul de Martigny, confrère de Laberge. Au verso de la page de titre un paragraphe ironique : « Encouragements aux artistes ». Le dixième conte du recueil est accompagné de cette note : « Avant-dernier et dernier chapitres du roman *Lamento*, histoire d'une épileptique » (p. 236). Ce récit, « *Lamento* », raconte le suicide des amants, Dercey et Aline, au lac Louise.

Images de la vie, Montréal, Édition privée, 1952, 117 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Parmi les contes figure « Le Jardin merveilleux » qui est un chapitre du roman en préparation : *Lamento*. (p. 101-103).

Le Dernier Souper, Montréal, Édition privée, 1953, 163 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Dans une note intitulée « Pourquoi écrivez-vous ? », Laberge explique le but de sa vocation d'écrivain : exprimer ses sentiments intérieurs et reproduire des images de la vie (p. 7). L'ouvrage contient trois « épisodes de *Lamento*, roman d'une épileptique » : « Le Secret d'une nuit » (p. 68-74) ; « Le violon chante et pleure » (p. 75-82) ; « Voyage dans la nuit » (p. 83-88).

Hymnes à la terre, Montréal, Édition privée, 1955 [ii], 93 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec une photographie de Laberge assis au bord d'une rivière ; au bas de la photographie, une épigraphe en anglais, « The thoughtful soul to solitude retires » (p. 5), vers tiré de *Rubaiyât* d'Omar Kháyyâm, poète persan, auteur de chevet de Laberge. Un hors-texte entre les pages 22 et 23 reproduit un dessin d'Ozias Leduc : « Pommiers le soir ». Livre dédié à Claudia Laberge, petite-fille de l'auteur. Ce recueil se compose de souvenirs, de réflexions et de petits poèmes en prose. Plusieurs textes de résonance lyrique parlent éloquemment du monde préféré de Laberge à Châteauguay : « Ma maison », « Hymne à la terre », « Les iris », « Les lilas », « Pavot d'Orient », « Les pivoinies », « Les Roses », « Les lis », « Bouquet de phlox », « Roses termières », « J'aime ». La partie « Réflexions » (p. 67-86) regroupe quelques idées qui portent sur les questions littéraires, culturelles, politiques et sociales.

III – Essais

Le Traditionnel Gâteau des Rois, [Montréal], Granger, [1927], 4 p. Texte inspiré par le dessin d'Edmond-J. Massicotte.

Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Édition privée, [Imprimerie Modèle Limitée], 1938, 248 p.

Édition tirée à cent quarante exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec une photographie de Laberge par Émile Maupas en hors-texte (entre p. 4 et 5) et un dessin de Laberge par Jobson Paradis, également en hors-texte (entre p. 58 et 59). L'ouvrage comprend les photographies des trente-quatre écrivains, peintres et sculpteurs et cinquante-deux reproductions de leurs œuvres : tableaux, sculptures, caricatures... Les personnages étudiés sont : Alfred Laliberté, Charles de Belle, Henri Beau, Maurice Cullen, Arthur Rosaire, Marguerite Lemieux, Jobson Paradis, Albéric Bourgeois, Maurice Lebel, Hal Ross Perrigard, Ulric Lamarche, Robert W. Wickenden, Onésime-Aimé Léger, Joseph Charlebois, Charles Gill, Jules Fournier, Gaston de Montigny, Jovette Bernier, Rodolphe Girard, Gaëtane Beaulieu, Marcel Dugas, Paul de Martigny, Claude-Henri Grignon, Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny, Albert Ferland, Lionel Léveillé, Louis-Joseph Doucet, Jean-Aubert Loranger, Émile Nelligan, J.-A. Lapointe, Zo d'Axa, Charles-Maurice Leconte.

Journalistes, écrivains et artistes, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1945, [xii], 235 p.

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec un portrait d'Albert Laberge de 1909 par René Béliveau : hors-texte en regard de la page de titre. À la fin du volume, sous l'« achevé d'imprimer le 25 avril 1945 », l'auteur ajoute : « Et qui d'après le contrat devait être livré au plus tard, le 28 février 1945. A.L. » L'ouvrage comprend dix-sept études : Colette Lesage, Arsène Bessette, Ernest Tremblay, Raoul de Lorimier, Auguste Fortier, Lucien Rainier, Hilda de Steiger, Guy Delahaye (Guillaume Lahaise), Albert Dreux (Albert Maillé), Émile Vézina, Émile Maupas, Alonzo Cinq-Mars, Marc-Aurèle Fortin, Joseph-Charles Franchère, William Edward Hunt, Dr William Henry Drummond, Elbert Hubbard. Chaque chapitre s'ouvre par la photographie du personnage étudié sauf ceux consacrés à Guy Delahaye et à Marc-Aurèle Fortin.

Charles de Belle, peintre-poète, Montréal, Édition privée, 1949 [2], 64 p. (Laberge écrit ici : Charles de Belle ; ailleurs dans son œuvre, il écrit « Charles de Belle ».)

Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec deux illustrations en hors-texte : une

photographie de Charles de Belle par Lactance Giroux (entre p. 2 et 3) et « Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin » (entre p. 14 et 15). Biographie du peintre Charles de Belle (Laberge écrit : « Charles deBelle »), ami de Laberge, Hongrois, né à Budapest, le 16 mai 1873, mort à Montréal, le 3 septembre 1939. Cet artiste possédait le secret de peindre « les paysages tout vibrant d'émotion dans lesquels la nature nous apparaît comme transfigurée et prend une valeur spirituelle, aspects de la nature qui peuvent être intitulés : Poésie, Musique, Harmonie, Solitude, Hymne du Soir... » (Albert Laberge, « Chambre de méditation », dans *Scènes de chaque jour*, p. 247).

Propos sur nos écrivains, Montréal, Édition privée, 1954, viii, 109 p. Édition tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur. Avec quatre portraits en hors-texte : Oswald Mayrand (entre p. 22 et 23) ; Léopold Houlé (entre p. 42 et 43) ; Marcel Dugas (entre p. 78 et 79) ; Charles de Belle (entre p. 96 et 97). L'ouvrage contient quatorze études dédiées à douze écrivains, un avocat et un peintre : Oswald Mayrand, Albert Ferland, Joseph Melançon, Léopold Houlé (avocat), Hilda de Steiger, Germain Beaulieu, Paul de Martigny, Marcel Dugas, Alphonse Beauregard, Gaston de Montigny, Jean-Aubert Loranger, Rodolphe Girard, Charles de Belle (peintre), Edouard Hunt. À la fin du volume, une petite histoire de *la Scouine* : « Mon premier livre » (p. 103-104) texte suivi des deux lettres sur *la Scouine* : lettre d'Henri Barbusse, de Théoule, et lettre de Charles Géniaux, de Cagnes (p. 105).

IV – Autres textes de Laberge publiés dans la presse périodique

1. Poèmes en prose

« Silhouette macabre », *le Samedi*, vol. 6, n° 44, 6 avril 1895, p. 3 ; reproduite dans les *Scènes de chaque jour*, p. 11-12.

« Silhouettes du plein air. Silhouette virgilienne », *le Samedi*, vol. 6, n° 47, 27 avril 1895, p. 3 ; reproduite sous le titre « Silhouette virgilienne » dans les *Scènes de chaque jour*, p. 9-10.

« Idylle mélancolique », *le Samedi*, vol. 7, n° 41, 14 mars 1896, p. 12 ; reproduite dans *les Débats*, 1^{re} année, n° 40, 2 septembre 1900, p. 6, et aussi dans *Visages de la vie et de la mort*, p. 67-70.

« Le jour de l'an », *la Presse*, 21^e année, n° 51, 31 décembre 1904, p. 8.

Ce texte sert d'inspiration à Laberge, dans la composition du chapitre XIV de *la Scouine*.

- « Les deux roses », *le Terroir*, n° 7, juillet 1909, p. 274.
 Fera partie de *Scènes de chaque jour*, publié en 1942, p. 184.
- « *Carpe diem* », *le Journal de Pékin*, 17^e année, n° 5223, 7 janvier 1927, p. 5.
- « La vie grise », *le Journal de Pékin*, 17^e année, n° 5274, 10 mars 1927, p. 5
 « *Carpe diem* » et « La vie grise » avec huit autres contes poétiques de Laberge – « Tourbillons de vie », « *Sunt lacrymæ rerum* », « Nocturne », « Marche funèbre », « Une feuille qui tombe », « Quand on devient vieux », « Dans le soir », « Les départs » – ont été d'abord publiés dans *les Soirées de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, [s.é.], 1925, p. 113-138.

2. Articles de critique littéraire et artistique

- « Émile Nelligan et son œuvre », *la Presse*, 20^e année, n° 98, 27 février 1904, p. 2.
- « Pour l'art », *la Presse*, 20^e année, n° 262, 10 septembre 1904, p. 4.
- « Maintenant, travaillons ! », *la Revue canadienne*, 42^e année, t. 50, 1906, p. 525-533.
- « Pastels d'enfants par le peintre-poète Charles de Belle », *l'Autorité*, vol. 2, n° 103, 11 décembre 1915, p. 4.
- « Nos écrivains », *l'Autorité*, vol. 3, n° 105, 25 décembre 1915, p. 1.
- « Une visite au peintre Franchère », *l'Autorité*, vol. 3, n° 107, 8 janvier 1916, p. 4.
- « Paysage d'hiver par Rosaire », *l'Autorité*, vol. 3, n° 113, 19 février 1916, p. 2.
- « Types canadiens », *l'Autorité*, vol. 3, n° 120, 8 avril 1916, p. 2.
- « L'art et les artistes », *la Presse*, 39^e année, n° 16, 20 novembre 1922, p. 2.
- « Paysan canadien devenu sculpteur », *la Presse*, 39^e année, n° 24, 29 novembre 1922, p. 11.
- « Peintre émérite de notre hiver », *la Presse*, 39^e année, n° 25, 30 novembre 1922, p. 14.
- « Le but de l'art est la décoration », *la Presse*, 39^e année, n° 29, 5 décembre 1922, p. 22.
- « M. Delfosse, peintre du vieux Montréal », *la Presse*, 39^e année, n° 35, 13 décembre 1922, p. 11.

« Exposition d'aquarelles par M^{lle} Claire Fauteux », *la Presse*, 39^e année, n^o 40, 20 décembre 1922, p. 2.

« V. Lamarche, peintre des étés canadiens », *la Presse*, 39^e année, n^o 84, 12 février 1923, p. 2.

« M. Jobson Paradis, peintre de la nature canadienne », *la Presse*, 39^e année, n^o 92, 22 février 1923, p. 12.

« Le large cinéma de la nature et de la vie », *la Presse*, 39^e année, n^o 98, 28 février 1923, p. 2.

« Exposition de tableaux et de pastels par Charles de Belle, ... Aux salons de M^{me} E. Maxwell », *la Presse*, 42^e année, n^o 38, 27 novembre 1925, p. 23.

« Exposition d'aquarelles par M^{lle} Sophia Atkinson », *la Presse*, 43^e année, n^o 25, 13 novembre 1926, p. 5.

« Exposition de dessins en couleurs par André Bieler », *la Presse*, 43^e année, n^o 25, 13 novembre 1926, p. 43.

« Exposition de tableaux et de sculptures à la maison », *la Presse*, 45^e année, n^o 172, 8 mai 1929, p. 35.

« Exposition de pastels par le peintre-poète Charles de Belle », *la Presse*, 46^e année, n^o 96, 7 février 1930, p. 24.

« Exposition de pastels par le peintre-poète Charles de Belle », *la Presse*, 48^e année, n^o 295, 30 septembre 1932, p. 24.

« Avec ma vie », *le Devoir*, vol. 24, n^o 23, 30 janvier 1933, p. 2.

« Laliberté, sculpteur du terroir canadien », *la Revue Moderne*, 19^e année, n^o 4, février 1938, p. 12-15.

« Albert Laberge apprécie Jean-Aubert Loranger », *la Patrie*, 62^e année, n^o 6, 3 mars 1940, p. 8.

« Nelligan vu par Albert Laberge », *la Patrie*, 63^e année, n^o 225, 19 novembre 1941, p. 26.

« Paysages par Joseph Jutras », *le Devoir*, vol. 35, n^o 287, 14 décembre 1944, p. 2.

« Préface », dans Rodolphe Girard, *Marie Calumet*, Montréal, Édition Serge Brousseau, 2^e édition, 1946, 283 p. « Préface » : p. 9-13.

« Souvenir sur Marcel Dugas », *la Patrie*, 68^e année, n^o 267, 12 janvier 1947, p. 42.

« La vie secrète de madame Jules Baudly, par Marcel Barrière, appréciation de ce livre par Albert Laberge », *la Patrie*, 15^e année, n° 11, 13 mars 1949, p. 81, 83.

« L'heure où se joue la destinée », *la Patrie*, 73^e année, n° 159, 2 septembre 1951, p. 58, 75.

« Le poète Albert Boisjoli », *la Patrie*, 73^e année, n° 225, 20 novembre 1951, p. 8.

« Alfred Laliberté, sculpteur-peintre, joaillier, écrivain », *la Patrie*, 75^e année, n° 82, 22 février 1953, p. 36-37.

« Les aubes mortes », *la Patrie*, 77^e année, n° 236, 4 décembre 1955, p. 36-37.

« Le doyen de nos poètes publie un nouveau recueil », *la Patrie*, 79^e année, n° 299, 17 février 1957, p. 26.

« Une vie d'artiste. Biographie du peintre Albert Robinson par Thomas R. Lee », *la Patrie*, 79^e année, n° 17, 17 mars 1957, p. 29.

« Début d'une poétesse », *la Patrie*, 79^e année, n° 17, 26 mai 1957, p. 26.

« Disparition d'un vieil écrivain », *la Patrie*, 24^e année, n° 6, 6 avril 1958, p. 34.

« Une figure marquante des lettres canadiennes qui disparaît », *Notre temps*, vol. 15, n° 7, 28 novembre 1959, p. 12.

V – « *Lamento, roman d'une épileptique* »

1. « *Lamento* » : fragments manuscrits. (FAL-UO)

Manuscrit sans date, dactylographié par Laberge, dont la partie principale numérotée (81 f.), est suivie de 540 feuillets chiffrés en partie seulement et comportant, parfois, des doubles au carbone. On y trouve des « tableaux amovibles » : le voyage d'Aline en Europe, la liaison Dercy-Aline, la vie sexuelle des amants, les crises d'épilepsie de la jeune fille, de nombreux fragments d'une étrange aventure amoureuse, des notes ; le dénouement, c'est-à-dire le suicide de deux amants désespérés.

2. « *Lamento* » : fragments publiés

« L'idole d'or », *l'Autorité*, vol. 3, n° 128, 3 juin 1916, p. 21 ; n° 129, 10 juin 1916, p. 21 ; n° 130, 17 juin 1916, p. 2 ; n° 131, 24 juin 1916, p. 2.

Ces quatre extraits publiés sont signés du pseudonyme d'Adrien Clamer, le seul pseudonyme d'Albert Laberge.

« Le jardin merveilleux, extrait de la *Vagabonde de rêve*, roman en préparation ».

Il nous a été impossible d'établir les circonstances de la publication de ce récit. Selon Anne Couillard, il aurait été publié dans *la Presse* du 26 décembre 1922, p. 3, une édition spéciale de Noël, vendue au profit des pauvres (cf. Anne Couillard, *Bibliographie de Monsieur Albert Laberge, écrivain, critique, journaliste*, p. 32). Ce récit, avec de légères variantes, a été reproduit sous le même titre, en 1952, dans *Images de la vie*, p. 101-103.

« Lamento », dans *Fin de roman*, Montréal, Édition privée, 1952, p. 237-245.

L'avant-dernier et le dernier chapitres du roman « Lamento, histoire d'une épileptique », regroupés sous le titre « Lamento » correspondent au premier des trois épilogues, qui selon le plan initial de Laberge, aurait dû clore le roman *l'Idole d'Or* par un suicide mélodramatique des deux amants.

« Ses yeux », dans *Scènes de chaque jour*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, p. 229-231.

Avec quelques modifications légères, reproduit en 1952 dans *Images de la vie*, p. 101-103. Une note au bas de la page 101 indique que le roman *Lamento* devait être publié prochainement avec des illustrations de O.-A. Léger. (La dernière partie de *Scènes de chaque jour*, intitulée « Impressions d'Adrien Clamer », pourrait être considérée comme une série de notes en vue de la composition éventuelle d'autres chapitres de *Lamento*.)

« Le violon chante et pleure », dans *la Patrie*, 73^e année, n^o 149, 14 septembre 1952, p. 25. Reproduit en 1953, avec deux autres contes, « Le Secret d'une nuit », « Voyage dans la nuit » dans *le Dernier Souper*, p. 68-88.

[« Fragments de Lamento »], dans Jacques Brunet, *Albert Laberge, sa vie et son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, p. 133-153. En appendice, Brunet reproduit : « Voyage en Angleterre » (p. 133-141) ; « Promenade au cimetière » (p. 141-145) ; « Visite de l'amante » (p. 145-150) ; « Souvenirs d'enfance » (p. 151-153).

VI – Quelques notes manuscrites d'Albert Laberge

« Dr Jules Laberge », dans AL-GFL, p. 308-310.

Biographie de Jules Laberge, esquissée par Albert Laberge à la demande de sa sœur, Anna. Reproduite aussi dans *la Fin du voyage*, p. 7-8.

« Joséphine Laberge », dans AL-GFL, p. 341-344.

Biographie de Joséphine Laberge, sœur de l'écrivain, appelée Marie-Louise, dominicaine ; en religion : sœur Marie-Agnès-de-Jésus.

« Anna Laberge », dans AL-GFL, p. 356-357.

Esquisse biographique d'Anna Laberge, sœur de l'écrivain, auteur de deux ouvrages écrits à la main : *Généalogie de la famille Laberge* (1952) et *Généalogie des familles Boursier-Reid* (1959).

« Pierre Laberge », dans AL-GFL, p. 360-362.

Courte biographie du père de l'écrivain avec une lettre de celui-ci en date du 27 avril 1890, reproduite en fac-similé.

« Portrait de la grand'mère Boursier », dans AL-GFBR, p. 170.

Portrait de la grand-mère maternelle de Laberge. La première rédaction de ce « Portrait » se trouve dans le fonds Pierre Laberge. (FAL-PL)

[« Rober de la Berge »], [s.d.]. (FAL-PL)

Une note de dix lignes sur l'arrivée du premier Laberge au Canada et sur ses débuts de cultivateur à Château-Richer.

« Famille Aubé-Bélair », [s.d.]. (FAL-PL)

Esquisse généalogique de la famille de la femme de Laberge, Églantine Aubé, dont les parents furent Hormidas Aubé et Alphonsine Bélair, mariés le 29 octobre 1872. Cette notice est faite pour Claudia Laberge, la petite-fille de l'écrivain.

[« Poudrerie »], [s.d.]. (FAL-PL)

Note sur la poudrerie, écrite sur un papier avec une vignette représentant le Château Frontenac de Québec.

[« Berthelot Brunet »], [s.d.]. (FAL-PL)

Laberge décrit sa rencontre avec le critique Berthelot Brunet, qui lui avait demandé un extrait de *la Scouine* pour le publier dans une anthologie d'écrivains canadiens en France.

B – CORRESPONDANCE

Il est encore trop tôt pour tenter de dresser un inventaire complet des lettres de Laberge : il faudra les glaner systématiquement auprès des descendants des écrivains et artistes avec qui il entretenait des relations épistolaires, parfois pendant de longues années. Les fonds Laberge de l'Université d'Ottawa et de l'Université Laval contiennent très peu de lettres de Laberge. On y trouve surtout des lettres qui lui ont été adressées : à Ot-

tawa, deux cent deux ; à Laval, cent quatre-vingt-six. Pierre Laberge, fils de l'écrivain, détient à Châteauguay une centaine de lettres parmi lesquelles celles qui sont adressées à Anna Laberge, sœur de l'auteur de *la Scouine*, présentent un grand intérêt. Certains critiques – Maurice Lebel, Antonio Drolet, Guy Sylvestre, Gérald Nadeau, Réginald Hamel, Paul Wyczynski, Jacques Brunet... – possèdent dans leurs archives privées plusieurs lettres de Laberge. Nous avons examiné cette correspondance dans la mesure du possible et nous avons retenu les lettres qui traitent de *la Scouine* ou qui renseignent plus particulièrement sur la vie de de Laberge. Nous les présentons dans l'ordre chronologique et nous les regroupons en deux sections : « Lettres de Laberge » et « Lettres à Laberge ».

I – Lettres de Laberge

Lettres à Louis-Joseph Doucet. Trente-deux lettres écrites entre 1911-1957. Textes dactylographiés. (FAL-PL)

Beaucoup de renseignements sur la vie littéraire de l'époque et sur les œuvres publiées.

Lettres à l'abbé Joseph Melançon. Quatre lettres écrites entre 1931 et 1951. Textes dactylographiés. (Archives privées Bernard Melançon)

Laberge considérait l'abbé Melançon (Lucien Rainier) comme son ami intime. Dans leur correspondance, ils dépassaient souvent les sujets strictement littéraires et abordaient volontiers les questions philosophiques et religieuses.

Lettre à Guy Sylvestre. 11 septembre 1950. Texte dactylographié. (Archives privées de Guy Sylvestre)

Quelques détails biographiques et quelques explications littéraires.

Lettres à Joseph-Alphonse Beaulieu. Onze lettres écrites entre le 2 février 1954 et le 8 février 1956, publiées par Michel Beaulieu dans *la Nouvelle Barre du jour*, mars-avril 1970, p. 55-74.

Réflexions de Laberge sur sa santé, sa situation familiale, surtout sur sa femme et sa sœur Anna. On y trouve également des souvenirs de jeunesse et aussi quelques jugements sur les écrivains et plusieurs remarques sur les livres récents.

Lettre à Antonio Drolet. 15 mai 1955. Texte dactylographié. (FAL-UL)

Laberge avoue que depuis sept mois il se sent « malade, très malade, sans guérison possible ».

Lettres à Anna Laberge. Quarante-quatre lettres écrites entre les 23 mars 1954 et 28 mars 1960. Textes dactylographiés avec ajouts à la main. (FAL-PL)

Documents importants pour la connaissance des dernières années de la vie de Laberge. On y distingue deux groupes : trente-huit lettres écrites à Châteauguay et envoyées à Anna Laberge, sœur de l'écrivain, hospitalisée à Montréal (23 mars - 4 octobre 1954) ; six lettres écrites à Montréal, et envoyées à Anna Laberge à Châteauguay (31 décembre 1959 - 28 mars 1960).

Lettres à Paul Wyczynski. Cinq lettres écrites entre 1958 et 1960. Textes dactylographiés. Surtout les lettres du 18 juillet 1958 et du 20 novembre 1959. (FAL-UO)

Paul Wyczynski rendait visite presque tous les mois à Laberge durant les trois dernières années de sa vie. Dans ses lettres adressées à Laberge il posait des questions précises auxquelles l'écrivain répondait selon les moyens de sa mémoire.

Lettres à Jacques Brunet. Neuf lettres écrites entre 1959 et 1960. Textes dactylographiés. (Collection privée de Jacques Brunet)

Lettres contenant des renseignements intéressants sur l'œuvre de Laberge, recueillis en vue d'une thèse de maîtrise que Jacques Brunet préparait à l'Université d'Ottawa.

Lettre à Maurice Lebel. Lettre du 15 février 1960. Texte dactylographié. (Collection privée de Maurice Lebel)

Témoignage portant sur le sens de la vie et la signification des œuvres littéraires et artistiques.

II – Lettres à Laberge*

MONTIGNY, Louvigny de, [« Lettre à Albert Laberge : Blue Sea, mardi soir, 17 septembre 1918 »]. (FAL-UO)

Louvigny de Montigny figure parmi les rares personnes auxquelles Laberge a adressé un exemplaire de *la Scouine*. Celui-ci porte le numéro 28 et contient cette dédicace : « À mon vieil ami, Louvigny de Montigny pour lui rappeler les jours d'autrefois. Hommage amical de l'auteur. Albert Laberge, 12 août, 1918. » Le destinataire fait part à l'auteur de ses impressions de lecture presque toujours favorables.

* Les lettres à Laberge sont présentées dans l'ordre chronologique.

MARTIGNY, Paul de, [« Lettre à Albert Laberge : 25 septembre 1918 »]. (FAL-UO)

Pour cet ami de longue date de Laberge, *la Scouine* est une photographie triste du terroir, une œuvre « qui ose simplement être vraie ».

TREMBLAY, Jules, [« Lettre à Albert Laberge : 4 octobre 1918 »]. (FAL-UO)

Loue la véracité des personnages et l'exactitude des mœurs de *la Scouine* et rapproche Laberge de Maupassant.

BEAUPRÉ, Alfred, [« Lettre à Albert Laberge : 8 novembre 1918 »]. (FAL-UO)

Met en relief d'incontestables qualités romanesques de *la Scouine* : intérêt, sentiment, acuité des observations. Mais il reproche au romancier un manque de cohésion dans l'organisation du récit et l'absence de nuance dans la caractérisation des personnages.

BARBUSSE, Henri, [« Lettre à Albert Laberge ; 12 novembre 1918 »]. (FAL-PL)

De Théoule (Alpes-Maritimes), le romancier français remercie Laberge pour « ce beau livre [*la Scouine*] qui évoque si intensément, dans un style pittoresque et puissant, une race d'hommes et de femmes. Certaines pages, comme celles qui montrent la désolation du rang des Picotés [...], cet âpre tableau des lieux et des êtres, restent opiniâtement dans la mémoire. » Lettre reproduite dans Albert Laberge, *Propos sur nos écrivains* (p. 105).

STEINLEIN, Théophile Alexandre, [« Lettre à Albert Laberge : 14 novembre 1918 »]. (FAL-UO)

Commentaire élogieux de *la Scouine* : livre juste et sincère. Steinlein établit un parallèle entre les mœurs canadiennes-françaises décrites dans le roman de Laberge et celles de leurs ancêtres lointains qui sont des paysans normands.

GENIAUX, Charles, [« Lettre à Albert Laberge : 4 février 1919 »]. (FAL-UO)

Charles Geniaux est un Breton. Il rappelle l'émotion que lui a procurée l'œuvre puissante et douloureuse qu'est *la Scouine* : « Vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez ému. *La Scouine* est une œuvre puissante et douloureuse, un grand poème sombre et fort de la terre. Un breton, comme moi, peut communier avec le canadien que vous êtes. Mes morbihannais sont vraiment les frères d'âmes de vos Tofile, Raclor, Charlot... » Lettre reproduite dans Albert Laberge, *Propos sur nos écrivains* (p. 105).

WICKENDEN, Robert, [« Lettre à Albert Laberge : 17 février 1919 »]. (FAL-UO)

Wickenden félicite Laberge du courage dont il a fait preuve en peignant l'animalité et la méchanceté de l'humanité, afin de montrer la hideuse vérité de la campagne. Il doute, cependant, que le public soit capable de comprendre cette œuvre.

PRÉFONTAINE, Fernand, [« Lettre à Albert Laberge : 17 mars 1919 »]. (FAL-UO)

Loue la perspicacité de l'observation et la belle saisie de la psychologie du personnage principal, désagréable mais vrai.

FORTIER, Auguste, [« Lettre à Albert Laberge : 12 novembre 1919 »], (FAL-UO)

Souligne l'intérêt, la couleur locale et la profondeur de l'étude de mœurs dans *la Scouine* ; il rapproche *la Scouine* d'un personnage québécois véridique.

LÉGER, Cécile, [« Lettre à Albert Laberge : 11 janvier 1920 »]. (FAL-UO)

Lettre d'appréciation de *la Scouine* : Cécile Léger souligne la justesse de la description dans l'ensemble du récit.

GRIGNON, Claude-Henri, [« Lettre à Albert Laberge : 27 juillet 1931 »]. (FAL-UL)

Grignon annonce qu'il projette de publier ses *Cahiers de « confidences intellectuelles »* en septembre 1931. Il indique à Laberge qu'il tentera d'y prouver que *la Scouine* est le seul roman canadien-français dont la valeur littéraire et la valeur sociale peuvent se comparer à *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon.

MARTIGNY, Paul de, [« Lettre à Albert Laberge : 19 août 1931 »]. (FAL-UL)

Brève lettre où De Martigny s'enquiert de la date exacte de parution de *la Scouine*, afin de compléter la bibliographie de Laberge en préparation.

GLEASON-HUGUENIN, Anne-Marie (Madeleine), [« Lettre à Albert Laberge : 27 avril 1932 »]. (FAL-UO)

Madame Gleason-Huguenin établit un parallèle entre *la Scouine* de Laberge et l'œuvre de Maupassant. Elle met en valeur l'originalité de *la Scouine* qui, à son avis, « sera à l'honneur, le jour où notre littérature voudra bien sortir de ses laisses enfantines ».

GRIGNON, Claude-Henri, [« Lettre à Albert Laberge : 28 décembre 1932 »]. (FAL-UL)

Grignon offre ses vœux du nouvel an à Laberge et souhaite qu'il écrive un second roman aussi authentique que *la Scouine*, qui établira définitivement son talent littéraire indéniable.

DUGAS, Marcel, [« Lettre à Albert Laberge : 22 décembre 1936 »]. (FAL-UL)

Dugas se dit impressionné par le réalisme, l'humanisme et le sentiment de pitié pour « la bête humaine », révélés dans *la Scouine*. Il entrevoit Laberge comme le chef incontestable d'une éventuelle école littéraire réaliste au Canada.

BEAULIEU, Germain, [« Lettre à Albert Laberge : 11 mai 1937 »]. (FAL-UL)

Beaulieu exprime son vif désir de recevoir un exemplaire de *la Scouine*.

Id., [« Lettre à Albert Laberge : 17 mai 1937 »]. (FAL-UL)

Beaulieu remercie Laberge pour *la Scouine*. Il lui offre à son tour la dédicace de son œuvre manuscrite *Patagons*, qui devait paraître incessamment.

MONTIGNY, Louvigny de, [« Lettre à Albert Laberge : 18 mai 1937 »]. (FAL-UL)

De Montigny remercie Laberge pour le don de son cahier de notes intimes « Quand chantait la cigale » et pour son roman *la Scouine*. Il félicite Laberge de « sa sagesse de publier ses œuvres en édition privée » ; à son avis, « le public canadien-français ne comprendrait pas la pensée de ce grand écrivain naturaliste ».

NADEAU, Gabriel, m.d., [« Lettre à Albert Laberge : 21 janvier 1946 »]. (FAL-UL)

Gabriel Nadeau est un médecin franco-américain de Rutland (Massachusetts, U.S.A.), spécialiste de Louis Dantin. Il accuse réception du livre de Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, publié en 1945. Il note qu'en préparant son étude biobibliographique sur Dantin il a retracé une lettre de Beaulieu dédiée à Dantin, qui mentionne *la Scouine* comme un roman important.

Id., [« Lettre à Albert Laberge : 7 février 1946 »]. (FAL-UL)

Nadeau félicite Laberge pour son roman *la Scouine* qui l'a vivement intéressé par le réalisme, le naturel et la couleur régionaliste de ses descriptions. À son avis, les tableaux de *la Scouine* qui décrivent le terroir sont plus authentiques que ceux de l'abbé Groulx et d'Adjutor Rivard. Le roman montre, à son avis, les racines payannes de Laberge.

Id., [« Lettre à Albert Laberge : 10 octobre 1946 »]. (FAL-UL)

Nous y lisons : « Je viens de lire *Marie Calumet* et votre préface. À quand la réédition de *la Scouine* ? »

Id., [« Lettre à Albert Laberge : 22 décembre 1946 »]. (FAL-UL)

Nadeau demande à Laberge de lui faire parvenir un exemplaire de *la Scouine*, qu'il n'a pu retrouver sur le marché. Il ajoute, avec

une pointe d'humour, qu'un vieux libraire de la rue Saint-Laurent (Ducharme) lui a dit que «*la Scouine* était une œuvre plus rare que les *Relations* des Jésuites ».

Id., [« Lettre à Albert Laberge » : 8 janvier 1947]. (FAL-UL)

Nadeau précise qu'il a découvert l'existence de Laberge par un article de Claude-Henri Grignon, paru dans les *Pamphlets de Val-d'ombre*. Il ne cache pas son admiration pour l'auteur de *la Scouine*. Cette lettre contient quelques remarques intéressantes au sujet du parler paysan employé dans *la Scouine*.

C – ÉCRITS SUR ALBERT LABERGE

I – Thèses

BRUNET, Jacques, « Albert Laberge, sa vie et son œuvre », thèse de maîtrise, soutenue à l'Université d'Ottawa, 1963, 275 f.

Étude préparée sous la direction de Paul Wyczynski ; appuyée surtout sur la documentation en provenance d'Albert Laberge.

CLERC, Gabrielle, « La Vision du monde d'Albert Laberge », thèse de maîtrise, soutenue à l'Université Laval, 1961, 81 f.

Bibliographie très sommaire de Laberge à partir d'une documentation insuffisante. Par contre, l'analyse systématique des thèmes de l'œuvre de Laberge s'avère intéressante. À la fin de l'étude figure une liste des lettres à Laberge en dépôt à l'Université Laval.

DION, Joseph Conrad, « La Scouine. A Translation into English of Albert Laberge's Novel, *la Scouine*, with Critical Introduction », thèse de maîtrise, soutenue à l'Université de Sherbrooke, 1972, 174 f.

La traduction de *la Scouine* est précédée d'une introduction où Dion précise l'originalité de la technique romanesque de Laberge : humour dans la psychologie des personnages ; idiome du terroir dans la langue du récit ; influence du conte sur la structure du récit.

SAMIHA, Yassa-Gad, « Les Enfants dans l'œuvre d'Albert Laberge », thèse de maîtrise, soutenue à l'Université McGill, 1983, 140 f.

Considérations nuancées sur le rôle des enfants dans l'œuvre de Laberge : ils sont au nombre de 851, tous voués à une vie malheureuse, victimes de la maladie, de l'injustice ou de l'ignorance. Quelques références à *la Scouine*, surtout à l'enfance de Bagon le Coupeur.

TUCHMAÏER, Henri, « Évolution du roman canadien-français », thèse de doctorat, soutenue à l'Université Laval, Québec, 1958, 370 f., surtout f. 100-101, 180-181, 289-290.

Dans l'évolution de la technique du roman canadien-français, *la Scouine* occupe, selon Tuchmaïer, une place de choix. Son originalité consiste, selon le critique, dans l'organisation des personnages constamment en contact avec la vie qui bat.

II – Livres

BRUNET, Jacques, *Albert Laberge, sa vie et son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Visage des lettres canadiennes », 1969, 176 p. D'abord une thèse de maîtrise, soutenue à l'Université d'Ottawa en 1963.

Bonne vue d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Laberge. Renseignements précis sur *la Scouine* et sur « Lamento ». L'étude de Brunet s'appuie sur une documentation sûre et abondante.

PASCAL, Gabrielle, *le Défi d'Albert Laberge*, Montréal, Éditions Aquila Limitée, « Figures du Québec », 1976, 93 p. D'abord une thèse de maîtrise, soutenue à l'Université Laval en 1961 et signée Gabrielle Clerc.

L'auteur veut cerner la pensée qui anime l'œuvre de Laberge. Elle étudie successivement la structure et les personnages de *la Scouine*, le naturalisme et le langage de Laberge, et l'idéologie paysanne à laquelle l'œuvre de Laberge renvoie constamment.

III – Parties de livres : préfaces, essais, histoires littéraires, ouvrages collectifs...

BEAULIEU, Germain, « Albert Laberge », dans *Nos immortels*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 113-121.

Portrait humoristique de Laberge, écrivain totalement inconnu, selon l'opinion de Beaulieu.

BESSETTE, Gérard, « Préface » à *l'Anthologie d'Albert Laberge*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1962, p. i-xxxv.

Présentation sommaire de Laberge : vie, bibliographie ; pensée et style. Excellente introduction à la technique du conte de Laberge.

BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, « Albert Laberge (1871-1960) », dans *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, des origines à nos jours*, Montréal, Centre éducatif et culturel Inc., 1968, p. 375-379.

On reconnaît à Laberge une place de transition dans l'évolution du roman canadien-français.

[BRUCHÉSI], Paul, archevêque de Montréal, *N 77, Mandement de M^{sr} l'Archevêque de Montréal aux fidèles de son diocèse, interdisant la lecture du journal « la Semaine »*, dans *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection*, Montréal, Arbour & Dupont, 1914, t. 14, p. 311-314.

Signée le 27 juillet 1909, l'interdiction vise le journal de Gustave Comte et aussi le conte de Laberge, « Les foins », sans que le nom de celui-ci soit mentionné. À la page 313, nous lisons : « Un 'conte', annoncé et recommandé dans le sommaire du journal, outrage indignement les mœurs. C'est de l'ignoble pornographie, et nous nous demandons ce que l'on se propose en mettant des élucubrations de ce genre sous les yeux des lecteurs. »

BRUNET, Jacques, « *La Scouine* d'Albert Laberge », dans *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », 2^e éd., III, 1963, p. 201-211.

L'article traite du réalisme de Laberge. Bonne étude de *la Scouine*, dont on dégage quelques aspects significatifs : vision pessimiste de la vie, personnages caricaturés, réalisme paysan...

CHARBONNEAU, Jean, « Albert Laberge », dans *l'École littéraire de Montréal. Ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévêque, 1935, p. 223-229.

Bel hommage à l'auteur de *la Scouine*, « qui a voulu, comme Paul de Martigny, pousser la recherche de l'exacte vérité des faits jusqu'au scrupule » et chez qui « une constante volonté de servir un art » est considérée « comme le plus sûr instrument de sa conscience d'écrivain ». L'essentiel de l'article est une analyse serrée de *la Scouine*. Les procédés de Laberge rappellent à Charbonneau les procédés des naturalistes, surtout ceux de Maupassant.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, « *La Scouine* d'Albert Laberge », dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, A.G. Nizet, 1978, p. 195-199.

Met l'accent sur la structure idéologique de *la Scouine* et sur la coupure qu'elle produit dans l'écriture romanesque des années 1920.

GAY, Paul, « En dehors des conformismes officiels, Albert Laberge et Jean-Charles Harvey », dans *Notre littérature*, Montréal, H.M.H., 1969, p. 72-73.

Brève présentation de Laberge, écrivain révolté, pessimiste et exaspéré.

MAILHOT, Laurent, « La Terre avare et l'appel de la route », dans *la Littérature québécoise*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1974, p. 55-56.

Remarques brèves mais pertinentes sur Laberge qui « réagit à peu près seul contre l'idéalisation de la vie rurale ». Les traits naturalistes de *la Scouine* sont bien mis en relief.

MARCOTTE, Gilles, « Découvrir Albert Laberge », dans *les Bonnes Rencontres. Chroniques littéraires*, Montréal, Hurtubise - H.M.H., 1971, p. 132-136.

Étude de Laberge à partir de *l'Anthologie de Laberge* préparée par Gérard Bessette. Cet ouvrage, dit Marcotte, marque une étape importante dans le décodage du mythe de la terre.

PAQUIN, i.c., Frère Léon-Victor, « Gaston de Montigny », dans *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 2^e éd., « Archives des lettres canadiennes », II, 1972, p. 315-334.

Albert Laberge est présenté comme un ami fidèle de Gaston de Montigny (frère de Louigny).

RENAUD, André, « *La Scouine* de Laberge », dans Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature-française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1968, t. 2, p. 120-125.

Courte analyse de *la Scouine* ; quelques remarques sur la place qu'elle occupe dans le réalisme littéraire au Québec. Intégrés dans le texte de présentation, trois extraits du roman sont reproduits et portent les titres suivants : « Le repas », « Paulima, la Scouine » et « La nostalgie de Charlot ».

ROBIDOUX, Réjean, « Le roman depuis 1895 jusqu'à la seconde guerre mondiale » dans *le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke, Éditions Naaman - Paris, Agence de Coopération culturelle et technique, 1984, p. 87-9, surtout p. 91-92.

La Scouine, selon Robidoux, occupe une place importante dans l'évolution du roman québécois : « Laberge qui, personnellement, rejette le principe de la transcendance peint la fatalité des choses, l'impuissance de la religion et la bêtise épaisse des humains. Son système implique qu'il pousse tout au noir - et cela se retrouve dans la structure de l'œuvre aussi bien que dans la psychologie des personnages -, mais, tel quel, cela devient fascinant : expression d'angoisse insurmontable et cri poignant de révolte. »

SERVAIS-MAQUOI, Mireille, « Albert Laberge », dans *le Roman de la terre au Québec*, Québec, PUL, 1974, p. 99-123.

À partir de *la Scouine* de Laberge, le critique brosse le tableau de la condition humaine, une sorte de fatalité à laquelle l'homme est soumis.

TOUGAS, Gérard, « Diversité naissante du roman canadien. Albert Laberge, 1871-1960 », dans *la Littérature canadienne-française*, Paris, PUF, 1960, p. 142-147, 156-158. Le même texte paraît dans les quatre rééditions de cet ouvrage.

Tougas accorde une place importante à Laberge : il brise la vision de la réalité paysanne qui persiste depuis Gérin-Lajoie. Laberge se situe, selon Tougas, dans la voie de Maupassant.

WYCZYNSKI, Paul, « L'École littéraire de Montréal : origines, évolution, rayonnement », dans *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », 2^e éd., 1963, p. 11-36.

Renseignements sur la participation de Laberge aux activités de l'École littéraire de Montréal.

IV – Livres de référence

1. Généalogies

Anna Laberge, *Généalogie de la famille Laberge*, Montréal, Édition privée, 1952, [viii], 378 p. Ouvrage écrit à la main et photocopié, tiré à cinquante exemplaires numérotés et signés par l'auteur, dédié à Pierre Laberge, père d'Anna et d'Albert Laberge. « Avant-propos » d'Anna Laberge. Avec seize hors-texte regroupant trente-trois photographies : Église de Coulombière, Chœur de l'église de Coulombière, Fonts baptismaux, Statue en pierre (entre p. 5a-6) ; Église de Châteauguay (entre p. 176-177) ; Vital Laberge, Jean Laberge, patriote de 1837 et son épouse Jeanne Groulx, Pierre Laberge et Julie Laberge, Pierre Laberge, son épouse Joséphine Boursier et leur fils Albert (entre p. 270 et 271) ; Napoléon Laberge, Alice Laberge, Valentine Laberge, Olivier Laberge (entre p. 290 et 291) ; Sœur Marie-Pierre, Docteur Jules Laberge (entre p. 306 et 307) ; Église de Beauharnois (entre p. 319 et 320) ; Albert Laberge (entre p. 335 et 337) ; Ruines de la maison de Pierre Laberge, Maison paternelle à Beauharnois (entre p. 339 et 340) ; Marie-Louise Laberge, Sœur Marie-Agnès-de-Jésus, Monastère de Bailleul (entre p. 341 et 342) ; Sœur Marie-Agnès-de-Jésus, Couvent des Dominicaines à Mauléon (entre p. 343 et 344), Alfred Laberge, Raoul Laberge, Arthur Laberge (entre p. 347 et 348) ; Lieutenant Arthur Laberge (entre p. 354 et 355) ; Anna Laberge, Retraite de l'auteur à Châteauguay Village (entre p. 356 et 357) ; Monument de la famille Laberge dans le cimetière de Beauharnois (entre p. 362 et 363) ; Michel Laberge, explorateur du Yukon (entre p. 365a et 366).

Ouvrage indispensable pour connaître les ancêtres d'Albert Laberge, leur vie, leurs coutumes, leur situation économique. Anna Laberge a consacré de longues années à des recherches dans les archives paroissiales et dans les greffes des notaires. Elle a transcrit fidèlement, écrivant tout à la main, les actes de

naissance et de sépulture, de mariage et de donation, les contrats de concession et d'achat d'objets pour reconstruire ainsi la vie des Laberge au Canada, depuis Rober de La Berge, venu à Château-Richer en 1659, à l'âge de vingt et un ans, jusqu'à la neuvième génération des Laberge en 1950.

Id., *Généalogie des familles Boursier-Reid*, Montréal, [Édition privée], 1959, [xi], 372 p. Ouvrage écrit à la main et photocopié, tiré à cinquante exemplaires numérotés et signés par l'auteur, dédié à la Mère Marie-Agnès-de-Jésus, sœur d'Anna et d'Albert Laberge. Deuxième édition en 1960. Avec la photographie du buste d'Anna Laberge, œuvre d'Alfred Laliberté (p. iv) et douze hors-texte regroupant vingt photographies : une précieuse relique (entre p. 4 et 5) ; église de Châteauguay (entre p. 124 et 125) ; Antoine Boursier et son épouse Josette Reid, Aurélie Boursier, Moïse Boursier (entre p. 132-133) ; Maison d'Antoine Boursier construite en 1840 (entre p. 134 et 135) ; Croix du chemin sur la propriété des Boursier (entre p. 140-141) ; Battoir à large, Fer à gaufrir, Moule à chandelles (entre p. 142 et 143) ; Tancrede Boursier, Hermine Boursier, Herménégilde Boursier (entre p. 150 et 151) ; ancien couvent de Châteauguay, Couvent de Beauharnois (entre p. 170 et 171) ; Emma Boursier, Arpalice Boursier, Pierre Laberge, son épouse Joséphine Boursier et leur fils Albert Laberge (p. 174 et 175) ; Mère Marie-Agnès-de-Jésus, née Joséphine Laberge (entre p. 180-181) ; Retraite de l'auteur à Châteauguay Village (entre p. 192-193).

L'ouvrage fait connaître, à travers les actes d'état civil copiés par l'auteur, les ancêtres maternels d'Anna et d'Albert Laberge. Documentation sûre et abondante.

2. Monographies

JULIEN, Yvon, *les Figures de l'histoire de chez nous*, [Beauharnois], Cité de Beauharnois, 1977, 174 p. Ill. « Préface » de Robert Rumilly. « Avant-propos » par l'auteur.

Soixante-quinze biographies d'hommes et de femmes, nés à Beauharnois ou qui y ont vécu, passé : maires, hommes d'affaires, religieux, hommes politiques, éducateurs, écrivains, artistes... On y trouve des cardinaux (Raymond-Marie Rouleau et Paul-Émile Léger), des politiciens (Louis Saint-Laurent et Maurice Duplessis), des écrivains (Joseph Doutre, Louis Dantin et Lionel Groulx). Parmi les Laberge originaires de la région, Yvon Julien a retenu deux noms : Michel et Albert Laberge.

LEDUC, Augustin, des frères prêcheurs, *Beauharnois. Paroisse Saint-Clément 1819-1919. Histoire religieuse. Histoire civile. Fête du centenaire*,

[s.l.], imprimé par la cie d'Imprimerie d'Ottawa. En vente au presbytère de Beauharnois, 1920, [6] xix, 321 p. III.

Ouvrage bien documenté traitant des origines de Beauharnois, de la paroisse Saint-Clément, des écoles, de la vie civile de l'endroit. Livre soigneusement préparé à l'occasion des fêtes du centenaire de la paroisse Saint-Clément. Ces fêtes eurent lieu à Beauharnois, les 14 et 15 juin 1919. On y parle du docteur Jules Laberge, de Napoléon Laberge et de Philémon Laberge. On ignore, par contre, le nom d'Albert Laberge.

3. Dictionnaires

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec II, 1900 à 1939, Montréal, Fides, 1977, xcvi, [i], 1363 p. Gilles Dorion : «*La Scouine*, roman d'Albert Laberge », p. 993-998. Avec une brève biographie de Laberge et une bibliographie de *la Scouine*.

Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, xxv, 725 p. « Albert Laberge », p. 375-377. Avec une bibliographie de Laberge.

4. Bibliographies

BARBEAU, Victor et André FORTIER, *Dictionnaire bibliographique du Canada français*, Montréal, Académie canadienne-française, 1974, 246 p. « Préliminaires » de Victor Barbeau. « Albert Laberge », p. 131.

Ce *Dictionnaire bibliographique* offre une information peu sûre et incomplète. Parmi les œuvres publiées de Laberge, on trouve ici « Lamento – 50 exemplaires, Montréal, 1955 ». Nulle bibliographie ne signale ce récit parmi les œuvres publiées ; on ne le trouve dans aucune bibliothèque.

CANTIN, Pierre, Normand HARRINGTON et Jean-Paul HUDON, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^e et XX^e siècle*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1979, « Documents de travail » n° 15, « Albert Laberge », p. 656-657.

Cette bibliographie regroupe les titres de dix-huit articles sur Albert Laberge, parus dans des revues canadiennes-françaises entre 1919 et 1973.

COUILLARD, Anne, « Biobibliographie de M. Albert Laberge, écrivain, critique, journaliste », Montréal, École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, 60 f. Préface de Victor Barbeau.

Première tentative pour résumer la vie et décrire l'œuvre de Laberge. Dans la partie biographique on trouve quelques témoignages de Laberge lui-même ; dans la deuxième partie, une bibliographie des œuvres et des manuscrits de Laberge

ainsi qu'un certain nombre de ses articles parus dans la presse périodique.

DROLET, Antonio, *Bibliographie du roman canadien-français, 1900-1950*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1950, 125 p., « Albert Laberge », p. 67-68.

La bibliographie contient la liste des ouvrages, préparée par Laberge lui-même. Antonio Drolet ne fait aucune distinction entre le roman, le conte, la nouvelle, la légende et les mémoires ; on y trouve même des poèmes en prose.

HARE, John-E., « Bibliographie du roman canadien-français, 1837-1962 », « Chronologie du roman canadien-français », avec un « Supplément bibliographique, 1963-1969 », dans *le Roman canadien-français. Évolution. Témoignage. Bibliographie*, Montréal, Fides, 2^e éd. 1971, « Archives des lettres canadiennes » III, p. 415-514 ; « Albert Laberge », p. 448.

Renseignements sur *la Scouine* uniquement.

5. Catalogue d'exposition

[WYCZYNSKI, Paul], *Albert Laberge, 1871-1960. Charles Gill, 1871-1918*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 1971, 42, 42 p. Texte en français et en anglais avec une préface de Guy Sylvestre.

Le catalogue décrit l'exposition organisée en octobre 1971 à la Bibliothèque nationale du Canada à l'occasion du double anniversaire : le centenaire de la naissance de Charles Gill et d'Albert Laberge. Les cent pièces exposées commémorent la vie et l'œuvre de Laberge.

V – Articles

1. Articles de revues

ASSELIN, Olivar, « Quelques livres canadiens », *la Revue moderne*, 1^{re} année, n° 15, 15 novembre 1919, p. 17-20.

Asselin considère *la Scouine* comme la monographie d'une famille paysanne de Beauharnois, celle d'Urgèle Deschamps. Plusieurs remarques au sujet de la psychologie des personnages et du style du roman qu'il qualifie « d'œuvre imparfaite et osée mais intéressante par l'observation juste des mœurs paysannes de 1880 ».

BAKER, W[illiam]-A[thanase], « La Scouine », *le Terroir*, organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, vol. 2, nos 8-9, avril-mai 1920, p. 409-412.

Critique élogieuse de *la Scouine*. Insistance sur la « description noire » mais véridique de l'âpre existence du paysan canadien-

français au siècle dernier. « A un Dante, écrit Baker, il faut un enfer : mais l'enfer de Laberge est d'autant plus terrible qu'il est terrestre, amoral, sans justice car le faible y souffre le plus et pour l'auteur, il semble que cela importe peu tant il a l'air de nous dire que c'est toujours l'inévitable ».

BASTIEN, Hermas, « Contes et nouvelles », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 91-92.

Commentaire sur la technique de la nouvelle naturaliste à partir de « La Fin du jour » de Laberge.

Id., « Gardien de cimetière », *L'Information médicale et paramédicale*, vol. 19, n° 13, 16 mai 1967, p. 39-40.

Brève histoire de la critique journalistique depuis les expériences de Laberge à *la Presse*.

BEAULIEU, Michel, « Les inédits d'Albert Laberge », *la Barre du Jour*, suivi de correspondance. Lettres écrites à Joseph-Alphonse Beaulieu, n° 24, mars-avril 1970, p. 55-56.

Brèves notes biographiques sur Laberge, sur son œuvre et sa situation d'écrivain dans l'évolution de la littérature québécoise.

BEAULIEU, Paul, « Trois correspondants contemporains de Louis Dantin : Germain Beaulieu, Jules-Édouard Prévost, Olivar Asselin », *Écrits du Canada français*, nos 44-45, 1984, p. 35-146, surtout p. 38-41, 131-132.

Rappel des circonstances dans lesquelles se produisit, le 27 juillet 1909, la condamnation, par M^{gr} Paul Bruchési, de *la Semaine*, hebdomadaire dirigé par Gustave Comte. Beaulieu reproduit aussi un extrait de la lettre de Louis Dantin à Olivar Asselin, du 26 juin 1920, contenant quelques réserves au sujet de *la Scouine*.

BELLEAU, André, « Littérature canadienne, les pointillés du malheur », *Liberté*, vol. 5, n° 3, mai-juin 1963, p. 255-256.

Belleau découvre l'existence de Laberge à partir de l'anthologie préparée par Bessette. Pour Belleau l'œuvre de Laberge perpétue le sort du paysan québécois.

BOSCO, Monique, « Laberge, un grand nouvelliste qui sort de l'ombre après 60 ans », *le Magazine Maclean*, vol. 3, n° 5, mai 1963, p. 79.

Commentaires à partir de *l'Anthologie de Laberge* de Gérard Bessette. Bosco souligne la vision pessimiste de la vie chez l'auteur de *la Scouine*.

BRUNET, Jacques, « Un naturaliste canadien : Albert Laberge (1871-1960) », *Livres et auteurs canadiens 1962*, p. 104-106.

Brunet rappelle quelques événements qui marquent la vie de Laberge, caractérisée par sa vocation d'écrivain naturaliste : « peintre et observateur impartial de la vie ».

DAGENAIS, Claudette, « La mort dans l'œuvre d'Albert Laberge », *Co-Incidences*, vol. 3, n° 3, octobre-novembre 1973, p. 32-44.

Analyse du thème de la mort dans l'œuvre de Laberge : présence de la mort dans la vie en général ; mort subie par les personnages de Laberge.

DUGAS, Marcel, « Parmi ceux que j'ai connus », *Liaison*, vol. 1, n° 3, mars 1947, p. 141-148.

Texte inédit d'une causerie prononcée à la Familiale le 5 mars 1944. Dugas résume ses mémoires en voie de rédaction dans lesquels il brosse les portraits de Victor Barbeau, de Jean Chauvin et d'Albert Laberge.

DUROCHER, Olivier (pseudonyme de Sœur Marie-Henriette-de-Jésus, s.n.j.m.), « Lucien Rainier et sa correspondance », *Revue de l'Université Laval*, vol. 19, n° 5, janvier 1965, p. 442-450.

Aux pages 442-443, Durocher commente quatre lettres d'Albert Laberge adressées à Lucien Rainier (pseudonyme de l'abbé Joseph Melançon), entre le 2 novembre 1931 et 1951. Laberge estime beaucoup la poésie de Melançon qu'il considère comme l'un de ses meilleurs amis.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Une nouvelle littérature », *Études françaises*, vol. 1, n° 1, février 1965, p. 106.

Dans le bilan de cette « nouvelle littérature » Laberge, selon Éthier-Blais, est celui qui « décrit l'horreur d'être canadien-français ».

Id., « Livres en français. Romans et théâtre », *The University of Toronto Quarterly*, Toronto, Les Presses de l'Université de Toronto, vol. 33, n° 4, juillet 1964, p. 501-521, surtout p. 514-515.

De l'*Anthologie d'Albert Laberge* par Gérard Bessette, Éthier-Blais garde à l'esprit la vision sombre des contes de Laberge, où le peuple canadien-français se débat dans une aliénation culturelle et économique.

GIRON, André, « L'École littéraire », *la Revue moderne*, 13^e année, n° 3, janvier 1932, p. 6.

Giron essaie de faire le portrait des principaux membres de l'École littéraire de Montréal : Laberge figure parmi les écrivains évoqués.

GRENIER, Marie-Gertrude, « Du singulier à l'universel », *Canadian Literature*, Winter, 1973, n° 55, p. 65-73.

En quoi consiste « le réalisme photographique » chez Laberge ? Voilà la question à laquelle Grenier essaie de répondre, en faisant l'analyse psychocritique d'une nouvelle de Laberge intitulée *la Mouche*, extraite de *Visages de la vie et de la mort*.

[GRIGNON, Claude-Henri], « Le dernier luxe d'Albert Laberge », *les Pamphlets de Valdombre*, 2^e année, n° 10, septembre 1938, p. 419-432. Article non signé.

Article de circonstance à l'occasion de la publication de *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, contenant aussi une réflexion sur *la Scouine* que Grignon considère comme le premier roman réaliste au Québec, dont la vérité accablante lui rappelle le naturalisme de Zola « à son meilleur ».

HUDON, Jean-Paul, « La veillée au mort » d'Albert Laberge et « La Guerre, yes sir ! » de Roch Carrier, *Co-Incidences*, vol. 3, n° 2, mars-avril 1973, p. 46-54.

Parallèle entre le conte de Laberge et le roman de Carrier : tous les deux décrivent la même réalité (la veillée au mort) mais chacun emploie sa propre technique.

LECLERC, Antoine, « *la Scouine*, pourquoi ? », *le Carabin*, vol. 26, n° 9, 8 octobre 1965, p. 1.

Série de réflexions sur l'importance de *la Scouine* dans le roman de la terre au Québec.

LEMAY, Michel, « Le rêve dans l'œuvre d'Albert Laberge », *Co-Incidences*, vol. 3, n° 3, octobre-novembre 1973, p. 5-20.

Étude sur le rêve dans l'œuvre de Laberge : désirs de possession de la terre, interférence du destin, ambitions ruinées et fragilité des projets d'avenir, apport de l'imaginaire à la structure du récit.

MONTPETIT, A.N., « La seigneurie de Beauharnois », *la Presse*, 2^e année, n° 20, 10 octobre 1885, p. 2.

Beaucoup de renseignements sur les débuts de la seigneurie de Beauharnois et sur Alexandre Robert et Edward Ellice.

PAQUIN, Ubald, « L'École littéraire de Montréal », *la Revue populaire*, 33^e année, n° 9, septembre 1940, p. 11, 69.

Reproduction du commentaire d'André Giron.

ROURE, Pierre, « La fatalité chez Albert Laberge », *Co-Incidences*, vol. 3, n° 3, octobre-novembre 1973, p. 45-54.

Situation carcérale de certains types labergiens, victimes de leur propre destinée, chez qui dominent la bêtise et l'igno-

rance, ce qui conduit inévitablement à la déchéance, à la mort...

THÉRIO, Adrien, « *Anthologie d'Albert Laberge* préparée par Gérard Bessette », *Livres et auteurs canadiens*, 1963, p. 13-14.

Avec cette *Anthologie*, Gérard Bessette a suscité l'intérêt du public pour Albert Laberge, écrivain qui mériterait une place de choix dans les programmes scolaires du Québec.

VERDIER, Nathalie, « *La Scouine* d'Albert Laberge », *Livres et auteurs québécois* 1972, p. 82-83.

Critique négative de *la Scouine* de Laberge, dont l'argumentation bâtie parfois trop hâtivement autour des questions de mœurs et de style, n'est pas toujours convaincante.

VILLENEUVE, Jean-Pierre, « L'argent dans les nouvelles d'Albert Laberge », *Co-Incidences*, n° 3, octobre-novembre 1973, p. 21-31.

Que signifie l'argent pour les personnages de Laberge ? Plusieurs cas sont étudiés : hantise de l'argent, méfaits de l'alcoolisme et de la prostitution.

VUONG-RIDDICK, Thuong, « Une relecture de *la Scouine* », *Voix et images*, vol. 3, n° 1, septembre 1977, p. 116-126.

L'auteur cherche dans *la Scouine* des « structures repérables, fortement accentuées et agencées suivant une logique propre au fonctionnement et à l'optique fondamentale du roman ». Ces structures lui paraissent « sous forme de cercles concentriques ». L'article de Vuong-Riddick ouvre le chemin aux études structuralistes sur *la Scouine*.

[ANONYME], « Un écrivain qui fut journaliste sportif : Albert Laberge », *Ici Radio Canada*, vol. 5, n° 1, 26 décembre 1970, p. 11.

Quelques évocation biographiques. Présentation sommaire de la vie de Laberge. Article destiné au grand public.

[ANONYME], « *La Scouine* », *le Livre canadien*, Commission de la presse, office des communications sociales, vol. 3, 1972, p. 262.

Quelques remarques sur le style de *la Scouine*.

2. Articles de journaux

BARBEAU, Victor, « Propos littéraires », *le Nouveau Journal*, vol. 1, n° 120, 25 janvier 1962, p. 4.

BEAUDOIN, Réjean, « Quelques jalons dans la brève histoire de notre roman », *le Rimouskois*, vol. 10, n° 50, 2 novembre 1977, section C, p. 2.

BESSETTE, Gérard, « De l'art au sport, une carrière de journaliste-homme de lettres », *le Devoir*, vol. 40, n° 78, 4 avril 1964, p. 20.

BRUCHÉSI, M^{gr} Paul, « Mandement », *la Vérité*, 29^e année, n^o 4, 7 août 1909, p. 27.

BRUNET, Jacques, « Une résurrection : Gérard Bessette, *Anthologie d'Albert Laberge*, Le Cercle du livre de France », *le Droit*, 51^e année, n^o 75, 29 mars 1963, p. 14.

CINQ-MARS, Alonzo, « Originalité en littérature : Un auteur discret », *la Patrie*, 67^e année, n^o 64, 13 mai 1945, p. 60, 72.

Id., « Notre littérature, un témoignage », *la Patrie*, 67^e année, n^o 257, 28 décembre 1945, p. 8.

Id., « Artiste et athlète », *la Patrie*, 70^e année, n^o 180, 25 septembre 1948, p. 24.

Id., « Sur un peintre poète », *la Patrie*, 72^e année, n^o 108, 22 janvier 1950, p. 70.

Id., « Un écrivain fécond », *la Patrie*, 73^e année, n^o 108, 4 juillet 1951, p. 8.

Id., « L'œuvre d'Albert Laberge », *la Patrie*, 74^e année, n^o 97, 20 juin 1952, p. 8.

Id., « Un livre d'Albert Laberge », *la Patrie*, 75^e année, n^o 29, 2 avril 1953, p. 8.

Id., « Propos sur nos écrivains », *la Patrie*, 78^e année, n^o 238, 6 décembre 1954, p. 8.

Id., « Gare aux apparences », *la Patrie*, 71^e année, n^o 260, 3 janvier 1950, p. 9.

DUFRESNE, Henri, « Lucien Rainier, poète », *la Patrie*, 15^e année, n^o 10, 6 mars 1949, p. 62.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, « *Anthologie d'Albert Laberge* par Gérard Bessette, ni Zola, ni Maupassant », *le Devoir*, vol. 54, n^o 50, 2 mars 1963, p. 11.

FERGUSON, Elmer W., « The Gist and Jest of it : from sports writing to literature », *The Herald*, 124th year, n^o 155, 20 avril 1935, p. 11.

Id., « The Gist and Jest of it », *The Herald*, 140th year, n^o 194, 9 juin 1951, p. 16.

Id., « The Gist and Jest of it », *The Montreal Star*, 92nd year, n^o 81, 5 avril 1960, p. 34.

GIRARD, Rodolphe, « En feuilletant le carnet d'un ancien reporter. Ceux qui ont goûté du journalisme ne se rappellent jamais cette carrière sans un serrement de cœur », *la Presse*, 50^e année, n^o 304, 13 octobre 1934, p. 62.

GRIGNON, Claude-Henri, « Nos romans, notre théâtre ? ni blancs, ni noirs », *le Devoir*, vol. 49, n° 267, 15 novembre 1958, p. 19.

L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « Les lettres ; Albert Laberge », *le Droit*, 51^e année, n° 193, 19 août 1963, p. 2.

HERTEL, François, « A chacun son dû... *l'Information médicale et paramédicale*, vol. 18, n° 23, 18 octobre 1966, p. 13.

MARCOTTE, Gilles, « Connaissez-vous Albert Laberge ? », *la Presse*, supplément Arts et Lettres, 79^e année, n° 118, 2 mars 1963, p. 8.

MARTEL, Réginald, « Le médiocre roman d'un être fascinant », *la Presse*, 88^e année, n° 207, 7 octobre 1972, p. D3.

MARTIGNY, Paul de, « Un grand écrivain », *la Patrie*, 67^e année, n° 15, 14 mars 1945, p. 9.

[MAYRAND, Oswald], « Au soir serein d'une vie active. Un journaliste philosophe », *la Patrie du dimanche*, 5^e année, n° 8, 19 février 1939, p. 66.

MIVILLE-DESCHÊNES, Jean, « Histoires galantes », *le Soleil*, vol. 69, n° 10, 8 janvier 1966, p. 6.

MONTAUSIER, Odette, « Les compliments », *le Canada*, vol. 24, n° 291, 18 mars 1927, p. 4.

SAINTE-CROIX, A. [Rex Desmarchais], « Chronique des livres : Un écrivain désintéressé », *le Jour*, 8^e année, n° 42, 23 juin 1945, p. 6.

TRAIT, Jean-Claude, « Albert Laberge, pionnier inconnu du roman québécois », *la Presse*, 88^e année, n° 207, 7 octobre 1972, p. D2.

[ANONYME], « Interdiction de la Semaine », *la Vérité*, 29^e année, n° 4, 7 août 1909, p. 27. (Reproduction du mandement de M^{gr} Paul Bruchési, archevêque de Montréal, signé le 27 juillet 1909.)

[ANONYME], « Tentatives pornographiques », *la Vérité*, 29^e année, n° 5, 14 août 1909, p. 33.

[ANONYME], « Ici et là dans le sport, disparition de M. Albert Laberge à la Presse de 1900 à 1935 », *la Presse*, 76^e année, n° 147, 5 avril 1960, p. 38.

[ANONYME], « Jean Aubert Loranger meurt à 46 ans après une courte maladie », *la Patrie*, 64^e année, n° 207, 28 octobre 1942, p. 3.

[ANONYME], « Hymnes à la terre », *la Patrie*, 7^e année, n° 246, 16 décembre 1955, p. 8.

ANONYME], « Le courrier des lettres », *le Devoir*, vol. 54, n° 45, 23 février 1963, p. 13.

[ANONYME], « Du neuf chez le libraire », *la Patrie*, 84^e année, n° 12, semaine du 7 au 13 mars 1963, p. 22.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Arbre généalogique de la famille d'Albert Laberge	54
Chronologie	57
Sigles et Abréviations	77
La Scouine	79
Appendices	
I : Textes d'Albert Laberge rédigés après 1918 et destinés à la deuxième édition de <i>la Scouine</i>	227
II : Mon Premier Livre	243
III : Corrections apportées à l'édition de 1918	245
Notes linguistiques et glossaire	251
Bibliographie d'Albert Laberge	259

**Achevé d'imprimer
en novembre 1986 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.**